

UNIVERSITÉ BORDEAUX II – VICTOR SÉGALEN

ÉCOLE DOCTORALE

DOCTORAT D'ETHNOLOGIE - ANTHROPOLOGIE SOCIALE ET CULTURELLE



DÉCHETTERIE,

ESPACE DE CONCURRENCE ENTRE RECYCLAGE ET RÉCUPÉRATION.
ANALYSE ETHNOPRAGMATIQUE DU RAPPORT DES HOMMES AUX DÉCHETS.

PACREAU FANNY

Thèse dirigée par Bernard TRAIMOND

Soutenue le 16 décembre 2013

À Maurice Paireau

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier en premier lieu Maurice Baril pour son soutien indéfectible et sa précieuse relecture ainsi qu'Hugues Baudry pour ses conseils avisés et ses encouragements.

Je remercie également l'ensemble de mes interlocuteurs pour m'avoir accordé temps et confiance et plus particulièrement à Émilie Jard, Yves Bernard, Aimé Dugué, Camille Portereau, Ernest Padioleau et Kelly pour leur investissement pendant la période de rédaction.

Je remercie le Syndicat de Pays Grand-Lieu, Machecoul et Logne et son président Yannick Rabillé pour m'avoir donné l'opportunité de reprendre mon cursus là où je l'avais laissé, en acceptant d'élargir mes missions et de financer un temps dédié.

Je remercie aussi Caroline Charrier pour l'intérêt qu'elle a su porter à ma réflexion ainsi que Colette Milhé, à qui je dois, en plus de ses précieuses corrections et remarques, de m'avoir reliée à la vie du département dont j'étais géographiquement éloignée.

Ma reconnaissance se porte enfin à l'adresse de Bernard Traimond pour la confiance qu'il m'a accordée, bien que dix années se soient écoulées depuis ma maîtrise, en me donnant l'opportunité de poursuivre et de mener à bien cette thèse.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	3
Introduction Générale	6
<u>PREMIÈRE PARTIE - DE LA DÉCHARGE À LA DÉCHETTERIE</u>	11
Introduction	12
<u>CHAPITRE PREMIER - L'EXPRESSION DE LA DÉCHARGE</u>	14
Introduction	15
1. SEMBLANT D'ESPACE VIDE	16
2. DÉNOMINATIONS	21
3. ÉVÉNEMENTS ET INVENTIONS	27
4. HISTOIRE(S) DE DÉPOTOIRS	35
5. CIMETIÈRE	40
Conclusion	47
<u>CHAPITRE SECOND - L'ORGANISATION DE LA DÉCHETTERIE</u>	48
Introduction	49
1. LA TOURNERIE	50
2. LE TERRAIN D'ENQUÊTE	58
3. LE THÉÂTRE	65
4. ROUTES ET CHEMINS	73
5. LA CAVERNE D'ALI BABA	79
Conclusion	87
Conclusion de la première partie	89
<u>DEUXIÈME PARTIE - LE RECYCLAGE CONTRE LA RÉCUPÉRATION</u>	91
Introduction	92
<u>CHAPITRE PREMIER - LA RÉCUPÉRATION INFORMELLE</u>	93
Introduction	94
1. L'INFORMELLE PRATIQUE	95
2. LE RAT DES CHAMPS	101
3. LA DÉRÉLICTION	107
4. LA RÉHABILITATION	114
5. OISEAUX MORTS	121
Conclusion	128

<u>CHAPITRE SECOND - LA FILIÈRE RECYCLAGE</u>	<u>130</u>
Introduction	131
1. OBSOLESCENCE	133
2. INDEXICALITÉ	139
3. VALORISATION	145
4. PROFESSIONNALISME	150
5. L'ALBATROS	158
Conclusion	162
Conclusion de la deuxième partie	164
<u>TROISIÈME PARTIE - CONCEPTIONS EN QUESTION</u>	<u>166</u>
Introduction	167
<u>CHAPITRE PREMIER - AU NOM DE LA NATURE</u>	<u>168</u>
Introduction	169
1. NATURES DE RÉCUPÉRATEURS	170
2. ICPE	179
3. PENSER COMME LE MARAIS	190
Conclusion	199
<u>CHAPITRE SECOND - SUR L'ÉCO-CENTRISME</u>	<u>201</u>
Introduction	202
1. L'ÉCONOMIE DU RIEN	203
2. L'ÉCONOMIE CIRCULAIRE	212
3. L'HOMME GASPILLÉ ?	223
Conclusion	227
Conclusion de la troisième partie	228
<u>CONCLUSION GÉNÉRALE</u>	<u>229</u>
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	<u>232</u>
<u>BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE</u>	<u>241</u>
<u>TABLE DES ILLUSTRATIONS</u>	<u>247</u>
<u>RÉSUMÉ</u>	<u>248</u>
<u>ANNEXES</u>	<u>249</u>

INTRODUCTION GÉNÉRALE

En matière de déchets, on ne peut l'ignorer, beaucoup de choses ont changé. Désormais, nous voilà tous concernés puisqu'exhortés à les trier. Pour ce faire, un arsenal de possibilités nous est offert. Ainsi en va-t-il des poubelles aux couvercles colorés ou des points d'apport volontaires. L'outil le plus élaboré est sans aucun doute la déchetterie. Elle offre en effet une plus grande diversité de tri et par elle, nombre de déchets accèdent à une seconde vie. Au plus profond de chaque benne, de chaque casier, dans la multitude des déchets triés, la bouteille en plastique ou en verre, le carton d'emballage, la tonte de pelouse, au terme d'un processus de transformation plus ou moins long, peuvent renaître sous des formes inventées par une industrie spécialisée. Toutefois, il arrive fréquemment que les matières et objets abandonnés trouvent une autre voie de résurrection, échappant ainsi aux rouages prédéfinis du recyclage. Chaque jour des déchets triés sont détournés de leur perspective programmatique par la récupération qu'y opère, de façon informelle, une foule d'individus. Ainsi, à la déchetterie, deux activités tournées vers un même objectif cohabitent. La récupération s'étant largement immiscée dans ce lieu pensé et organisé pour le seul recyclage, l'inadvertance apparente de leur coexistence va retenir notre attention. Dès lors que ce vivre ensemble n'a pas été mutuellement consenti, on peut s'attendre à ce qu'il pose certaines difficultés. Il faut à la récupération trouver les raisons de s'imposer et au recyclage celles de s'opposer ou de s'ouvrir. Leur dualité va implicitement ou explicitement poser des questions de légitimité, de cohérence et d'organisation. Elle peut s'exacerber, se renforcer ou bien s'assouplir par l'instauration d'une dynamique syncrétique. En

la matière tout dépend de la profondeur des divergences et des convergences, des compatibilités et incompatibilités en termes de moyens, de procédures mais aussi de fins et d'intentions du recyclage et de la récupération.

Il importe donc de chercher à savoir quelle était la situation antérieure à cette pluralité de forces en présence ? Quels étaient et comment fonctionnaient les lieux de déchets avant la déchetterie ? Ces pratiques existaient-elles ? Pourquoi ces pratiques orientées vers un objectif restent distinctes ?

On ne peut complètement résoudre ces points sans avoir cherché à mieux connaître ce que sont récupération et recyclage au sein de la déchetterie. Quels acteurs y participent ? Quelles sont leurs procédures, leurs modes opératoires et quels rapports entretiennent-ils avec la matière détritique ? Quel est le champ de concurrence mais aussi de complémentarité de la récupération et du recyclage ?

La problématique déchet étant devenue déterminante dans le domaine environnemental et économique, comment récupération et recyclage se positionnent et intègrent-ils ces conceptions ? Peut-on lire dans le rapport entretenu avec elles le ferment d'un irréductible clivage ou, au contraire, celui d'un rapprochement possible entre récupération et recyclage ?

Les collectivités sont confrontées à de nombreuses difficultés concernant les déchets. Ainsi en va-t-il de la nécessité de leurs réductions, de la faible acceptabilité sociale des installations de traitement, de la difficulté d'appropriation du tri par les usagers ou encore des débordements de la récupération. Le projet politique ne trouve d'accommodements satisfaisants dans les seules réponses techniques ou technologiques. C'est la raison pour laquelle d'autres approches, permettant la prise en compte de facteurs humains, sont recherchées. Employée pendant plusieurs années par une de ces collectivités pour mes compétences ethnographiques, j'y développe un travail d'édition ayant pour objectif la valorisation et l'illustration patrimoniale. Une forme de prosélytisme disciplinaire mû par ma frustration de le voir circonscrit à cette seule compétence ethnographique et à ce seul objectif patrimonial m'encourage à développer par petites touches et dans un souci de vulgarisation une dimension plus analytique. C'est

dans le nid de cette culture anthropologique embryonnaire partagée que je me sens autorisée à proposer mon investissement dans un travail de recherche plus approfondi. La collectivité l'accepte et me propose de travailler sur le thème de l'homme et ses déchets. Je m'y consacre donc sur un temps restreint de façon à ne pas compromettre mes autres missions. L'expérience d'une recherche dans le champ de la demande sociale me paraît compatible avec les exigences de la discipline. Toutefois, il me faut éviter certains écueils tels que celui qui consiste à oublier les buts cognitifs au profit d'objectifs politiques, techniques et/ou empiriques. Il est donc préalablement posé que l'entreprise de connaissance est suffisante et nécessaire. La collectivité me donne quasiment son blanc-seing. Je suis invitée à conduire mon investigation sur le territoire qu'administre cette collectivité, sans plus de directive. Résidant sur celui-ci, je m'accommode aisément de cette demande.

Si j'oriente mon travail vers ces questions, c'est au terme d'un lent cheminement fait d'observations empiriques, de ma confrontation au terrain. Mon intérêt pour les questions que soulève la cohabitation du recyclage et de la récupération est le fruit d'une *rhétorique chemina-toire* que les développements futurs me permettront de détailler davantage. Toutefois, ce qu'il faut en retenir en première analyse, c'est que très rapidement, j'éprouve le besoin de m'écarter du seul discours institutionnel sur les déchets. Ce désir de découverte prédispose ma curiosité à se porter sur cette activité émergeant de manière spontanée dans les desseins des collectivités. Cette impulsion partant de l'univers institutionnel pour aller vers cet autre, plus informel, de la récupération caractérise mon approche et mon propos qui oscillent de l'un à l'autre, comme cherchant à contempler le canevas et son envers.

Il importe cependant de préciser que ce mouvement ne m'entraîne pas d'un monde connu vers l'inconnu. L'univers de la récupération est l'occasion de redécouvrir un certain nombre de personnes avec lesquelles j'ai une proximité (affective, sociale, de voisinage). Les situations d'interlocution s'en trouvent facilitées. Inversement, celles incluant les acteurs institutionnels du déchet s'embuent du discours normatif des collectivités auxquelles ils appartiennent. Elles produisent un travail d'enquête révélateur d'intentions, de définitions, d'un cadre de pensée, de prescriptions mais insatisfaisant du point de vue de l'observation des pratiques, du quotidien,

de l'ordinaire. La mise en œuvre d'une démarche ethno-pragmatique (DURANTI, 1992: 24) n'en est pas pour autant complètement contrariée. Simplement, les instruments fournis par la pragmatique du langage analysent en ce cas un discours sans visage.

Les années passées à ethnographier la population administrée par la collectivité participe à une forme d'approfondissement de la relation enquêteur/locuteurs. Le travail d'édition qui m'est confié suppose la mise en place d'un système de convention pour la publication d'extraits d'entretiens dont je me dispense fort bien jusqu'à lors. Les enquêtés relisent leurs propos avant d'en autoriser la diffusion. Ces dispositions se révèlent contraignantes car la conversion de l'oral en écrit (PACREAU, 2012) n'est pas un processus évident et peut-être vécu difficilement. Toutefois, c'est dans ce contexte que je m'essaie à une forme de coproduction des textes. Le travail de recherche sur les déchets est l'occasion de m'en libérer mais si j'abandonne bien volontiers les dispositions légales, je ne peux me résoudre à ne plus requérir l'avis de mes interlocuteurs, dès lors que j'engage leur parole. À cela, il y a plusieurs raisons parmi lesquelles l'habitude d'écrire pour ceux qui me parlent et dont le retour désormais m'importe. Il s'agit aussi de prolonger la situation d'interlocution. Cette posture permet de ne pas abandonner le terrain pour la rédaction et réduit l'isolement théorique. Ce rapport privilégié institué avec mes interlocuteurs pose cependant quelques difficultés. Pour préserver leur anonymat, leur identité doit être cachée ou modifiée. Seule face à cette responsabilité, il me semble alors devoir les renier et les défigurer. Je me tourne donc vers les personnes pour lesquelles cette tension est plus accrue. Il s'agit de celles qui me sont proches ou auxquelles je fais le plus souvent référence et qui ne sont pas nécessairement les mêmes. Elles acceptent de trouver leur propre pseudonyme et me livrent la plupart du temps le sens ou la référence qu'elles se plaisent à y cacher. La perte obligée est agréablement compensée.

N'étant *ni plus petit(e) ni plus grand(e) que le cadre de mon observation. Ma compétence première réside dans ma capacité à ajuster ce cadre à ma taille, à trouver des outils adaptés* (CHAUVIER, 2011: 133). Ce constat correspond à ma manière de procéder, c'est-à-dire une démarche ouverte à une part d'improvisation à la fois dans l'investigation mais aussi dans la façon d'en rendre compte. Deux points permettent d'illustrer ce principe d'adaptation et de préciser ma démarche. Le premier est directement lié au terrain. L'expérience de rencontre offerte par l'enquête ne se cantonne pas à l'humain. Je ne côtoie pas que les administrateurs, récupérateurs

ou gardiens de déchetterie. Cette expérience s'étend au déchet. Impossible d'évacuer ce que génère la confrontation à la chose abandonnée. Il me faut le prendre en compte dans le travail d'analyse. Le déchet constitue lui aussi un *motif* dans le sens du *mobile* de ce *qui met en mouvement*. Il est un actant (LAZARD, 1994) et entraîne dans des situations, des interrogations et des réflexions. Un de mes objectifs est de lui restituer sa juste place dans mon propos.

Le second point est plus contextuel. Mon investigation sur les déchets me renvoie sans cesse à une autre enquête conduite en 2001 sur la vie d'Helmut WARZECHA, taxidermiste et auteur d'une importante collection d'oiseaux naturalisés. La collectivité qui m'emploie veut en produire une biographie. La réouverture de l'enquête m'est confiée ainsi que la coordination de l'ouvrage. Cette mission coïncide avec mes premières investigations sur les déchets. Au-delà de leur simultanéité, ces enquêtes font pour moi collusion, se faisant écho, se croisant, s'appelant l'une l'autre, dans une insistance confuse et dérangement. Aussi, je décide d'y faire face en intégrant l'enquête sur Helmut WARZECHA, telle qu'elle semble vouloir m'apparaître, comme contrepoint à ma réflexion sur les déchets. Cette proposition de superposition sera donc toujours présente mais conservera toute son indépendance, en se tenant sagement à la fin de chaque chapitre.

Quand on le regarde de près, mon objet peut donc laisser une certaine incertitude sur la terminaison de son contour et sur le détail de ses formes. Des textes qui autrement s'ignorent sont mis en présence, provoquant une forme de *transtextualité* (GENETTE, 1982). Des mots et discours sont analysés pour sonder la réalité du déchet. Puis ce sont les déchets qui m'inspirent des mots et des analyses. En considérant mon objet dans son ensemble, j'escompte qu'il n'occasionne plus la même indécision parce qu'il aura su préserver la diversité et la vitalité de ce qui se joue dans l'observation. Les étapes du raisonnement n'en sont d'ailleurs pas affectées. Il s'agira tout d'abord de mettre en lumière le contexte d'émergence du recyclage et de considérer ce qu'étaient, avant la déchetterie, les lieux de déchets. Ensuite, les pratiques de récupération et de recyclage, leurs modalités d'expression, leurs différents acteurs et motivations seront étudiés. Et il sera enfin question des conceptions économiques et environnementales qui interfèrent dans la réalité du déchet.

PREMIÈRE PARTIE

DE LA DÉCHARGE À LA DÉCHETTERIE

INTRODUCTION

Selon la fréquentation que l'on en a, la déchetterie est plus ou moins familière. Elle indiffère, est corvée ou plaisir, en fonction de ce que l'on s'autorise ou de ce que l'on est autorisé à y récupérer, selon ce que suscite en nous l'acte de jeter ou la proximité de déchets. En pleine page ou à la marge, la déchetterie est inscrite dans la vie d'aujourd'hui. À la voir si bien installée, on en oublierait presque ce qui l'a fait advenir et qu'elle est seulement âgée d'une décennie. C'est précisément ce dont il va être question ici, chercher à savoir, avant elle, quels étaient les lieux de déchets et quelle vie les déchets y menaient-ils ? Cette contextualisation doit nous amener à mieux comprendre ce qu'est la déchetterie aujourd'hui, les processus qui l'ont faite émerger. En juxtaposant la déchetterie aux lieux antérieurs de déchets, il sera plus aisé de voir ensuite pourquoi le recyclage requiert d'autres formes de récupérations. L'objectif est de pouvoir apprécier les émergences, les permanences et les ruptures tant au niveau de la gestion des déchets, des acteurs que leur impact sur les pratiques de récupération.

Pour ce faire, cette partie sera segmentée en deux chapitres permettant une étude diachronique des lieux de déchets. Le premier s'intéressera aux décharges et le second à la déchetterie. Les titres spécifient *L'expression de la décharge* et *L'organisation de la déchetterie*, voulant en cela désigner plusieurs choses. Ils sont tout d'abord des indicateurs du système de valeurs et de la logique qui prévalent pour ces lieux successifs de déchets, l'un étant plus spontané, libre et l'autre édifié, maîtrisé. Ces groupes nominaux renvoient, de façon secondaire, au rapport de l'enquêtrice à son matériau d'enquête. De l'avant déchetterie, il ne subsiste que des fragments et des empreintes dans les paysages comme dans les discours. Les anciens lieux de déchets appar-

tiennent au passé. Aussi, leur investigation est plus délicate. Les témoignages sont des souvenirs d'anciennes pratiques, les écrits des archives, les lieux des ruines. Cette réalité voilée ânonne sous d'autres qui s'y sont superposent et l'enquêteur tâtonne. Cet embarras de langage voyage du terrain à l'enquête. *L'expression de la décharge* veut dire ce flou qui, sans certitude, retient peut-être l'essentiel. L'ancien lieu de déchets contraste avec la déchetterie en pleine affirmation d'elle-même, fourmillante d'éléments, de tangible, d'interlocuteurs. La déchetterie est une réalité en expansion, pour laquelle le plus impératif consiste dans *l'organisation* de la multiplicité des informations, des faits, des témoignages.

CHAPITRE PREMIER

L'EXPRESSION DE LA DÉCHARGE

INTRODUCTION

Sans refuser l'apport de l'histoire, ce chapitre doit pouvoir aborder et montrer ce lieu de déchet préfaçant la déchetterie, grâce à l'enquête et l'analyse anthropologique. Sans chercher à totalement les recomposer, nous nous intéresserons donc aux traces qu'ont laissées les décharges. L'approche sera ici volontairement indicielle. Le lieu de déchets, la gestion des déchets et la récupération prendront corps dans une certaine incomplétude.

Que peuvent nous dire les scories d'une réalité et notamment les traces d'une décharge dans le paysage sur notre rapport aux déchets, à la nature ? C'est ce dont il sera question dans *Semblant d'espace vide*. L'étude du vocabulaire nous permettra d'entrer dans le processus d'évolution de ces rapports. À travers leurs *dénominations* successives, il s'agira de broser la mythologie de ces lieux et matières. Plus diachronique, l'approche archivistique montrera la chronologie des *événements et inventions* qui vont conduire à la relégation des décharges et à l'avènement de la déchetterie. Puis, on se demandera ce que les récits ont pu fixer des pratiques de récupérations et des récupérateurs. Devant l'agrégat de ces bribes de témoignages, peut-on dégager une histoire parmi les *histoire(s) de dépotoirs* ? Enfin, que se joue-t-il, sur un plan plus ontologique, dans la transformation du lieu de déchet, dans sa relégation et sa technicisation ? Les parallèles entre deux lieux de perte et d'oubli, décharge et *cimetière*, permis par l'utilisation du travail d'enquête sur Helmut WARZECHA, devraient pouvoir nous en donner la teneur.

*Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
Une ébauche lente à venir,
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.*

Extrait d'*Une Charogne*, Charles BAUDELAIRE.

1. SEMBLANT D'ESPACE VIDE

Ancienne décharge, *La Logne*, jouxte la route Legé/Corcoué. Toutefois, de la D178, il est difficile de la repérer. Ce n'est qu'en s'engageant en direction du village éponyme, dans une voie transversale, que la présence d'un portail métallique en bordure de champ vient rompre l'homogénéité du paysage. Entrebâillé, aucun panneau n'en interdit l'accès. À l'intérieur, en plus de sa flore, la prairie compte des cartons et divers objets en plastique : sacs, bidons, bassine cassée aux nuances rouge délavé, etc. Un grillage aux prises avec les ronces encoint tant bien que mal le site. Plus loin, un autre portail, cadencé celui-là, vient à nouveau concentrer l'attention. Mangé par la rouille, il perpétue une apparence qui ne semble plus être reliée à rien d'existant (BROOK, 1977 : 29). Brisures anecdotiques d'un univers caché, en perte de sens, ces éléments renvoient avec force à l'histoire de la parcelle.

Au travers de ce saupoudrage d'hétéroclismes, on peut lire autant de manifestations d'une idée invisible, comme des contradictions consumant la vraisemblance extérieure, des brèches dans le monde vécu. Subtilement provocants dans la dialectique paysagère, ces points de rupture sont assimilables à des *anomalies* (CHAUVIER, 2003 : 22), n'ayant de raison d'être que par rapport à la norme qu'ils révèlent. Les défaillances de ce tableau champêtre s'offrent comme des passages d'une espèce singulière et invitent à une exploration : mettre à jour ce qui gît derrière l'apparente harmonie d'un paysage ordinaire.

La Logne et avant elle, sur Legé, les décharges du Rétais et de la Cana, sont d'anciennes carrières. Lorsqu'elles n'ont plus été économiquement attractives, les détritiques ont comblé les profondes excavations laissées par cette industrie dans le paysage culturel. Désaffectées, les carrières ont pu produire une impression de béance et contribuer à faire naître l'impéiosité de combler l'espace, de le rentabiliser, de *nier sa négation* (HARPET, 1998, pp.262-263). À cela a pu s'ajouter la tentation de porter loin de soi ces colossaux monuments composites édifiés par l'amoncellement de nos restes, en les reléguant hors de la zone urbanisée. On peut conjecturer sur les motifs qui animent le besoin d'enfouissement : la peur de la contagion ; l'image dynamique du ventre qui digère les matières ou bien encore le pragmatisme d'invocations techniques. Le souvenir de ces exploitations s'est peu à peu dissipé dans la mémoire collective. Lorsque les carrières parviennent successivement à saturation, une épaisse couche de terre est étalée, parachevant le processus d'enfouissement. Aujourd'hui, les détritiques sont cachés sous le tapis végétal. Par sa banalité, son humble et commune apparence dans le contexte paysagé, la prairie, à son tour, collabore à l'oubli.

L'enquêtrice. - Et l'avenir de ce site-là ensuite ?

Claude BUISSON, maire. - Le planter. Je ne sais pas. La Cana aujourd'hui, ça fait partie des plans d'eau. Le Rétais, c'est dans la prairie donc je dirais que ça ne se voit plus. Pour la Logne, je pense qu'une fois le site remblayé, on va le planter mais bon ce qu'il y a en dessous...

La réhabilitation des sites (nettoyage, réaménagement...) fera l'objet d'une étude au cas par cas après mise en place d'une solution de substitution. En fonction du site et notamment de ses caractéristiques hydrogéologiques, de la nature des déchets et de leur quantité, plusieurs opérations peuvent être proposées :

- *Enlèvement des déchets et remise en état du terrain avec si possible réaménagement paysager;*
- *Nivellement et recouvrement des déchets, une épaisse couverture de terre est alors utile.*

La surveillance des sites réhabilités sera ensuite nécessaire pour éviter qu'à nouveau des déchets soient déposés sur le site ou aux alentours (DDASS de Loire-Atlantique, 1990).

Anciennes décharges ou nouveaux sites tels que les déchetteries, tous se plient aux injonctions de *l'intégration paysagère*. Celle-ci qualifie l'impression qui résulte de la perception d'un ou de plusieurs objets dans un espace donné. Elle est de ce fait une représentation subjective.

Pour les initiés, l'intégration paysagère renvoie à la façon dont un aménagement ou une modification du cadre matériel, d'un espace, va prendre place dans ce qui lui préexiste, sans que les connotations de ce nouveau cadre ne viennent contredire les normes et principes vécus et/ou mis en œuvre jusque-là. Elle promeut la permanence du paysage et, ce faisant, prescrit son artificialisation lorsque des hiatus viennent la contrarier. La forme architecturale, urbaine, les matériaux, la végétation, la densité, la diversité de ces nouveaux objets sont les bases des critères pris en compte. En la circonstance, sur la Logne, cette technicité concourt à forger un « semblant d'espace vide ». En effet, l'effort d'intégration paysagère accompagnant sa post-exploitation a façonné son imperceptibilité. Ainsi, l'ancienne décharge se « fond dans la masse ». Seules quelques anomalies trahissent l'effort d'imitation, coutures apparentes de registres discordants dissimulant mal l'intention connexe : « circulez, il n'y a rien à voir ».

À quels impératifs répond ce paysager(e)ment correct ? Pas au seul esthétisme conditionné selon *les règles du linéaire-homogène-uniforme* (HARPET, 1998 : 262), ni à la seule application de valeurs environnementales : le procédé ne fait en l'occurrence ici que masquer l'*empreinte écologique* et contribuer davantage encore à sa scotomisation. En refoulant sous la terre, on efface une réalité, on la plonge dans l'oubli. Telle qu'elle est appliquée ici, l'intégration paysagère semble mettre en œuvre un mécanisme d'occultation. La prairie est une chape interdisant désormais de toucher ou de dire ce que l'on ne voit plus. Elle matérialise un seuil, celui où *la pensée s'arrête* (JEANJEAN, 2006 : 13). Incidemment, elle procure au groupe une opacité protectrice vis-à-vis de ces déchets vécus, pensés comme une menace. En surface, les vestiges d'un équipement communal trahissent l'identité de ceux qui la maîtrisent. Devenue souterraine, cette menace s'allie à l'imaginaire des forces occultes et décuple ainsi son inexprimable potentiel.

Claude Buisson. - Aujourd'hui (sur le site de la Logne) il reste une zone à combler dans laquelle on met principalement des déchets verts, comme quand une haie est arrachée, pour éviter qu'à la déchetterie on ne sature trop vite. C'est possible qu'il y ait encore quelques tas de gravats qui aient été stockés pour pouvoir plus tard couvrir cette partie.

Sur le site de la Logne, la clôture attenante au portail a été forcée. Des empreintes de pneus partant de l'extérieur du site conduisent, une cinquantaine de mètres plus loin, à un tas de gravats. La rémanence de déchets sur le site tient à la persistance dans le présent de pratiques de dépôts effectués par la municipalité mais aussi de dépôts illicites, comme l'attestent les bidons et

sacs plastiques. Quinze années après sa fermeture, malgré sa banalisation, le lieu conserve une petite attraction pour les déchets. La prescription formulée par la DDASS de Loire-Atlantique sur la nécessaire surveillance de ces sites devait être basée sur une expérience vérifiée et réitérée d'une forme de systématisme, d'inertie des habitudes et indique une stigmatisation pérenne des lieux de déchets. Ce constat humanise l'implacabilité des stratégies d'aménagement en révélant leur partielle imperfection et inefficience. Ces transgressions disent l'impossibilité de tout prévoir, de tout contenir et le besoin d'affirmer d'autres voix que celles de schémas, aussi parfaitement pensés soient-ils. Elles révèlent de l'homme ordinaire, sa volonté et sa capacité silencieuse à se soustraire d'une conformation aveugle à la Raison technicienne.



L'ANCIENNE
DÉCHARGE DE
LA LOGNE -
QUELQUES TRACES
ENCORE PERCEPTIBLES
DANS LE PAYSAGE.
FANNY PACREAU ©2013



*Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux.*

Extrait d'*Une Charogne*, Charles BAUDELAIRE.

2. DÉNOMINATIONS

C'est à son potentiel dramaturgique que le déchet doit de pouvoir détourner à son profit l'intérêt porté à un paysage. Associé à la force du contraste, voici qu'une toute petite chose, un papier d'emballage, une canette de bière, un cadavre d'oiseau, concentre l'attention. Le regard converge vers elle, renvoyant dans ce mouvement, à un lointain arrière-plan, la globalité où elle était plongée. Ainsi rayonne la verrue dans le paysage. Irradiant de dualisme, suggérant la double nature des choses (mort/vie, beau/laid, propre/sale...), elle génère immanquablement suspicion et défiance chez son spectateur. De ce point de vue, l'intégration paysagère constitue une stratégie d'uniformisation neutralisant la force négative inhérente au déchet. Le trouble provoqué par certains caprices de la nature (excréments, cadavres...), de la civilisation (déchets), de leurs interactions (animaux écrasés, envols de sacs plastiques...) peut suffire à caractériser un espace en lieu de déchet. Il en va autrement des espaces dont le potentiel détritique ne doit rien aux impondérables mais qui se trouve lié au fait exclusif de l'intention. Une géographie précise y enferme et contient les rebuts. Qui plus est, des termes existent pour les désigner : décharges, déchetteries... Le langage vient circonscrire leur compréhension, leur existence, leur idée. Bien qu'imparfaite, une maîtrise du déchet se décline alors déjà dans les aléas de la dénomination.

Les noms des villages sont souvent employés pour désigner les lieux de déchets dans lesquels - ou à proximité desquels - ceux-ci sont installés. Ainsi, dire « Je vais au Rétais » signifiait « Je vais à la décharge » comme « Je vais à la Tournerie » peut signifier aujourd'hui « Je vais à la

déchetterie ». Michel de CERTEAU reconnaît au nom propre cette fonction : *Ils rendent habitable ou croyable le lieu qu'ils vêtent d'un mot (en s'évidant de leur pouvoir classificateur, ils acquièrent celui de « permettre » autre chose); ils rappellent ou évoquent les fantômes (morts supposés disparus) qui bougent encore, tapis dans les gestes et les corps en marche; et, en tant qu'ils nomment, c'est-à-dire qu'ils imposent une injonction venue de l'autre (une histoire) et qu'ils altèrent l'identité fonctionnaliste en s'en détachant, ils créent dans le lieu même cette érosion ou non-lieu qu'y creuse la loi de l'autre* (DE CERTEAU, 1990: 158-159). La CANA (Coopérative Agricole) a donné son nom à une décharge du fait de sa proximité géographique. Initialement, *La Logne* est l'appellation de la rivière au bord de laquelle se sont successivement établis le village et la décharge éponymes. Des choses différentes se trouvent ainsi associées, fondues et confondues en un même mot. Le nom propre permet de localiser sans dire, d'indiquer sans spécifier, sans faire exister de vocation supplémentaire au lieu. L'intégration paysagère de la décharge se trouve renforcée par cette « intégration langagière ». Chaque réalité nouvelle est camouflée par la permanence et l'impression de continuité que l'usage du nom propre produit. L'avènement puis l'existence de la décharge sont phagocytés par cette désignation qui se refuse à marquer toute rupture. Ce faisant, le nom propre devient une sorte de trou noir sémantique. La proximité physique d'éléments distinguables : village et lieu de déchets, associée à leur fusion en un même terme, suggèrent la contagion et incidemment, font du village cette réalité que le mot a voulu nier : une décharge. Après l'exploitation du site, une fois fermé, le village conserve son nom et l'ambiguïté du non-dit. Il porte pour quelques temps encore le stigmate indicible d'une réalité cachée.

Plusieurs dénominations existent mais aucune n'est exclusive. Un même locuteur peut jouer de l'une et de l'autre. Affleurant la conscience, la stratégie langagière fait avec un nombre limité de mots, eux-mêmes limitant, pour dire une variété de perceptions et de ressentis, insister sur un aspect, contrecarrer tel autre. Le dispositif langagier se construit et s'adapte évidemment selon les circonstances et les enjeux. Pour normaliser un échange, égaliser une situation d'interlocution, créer la confiance, gagner en crédibilité, en considération, le locuteur peut être amené à privilégier tour à tour divers termes et différents registres. La discoursivité est une combinaison de ces critères produite dans l'immédiateté de l'échange.

L'enquêtrice. - Comment on l'appelait (la décharge) ?

Madame FOURCHAITE : Ça a toujours été le Rétais. Nos champs, c'était le Rétais aussi. La jaille qu'on disait des fois aussi, mais le vrai nom c'est le Rétais parce qu'avant que la jaille soit là, c'était le Rétais. Les terres c'était le Rétais. Après on disait la jaille bien des fois, mais avant que la jaille soit là, c'était le Rétais et oui.

La jaille [ʒaj] appartient au champ lexical du *lieu de déchet*. Dans cet extrait d'entretien, Madame FOURCHAITE conjugue les pertinences complémentaires qu'elle octroie à *Rétais* et *jaille*. Si cette concurrence des mots justes, légitimes, produit une certaine confusion dans son discours, elle révèle aussi la valeur propre que cette interlocutrice leur porte. Celle du Rétais est foncière. Elle préexiste et englobe à la fois, ce qui lui confère une légitimité, un pouvoir sur toutes autres désignations. *Jaille* correspond à un fait nouveau et ponctuel. Il s'agit d'un terme général qui ne permet pas de spécifier la localisation de la décharge dans la commune. Plus impersonnel, il vient toutefois exprimer la réalité propre du lieu de déchet, car *Mettre à la jaille* est localement l'expression employée pour exprimer l'action de jeter dans une décharge.

Le *jaillou* désigne communément un éboueur ou un récupérateur. *Le jaillou. Nom expressif, à Nantes, de ceux qui ramassent la « jaille », par abréviation populaire pour la « jetaille », les choses qu'on jette, jactilia : mot de bonne origine française qui rend aussitôt pédant et ridicule le mot administratif de « répurcation »* (BARBOT, 1930). D'origine populaire (l'employer revient presque à revendiquer cette appartenance), son usage est réservé à l'oralité et son étymologie difficile à établir. Le terme serait issu du jargon des marins travaillant sur les navires sabliers en Loire et désignerait du sable de mauvaise qualité et/ou la levée de sable produisant la jaille (de jar) : *Jar. Les bateliers de la rivière de Loire appellent jar, ou jars, cet amas de sable et de cailloux, qui se forment naturellement, et qui résistant contre la rivière, en rejette le cours de l'autre côté* (MÉNAGE, 1750). En Loire, une *jaille* est aussi une [bwɛr] *bouère* (GUITTENY, 2000) c'est-à-dire une dépression dans le lit du fleuve qui demeure en eau même en période d'étiage et qui servait autrefois au rouissage du chanvre, activité qui dégage une odeur pestilentielle.

Le terme *jaille* et les expressions qui y sont liées ont tendance à s'effacer aujourd'hui, au profit d'autres appellations. Madame FOURCHAITE affirme : *Maintenant on a tendance à dire*

« aux ordures » parce que les enfants, bah maintenant on essaie de leur parler... Nous on disait bien la jaille, ça c'est vrai. Les politiques d'éradication du patois sont une des raisons expliquant que le mot *jaille* soit tombé en désuétude au profit d'autres termes tels que *dépotoir*, *décharge*.

À l'origine (1330), une décharge est l'action de décharger ou son résultat. Puis, l'accent est mis sur le lieu de cette décharge, plus seulement sur son produit. Dans le dictionnaire universel de FURETIÈRE, on trouve le terme décharge dans le sens de *lieu où l'on dépose les immondices* (FURETIÈRE, 1690). Il se dit aussi alors du lieu dans une maison, où l'on range ce qui n'est pas d'un usage ordinaire ou ce qui aurait causé de l'embarras. On parle aujourd'hui du débarras. Le terme de décharge a été largement employé par les administrations chargées de la répurcation pour désigner des lieux de déchets à l'échelle communale. Dans la décennie qui a précédé l'avènement des déchetteries, plusieurs qualificatifs viennent nuancer, préciser la définition. On évoque des décharges :

- (Dites) *brutes*, pour désigner toute *décharge de résidus urbains directement exploitée par une collectivité ou laissée par elle à la disposition de ses administrés, alors qu'elle ne fait pas l'objet d'une autorisation préfectorale au titre de la législation sur les installations classées pour la Protection de l'Environnement*, selon la circulaire ministérielle du 20 février 1989.
- (Dites) *contrôlées*, pour désigner les décharges contrôlées dans le cadre des installations classées pour la Protection de l'Environnement. Elles ont été inventées par deux anglais (CALL et DAWS) vers 1920 et introduites en France vers 1930 (DE SILGUY, 2011). De nouvelles technologies y sont mises en œuvre telles que le compactage. On y favorise également les fermentations anaérobies et les émanations de gaz sont captées pour éviter les accidents, les pollutions. Ils peuvent même être valorisés (chauffage). Les lixiviats (production des déchets sous l'action conjuguée de leur fermentation et de l'eau de pluie) y sont drainés. Les décharges contrôlées ont évolué en C.E.T (Centres d'Enfouissement Techniques), un acronyme intégrant et valorisant cette dimension technologique.
- (Dites) *sauvages*, pour les opposer aux précédentes dans ce sens qu'elles se situent sur des terrains privés sans l'accord des municipalités. Ces décharges n'ont bien sûr pas la technologie des décharges contrôlées ou « civilisées », si l'on veut bien développer la dichotomie induite par ce qualificatif.
- (Dites) *à ciel ouvert*, pour souligner le fait que les déchets (dans tous les cas précédents) sont à l'air libre, non couverts. C'est sur ce type de décharges que s'édifient en de nombreuses villes du globe les bidonvilles. Ici les décharges à ciel ouvert incarnent pour les collectivités, l'âge de pierre du déchet, le monde d'avant le tri, celui de la « non maîtrise », « profitant » aux populations de goélands, sans protéger les sols des lixiviats (jus d'ordure)... Bien qu'au sens figuré, cette locution adverbiale signifie « sans rien cacher », la formulation est un euphémisme visant à avouer ce qui est jugé aujourd'hui par l'écocitoyen comme une incivilité faite à la nature.

En 1836, soit cinq cents ans après l'apparition du mot *décharge*, apparaît le mot *dépotoir* (de dépoter) qui désigne les usines où sont déversées et traitées les matières provenant des vidanges et fosses d'aisance, les boues des villes. Par extension et familièrement, le dépotoir devient bientôt le lieu public où l'on dépose les ordures, l'endroit où l'on met les objets de rebut, voire même les lieux où sont reléguées les personnes indésirables.

Le suffixe *-oir* sert à construire des substantifs désignant des instruments ou des lieux. On notera donc avec intérêt l'évolution vers le suffixe *-erie* dans la désignation très récente (1988) du lieu de déchet par le terme *déchetterie*. Le dérivé ainsi produit désigne un lieu avec cette nuance qu'il s'y produit une activité. Il exprime l'idée de fabrication. Il peut aussi être un collectif de l'inanimé, mais dans l'un ou l'autre cas, on sous-entend l'idée de production (avec ou sans). Le Robert donne une définition de la déchetterie qui correspondrait davantage à une vision *active* du lieu qui est *aménagé pour accueillir et traiter des déchets toxiques ou recyclables*. L'influence de l'ère industrielle explicite dans le terme *décharge*, se confirme avec l'usage de ce suffixe « productif » qui fait de la déchetterie, dans cette perspective, un terme presque laudatif. Plusieurs orthographes existent pour ce qui est de la déchetterie. Pour simplifier la communication, un arbitrage a entériné *déchèterie*, au motif qu'il rend plus lisible les notions de *déchet* et de *tri*. N'ayant pas les mêmes objectifs, j'ai opté pour la seconde orthographe : *déchetterie*, qui reste correcte.

De son côté, l'ordure est devenue déchet. En effet, l'emploi du mot *ordure* est avéré depuis 1118, c'est-à-dire antérieur au mot *déchet* (1283 d'après le Nouveau Petit Robert). Leur sémantique diverge quelque peu. *Ordure* vient de l'ancien français *sale* et du latin *horridus*. Il désigne toute matière qui souille ou répugne, les choses de rebut dont on se débarrasse, la souillure morale, les actes vils ou obscènes, les propos et écrits ou encore une injure très violente. Le *déchet* quant à lui désigne la perte, la diminution qu'une chose subit dans l'emploi qui en est fait, ce qui reste d'une matière que l'on a travaillée, des résidus impropres à la consommation, inutilisables, la partie non assimilée par un métabolisme, une personne déchue, méprisable.

On va *aux ordures* mais pas *aux déchets*. Comme si les ordures se suffisaient à elles-mêmes ! Elles sont la chose et l'endroit, le lieu. Les ordures ont ce poids totalitaire de l'informe. Pour les déchets, il en va autrement. Ils sont « presque la chose », son reliquat. L'ordure est

davantage liée au dégoût et le déchet à l'abandon. Le déchet est l'ordure désubstantialisée de son horreur. Il est l'ordure qui a perdu de sa force. Les lieux dans lesquels on le trouve ne regorgent pas du même absolu : *C'est bien là que viennent aboutir les choses qui encombrant. Les vides servent aux diverses vidanges : leur fonction est d'aspiration, d'engouffrement, d'engloutissement, d'occultation... Égouts, caves, fosses, boyaux, interstices, souterrains, tous les lieux qui entretiennent l'imaginaire de l'horreur et des forces « occultes »...* Le vide insupportable rejoindra ainsi les profondeurs de la terre : *non-pensé, innommé, non-localisable, obscur, labyrinthique, les vides serviront d'espaces de « soulagement » des pleins de surface et des trop-pleins, des incontinenances. (...) Lieux d'échanges douteux, sans fonction définie. Ils seront investis par ceux en quête des points de concentration de forces occultes, investis de fantasmes, de récits, de monstres : ce sont de véritables réservoirs symboliques* (HARPET, 1998 : 262-263).

Dans la construction mythique du lieu de déchets, l'informe tend à disparaître. Les vocables plus récents, font s'effacer certaines valeurs négatives des lieux de déchets. Ceux-ci sont devenus productifs, presque attractifs.

*Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.*

Extrait d'*Une Charogne*, Charles BAUDELAIRE.

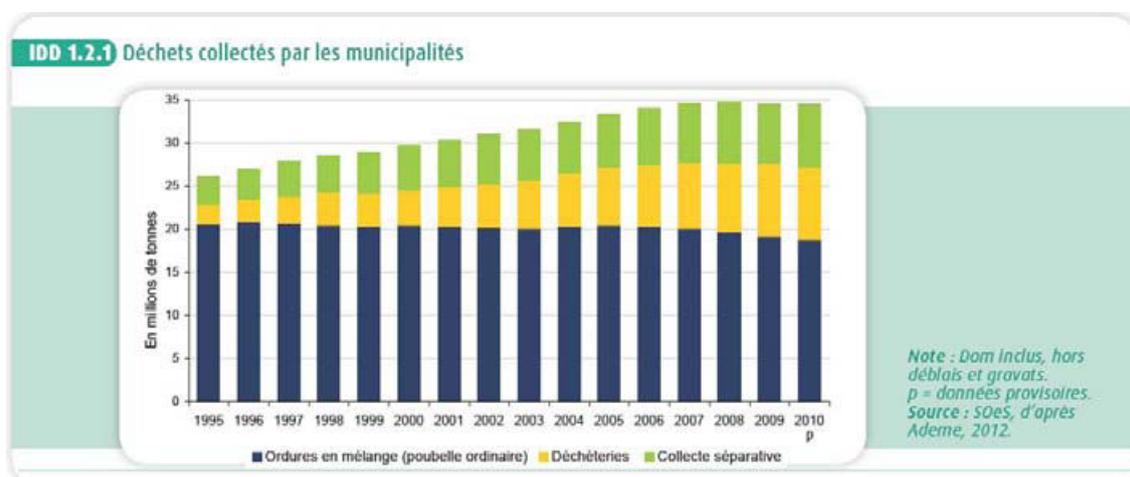
3. ÉVÉNEMENTS ET INVENTIONS

Pour l'archéologue, les déchets sont l'ombre portée d'une humanité. Son travail consiste en partie à interpréter ce qu'il comprend comme des traces d'interactions, de pratiques, de ressources, de techniques. Les déchets sont aussi parfois étudiés pour eux-mêmes. Renvoyant sur la longue durée, l'archéologie permet de relativiser ce qui est devenu une problématique contemporaine. On observe en effet la permanence d'une gestion spontanée et concertée, mais aussi individuelle et collective. Pendant les périodes de crise, davantage de récupération et de recyclage sont constatés. De nombreux métiers s'exercent autour du rebut, de sa commercialisation à sa valorisation. Sa gestion connaît des moments critiques lors de déséquilibres entre production, élimination et récupération (CATTEDDU, 2009, 2011). Ce cycle en trois temps accélère considérablement son rythme durant le second Moyen-âge (XII^e-XVI^e siècle). L'extension des villes provoque ce changement.

Les historiens confirment ce constat et nous montrent la lutte des villes contre leurs déchets. Ils dépeignent également la période florissante des chiffonniers ou encore l'influence des hygiénistes diffusant les recherches pastoriennes. La sensibilité et la perception de la propreté urbaine s'en trouvent modifiées et les déchets sont bannis aux confins des villes (DE SILGUY, 2011). À force de tentatives, les édiles domestiquent les déchets. En France, depuis la célèbre boîte à ordures promue par le Préfet Eugène POUBELLE (1883), leur gestion devient une compétence publique. Une fois le couvercle de sa poubelle refermé, l'usager n'a plus à penser ou à se confronter à ses déchets qui sont l'affaire des municipalités. Les industriels cherchent à obtenir auprès d'elles le monopole de l'enlèvement des ordures, un marché devenu prospère. Le rebut est *un bien*

précieux dont l'insatiable production capitaliste doit faire or (LAPORTE, 1993 : 107). La révolution industrielle en modifie la composition, réduisant sa part biologique. De ce fait, l'exploitation agricole des boues (déchets des villes) comme engrais diminue. Alfred FRYER construit le premier four d'incinération (1870) à Paddington. En 1920, sans s'y substituer, apparaît l'enfouissement industriel, dont les principes techniques sont également expérimentés en Angleterre et appliqués par la suite en France

Le XX^e siècle apporte de substantiels changements : *Dans le courant des années 1960, le yogourt et l'eau minérale sont sortis du rayon pharmacie pour entrer dans la grande distribution, avec un conditionnement jetable, et le « pur fil de Cholet » est supplanté par le kleenex. La pyramide démographique des produits présente désormais une tête de linotte, un cou de girafe et un pied d'éléphant !* (BERTOLINI, 2006 : 93). Qui plus est, la frénésie de l'emballage vient accroître plus encore la masse des déchets. Pour développer leurs ventes, les industriels accélèrent la rapidité de remplacement de leurs produits. C'est l'ère de la désuétude planifiée ou de l'*obsolescence programmée*, un concept qui frôla l'obligation légale dans les années 1930, en plein New Deal, sous l'influence de l'américain Bernard LONDON, soucieux de relancer la consommation et l'économie de son pays. La société de consommation incite à acheter toujours plus de produits, peu durables et jetables à usage unique. L'accroissement de la durée de vie des produits devient antinomique du recyclage. *Recycler, certains industriels ont compris la leçon, mais peut-être l'ont-ils trop bien comprise. Produire pour la poubelle, on n'arrête pas le progrès* (BERTOLINI, 1978 : 147).



L'évolution de nos modes de production et de consommation nous a conduits à modifier nos pratiques d'abandon en une technologie de plus en plus sophistiquée. Celle-ci s'est intégrée à l'ensemble des filières de traitement du déchet qui se sont structurées, devenant ainsi l'affaire de spécialistes. Des composés toxiques apparaissent au sein des déchets industriels et urbains. La prise de conscience écologique interdit désormais de les abandonner sans précaution dans une nature devenue écosystème. La raréfaction et la compétition sur les ressources en énergies fossiles et matières premières incitent à de nouvelles évolutions. Les années 1980 sont une période de renaissance pour le recyclage. *La déchétiquerie sans séparation manuelle à la source se révèle impuissante à faire des merveilles* (DE SILGUY, 2009 : 70). Aussi, l'information et la motivation des citoyens s'avèrent essentielles pour obtenir leur participation. L'industriel est également renvoyé à certaines de ses responsabilités et doit assumer à présent le recyclage de ses productions. Le pollueur-payeur doit s'orienter vers de nouveaux choix pour alléger ses charges et redorer son image : les technologies propres. Le traitement des déchets produit des innovations en cascade. Il est un ferment du progrès technologique favorisant le dynamisme industriel.

Il apparaît bientôt essentiel d'établir des stratégies de *prévention* ainsi qu'un cadre juridique efficace et contraignant. Il faut éviter au maximum les risques et limiter les nuisances engendrées par les déchets et les lieux de dépôt des déchets. C'est dans ce contexte que naissent les déchetteries, des équipements obéissant à une logique industrielle et environnementale très réglementaire (ICPE). L'objectif ici est de comprendre, à partir du terrain, comment en quelques décennies les décharges communales évoluent en déchetteries intercommunales. Le tableau ci-après permet de voir comment s'intriquent des lois cadres (nationales) avec les dispositifs des échelles départementales et communautaires :

Le *district* et la *Communauté de Communes Loire-Atlantique Méridionale* correspondent au regroupement, sous des statuts différents, des communes de Legé, Touvois et Corcoué-sur-Logne.

Date	Initiative	Événement
18 juillet 1976	État	Loi relative aux installations classées pour la protection de l'environnement (ICPE). Le code de l'environnement définit les ICPE comme « <i>les usines, ateliers, dépôts, chantiers et, d'une manière générale, les installations exploitées ou détenues par toute personne physique ou morale, publique ou privée, qui peuvent présenter des dangers ou des inconvénients, soit pour la commodité du voisinage, soit pour la santé, la sécurité, la salubrité publique, soit pour l'agriculture, soit pour la protection de la nature, de l'environnement et des paysages, soit pour l'utilisation rationnelle de l'énergie, soit pour la conservation des sites et des monuments ainsi que des éléments du patrimoine archéologique</i> ». Dans le but de minimiser les risques relatifs à ces installations, la loi définit les procédures relatives aux installations classées pour la protection de l'environnement.
Janvier 1977	SIVOM de Machecoul	Acquisition du terrain des Six Pièces en bordure de la forêt de Machecoul pour y installer une décharge intercommunale qui deviendra Centre d'Enfouissement Technique.
18 mai 1977	État	Circulaire ministérielle relative au service d'élimination des déchets des ménages ayant pour objectif d'offrir aux ménages avant le 15 juillet 1980, sur l'ensemble du territoire français, les possibilités d'éliminer leurs déchets, sans nuisance, en même temps que de promouvoir la récupération et le recyclage de certains composants de ces déchets, dans le cadre d'une politique nationale d'économie de ressources naturelles et d'énergie.
1989	État	Objectif quinquennal de résorption des décharges brutes décidé au niveau ministériel.
1987	État	Inventaire estimant à 5/6000 le nombre de décharges sur l'ensemble du territoire national suite à la circulaire ministérielle du 26 juin 1987 relative à l'élimination des ordures ménagères.
1990	Département	Rapport de la DDASS de Loire-Atlantique sur <i>L'hygiène du milieu. Les décharges brutes communales, inventaire et orientation pour leur résorption; vers une prise en compte de l'ensemble des déchets des ménages.</i>
13 juillet 1992	État	Loi sur l'environnement imposant la disparition de toutes les décharges d'ici à 2002.
14 janvier 1998	District de Legé	Lancement de l'étude par Atlanconsult sur la collecte et le traitement des déchets.
26 mars 1998	District de Legé	Contrat d'assistance avec le cabinet Laine Piveteau pour la mise en place d'une collecte sélective des déchets sur le canton de Legé.

avril 1998	District de Legé	Rapport du Groupe Atlanconsult sur la Gestion et la valorisation des déchets sur le District de la Région de Legé.
25 juin 1998	District de Legé	Projet de recouvrement de la redevance ordures ménagères et déchets par le district (transfert de compétences communales au district ; redevance spéciale pour les hôpitaux et maisons de retraite)
26 novembre 1998	District de Legé	Présentation de l'étude Laine Piveteau. Visite des sites possibles pour l'implantation des points d'apports volontaires. La demande de devis d'électrification du site de la Tournerie (future déchetterie) a été effectuée via le SIER. Le certificat d'urbanisme est sollicité auprès de la mairie de Legé. Il envisage la signature d'un contrat avec éco-emballage pour la valorisation des déchets.
18 décembre 1998	District de Legé	Validation du transfert des compétences intitulées Collecte et Traitement des OM soit des moyens en personnel et matériel au CET des Six Pièces. Choix du fournisseur dans le cadre d'un marché négocié société SNN pour les 45 conteneurs. Lancement de l'opération prévue le 12 juillet.
25 mars 1999	District de Legé	Inscription de 660 000 francs nécessaires à la réalisation du programme de mise en place du tri sélectif. Autorise la président à consulter les entreprises pour l'acquisition de 45 conteneurs dans le cadre de la procédure dite négociée. Fixe la redevance <i>districale</i> à 150 francs par habitant pour l'année 1999 et précise que cette redevance doit couvrir l'ensemble des dépenses liées à l'enlèvement et au traitement des ordures ménagères, tri sélectif inclus.
30 juin 1999	District de Legé	Acquisition des conteneurs.
12 juillet 1999	District de Legé	Mise en place du tri sélectif
1 ^{er} janvier 2000	District de Legé	Prise en charge de la collecte des ordures ménagères par la Communauté de Communes Loire-Atlantique Méridionale antérieurement déléguées au Syndicat de Pays.
1 ^{er} janvier 2002	CCLAM	La Communauté de Communes remplace le District et prend en charge la gestion des trois décharges communales par la Communauté de Communes Loire-Atlantique Méridionale. Elle est chargée de collecter la REOM puis la TEOM.
16 juillet 2003	CCLAM	Ouverture de la déchetterie cantonale
juin 2009	Syndicat mixte	Fermeture du Centre d'Enfouissement Technique des Six Pièces. Les intercommunalités se tournent vers les centres d'incinération de la périphérie nantaise pour éliminer leurs Ordures Ménagères.

Jusqu'en 2003, la Communauté de Communes Loire-Atlantique Méridionale ne gère pas de déchetterie sur son territoire. Trois décharges communales existent, réparties sur les trois bourgs du canton : *La Logne* à Legé, *Grossève* à Corcoué-sur-Logne, *Les Avorits* à Touvois.

Dans ce type de décharges dites « brutes », disparaissent progressivement les carcasses de voitures et les pneus, repris par la filière automobile, ou encore les ordures ménagères, acheminées vers le Centre d'Enfouissement Technique des Six Pièces à Machecoul. Par contre, les déchets non organiques (*non fermentescibles*) issus de la grande distribution, affluent sans cesse et se mêlent aux branchages (*déchets verts*), gravats et aux *encombrants* de toutes sortes. Ils se rejoignent et se fondent dans un magma détritique indescriptible qui, sur la Logne, est contenu par les parois rocheuses de l'ancienne carrière. Les décharges brutes ne correspondent bientôt plus aux exigences environnementales. Les pratiques de brûlage sont stigmatisées par les experts et consultants. Si pendant longtemps, le feu a incarné une forme de purification, les fumées ont créé la polémique avec les polluants qu'elles dispersent dans l'air. Dès lors qu'elles sont identifiées, ces pollutions obligent à d'autres précautions, à l'invention de nouvelles normes que la liberté de l'usager ne peut garantir. Au sujet des brûlages, Eugène FOURCHAITE ajoute, concernant la décharge du Rétais, antérieure sur Legé à celle de la Logne :

Eugène FOURCHAITE. – *Des fois, ils (les usagers) mettaient le feu, c'était pour dégager un peu. Des fois, ça arrivait que ça passe de l'autre côté de la route et puis ça prenait le feu aux buissons. Quand les pompiers passaient par ici, c'est la seule chose qu'ils venaient faire. En dernier, c'est arrivé assez souvent parce qu'au début, les déchets se mettaient surtout dans le fond (du trou) mais à la fin...*

Les envois, de plastique notamment, constituent un autre motif de réprobation. La mise en décharge, activité polluante, génère une culpabilité exacerbée par ces preuves volant aux quatre vents. Pour atténuer ce crime envers la nature, il est impérieux de dissiper ces éléments à charge. D'autre part, on ne peut plus ignorer qu'en traversant les déchets, les eaux de pluie risquent de provoquer une pollution des nappes phréatiques. Le fait est que les décharges ne mettent pas en œuvre une technologie de limitation et de contrôle des lixiviats. Enfin, aucun tri n'y est fait et par voie de conséquence, aucune valorisation du déchet n'est possible.

En 1998, des *points tri* sont mis en place sur l'intercommunalité. Il s'agit de conteneurs mis à la disposition des usagers sur la voie publique, permettant le tri de quelques déchets recyclables (verre, papier, carton...) par *l'apport volontaire*. Cette volonté du citoyen s'obtient à

grand renfort de communication et de pédagogie. La démarche de communication en faveur du *geste de tri* est portée par des *ambassadeurs de tri* directement chez les habitants. Ces emplois, créés en 1992 au niveau national, visent à installer et à pérenniser la collecte sélective des déchets ménagers. *Par définition, celui qui me tire de la merde ne m'induit pas, à moins de poser mon nez dessus celle-ci, à aller reconnaître dans ce fumier dont il m'éloigne cette merde comme mienne, chose répugnante dont mon acharnement à m'éloigner d'elle confirmera à jamais qu'elle m'appartient* (LAPORTE, 1993 : 79). Sur Legé, il existe également une *déchetterie simplifiée* située en centre bourg, derrière la zone commerciale des Visitandines. On peut y déposer dans des conteneurs différenciés les papiers/cartons, le verre, la ferraille, le *tout-venant*, les bouteilles plastiques, les huiles et les déchets de soin (pharmaceutiques). Toutefois, cette déchetterie simplifiée présente certaines limites car elle *ne dispose pas de local technique et le gardien n'effectue aucune mesure de fréquentation ni de suivi comptable des produits récupérés et des enlèvements de benne (...)* Il ne dispose pas de moyen de sécurité pour la lutte contre l'incendie ou pour les premiers secours et soins en cas d'accident. Les bennes sont remplies avec des produits parasites, un mauvais tri qui s'explique manifestement par le manque d'intervention du gardien auprès des usagers (ATLANCONSULT, 1998).

C'est pourquoi une déchetterie communautaire est envisagée. Elle sera propriété de la Communauté de Communes Loire-Atlantique Méridionale. L'organisation future de gestion des déchets via cette installation nécessite un *gisement seuil* afin de rentabiliser l'équipement au minimum. Par conséquent, le regroupement de communes s'impose. Il faut déterminer au préalable des débouchés de recyclage et minimiser les opérations de tri dans le même souci de limiter les investissements et les coûts de fonctionnement. Les pouvoirs publics s'orientent donc vers cette installation présentée comme un outil de lutte contre les dépôts sauvages, de lutte contre le gaspillage par la valorisation de la matière, ainsi qu'une vitrine de la collectivité en matière de communication, d'accueil des usagers et de gestion des déchets. L'ouverture de cette installation, classée (ICPE) selon la loi du 19 juillet 1976, doit s'accompagner de la fermeture des trois anciennes décharges communales.

Ces fermetures « programmées » par le législatif s'échelonnent dans le temps mais restent implacables. À mesure que se resserre l'étau technico-environnementaliste, la décharge devient un outil politiquement archaïque. Dans la pratique, rien n'est encore acquis. Les

citoyens doivent devenir acteurs d'un changement pensé pour eux. Ils doivent comprendre son bien-fondé et modifier leurs pratiques. *Pour que les membres fassent corps avec le trône de l'état-conquérant, il n'est pas besoin d'aller jusqu'à porter sous le microscope la fibre du déchet, il suffit que soit assuré le contrôle des orifices, que soit prévenu qu'on ne chiera pas ailleurs ni autrement que dans les codes – ceux du maître, celui qui sait, et nommément celui qui sait se tenir* (LAPORTE, 1993 : 78). Moins autoritaristes et plus subtiles, les politiques participatives, les logiques *écocitoyennes* ou *consom'atrices* construisent avec une relative efficacité l'adhésion à ces nouveaux principes.

*Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
À cette horrible infection,
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !*

Extrait d'*Une Charogne*, Charles BAUDELAIRE.

4. HISTOIRE(S) DE DÉPOTOIRS

Le dépotoir s'offre comme un univers de chaos où le visiteur cherche à se faire surprendre. Marchant sur les subversives substances, il quête au ras d'un sol instable ce dont le lieu regorge : possibilités, opportunités, commencements. Pas à pas, sa musardise trame l'espace. Il tente de déchiffrer les rébus camouflés dans la masse des rebuts. Parmi ces matières et objets tombés en déshérence, certains sont des récits repliés sur eux-mêmes en attente d'un auteur, des potentiels en attente d'un découvreur, des fragments de sens en attente d'un inventeur. Afin que le marcheur devienne créateur, il se doit d'observer, de s'ouvrir à la part cachée des déchets et laisser aller sa pensée. Au gré de cette apparente flânerie, il finira peut-être par se saisir comme d'un trophée, d'une poignée de porte, d'un bout de corde, d'un vieux grille-pain... Pour autant, la satisfaction de la trouvaille ou la gloire d'un sauvetage ne s'affichent pas. Souvent solitaires, les victoires du dépotoir sont modestes et intérieures car tout reste encore à faire, nettoyer, bricoler, arranger... L'atypie de la décharge, ses improbables amalgames, sa dangerosité aussi, donnent parfois aux histoires de dépotoirs une dimension épique, mais les déchets trouvés, preuves de cette aventure, n'ont pas cette épaisseur. Rognures de l'ordinaire, leur insignifiance consume bien vite l'idée de leur existence, tuant dans l'œuf la possibilité d'en garder la souvenance. Mes entretiens sur la récupération dans les décharges, des années après leur fermeture, en offrent cependant quelques vestiges.

Ainsi, dans le récit de Madame FOURCHAITE, s'engrave le pot de fleur :

Madame FOURCHAITE. – Même nous des fois, bah on récupérait par exemple des beaux pots de fleurs.

De cette prime mention se suppose l'adminicule, l'amorce d'une preuve du dépôt et de la récupération de pots de fleurs dans la décharge. Puis, au fil de l'entretien, l'objet réapparaît :

Madame Fourchaite. – Oh oui, y'a des fois ils (ses enfants) ramenaient des choses, des pots de fleurs.

Elle l'évoque à nouveau dans une description d'un lieu de déchets antérieur à celui du Rétais :

Madame FOURCHAITE. – Ce n'était que des petits déchets, enfin y'avait quand même des gravats, plein d'ordures, des pots de fleurs.

Son attrait pour l'objet lui donne probablement une acuité particulière, facilitant son repérage. Madame FOURCHAITE l'inscrit une dernière fois dans son discours, affirmant au sujet d'un récupérateur :

Madame FOURCHAITE. – ça, Donatien, il en a fait des tours. Des pots de fleurs des fois qu'il a pu ramener, incroyable ! Y'avait des beaux pots de fleurs de jetés et y'avait des pots de fleurs avec des fleurs dedans. Moi je l'ai vu, le frère Donatien, ramener le pot avec la fleur dedans, des fois des belles, faut voir un peu !

Pour l'auditrice que je suis, la répétition du pot de fleurs ne conforte pas simplement l'adminicule. L'indice est aussi anaphore. Ce jeu de renforcements l'institue comme point nodal de sa narration. Le pot de fleurs n'est plus seulement un fait épisodique et anecdotique, il est aussi outil du discours. La véracité de son témoignage n'en est en rien altérée. Elle se trouve simplement ramassée sur elle-même, comme renfermée dans ce pot. Happée par l'instantanéité de l'échange, mon interlocutrice se raccroche au déchet trouvé, emblématique de son expérience. Sa belle trouvaille, cet objet d'intérêt ricoche au fil de son exposé. Le pot de fleurs fonde un repère dans l'hétéroclisme et l'informaté des ordures. Il signe *la trace d'une absence* (RYKNER, 2000 : pp.27-28). Comme l'arbre cache la forêt, le pot de fleurs masque et résume à la fois tous les déchets trouvés oubliés. Il survit dans sa mémoire et son propos alors que d'autres déchets trouvés ont disparu.

En ce sens, Gérard GENETTE nous enjoint de voir le récit comme *une chose du passé, qu'il faut nous hâter de considérer dans son retrait, avant qu'elle n'ait complètement déserté notre horizon* (GENETTE, 1969 : 69). Les *beaux boutons* évacués dans la décharge du Rétais par une usine de confection, s'inscrivent aussi dans cette dynamique de l'éloignement :

Madame FOURCHAITE. – Quand ils y allaient, nous on se servait avant. On était avec eux, on se servait puis après ils mettaient le feu dedans mais fallait voir les choses, l'argent qui a pu être... des grands bouts de tissus, des fermetures éclairs. Moi j'en ai eu, des boutons, mais c'était que des boutons kakis. (...) Ce n'était pas que du militaire après. Alors y'avait des boutons, des beaux boutons parce que les autres, c'était des boutons militaires kakis, bah faire quoi de ça ?

Peu sensible à l'attrait du bouton militaire kaki, la frustration de Madame FOURCHAITE s'exacerbe face à l'armée qu'ils composent. Comment ne pas sauver une masse de déchets récupérables ? Un sentiment de gâchis fixe ces boutons kakis dans sa mémoire. *A contrario*, les boutons plus attractifs sont qualifiés de façon matériellement moins précise. Ils sont les *beaux boutons*. De beaux boutons et des pots de fleurs, de *beaux* pots de fleurs, précise parfois Madame FOURCHAITE, avec, plus rarement, une fleur dedans. La beauté s'érige ainsi discrètement entre les phrases, en critère du récupérable. Les mots ne viennent pas toujours montrer les choses, leur laisser la place. Valère NOVARINA parle en cela de *drame géologique* de la parole : *Le langage est une terre, un sol : ici sont des ondulations, là des traces, des failles ; ici des soulèvements, des entrailles, des plis ; là des effondrements, des gouffres ; ici des poussées. La langue est une matière innommable, invisible et très concrète, sédimentée. Elle bat, elle ondule, va et vient.* (NOVARINA, 2010 : 21)

Sans ces mots d'appel du réel, les histoires de dépotoirs se décharnent et exhibent des squelettes unanimes. Récits d'adultes sur l'enfance, une dimension épique baigne ces trames communes. Les narrateurs évoquent des aventures garanties inédites dans un décor en perpétuel brassage, régulièrement compacté par le passage de bulldozers. Le dépotoir constitue pour bon nombre d'entre eux un véritable terrain de jeu. Sans être attachés aux choses, ni désireux de les posséder, un vieux pneu, un fer à repasser, sont la porte d'un monde où risquer de casser, d'abîmer, n'impacte pas les règles et autorise à plus de latitude :

Madame FOURCHAITE. – Ils (*ses enfants*) revenaient avec des choses, des vieux vélos par exemple, qu'ils sont revenus. Ils en avaient mais c'était rigolo de faire le fou avec ; mais y'a des vélos qu'il manquait qu'une pédale par exemple, c'est tout, qui marchaient.

C'est à cette autre façon de *jouer sans jouets* (MANSON, 2005) que Sarah HUGUES fait également référence : *Depuis que je suis toute petite, j'ai toujours adoré ça. C'était, je ne sais pas, une caverne d'Ali Baba. Quand on est même, on peut se faire des cabanes. On peut jouer là-dedans : y'a toujours de vieux fauteuils. J'ai trouvé ça pour m'amuser, ça m'est resté. J'ai fait ça depuis toute petite, depuis que j'ai une dizaine d'années, que j'ai le droit d'aller vadrouiller un peu seule.* Sur la

décharge, la liberté marivaude avec le nauséabond, le sale, le risque le danger pour composer son ineffable attraction. Se confronter à ces valeurs, en ressortir vainqueur, voilà toute l'épopée, presque une fin en soi. Ainsi, Johan KLUG relate :

Johan KLUG. – Nous étions des gamins et fréquentions ces décharges comme des terrains d'aventure où nous chassions les rats au lance-pierre ou passions des jeudis après-midi entiers à fouiller et faire des tirs d'adresse sur les bouteilles et autres ampoules ou à fabriquer des explosifs avec des restes de chlorate et de soufre.

À mesure de leur contestation, un cadrage par gardiennage ou l'institution d'horaires d'ouverture, se préconise pour les décharges. Les moyens budgétaires communaux puis intercommunaux viennent limiter ces ambitions aussi, la plupart du temps, le champ reste libre. Le discours sécuritaire, sanitaire et environnemental alimentant leur remise en question pour finalement conduire à leur éviction, impacte peu à peu la citoyenneté et la parentalité. Cette évolution est perceptible dans les propos des usagers. *A posteriori*, ces derniers stigmatisent une forme d'inconscience dans leurs actes et choix passés. Le témoignage de Madame FOURCHAITE est sur ce point particulièrement explicite :

Madame FOURCHAITE. – Y'a des fois on se dit : il y aurait pu y avoir des morts, même nous parce que des fois, on allait bon voir dans les carrières, on allait chercher des... Y'a bien des fois bah on aurait pu tomber dedans, parce qu'il y a des fois, il y avait des cartons, moi je me souviens, y'a pas que nous qui l'avons dit ; On appuyait sur le carton (elle mime le fait de marcher dessus) oh bah il était grand temps de se reculer ! C'est bizarre qu'il n'y ait pas eu de... mais y'en a jamais eu. Des fois on y pense, parce que nous on y allait, nos enfants y sont allés mais je ne sais pas si, à l'heure actuelle, on laisserait nos petits enfants y aller. Moi je vous le dis franchement, je ne le ferais pas mais bon, nos enfants y sont allés bien des fois.

Le discours normatif vient couvrir le silence d'une foule de *ratisseurs de dépotoirs* (DE SILGUY, 2011). Qui sont-ils d'ailleurs ? Des riverains, des usagers, des amateurs de vieux objets, tout un chacun qui, passant par-là, trouve à se faire plaisir.

Eugène FOURCHAITE. – Il y en a beaucoup qui venaient récupérer. Y'en avait un, c'était un frère du collègue Saint-Anne, qui était à la retraite, le frère Donatien et lui, quand il ne passait pas tous les jours faire son petit tour... ! Il bricolait lui après, avec je ne sais pas ce qu'il trouvait, peut-être de la ferraille... mais que pour lui.

Eugène FOURCHAITE précise : *mais que pour lui*, car il en est qui récupèrent pour la revente. Ils sont une infime minorité de brocanteurs, de ferrailleurs à tirer leur subsistance des lieux de déchets. Héritiers du chiffonnage, leur existence n'a aujourd'hui plus rien d'officiel. Après une période faste en Occident au XX^e siècle, l'activité ne cesse de décliner alors que des

escouades d'hommes, de femmes et d'enfants enflent sur les décharges des pays pauvres et émergents. *Le chiffonnier a fasciné son époque. Les regards de ceux qui, les premiers, ont enquêté sur le paupérisme, se posent sur lui, comme fascinés par la question muette de savoir quand est atteinte la limite de la misère humaine* (BENJAMIN, 2002 : 35). Intermédiaire entre les déchets et les entreprises de transformation, le chiffonnier est petit à petit remplacé en France par des systèmes de gestion modernes jugés plus efficaces et hygiéniques et cesse d'exister en tant que métier en 1960. Pour désigner cette réalité qui persiste à vouloir exister sur les lieux de déchets, on parle alors de *récupération informelle*. L'activité est tolérée dans la mesure où les collectivités ont un intérêt à voir se dissoudre le tas d'ordure, lorsqu'elle pallie l'incomplétude de l'industrialisation de la filière déchet.

Sur la Logne, le verre était récupéré à Legé. On avait fait une case en béton pour récupérer le verre et il était chargé tous les mois par une entreprise. Tout ce qui était ferraille était mis de côté, c'est-à-dire que tout n'était pas mélangé. Tout n'était pas balancé dans le trou. On commençait à avoir un système de tri qui se mettait en place. Pour la ferraille, il n'y avait pas de prestataire. Ceux qui passaient, récupéraient la ferraille⁽¹⁾. Cette population de récupérateurs enfonce le clou de sa marginalisation par son anecdotique présence. Leur inclusion dans les histoires de dépotoir se fait discrète, ainsi Claude BUISSON relève :

Claude BUISSON. – Et, petite anecdote, sur la Logne, y'a eu un homme qui a été là-bas une année, une année et demie, qui était sur le site, qui dormait sur le site, un sans domicile fixe quoi, qui faisait de la récupération et qui revendait. Il se faisait un peu d'argent comme ça. Ensuite, il a été dans une petite location, ce Monsieur.

Vivre au plus près de son objet de subsistance permet d'en assurer la surveillance. Toutefois cette proximité géographique n'est pas purement pragmatique. Elle matérialise l'identification qui s'opère entre déchets et périphéries sociales⁽²⁾. Dès lors que le déchet devient objet de subsistance, l'assimilation est assez flagrante. Bien que ces récupérateurs aient officiellement été écartés de la filière déchets, les édiles prévoient très souvent l'installation d'aires d'accueil des gens du voyage, particulièrement intéressés par la ferraille, à proximité des futures déchetteries.

1 Extrait du témoignage de Claude BUISSON.

2 Sur la question de l'habiter en situation précaire, se référer aux travaux de RADKOVSKI Georges-Hubert, *Anthropologie de l'Habiter : vers le nomadisme*, Paris, PUF, 2000.

*Oui! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.*

*Alors, ô ma beauté! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés!*

Extrait d'*Une Charogne*, Charles BAUDELAIRE.

5. CIMETIÈRE

Sans être verrouillée, simplement fermée, la grille du cimetière me semble toujours difficile à ouvrir, comme si derrière elle, le poids des morts opposait une résistance. Lorsqu'elle n'est ne serait-ce qu'entrebâillée, l'impression est différente. Les mondes des vivants et des trépassés semblent se diluer l'un dans l'autre, rendant le seuil moins abrupt. C'est le cas aujourd'hui. J'arpente d'un pas plus léger le chemin qui conduit à mon mort. J'aperçois deux fossoyeurs à genoux. Ils prennent des mesures. Leurs échinés s'arc-boutent au-dessus d'une petite béance sombre et inquiétante. Je les salue. Ils me renvoient mon bonjour. En attente sur l'allée gît une pierre tombale. Elle me barre la route. Un fantasma surgit de nulle part m'y fait trébucher. Je m'imagine tomber au fond du trou. Je reste allongée dans cette cavité qui n'est pas encore tombeau. Les silhouettes des deux hommes disparaissent. Je ne vois qu'un ciel cotonneux, un peu sale, rayé par la ramure bleu-vert du cyprès.

Le silence des morts m'offre un paravent. Il cache l'envers de *l'ordinaire* (CHAUVIER, 2001), me projette bien loin du quotidien. Ici, je renoue avec la *sagacité naïve et triste* de l'enfance (HUGO, 1862) et m'interroge sur l'existence. Cette lame de fond réflexive soulève, dans un même élan progressif, désolation et allégresse pour ensuite doucement les perdre dans une confondante

placidité. C'est la force, peut-être, des lieux de recueillement. M'envisageant ainsi au fond de la fosse, le regard contraint vers un azur aveugle, je pense le lieu comme une décharge à ciel ouvert car, après tout, *les cadavres ne sont pas moins des déchets que l'on enterre* (LAPORTE, 2003 : 72).

Le bruissement du centre-ville de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu enveloppe le vieux cimetière. Un peu plus loin, presque à la périphérie, a été édifié un nouveau site d'inhumation. Comme les déchets, les cadavres s'exilent aux confins de l'urbain. Quelle obscénité commune révèlent-ils qu'il faille porter hors de la vue des vivants ? *On ne meurt plus, on est tué*, affirme Louis-Vincent THOMAS (1993). Le trépas s'inscrit de plus en plus dans la logique du vivant pour devenir l'agression ou l'accident qui n'aurait pas dû avoir lieu et que nous espérons, un jour, pouvoir être en mesure d'interdire par une meilleure médecine, une meilleure société. La mort n'est plus comprise comme une loi nécessaire à la vie dont elle assure la richesse et le renouvellement. Le déchet est pris dans le même refus de sa fatalité, le voir perdurer génère une culpabilité. Et voilà qu'émerge le rêve du zéro déchet.

À la relégation du cimetière s'ajoute parfois son intégration paysagère. Au cimetière paysager, la luxuriance végétale tend à effacer la nécropole minérale. Dans la palette d'essences disparaît le traditionnel cyprès, arbre des cimetières. L'allégorie de la mort est priée de se chuchoter. Elle se mêle désormais aux chants d'oiseaux, aux vols de papillons ou aux bourdonnements des abeilles qu'invitent des espèces fleuries et fruitières. La mort doit partager le lieu avec la vie naturelle. L'espace n'est plus seulement dédié au recueillement. Il l'est aussi à la promenade.

Idéal du cimetière, la végétalisation matérialise l'accroissement constant des préoccupations environnementales. À l'instar du lieu de déchets, le lieu de mort s'est chargé de peurs nouvelles. On sait maintenant mesurer l'empreinte écologique des tombes, des cercueils ou des cadavres en décomposition. Six pieds sous terre, les corps embaumés à grand renfort de produits toxiques, les autres présentant des risques sanitaires (radiations, bactéries...), sont susceptibles de contaminer les nappes phréatiques, les cours d'eau. Maintenant, il convient d'éradiquer le traitement herbicide des allées. Pour manger paisiblement les pissenlits par la racine, le champ du repos doit s'acheminer vers sa métamorphose.

Je sors de ma torpeur et trouve un autre passage dans le dédale des tombes jusqu'à celle d'Helmut WARZECHA. L'absence de pierre tombale signe l'aveu d'une humble condition. Elle est

tapissée d'un lit de cailloux gris-bleu et blanc sur lequel sont posées quatre plaques funéraires. Sur les tombes alentour, où reposent de parfaits inconnus pour moi, je ne vois que des litanies sans singularité, creuses et monotones, sans émotions. Ici, les épitaphes et ornements me suggèrent immédiatement l'identité de leurs commanditaires. La petite avec une représentation du Christ, c'est celle des FAVREAU, ses anciens voisins. Cette autre avec le chasseur, vient d'Armand CHARRIER à n'en pas douter. À Paul VOILLET, j'attribuerai la plaque avec l'oiseau perché sur une branche de chêne. Il l'a personnalisée sur l'emplacement prévu à cet effet, avec un exemplaire de la mention réalisée en série : à mon ami. En dehors du numéro de la concession, 1/582, discrètement imprimé à l'arrière, seule la plus grande plaque, réalisée à l'initiative de la ville, permet d'identifier le défunt. Il y est gravé :

HELMUT WARZECHA

1926-2006

CRÉATEUR DE LA COLLECTION DU MUSÉE AVIFAUNE

Helmut est mort en 2007. L'erreur semble incroyable, peut-être parce qu'elle est gravée dans le marbre. Un poinçon n'omet pas de préciser que les lettres sont réalisées à la feuille d'or 20 carats. J'y puise une forme de consolation, après tout c'est une éblouissante coquille ! Je l'ai signalée à la mairie, en vain semble-t-il. Helmut était un marginal, un sans famille et malgré le legs à la ville de son importante collection d'oiseaux naturalisés, il m'arrive de lire dans cette inaction une morne indifférence. Je réprime facilement ma petite rancœur. Lui-même était assez négligent quant à l'étiquetage de ses naturalisations, l'essentiel étant pour lui ailleurs. Son regret véritable aura été de ne pas aller au bout de son projet de diorama, de ne pas finir comme ses oiseaux, parmi eux, *un Helmut empaillé dans un univers bucolique* (PACREAU, 2012 : 37). Indigne de considération, irrecevable, sa volonté s'apparente davantage à une lubie, une excentricité.

Dans les cryptes et les sarcophages, nous acceptons les momies dans la mesure où elles sont d'un autre temps, d'un autre lieu et pour éviter toute tentation, nous les entourons de sombres malédictions. Le cadavre n'a, en définitive, pas d'autre destinée que d'être enfoui ou incinéré. L'outre-Manche nous a inspiré le cimetière paysager mais aussi l'incinération et l'enfouissement industriel des déchets. Si le cadavre, comme le déchet disparaît sous la flamme et sous la terre pour devenir cendres et poussières, la comparaison a ses limites. Le cadavre ne se

recycle pas (ou en pièces détachées si l'on considère le don d'organes)⁽³⁾. Un tel scénario appartient à la science-fiction, tel le film *Soleil vert* de Richard Fleischer (FLEISCHER, 1974) adaptation du roman éponyme d'Harry Harrison (HARRISON, 1966). Le réalisateur montre une humanité acculée, du fait de la surpopulation et de l'insalubrité de l'environnement, à transformer les cadavres en nourriture. Cause ou conséquence, Fleischer décrit une humanité incapable d'assumer sa réalité, une humanité en perdition. Philippe ARIÈS décrit ainsi notre rapport à la mort : *L'attitude ancienne où la mort est à la fois proche, familière et diminuée, insensibilisée, s'oppose trop à la nôtre où elle fait si grand-peur que nous n'osons plus dire son nom. C'est pourquoi, quand nous appelons cette mort familière la mort apprivoisée, nous n'entendons pas par là qu'elle était autrefois sauvage et qu'elle a ensuite été domestiquée. Nous voulons dire au contraire qu'elle est aujourd'hui devenue sauvage alors qu'elle ne l'était pas auparavant. La mort la plus ancienne était apprivoisée* (1977).

Avec ou sans erreurs, les épitaphes sont la marque d'une autre différence entre cadavre et déchets, entre cimetière et décharge. Hormis la fosse commune, au cimetière, le cadavre est singularisé, contrairement aux déchets de la décharge : ... *en le retirant à la fosse promiscuitaire pour autoriser le plus grand nombre à localiser dans un culte le corps déchet qui dans l'anonymat du charnier, de l'ordure, se dérobait auparavant à la mémoire. Individualisé, le cadavre peut cesser d'être déchet puant et, promu à la dignité conquise de la relique, rompre son pacte avec le cloaque pour devenir un bon excrément, à conserver pieusement* (LAPORTE, 2003 : 72).

L'évolution de la décharge en déchetterie aura fait perdre à l'ordure de cet anonymat, car sans être individualisés, les déchets sont catégorisés, atténuant quelque peu cette différence.

Ma visite terminée, je me dirige vers la sortie. Une joute se livre entre les plaques funéraires invoquant l'éternel souvenir et les cartels blancs, placés par la Mairie, constatant l'oubli : *Cette concession en état d'abandon fait l'objet d'une procédure de reprise. Veuillez-vous adresser à la Mairie – service cimetière*. Morts et déchets consomment l'espace urbain. Cela constitue un frein au développement des cimetières paysagers, plus voraces d'espace que les cimetières traditionnels. Les coûts croissants des concessions participent à la progression de la crémation. Les

3 Voir sur ce point *L'homme gaspillé?* in *La récupération au quotidien. La crise à la poubelle ?* de Gérard BERTOLINI, P.95-97.

concessions à perpétuité se font rares. On optimise leur turn-over. Même au cimetière, on n'a donc pas fini de mourir. *La relique provient du cadavre, la remémoration de l'expérience défunte qui, par un euphémisme, s'appelle l'expérience vécue* (BENJAMIN, 2002). Les failles ouvertes par l'oubli sont plus abyssales que le creux d'une urne funéraire ou le vide d'un caveau.

J'arrive près de la grille du cimetière. Sur l'enceinte, je remarque un panneau auquel je n'avais jusqu'à présent pas prêté attention. De toute évidence, la tentation de mêler ordures et cadavres ne m'est pas propre. En prévention, des caractères blancs sur fond bleu indiquent : *Défense de déposer des ordures.*



HELMUT WARZECHA
1926 - 2006
CRÉATEUR
DE LA COLLECTION
DU MUSÉE AVIFAUNE



LE CIMETIÈRE DE SAINT-PHILBERT-DE-GRAND-LIEU
ENTRE VISITE, FANTASME ET RÉFLEXION.
FANNY PACREAU © 2013.
ILLUSTRATIONS ET COMPOSITION : MORGANE PARISI.

CONCLUSION

Ce que l'on doit retenir de la décharge, en premier lieu, c'est qu'elle existe encore et ce malgré le *semblant d'espace vide* ou l'innocence apparente de la prairie sous laquelle elle se trouve souvent enfouie. Cette technique de camouflage baptisée *intégration paysagère* est une manœuvre de la raison technicienne désormais gagnée à la cause environnementale qui vise à tourner une page de l'histoire des déchets et détourner les regards de cette gestion passée. Si ses bonnes intentions ne sont pas encore manifestes dans la clôture de ce honteux dossier des décharges brutes, elles se concrétiseront à coup sûr dans ces nouveaux lieux de déchets qui mettent en œuvre le tri et le recyclage des déchets. Cette (r)évolution doit être perceptible au travers de sa nouvelle *dénomination* : la déchetterie. L'industrie ayant contribué à créer les montagnes de déchets, va s'investir dans leur gestion pas tant par repentance que par intérêt financier. Après une succession d'*événements et inventions*, la déchetterie s'édifie dans une logique productiviste. Elle est conçue tel un petit site industriel réclamant un gisement minimum de déchets triés, exigeant un seuil de rentabilité et requérant une main d'œuvre bon marché : les trieurs. Pour les gagner à cette cause, il importe de les convaincre. La cause environnementale va structurer l'argumentaire d'incitation au tri. De ce lieu oublié, effacé, il est bien difficile d'obtenir une idée précise ainsi que de la pratique de récupération et des récupérateurs. Quelques traces dans les *histoire(s) de dépotoirs* cependant attestent de leur présence et révèlent un rapport au lieu où la quête d'objets, la confrontation aux matières comptent autant sinon plus que les récupérations elles-mêmes. On peut se demander ce qu'il va advenir de ces pratiques, si la terre recouvrant les carrières emplies de déchets, est censée les enterrer, elles aussi. Au *cimetière*, où l'on enfouit et brûle également se propagent des problématiques similaires : il effraie, on le relègue au loin, il consomme l'espace urbain, on optimise le turn-over... Et de loin en loin, le commun perd le contact affectif avec l'un et l'autre qui se convertissent en notion abstraite, en affaire de spécialistes. Que nous reste-t-il de nos restes ? Quelle part va jouer la récupération traditionnelle à l'avant-poste des déchets face à la gestion industrielle ? Quelle place veulent et peuvent occuper les récupérateurs dans cette mécanique du tri et du recyclage ?

CHAPITRE SECOND

L'ORGANISATION DE LA DÉCHETTERIE

INTRODUCTION

Il me fallait à un moment ou un autre présenter mon terrain, ce qui de mon point de vue a peu d'intérêt lorsque cette présentation est une fin en soi. C'est pourquoi j'ai choisi d'y répondre avec le parti de positionner et juxtaposer deux axes de lecture : la déchetterie de Legé comme projet et intention et la déchetterie dans sa concrétisation matérielle, ce qui soulève au passage quelques lièvres. Ce chapitre doit nous montrer ce qu'est le nouveau lieu de déchet, non pas dans son seul concept mais au travers d'un lieu concret et précis. La description de la déchetterie de *la Tournerie*, venant après l'explicitation des raisons de son édification, doit pouvoir révéler la nature et l'intensité des écarts entre projet et réalité. Le relevé des petites anomalies sera quant à lui, l'indicateur de pratiques et d'occultations. En l'occurrence, l'ambition de cette présentation est de faire parler le lieu, de faire affleurer les tensions émergentes quant à la pratique de récupération dans ce nouveau lieu de déchet.

Il s'agit aussi de montrer comment cet espace géographique a pu cristalliser *le terrain d'enquête* sans pour autant s'y résumer. De par son organisation, sa dynamique, sa configuration, il peut être considéré comme un point névralgique du travail d'enquête, un lieu où l'on revient sans cesse ou qui d'ailleurs parle encore. Une fois posée cette dimension du lieu de déchet, il me semblait nécessaire de faire apparaître les différents personnages qui y évoluent et les problématiques concrètes auxquelles ils se trouvent confrontés. Plusieurs saynètes, comme au *théâtre* viennent dire ces ambiances, rapports de force et complicités. Toute proche, la notion de coulisse impose d'aller voir au-delà du seul lieu mis en lumière. J'ai tenu à explorer les *routes et chemins* aux abords de la déchetterie à même de témoigner de pratiques contrevenantes au recyclage et tenter d'en comprendre les raisons. Il s'agit enfin de voir dans cette évolution du lieu de déchet, ce qui a pu se modifier dans la pratique de récupération. L'objectif ici est de montrer que la déchetterie s'est construite sur une part manquante, celle de la conception d'un lieu de déchet comme *caverne d'Ali Baba*, un lieu de découverte, d'aventure, un lieu fantasmé. Cet apport est construit avec le travail d'enquête sur Helmut WARZECHA qui agit comme révélateur des enjeux.

Tournerie, subst. fém. attest.

a) 1562 « art du tourneur » (*Chartes et privil. des 32 mét. de la cité de Liège*, p. 82, éd. 1730 ds *Gdf*),

b) 1813 « atelier du tourneur » (*Établissements du Creusot. Description sommaire*, p. 10 ds *QUEM. DDL t. 3*, v. *WEXLER*, p. 146); de *tourner*, suff. *-erie**; le mot a signifié en a. fr. « tournoi », « action de tourner en rond » et « manière de se tourner » (v. *GDF. et FEW t. 13, 2*, p. 57).

CNRTL, <http://www.cnrtl.fr/etymologie/tournerie>

1. LA TOURNERIE

2003 est une année marquée, pour la Communauté de Communes Loire-Atlantique Méridionale, par l'ouverture de la déchetterie cantonale. Située à l'épicentre du canton, hors des zones urbanisées, elle est facilement accessible par les routes départementales. Un bosquet naturel la masque partiellement. Ainsi, l'intégration paysagère à laquelle elle est astreinte en tant qu'Installation Classée pour la Protection de l'Environnement, n'a pas à être artificialisée. Un simple engazonnement à l'entrée du site achève de répondre à l'exigence réglementaire. La déchetterie se trouve à proximité du village de la Tournerie, à Legé, sur une parcelle de 2 500m², acquise dix ans plus tôt par le SIVOM pour y installer une décharge et une aire d'accueil des gens du voyage.

Une plaquette de communication est produite pour annoncer la tenue d'une réunion d'information et l'ouverture de la déchetterie. Le document apporte des renseignements sur le fonctionnement et précise les attentes de la collectivité à l'égard des futurs usagers. Le tri n'est pas une expérience totalement inédite puisque la collectivité a mis en place, depuis plusieurs années déjà, des bornes d'apport volontaire, les *Récup'aires*. Le mot du Président de la Communauté de Communes porte donc sur *L'amélioration du service et la maîtrise des coûts*. Il en appelle à la conscience environnementale mais, palliant à sa probable insuffisance, se retranche dans une dialectique plus pragmatique et pécuniaire : *Grâce au geste de tri, 25 % des 2 000 tonnes*

collectées ont pu être recyclées en 2002. C'est un bienfait pour l'environnement et une économie pour la collectivité (et donc pour le portefeuille de chacun d'entre nous). Mais il y a encore des personnes qui s'obstinent à ne pas vouloir comprendre cette évidence et refusent de trier. Ce comportement pénalise tous ceux qui font l'effort. Une nouvelle action de communication est donc entreprise par la Communauté de Communes. Portera-t-elle ses fruits ?

Une déchetterie est conçue pour accueillir des déchets triés par les usagers. Le gardien a pour mission de les orienter dans la déchetterie sans s'y substituer. C'est un préalable au bon fonctionnement de l'équipement. Dès lors, des valeurs sont attachées aux comportements des usagers. Les attitudes favorisant le bon fonctionnement de l'équipement, sont considérées comme positives et celles qui l'entravent, comme négatives. On parle aujourd'hui des *bonnes pratiques*, en opposition aux *mauvaises pratiques*. Dans le mot du Président, le trieur récalcitrant est immanquablement stigmatisé. Mais comment le distinguer dans la masse des usagers ? À quelques jours de l'inauguration de la déchetterie, la défiance communiquée à la multitude anonyme des trieurs communautaires est de nature à mobiliser. Elle suscite l'émulation parmi ceux qui sont gagnés à la cause de la collectivité ou qui souhaitent être reconnus positivement, et elle dompte les plus rétifs par la menace de l'exécration publique. Chacun est susceptible d'envisager l'autre sous le feu de cette défiance partagée. L'opprobre jeté sur le mauvais trieur est propice à créer une atmosphère de contrôle au sein du collectif : *Lorsque les hommes essaient de s'obliger les uns les autres à être de bons citoyens, l'univers tout entier est mis à contribution* (DOUGLAS, 1967, 2001 : 25).

Les coûts croissants de collecte et de traitement des déchets se répercutent sur les taxes. Il importe donc de les justifier. En se souciant ouvertement de cette dimension, la collectivité fait montre de son sens de la responsabilité vis-à-vis des deniers publics. L'invective des mauvais trieurs dirige les éventuelles critiques vers un coupable potentiel et dédouane en partie la collectivité dans sa gestion financière. Pour s'affranchir totalement des controverses, elle affiche sa transparence en dédiant un feuillet de la plaquette à l'explicitation de la redevance des ordures ménagères. La dimension comptable du discours révèle également la nature de la déchetterie. C'est un lieu de production de déchets triés. La qualité de son *gisement* est déterminante. *En 2003, la quantité de déchets recyclables triés sur la Communauté de Communes est de 545 tonnes, soit 77 kilos par habitant et par an. Elle correspond à 27,7 % de la quantité totale de*

déchets ménagers collectés. Cette production se répartit à 304 tonnes pour le verre, soit 50 kilos par habitant, à 167 tonnes pour les journaux magazines, soit 23 kilos par personne et à 74 tonnes pour les emballages soit 10 kilos par personne. Ces chiffres sont supérieurs à la moyenne de tri au niveau national (COIFFARD, 2004 : 16). Aussi honorables soient ces résultats, les exploitants vont cibler leurs efforts sur la marge de progression. Un des objectifs devient l'amélioration permanente. La plaquette apporte cette précision au sujet des *Récup'aires* : *Nous sommes allés jusqu'à 60 % de refus de tri*⁽⁴⁾. Ce chiffre est inadmissible. La révolte exprimée ne porte pas sur le droit de veto exercé par les *centres de tri*⁽⁵⁾ mais bien sur la mauvaise performance des trieurs. Le fonctionnement de la déchetterie suppose la transformation de micro-gisements spécifiques en un gisement commun ce qui passe par l'émergence du producteur-trieur (BARBIER, LARÉDO, 1997 : 88).

Ces préoccupations montrent toute la distance prise avec le fonctionnement de la décharge, ce gouffre dans lequel on déposait, l'âme en paix, le bon grain et l'ivraie. C'est ce que BARBIER et LARÉDO appellent le *défi de l'internalisation*. *Il n'y a pas de recyclage possible sans collecte sélective, donc pas de modernisation sans ce changement sociologique majeur qui nous impose collectivement de « réapprendre à vivre avec ces choses-là »* (1997). L'éducation au tri est devenue essentielle. Sur la déchetterie, il n'est pas question d'inhumer l'ordure, d'enfouir le déchet. S'il y a stockage, c'est sur un temps limité. Il s'agit d'atteindre un volume de déchets triés suffisamment rentable pour faire déplacer le transporteur de la filière concernée. Aussitôt, l'espace est libéré. La déchetterie est avant tout un lieu de transit. Les entrées, destinations et volumes des déchets sont consignés dans un registre. Sous le contrôle de la Communauté de Communes, le gardien coordonne et optimise la collecte des déchets triés des ménages et leur orientation vers les industriels pour une future valorisation.

La plaquette est amendée d'un aide-mémoire « à conserver » pour le tri des déchets ménagers dans les *Récup'aires*. Pour trois catégories intitulées *verre, emballages ménagers, journaux et magazines*. Des photographies précisent et illustrent les types de déchets acceptés. Il est

4 **Refus** : Fraction des déchets qui a été soit soustraite au flux (en centre de tri) avant traitement ou qui est récupérée après un traitement inadapté à leur nature. Les déchets sont non conformes au cahier des charges du centre de tri. Ils seront soit incinérés, soit mis en décharge. Ils représentent 10 à 40 % des déchets entrants, selon la composition et la qualité de la collecte séparative et l'efficacité du centre de tri. Ils sont généralement incinérés à environ 85 Euros par tonne rendue. (MELQUIOT, 2003)

5 **Centre de tri** : Les Centres de tri sont des installations, également appelés centres de tri des déchets municipaux, qui permettent d'effectuer un tri industriel et un conditionnement des déchets. Le centre de tri est un lieu où sont acheminés les déchets provenant des collectes sélectives et où ont lieu les opérations de tri et de conditionnement des matériaux avant leur recyclage. (MELQUIOT, 2003).

indiqué : *Je ne dépose surtout pas les déchets suivants*. S'ensuit un petit inventaire qui désigne la faïence, les ampoules, les pots de yaourt en plastique, les papiers gras... On retrouve, en tête de liste, les *pots de fleurs* évoqués par Madame FOURCHAITE. Rien n'est dit sur le sort que l'usager doit réserver à ces objets déchus. À chacun de gérer ses incertitudes et agir selon ce que son bon sens lui inspire, au risque de se livrer, en toute bonne foi, à la mauvaise pratique. Pour clore le mémo, la problématique du refus et ses conséquences est réitérée : *... une diminution des subventions attribuées à la collectivité, des coûts supplémentaires pour la récupération et le dépôt des déchets non recyclés en centre d'enfouissement et au final, des dépenses en augmentation à supporter par tous*. Le discours se défait de son habit de vertu, la dialectique environnementale. Une phrase courte vient conclure le document : s'il y a atteinte, elle est avant tout d'ordre économique. On s'adresse désormais au contribuable : *L'incivilité de quelques-uns pénalise l'ensemble des contribuables*.

Le 15 janvier 2013, devant le site, l'alignement de grosses pierres est rompu. Les roches manquantes sont rassemblées avec soin entre les accès entrée/sortie de la déchetterie. Cette mise en scène minérale signe la présence de Camille POTEREAU, le gardien dit Titis. À l'intérieur de l'enceinte, un Maniscopic rouge-pompier et le clignotement compulsif de son gyrophare orange le confirment. Face à moi, sur le mur du *local gardien*, côté droit, le panneau de sens unique est tagué. La flèche s'est perdue dans un nuage informe de peinture blanche. Depuis les plans initiaux, le sens de la circulation a été inversé pour mieux correspondre et faciliter la réalité du flux des véhicules. La porte du local du gardien, n'a pas suivi cette inversion, elle est ouverte sur la sortie. Le sens interdit, qui indirectement la désigne, est intact. Il occupe le côté gauche sur le mur du *local gardien*, sur lequel mur est également fixé un tourniquet métallique vert. Destiné aux piétons, une autre grosse pierre le condamne désormais. Camille l'a positionnée, il y a moins d'un an, pour limiter les vols de marchandises. Au sud, les murs de ceinture du site sont maintenant surélevés par des grilles métalliques argentées, rigides. Elles ne dissuadent pas toutefois de l'effraction, d'ailleurs, une portion est endommagée. Un devis est en cours pour les faire réparer. Au nord, des grillages galvanisés verts, beaucoup plus souples, résistent avec une difficulté évidente également aux assauts des ajoncs échappés du bosquet et plus encore à ceux des personnes non autorisées. Ils sont distendus par endroit et affaissés en raison des franchissements successifs.

La déchetterie est fermée au public mais les grilles sont ouvertes : un enlèvement se prépare. J'entre, usant de mon ex-statut de fouineuse officielle. Après avoir salué Camille, discuté un peu et avoir été autorisée à faire des photographies, je décide de suivre le circuit tel qu'il s'offre aux visiteurs. C'est un tracé en épingle à cheveux à l'extérieur et à l'intérieur duquel se déclinent les différents espaces de tri. Des murs de parpaings les matérialisent. Sur la droite en entrant, on trouve la case du *carton* suivi du *verre* et sur la gauche, le *tout-venant*. Au fond de la déchetterie, l'espace initialement dédié aux *déchets bois*, accueille une montagne de *déchets verts*. Récemment, Camille a dû rendre compte de la présence de pierres dans les déchets verts. Aux heures d'affluence, il peut moins facilement contrôler les dépôts des usagers. *La (trans)formation des usagers en producteurs-trieurs* n'est pas acquise (BARBIER, LARÉDO, 1997 : 94). Sans une vigilance permanente, les erreurs de tri, volontaires ou pas, se multiplient. À côté, vient le bois qui s'est finalement fait une place dans l'espace *gravats inertes*⁽⁶⁾. Se sont également invités là, les *huiles de vidange*, originellement prévues en fin de parcours, et les *Déchets Dangereux des Ménages*, une catégorie pensée après coup qui reprend et diversifie celle des *batteries*. Les pictogrammes correspondants évoluent à mesure. Les huiles sont contenues dans de grands bidons plastiques bleus. Les Déchets Dangereux des Ménages ont nécessité l'installation d'un petit appentis en taules. Celui-ci abrite des piles usagées et des pots de toutes tailles contenant des restes de colle à carrelage, d'huile pour lampes, de peinture...

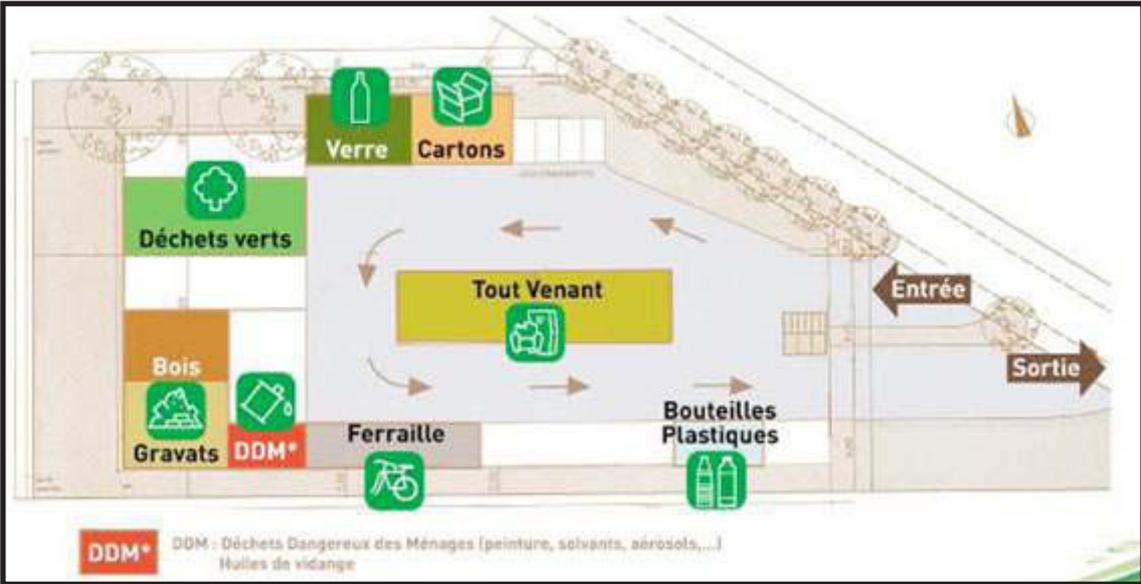
Sur le sol bitumé de l'espace *gravats inertes*, on trouve de la sciure largement épanchée. C'est l'œuvre de Camille. Elle recouvre la peinture que des récupérateurs non autorisés ont étalée. Ils manifestent ainsi leur frustration de ne pas avoir pu accéder à la ferraille qui se situe dans le prolongement de l'appentis. Ce dépit est lié à une innovation de taille qui siège dans l'espace prévu pour les métaux. Il s'agit d'une imposante benne jaune MATEX, à toiture basculante. Depuis son installation, la collectivité ne déplore plus de vols de ferraille, ce qui, du reste, n'empêche ni les effractions, ni le vandalisme. Sur les murs de parpaings organisant l'espace, ou sur la taule de l'appentis, se superposent d'illicites graphies. Je relève un *MANGE TA MER*...

6 *Gravats inertes*: Déchets qui ne subissent aucune modification physique, chimique ou biologique importante. Les déchets inertes ne se décomposent pas, ne brûlent pas et ne produisent aucune autre réaction physique ou chimique. Ils ne sont pas biodégradables et ne détériorent pas d'autres matières avec lesquelles ils entrent en contact, d'une manière susceptible d'entraîner une pollution de l'environnement ou de nuire à la santé humaine. Directive 1999/31/CE du conseil du 26 avril 1999 - JOCE du 16 juillet 1999.

un peu effacé, des *PD* à foison⁽⁷⁾, et d'autres signes plus abstraits que j'hésite à interpréter. À l'opposé de la benne, au centre de la déchetterie, se répète un espace *tout venant*. En cas d'affluence, il permet de désengorger le premier. Enfin, à droite, juste avant la sortie, on trouve celui des *bouteilles plastiques*.

Ma mission photographique terminée, j'échange à nouveau quelques mots avec Camille. Un transporteur doit venir prendre les cartons et le tout-venant ; les contrats étant renégociés tous les trois ans, son interlocuteur a changé récemment. Sur d'autres déchetteries, le gardien n'est pas employé par la collectivité mais directement par les filières ayant obtenu l'exploitation du site. Dans cette configuration, l'usager est donc, pour lui, à considérer davantage comme un client, et le prestataire comme un collègue. La déchetterie pose de toute évidence la question du partage entre service public et activité marchande.

7 À propos des dégradations : *C'est le bémol de l'activité qui n'est pas spécialement intéressant. C'est marrant de trouver des solutions, du moins, quand on a des solutions, on fonctionne aussi bien, on partage une petite victoire avec nos prestataires, nos fournisseurs puis nos gardiens : c'est une petite victoire. On sait très bien que ça ne va pas durer longtemps mais ! Il y aura la vengeance : on va retrouver des tags sur les murs, mais bon à côté de ça, on est content. Sur nos déchetteries, je pense que ça tourne bien, donc je pense que le client qui est la communauté de communes (de grand-Lieu). (Elle) est contente si elle a des remontées positives des usagers. C'est important pour eux d'un point de vue politique aussi, parce que finalement on est face à des élus, donc y'a un côté politique qui est présent en réélection, du moins. Donc, si tout le monde est content, voilà nous ça y est, c'est bon on a rempli notre, on a fait notre travail. C'est plus qu'un travail parce que on a fait le choix de travailler auprès des usagers, c'est une victoire, c'est... on est au service de la collectivité.* Extrait de l'entretien avec Charles-Edouard RON du 09 septembre 2010.





LA TOURNERIE – UNE CONCRÉTISATION DU PROJET DE DÉCHÈTERIE ET QUELQUES RÉACTIONS VISIBLES.
FANNY PACREAU © 2012-2013.

Terrain signifie d'abord « terre ferme », opposé au rivage de la mer, et « lieu où se déroule un combat », d'où perdre le terrain (1654), du terrain, un peu de terrain (1682), prendre, gagner du terrain (1646) et aller sur le terrain; pour un duel (1846). Il signifie en général « étendue de terre considérée comme propre à un usage ». Enquête a d'abord le sens général de « recherche pour savoir (qqch.) » et s'est employé pour « question » (1226); il désigne spécialement en droit, dès le XIII^e s. (1237), une investigation par ordre de justice, d'où enquête de sang « enquête criminelle » (1320), syntagme disparu, et plus largement une recherche méthodique, qui repose sur des questions, des témoignages. Par métonymie il équivalait à l'époque classique à « témoignages » (1549, au pluriel).

(REY, 2006).

2. LE TERRAIN D'ENQUÊTE

Que des concessions bousculent nos intuitions ou nos méthodes, il ne faut pas nous effrayer plus que de raison. J'écris « nous » mais c'est moi que j'exhorte, l'esprit encore brouillé par la sinuosité du chemin parcouru depuis le *terrain d'entente*, négocié avec mon employeur, à celui de l'enquête. Le 16 juillet 2009, un courrier formalise ce compromis. Le Syndicat de Pays Grand-Lieu, Machecoul, Logne, sous la plume de son président, notifie son soutien financier pour cet engagement universitaire. L'accord place la recherche dans le champ de la demande sociale. Il y est stipulé un thème : les déchets. La commande forme à une vigilance, à une incertitude et à des acceptations nouvelles. Dans cette configuration, les buts cognitifs peuvent se perdre au profit d'objectifs politiques, et/ou techniques.

Le 1^{er} juillet 2009, un arrêté préfectoral sanctionne la fermeture, à Machecoul, du Centre d'Enfouissement Technique des Six Pièces, parvenu à saturation. Ayant échoué dans l'installation d'un nouveau site, les trois Communautés de Communes, membres du Syndicat de Pays Grand-Lieu, Machecoul, Logne, doivent désormais transporter leurs ordures dans l'agglomération nantaise pour les y faire incinérer. La déconvenue, accentuée par la perspective d'un mauvais - et onéreux - *bilan carbone*, dispose les édiles à expérimenter de nouvelles approches. L'entreprise de connaissance sur le thème des déchets est considérée comme suffisante. Il ne

m'est pas demandé d'entreprendre un recherche-action. Susciter de nouvelles postures d'observation et d'analyse est susceptible de favoriser l'action politique ou technique et de contribuer à cerner des leviers d'action. La fonction de chargée de mission favorise la rencontre de différents acteurs du déchet au niveau départemental et intercommunal. Elle permet de prendre la teneur d'un contexte général (Plan Départemental d'Élimination des Déchets Ménagers et Assimilés, Redevance Incitative, initiatives et réflexions locales). Au noviciat initial, les pistes de réflexion apparaissent isolément les unes des autres. Sous l'action de l'instruction dispensée par mes interlocuteurs dans les collectivités, elles se condensent jusqu'à devenir bientôt totalement intriquées. Finalement, il en résulte une masse problématique compacte résolument surdimensionnée. Pour créer une brèche dans la paroi lisse de ce tout idéal, l'investigation de l'ordinaire, le recours à l'empirisme du terrain, semblent appropriés. Mais par où commencer ?

Le terrain vague des idées doit travailler à sa propre épiphanie. En concentrant l'attention sur quelques éléments, on crée un faisceau d'intensité à la faveur duquel les forces qui régissent la vie quotidienne se laissent percevoir de façon plus nette (BROOK, 1997 : 16). À charge pour moi de regarder et d'agir comme s'il n'y avait qu'à attendre que tout s'éclaire. Ainsi, s'amorce une considération alentour, où le quotidien rompt lentement avec sa banalité. Logées dans les temps interstitiels de la sphère professionnelle, mes conversations anodines avec les agents d'entretien prennent une dimension nouvelle. Leurs problématiques professionnelles m'interpellent davantage et deviennent plus centrales. Pour amoindrir une relative passivité, provoquer l'événement et éprouver intérieurement le sujet confié, je prends l'initiative de passer sept heures sur un camion poubelle. Le temps partagé avec le chauffeur dans la cabine, et l'agent de salubrité sur le marchepied, permet l'observation d'une forme d'interaction silencieuse, liée à l'absence d'interface mais réelle, entre rippers et usagers. Celle-ci tient au positionnement de la poubelle, à la précaution de refermer ou pas un couvercle. Les usagers peuvent être désignés par les rippers avec des vocables peu flatteurs, *les gorets*, *les cochons*, moins euphémiques que la qualification de leur activité *d'agent de salubrité*. Sur les trottoirs, les alignements de poubelles inspirent plus qu'un vague relent familial.

Plus éclairée, ma perception y creuse l'intrigue. Ainsi, de bon matin, sur mon trajet journalier, une dame, chevelure blanche, chaussons roses et robe de chambre assortie, ramasse sa poubelle avec une certaine nonchalance. Son attitude exprime-t-elle une réaction au positionnement de l'objet et

une réponse au ripper ? Autour du médiat de plastique se joue un ballet subtil. L'interaction s'établit en différé, ce qui rend d'autant plus ardue son interprétation. Seule l'heure matinale, l'intimité de la toilette, laissent supposer sans trop d'ambiguïté, une forme d'impérativité à débarrasser la rue ou la devanture de sa maison. La scène n'est pas sans rappeler le rituel de sortie de la poubelle interprété par Italo CALVINO (1991) comme une nécessité de se débarrasser de ses déchets pour éviter la confusion possible entre ce que je suis et cette étrangeté irréductible qu'est le déchet. Cette expérience offre des images mais peu de mots. La possibilité de recueillir une verbalisation exploitable semble incertaine. Considérant qu'il n'est pas d'élément trop petit pour faire naître la compréhension, je consigne ces réalités à peine perceptibles dans un carnet. Toutefois, elles donnent encore trop peu de préhension pour construire une réflexion.

Yves BERNARD, la *femme de ménage*⁽⁸⁾, au fait de mon investigation par nos discussions, m'invite sur la déchetterie. L'homme, plutôt petit, les cheveux gris, le dos alors maintenu par une ceinture lombaire, complète ses heures d'entretien de bureaux par le remplacement du gardien sur Machecoul. Sa personnalité inspire la sympathie. Son charisme tient à une révolte omnipotente quasi permanente qui n'élude en rien son alacrité. Sur la déchetterie, le 27 août 2008, il se livre à une petite expérience et dépose près d'une benne de récupération un cageot contenant quelques déchets récupérés dans les bennes. Ceux-ci ont une apparence « saine », proche de l'objet fonctionnel. Très rapidement, avec le flux des usagers, le cageot se remplit d'un bric-à-brac de déchets récupérables. L'expérience veut démontrer d'autres possibles. Dans ce lieu de mise en œuvre d'une « politique déchets », il semble désormais concevable de voir ce qui se montre sans pour autant manquer ce qui apparaît. Sur la question des déchets, la verve militante, presque fervente de Yves, déploie une forme d'existentialisme :

Yves BERNARD. – Je suis sûr que le problème il est là, c'est le recyclage. Qui décide que c'est un déchet ? Et c'est ma hantise, je ne veux pas dire presque toutes les nuits, mais c'est vraiment mon... Je vis avec ça quoi. Qui décide par rapport à cet abus de produits qui est balancé, par rapport à... Qui peut décider que c'est un déchet ? Quel que soit le domaine où l'on évolue : professionnel, privé, les déchets quotidiens, et cetera, y'a un problème ! Pourtant les gens sont ouverts à protéger leur planète : les élus, les techniciens sont là, les moyens mis en œuvre vraiment importants. Au milieu, y'a un truc qui ne va pas quoi !

8 La dénomination en tant que *femme de ménage* est propre au locuteur. Il me confirme cet emploi et le justifie par un mail du 1^{er} février 2013 : *Je me précise comme femme de ménage car je crois que l'on voit mieux le poste. « Homme de ménage » c'est autre chose dans l'esprit des gens. Je dis « femme de ménage » comme on dit chauffeur ou cuisinière.*

La déferlante interrogative se brise sur l'hermétisme des propos technico-institutionnels consciencieusement ingurgités, qui claustrent mon propre néant. Cependant, dans ce télescopage, s'ouvre une brèche. Son discours me donne prise et m'offre une interrogation à élucider.

En éliminant la saleté, c'est un acte positif, nous rendons les lieux conformes à l'idée. Nous tentons d'imposer l'unité de notre expérience (DOUGLAS, 1967 : 24). La déchetterie est un outil qui vise à sensibiliser et éduquer les ménages aux gestes de tri. Sa puissance normative - repousser l'agression, encourager le conformisme - peine à se suffire à elle-même. Dans ce qu'elle tente de mettre en scène, certaines choses semblent lui échapper et d'autres encore viennent s'y superposer, troublant sa lisibilité, comme si elle échouait à se substituer totalement à ce qui s'exprimait avant elle, comme si la part de ce qu'elle nie n'avait pas disparu pour autant.

User de mon arbitraire, comme d'une mécanique experte, pour localiser un terrain, est une idée à laquelle je dois renoncer. Pour en faire une alliée et triompher de ce qui m'assiège, je dois accepter de partager la conduite de ma recherche avec une certaine *déroute* (BARLEY 2001). *Ce faire avec* n'est pas une conciliation fataliste face aux événements. Il suppose des marges d'initiatives et des adaptations non établies ou projetées. C'est par une acception de l'enquête comme instrument de connaissance, propre à *l'ethnopragmatisme* (DURANTI, 1992) et proche de la *rhétorique cheminatoire* décrite par DE CERTEAU (1990), que s'invente mon terrain. Celui-ci restitue, sans le rigidifier, le jeu des individus. Pas plus que ma collecte d'infimes petits faits, le choix de la déchetterie comme terrain d'enquête ne me dispose à *l'illusion d'un savoir accessible* (DAKHLIA, 1995). Simplement, j'y puise le minimum requis pour construire une réflexion.

Yves BERNARD vogue vers d'autres activités d'employé de cantine, de chauffeur de car. Il faut donc renoncer au locuteur, au profit de ce qu'il laisse dans son sillage, le terrain d'une interlocution. Dans un premier temps, l'approche s'envisage sur l'ensemble du territoire du Syndicat de Pays. Une forme de systématisme professionnel gouverne cet *a priori*, car le chargé de mission doit raisonner à l'échelle du territoire pour lequel il travaille. Il existe huit déchetteries sur le territoire, dont quatre sur la Communauté de Communes de Grand-Lieu, trois sur la Communauté de Communes de la Région de Machecoul et une dernière et unique déchetterie sur la Communauté de Communes Loire-Atlantique Méridionale, celle de la Tournerie. Au gré de contacts s'amorce un panachage territorial. Par témoins interposés se dévoile la déchetterie

de Bourgneuf-en-Retz et celle de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu. En procédant de la sorte, les interlocuteurs sont rarement issus de réseaux de proximité. Très vite, le caractère inapproprié de cette échelle et sa démesure apparaissent. Résidant à moins de cinq kilomètres de la Tournerie, assez rapidement, je décide d'y concentrer l'effort d'investigation. Ma proximité géographique doit offrir la possibilité de recourir à un réseau de connaissances, de bénéficier d'un climat de confiance généré par l'impression de familiarité réciproque enquêteur/enquêté.

Mise en lien avec le gardien, Camille POTEREAU, par ma hiérarchie qui se trouve être aussi la sienne, l'introduction n'est pas nécessairement facilitante. Le 12 août 2010, sur la déchetterie, a lieu la rencontre avec un binôme d'interlocuteurs composé du gardien et de Bédou, son adjoint officieux et récupérateur de ferraille. Les deux hommes se sont connus sur la décharge de la Logne, où ils officiaient déjà dans des fonctions relativement similaires. La présence du récupérateur est tacitement autorisée par la Communauté de Communes. Pour me rendre plus familière, je fais état de mon lieu de résidence, un village proche de la déchetterie. Malgré ce voisinage, je ne fréquente pas la déchetterie, ce qui peut rendre cet intérêt soudain d'autant plus suspect. Il se trouve *qu'aller à la déchetterie* est, dans notre organisation familiale, l'activité de mon conjoint. Connaissant sa nature affable, je mise sur le capital sympathie qu'il aura su inspirer à mes interlocuteurs. J'évoque donc son identité, espérant ainsi révéler notre proximité et ce faisant, poser la condition principale d'une *communication non violente* (BOURDIEU, 1993 : 907). La réaction est immédiate :

Camille POTEREAU. – Ah, Gérald ! Ah bah je le connais bien, *lance Camille dont le visage s'éclaire de contentement.*

Bédou. – Bah moi aussi, *indique t-il.*

Pour ce dernier, le changement d'expression est moins lisible. Toutefois, l'ambiance se détend. Un sentiment de progression vient presque effacer le scrupule de cette petite *manipulation.*

Si le contact avec ces interlocuteurs semble bien enclenché, l'observation du lieu de dépôt et des usagers, s'avère quant à elle assez délicate. La déchetterie est un lieu panoptique. Ma présence ne peut passer inaperçue et mon observation difficilement discrète. Elle se révèle même fautive de trouble dans le sens où elle ajoute au sentiment de contrôle. *La formule abstraite du Panoptisme n'est plus « voir sans être vu », mais « imposer une conduite quelconque à*

une multiplicité humaine quelconque » (DELEUZE, 1986/2004 : 41). Ici, je suis un élément parasite dont les usagers cherchent à s'expliquer la présence. Les justifications ne dissipant en rien cette tension liée à l'impression de surveillance, il me faut privilégier les entretiens.

Le 14 septembre 2010, un rendez-vous est programmé avec le gardien de la déchetterie et le récupérateur officieux. Bien que cette configuration ne soit pas idéale, l'entretien groupé, est de nature à les rassurer. Le gardien propose de le réaliser à l'intérieur de son local. Mon accueil par cette improbable délégation accentue le déséquilibre numérique de l'entretien : une bonne dizaine de posters, extraits de revues pornographiques, ornent son humble QG. Cette connivence est un désaveu de mon genre. Cependant, je m'identifie naturellement à elles car je me surprends à contrôler furtivement la complétude de ma tenue. Je n'ai rien oublié ! Parmi les mutines petites icones, la plus farceuse est postée face à moi, juste derrière la tête du gardien. Ses seins volumineux à la géométrie parfaite lui dessinent ce que j'apparente sur l'instant à des oreilles de Mickey. Consciente du comique de la situation mais tétanisée par une bienséance un peu prude et traîtresse, je me trouve dans l'incapacité d'exprimer mon trouble. La petitesse du local ne me permet pas d'annihiler ce dérangent angle de vue. Je suis coincée sur ma chaise dans une situation d'enquête des plus saugrenues. L'adversité du contexte déjoue la bonne marche de l'entretien. Celui-ci devient un combat d'arrière-plan. L'enjeu que je m'étais fixé s'est déplacé. Il dérive subitement dans mon malaise inexprimé, mes tentatives de faux-semblant, dans cette lutte contre l'ironie que s'évertuent à installer les photographies. *Pour parvenir à « s'introduire dans l'intimité affective et conceptuelle de son interlocuteur, l'enquêteur doit totalement oublier ses propres opinions et catégories de pensée. Ne penser qu'à une chose : il a un monde à découvrir* (KAUFMANN, 1996, p.51). Me voilà en situation d'échec.

La conversation se construit malgré tout, comme par automatisme. La présence de ce « décor » disqualifie le désarroi professionnel qu'évoque le gardien, le tourne en dérision, lui substituant le mien, ma déroute et mes efforts pour me remettre à la tâche. Seul l'enregistrement sauve véritablement le dialogue de l'oubli, de l'effacement par cette gêne où je n'ai affaire qu'à moi-même, en dépit d'un café gentiment offert par mes interlocuteurs. Pour parfaire ma déconvenue, s'ajoute à cela le passage inopiné de notre hiérarchie commune. La coïncidence

de son passage au moment de l'entretien est troublante, ce que ne manque pas de relever le gardien. L'événement a pour effet, de réinjecter de la suspicion là où il n'y en avait plus. Et pour ma part, cette mise sous surveillance ne fait qu'ajouter au drame de mon ratage technique.

Sur ce terrain miné, je trouve bientôt l'heureux secours d'Ernest PADIOLEAU, un voisin et gardien remplaçant qui me reçoit avec son épouse, dans l'intimité familière et rassurante de son logis. À la défiance des usagers, je substitue notamment la confiance d'une amie et autre voisine, récupératrice ou usagère nocturne de la déchetterie. En usant de contacts personnels, je m'approprie enfin le terrain d'enquête. *Pour qu'un terrain soit vrai, sans doute faut-il qu'il soit vrai comme un texte, qu'il prenne la forme d'un texte, mais d'un texte dont l'ethnologue est déjà porteur. C'est aussi parce qu'il l'a investi de réminiscences de sa propre histoire et de sa propre culture qu'un anthropologue s'intéresse à un terrain et lui confère une réalité scientifique* (DAKHLIA, 1995). Les errements relèvent en partie d'une prudente indétermination. Le travail d'enquête amorcé, une analogie s'opère avec un travail en cours pour le compte du Syndicat de Pays, un essai biographique sur Helmut WARZECHA, taxidermiste et auteur d'une importante collection d'oiseaux naturalisés. Cet interlocuteur défunt me renvoie en permanence à une échelle des définitions qui élargit celle du terrain investi. De ce personnage *sublime* naît le risque de l'introjection et de l'ethnocentrisme. N'est-il pas au fond l'idée inconsciente mais forte et convaincue que je me fais de l'univers, et qui donne à l'enquête cette portée plus grande ? Je l'incorpore à ma recherche mais en prenant soin de le traiter comme une part supplétive. Concrètement, il vient s'inscrire en dernière partie de chaque chapitre. En prenant ce risque, j'échappe peut-être à celui que décrit Jocelyne DAKHLIA (1995) : *La vérité que l'on continue – et sans doute avec quelques raisons – d'imputer au terrain, se révèle pourtant de plus en plus strictement confinée dans des formes locales, réduites à l'événement de l'enquête.*

Théâtre. Ce mot est dérivé de thea « action de regarder », « vue, spectacle, contemplation », que l'on rapproche à l'intérieur de la langue grecque de thauma « merveille ».

(REY, 2006).

Je peux prendre n'importe quel espace vide et l'appeler une scène. Quelqu'un traverse cet espace vide pendant que quelqu'un d'autre l'observe, et c'est suffisant pour que l'acte théâtral soit amorcé.

(BROOK, 1997 : 26).

3. LE THÉÂTRE

La déchetterie est située en périphérie d'agglomération, dans ces zones où l'on fait place à ce qui embarrasse. Enclose de grillages aux failles plus ou moins béantes, elle est parcourue par une palette de retournement, le long de laquelle sont fichés des casiers ou bennes aux contenus devenus classiques : bois, gravats, tout-venant, verre, déchets verts, ferraille... et ponctuée par un local technique. Conçue à partir d'un schéma simple largement dupliqué, un peu comme le supermarché, le décor prototypique de la déchetterie inscrit en nous une empreinte. Quelle qu'elle soit, une impression de déjà-vu, de familier s'en dégage et doit nous aider à nous y repérer, à mieux la faire fonctionner.

Dès lors que ses grilles s'ouvrent, la déchetterie est sous la responsabilité d'un gardien. Une femme pourrait occuper ce poste mais le plus fréquemment, il s'agit d'un homme. Il doit faire montre de pédagogie et de politesse dans le conseil et l'orientation des usagers, et dégager de l'autorité voire du sang-froid s'il survient une situation difficile comme en cas de conflit. Le gardien s'expose aux aléas météorologiques et passe la plupart de son temps debout. Il a une large autonomie dans son organisation qui doit comprendre le tassement et le vidage des bennes, la rotation des box. Il assure également le suivi administratif de l'évacuation des déchets triés et de la fréquentation. Pendant ses congés, un gardien remplaçant assure le service.

L'utilisateur appartient indifféremment à l'un ou l'autre sexe. Il est de tout âge, de toute taille, de toute condition. Il entre et sort de la déchetterie en voiture, une cargaison de déchets

triés ou à trier, généralement contenue dans une remorque qu'il est tenu d'arrimer. Pour se délester en toute légalité, il peut accéder à la déchetterie à des jours et des horaires fixes. Aux horaires d'ouverture, son rôle doit s'en tenir à la bonne exécution du tri formalisé et mis en texte dans les différents supports de communication produits par l'Intercommunalité. En dehors de ces créneaux, l'accès lui sera refusé ou les portes seront closes. Il devra repartir avec son chargement.

Le chauffeur de la filière de récupération est un homme la plupart du temps. Lorsqu'il vient sur la déchetterie, c'est en dehors des horaires d'ouverture et à la demande du gardien qui estime que l'un ou l'autre de ses casiers est saturé. Le chauffeur manipule le bras mécanique de son camion pour remplir sa benne. Il n'a pour ainsi dire affaire qu'au gardien avec lequel il coopère. Il lui arrive de partager un café et de prendre un peu de temps pour discuter. Incidemment, il a une fonction récréative. Le gardien apprécie sa compagnie qui lui permet de rompre avec la facette plus coercitive de sa fonction.

L'enquêtrice, officiellement missionnée, veut observer tranquillement tous ces autres. Personne ne comprend vraiment pourquoi. Elle réalise une sorte de *jeu des postures* (CHAUVIER, 2006 : 25). Dans un même lieu et autour d'un même sujet, elle recueille tour à tour les témoignages de chacun et essaye, autant que faire se peut, de les observer in situ. Elle espère mettre en relief les rationalités diverses, les cadres de cohérences différents (GOFFMANN, 1974). En rendant compte de la pluralité des registres, des personnalités, des positions sociales et des glissements de l'un à l'autre, elle espère capter la manière dont chacun appréhende les situations, les logiques mises en œuvre et ce qu'elles permettent de saisir. Comme cela n'a pas grande incidence sur leur activité si ce n'est la désagréable impression d'être observés, ils la tolèrent.

Jeux d'espaces - *Dans le local technique, sont en conversation le gardien, l'adjoint officieux, l'enquêtrice.*

Le gardien. - J'en ai vu tellement, même un lundi matin, un seau de merde humaine vidé carrément devant la grille, tout le travers. J viens, il faisait noir. J'arrive, j'dis « Tiens, ils ont piqué un ballon d'eau chaude ». *Il cherche une précision auprès de son adjoint officieux* : Tu sais bien, c'est tout à l'intérieur...

L'adjoind officieux. – Oui, de l'eau rouillée.

Fort de cette précision, le gardien reprend son explication pour l'enquêtrice.

Le gardien. - De l'eau rouillée qui y'a à l'intérieur. C'était tout le travers. Oh là ! Quand j'suis descendu du véhicule !

Il écarquille les yeux, l'air écoeuré, rejoignant la prise de conscience de sa méprise quant à l'identification de la matière étalée. Puis, revenant à son présent, il doute que son récit puisse être cru.

Le gardien. -Mais non ça, je te le jure.

Visiblement distraite depuis le début de la conversation, le regard appelé par le mur encombré de posters, devant lequel se trouve le gardien, l'enquêtrice tente de se remobiliser.

L'enquêtrice. - J'vous crois, hein !

C'est maintenant une aube au noir bleuté imprécis dans une campagne qui dort. Le gardien entrouvre la grille de la déchetterie et rentre de l'extérieur. Il reste un instant immobile, scrute l'espace, semble un peu réticent. C'est l'heure où il est maître du lieu. Pourtant, dans un moment, il va peut-être lui falloir ravauder cette certitude à l'aide de son balai ou d'un seau de sciure. Car, ils sont pléthore les récupérateurs en tout genre qui guettent son départ pour s'introduire dans la déchetterie par les enceintes éventrées. Ils profitent des lueurs oscillantes du crépuscule pour passer au peigne fin les différents casiers. Leur passage est rendu visible par ces grillages abîmés, par un sol négligemment souillé ou par les dégradations faites à dessein. L'étalement de matières, de peinture, d'huile, de bris de verre, de morceaux de cartons stockés sur la déchetterie, appartient à ce langage non verbal. Le travail de force est une chose dont le gardien s'accommode, mais cette guerre des nerfs... Il doit pourtant tenir les récupérateurs à distance des heures où il est censé régner sans partage. Tant qu'il contient l'interaction dans ce temps différé, qu'il efface le jour les méfaits de la veille, il tient sa déchetterie dans un équilibre précaire, mais il la tient. Tacitement, l'accord est là, scellant la conception d'une déchetterie comme un lieu à deux temps, où les horaires d'ouverture marquent la limite, la frontière.

Personnes et personnages – *Dans sa maison, le gardien remplaçant, en présence de sa femme, raconte son travail sur la déchetterie à l'enquêtrice.*

Le gardien remplaçant. - Comme l'autre jour, y'avait un jeune, il se ramène avec la poubelle. À la place de les poser là (les déchets), Monsieur les a mis là, mais vite fait. J'suis allé avec le balai : « Tu m'excuses mais tu vas prendre le balai, c'que moi à l'embauche, j'ai passé le balai avant pour pousser les verres alors, s'il te plaît, tu vas prendre le balai ». Tu sais ce qu'il me fait comme réponse ?

L'enquêtrice fait signe que non de la tête.

Le gardien remplaçant jouant l'usager. - Tu travailles à la commune toi, c'est pas à moi de le faire.

Jouant son propre rôle. - Ah non, j'lui dis, tu m'excuses mon petit gars, moi je prends ton numéro de bagnole hein ! C'est vite fait : ton numéro de bagnole, ton nom.

Jouant l'usager. - Bon, il me dit, si c'est ainsi, je vais te le faire.

Narrant la suite. - Il l'a fait. Il m'a redonné le balai gentiment puis il est parti et arrivé un peu plus loin, il a discuté avec Bêdo (*l'adjoint officieux*).

Jouant l'usager. - Lui, qu'a le chapeau là-bas, c'est une tête de con, celui qui remplace Titis (*surnom du gardien remplacé*) tu sais !

Jouant l'adjoint officieux. - Ah bah, il dit, il fait son boulot. C'est pas à moi de m'en occuper, c'est lui qui fait son boulot.

Concluant son anecdote. - Puis après, il est parti. Autrement, j'ai pas d'histoire avec les gens. Faut leur dire où faut mettre les affaires, certains.

Là-bas, cet homme robuste aux cheveux blancs, posté devant la ferraille, près de son adjoint officieux, c'est Camille POTEREAU dit Titis. Quelquefois, il est las et se demande si sa tâche n'est pas un peu vaine. Il lui arrive de penser que c'est un travail ingrat qu'il devrait laisser à d'autres, plus frustrés. Et puis, des problèmes concrets se posent, qu'il faut résoudre. Ce n'est pas un mauvais gars, il a de petits ennuis comme tout le monde, mais il invective les contrevenants avec fermeté. Après tout, il est l'auxiliaire de la politique intercommunale. Sa stature, son regard bleu acier et sa voix grave, un peu lente, comme ses mouvements, personnifient une autorité toute en force. Parfois, il aime rompre avec cette image et se réjouit du passage du chauffeur qui l'autorise à plus de décontraction. Pendant ses congés, Ernest PADIOLEAU assure la continuité du service.

Ce petit homme à la silhouette frêle animée de mouvements vifs et furtifs, couvre en toute circonstance sa tête d'un chapeau de cow-boy. De ses lèvres ourlées d'une fine moustache s'échappent une conversation prolix. De fréquentes onomatopées la scandent, portées par une voix fluette légèrement voilée. Pour manifester aux usagers leurs erreurs de tri, se faire entendre autrement, il emprunte au langage footballistique ses cartons jaunes. Il s'amuse à l'idée de donner plus de contenance encore à son personnage en revêtant un blouson de motard. Le postiche, l'accessoire, et toute stratégie visant finalement à crédibiliser son personnage, ne masquent pas pour autant sa personne, ni ne l'enferment dans une comédie sociale. Son sens de la forme lui permet d'assouvir certains désirs, d'en réfréner d'autres. Le physique, la psychologie de ces

hommes sont comme une trame posée sur leur personnage, et au travers de laquelle ils composent leur rôle. Ils sont « acteurs » au sens où BRECHT (1948, 1997) le définit, en montrant une chose, ils se montrent eux-mêmes (DORT, 1960)⁹. La chose, c'est l'autorité, peu importe, la manière d'ailleurs, l'essentiel est qu'elle soit. Sans elle, la déchetterie ne fonctionne pas. Trop d'erreurs et les bennes sont refusées par le centre de tri. Trop de refus et le gardien est prié de s'expliquer. C'est ainsi. Malgré les ans, les campagnes de communication, l'éducation citoyenne, la conscience environnementaliste, les coûts croissants de traitement, les accents mis sur le tri, l'utilisateur progresse à petits pas tandis que les exigences vont croissantes. Et puis, il y a ces rétifs, ces réfractaires qui attendent que le gardien ait le dos tourné pour, sans les trier, déverser leurs déchets dans les casiers. Alors, les gardiens doivent surveiller, policer, maintenir constante sur l'utilisateur cette pression impulsée, avant même l'ouverture de la déchetterie, par la collectivité.

L'accessoire – *Dans le local technique, sont en conversation Camille Potereau, Bédou, l'adjoint officieux et l'enquêtrice.*

Bédou, l'adjoint officieux. - Tu vois par exemple, moi je vais arriver ici, je sais qu'il y en a un qui va récupérer ici. Si au début, je le sais pas, je vais venir - comme j'ai vu ici, y'en a qui l'ont fait - je vais venir voir et puis demander par exemple au gardien : « Est-ce que je peux prendre de la ferraille ? » Maintenant, si je vois qu'il y en a un, comme moi, qui est installé et bah c'est fini, je reviens plus. Généralement, les gens du voyage, c'était comme ça. On savait qu'il y en avait un de la communauté, c'est le cas de le dire, qu'était dans un endroit, après on n'allait plus. Voilà, donc c'est ce que... donc là, les gens, des voyageurs, euh voilà, ça a pas trop été (*un problème ici*)...

Camille POTEREAU. - Non, non, non. Pis là, quand j'suis tout seul, pis que... y'a des gens du voyage qui viennent me demander pour récupérer de la ferraille, des fois, je laisse le portail ouvert et pis ils rentrent à l'intérieur... J'les vois, j'vais leur parler et pis j'dis : « Attendez, attendez, j'appelle mon collègue, vous allez voir ça avec lui. C'est pas moi qui m'occupe de la ferraille » que j'dis. J'appelle Bédou. « Non, non, c'est pas la peine on s'en va » et tac. Mais autrement, j'appelle Bédou. Bédou il descend, ça t'est arrivé de descendre pour voir comme ça... Parce que moi, bien souvent, là tu comprends quand il parle, mais des fois, je comprends pas comment, que... leur langage quoi.

9 Bernard DORT ajoute sur ce point que la fonction de l'acteur n'est pas seulement de jouer son personnage : ... *elle est aussi de médiation. Qu'il se montre jouant. Qu'il ne craigne pas de laisser percer dans son jeu même le jugement qu'il porte sur le personnage. Car il appartient aussi à la salle : il est en quelque sorte le délégué de la salle sur la scène. Un spectateur en action* (DORT, 1960 : pp. 196-197). Cette acception permet d'aller au-delà du seul concept de *façade personnelle* de GOFFMANN qui renvoie aux différents éléments avec lesquels l'acteur peut jouer, tels les signes distinctifs, statut, habits, mimiques, sexe, gestes, etc. L'initiative « cartons jaunes » de Ernest Padiou n'est pas sans faire penser au concept de distanciation développé par BRECHT, un fondement qui consiste à *faire percevoir un objet, un personnage, un processus, et en même temps à le rendre insolite, étrange*. Au théâtre, le but est de pousser le spectateur à *prendre ses distances par rapport à la réalité, de l'éveiller à la réalité*. On ne peut prêter cette intention à Ernest Padiou, par contre, l'effet de son initiative sur le public fréquentant la déchetterie a pu contribuer d'une certaine manière à cette distanciation.

Bédo, l'adjoint officieux. - Ouais nous, entre nous on s'parle...

L'enquêtrice. - Autrement ?

Bédo, l'adjoint officieux. - Ouais

L'enquêtrice. - Donc, il suffit que vous veniez, vous leur parlez et pis...

Bédo, l'adjoint officieux. - Normalement si c'est une personne compréhensive, si vraiment, c'est le cas de le dire, c'est un voyageur qui s'respecte, parce que nous après c'est beaucoup le respect, bah normalement, t'as vu, ça se passe bien. On discute pis, il s'en va c'est terminé quoi.

Le tourniquet vert est muet. À ses pieds, un roc le condamne pour les mêmes raisons qui l'ont fait naître. Camille a cru une chose et puis son contraire. Mais, après tout, il y a ceux qui ne croient rien ou d'autres encore qui se trouvent pris dans l'histoire sans rien comprendre. Ce tourniquet, c'est un ajustement, peut-être aussi un exutoire. Créer un passage, l'interdire, ce n'est pas rien. La grille sans cesse vandalisée, Camille la fait placer, pensant limiter la casse à défaut de pouvoir limiter les vols. Ça a peut-être fonctionné quelques temps. Et puis tout a recommencé, l'anarchie du décor, les pots renversés, les déchets sans dessus dessous⁽¹⁰⁾. Pour en finir, il place alors la pierre avec le godet du maniscopique. Mais, au fond, il sait bien que rien n'est terminé. Le voilà, là-bas, posté devant une imposante benne jaune Matex. Cette suprématie de l'objet angoissante pour les uns, rassurante pour les autres, est placée là pour la même raison : elle a remplacé Bédo, l'adjoint officieux. L'acteur est devenu accessoire (KANTOR, 1990). L'Intercommunalité l'a prié de partir. La benne a ce pouvoir d'évoquer un passé en train de s'abolir. Ce passé, c'est celui de la fréquentation non polémique des lieux de déchets par les gens du voyage, c'est aussi celui de l'identification des uns aux autres. L'alliance des gens et des lieux de marges perdure quelques années après l'ouverture des premières déchetteries. Dans la définition des IPCE, rien ne cadre ni ne précise ce lien. Simplement, les camps d'accueil devenus obligatoires et souvent bâtis à proximité des déchetteries, suggèrent un effet *chasse gardée*, permettant de maintenir sur la déchetterie un semblant d'ordre en tenant à distance la horde des récupérateurs. Il arrive d'ailleurs que le gardien soit un voyageur. Seulement, les prix des métaux flambent, exacerbent la convoitise, attirent de nouvelles populations sur lesquelles les gens du voyage n'ont pas de prise. Les filières entendent protéger leur matière première. C'est

10 Le phénomène dépasse la seule déchetterie de Legé. Cf. *Déchetteries : la tension use les gardiens*, Ouest-France, lundi 4 mars 2013.

le début d'une surenchère dans la dégradation et la fortification du lieu. Longtemps considéré comme un bien sans maître, dans des espaces ouverts et libres d'accès, le déchet est librement accaparé par ceux qui veulent bien le récupérer. À mesure que l'espace se clôt, le déchet devient un marché qui se privatise. La benne a ce pouvoir d'évoquer un futur en cours d'élaboration, celui d'un déchet devenu marchandise à protéger dans son coffre blindé.

La déchetterie est le théâtre d'une *tolérance*, au sens du libéral John LOCKE (1689, 1980), exprimée sur la récupération, soit une mauvaise pratique *a priori* mais dont le combat est susceptible d'engendrer un mal encore plus grand. L'état de cette disposition, qui porte la collectivité à accepter (ou à reconnaître) ce qu'elle n'accepterait pas spontanément, a une influence sur le jeu de tous les acteurs. C'est le cas, on l'a vu pour le gardien officieux, mais potentiellement aussi pour le gardien récupérateur ou encore l'utilisateur récupérateur. On autorise l'utilisateur, sous couvert de cette tolérance, à récupérer des objets : *Pendant le temps de dépôt des déchets, la récupération ponctuelle d'objet est tolérée dans la limite d'un temps de séjournement sur site raisonnable n'entraînant pas la libre circulation des usagers. En cas de présence de récupération prolongée, le gardien est habilité à intervenir auprès de l'utilisateur contrevenant et en informe la collectivité.* Les consignes de *séjournement raisonnable* ou de *présence de récupération prolongée* sont laissées à la libre appréciation de l'utilisateur et du gardien. L'utilisateur doit comprendre que la récupération est une faveur qui lui est faite par la collectivité et dont il ne doit pas abuser sous risque de dispositions coercitives. Cette tolérance n'est pas tant condescendante qu'intéressée ou plus exactement stratégique. Exprimée envers l'utilisateur-récupérateur, elle l'incite positivement, avec un effet de récompense à jouer le jeu du tri. Envers le gardien-récupérateur, elle peut être considérée comme une prime en nature. Envers Bédou, l'adjoint officieux, elle est le prix d'une forme de paix sociale et le défraiement d'un gardiennage indirect, la résultante d'une forme de calcul, nous dirait Alain CORBIN (1982), de *la rentabilité de l'immondice sociale affectée à la valorisation du détrit*. Celle-ci atteint peut-être ses limites, précarise le contrat tacite, bientôt complexifié et concurrencé par celui passé avec les filières de récupération. La tolérance se recroqueville, s'étiole et lentement, la pratique de récupération se dé-normalise. L'ordure, devenant richesse, concrétise les rêves de *zéro déchet* et entraîne dans son sillage une *tolérance zéro*. Elle réactualise le rêve *d'évacuer tout à la fois l'ordure et le vagabond, les puanteurs de l'immondice et l'infection sociale* (CORBIN, 1982).

Les pratiquants occultes semblent n'avoir aucune limite, emportent des lambeaux du décor de la déchetterie : escaliers métalliques d'accès aux casiers, grilles, etc. Autant de gestes confortant la collectivité dans l'idée de sa magnanimité abusée. La déchetterie se faisant théâtre de cette tolérance, nous fait *entrer de plain-pied dans la « chambre hallucinatoire » du réel. Ce que nous y voyons, ce que nous y entendons, ce qui y bouge devant nous, ce ne sont ni des idéaux abstraits, ni du réel immédiat, mais ce qui se cache derrière ce dernier, une sorte d'accouplement monstrueux qui transcende et les faiblesses du langage et la pauvreté du visible* (RYKNER, 2000 : 78).

Route. *Au XX^e siècle, route, employé absolument, désigne avec une valeur générale le réseau routier et aussi la circulation automobile considérée en tant que moyen de communication...*

Chemin. *Le plus souvent, les locutions réalisent une idée de progression vers un but (aller, faire son chemin) ou mobilisent l'opposition symbolique de la ligne droite (droit chemin, v.1360 → droit) et de la ligne courbe ou de la voie anormale (chemin de traverse).*

(REY, 2006).

4. ROUTES ET CHEMINS

STOP AUX DÉCHETS SUR LA ROUTE! L'accès à la déchetterie doit suivre uniquement l'itinéraire indiqué sur le plan ci-dessus. Tout chargement doit être arrimé et/ou bâché afin d'éviter les envols et pertes en cours de route. L'injonction prolonge l'espace de la déchetterie, sur des portions de la D 54 et de la D 178. Comme une main courante, elle guide l'utilisateur depuis sa sphère privée⁽¹¹⁾, sur la voie des bonnes pratiques. La promotion de cette « gestion opérationnelle de l'opinion publique » a en particulier de quoi réveiller de vieilles interrogations sur l'utilisation pervertie des moyens de communication, en amenant à se demander ce qui sépare encore un tel programme de la manipulation des foules. Ce qui semble recherché ressemble en effet à la production de motivations individuelles, capables d'intégrer des exigences nouvelles sous le couvert de la préservation de l'environnement (RUMPALA, 1999 : 626). Cependant, familiarisé avec d'autres routes, l'utilisateur coupe à travers la campagne, sans toujours se rapporter aux consignes dispensées, pas plus qu'il ne bâche ou n'arrime systématiquement son chargement. Est-il passé à côté des campagnes de communication ? Veut-il gagner quelques kilomètres en empruntant un trajet plus direct ? Ou cherche-t-il à se soustraire au sentiment d'être en permanence téléguidé ? Pas de cartons ondulés ici mais là, Récup'aires sur son canton, mais poubelle jaune et poubelle noire en vacances, route

11 On pense déplacement et capture, à un univers de séquestration, une mobilité en boucle finissant par dissoudre l'opposition entre circuler et habiter (Sansot, 1998 : 173).

départementale D 178 et uniquement, chargement arrimé, le lundi, mardi, mercredi, de 13h30 à 17h, sauf les pots de yaourts, les papiers gras... La parenthèse routière, démissionnaire en ce cas, serait une manière de renouer avec son libre arbitre.

Les erreurs et entorses au tri peuvent-elles relever de ce même besoin de prise de distance, de rupture avec ces nouvelles conventions ? Car après tout : *Le tri sélectif, c'est tout simple*, comme le dit Camille, mais l'accumulation de ces gestes et de multiples spécifications, impacte et contraint le quotidien de l'usager. Il doit créer un espace pour les déchets triés dans sa sphère domestique, gérer son stock, ses contenants, se livrer à des manutentions, des déplacements... Au sein de cette société de consommation, fondée sur l'obsolescence, il lui est demandé de moins et mieux jeter. La réduction du déchet à la source reste pour lui encore imperceptible. Revenir sur le consentement donné à cet autoritarisme diffus est plus aisé dans une société rompue aux paradoxes, troublant et doublant la direction donnée en des sens opposés. Il arrive alors à l'usager de déjouer le panoptisme du système, l'ubiquité installée par le contrôle social, en repérant ses rares angles morts : le dos tourné du gardien, la portion de trajet non contrôlée... Il ne prend qu'un risque limité de sanction ou d'opprobre. Il n'a affaire qu'à lui-même. Et, peut-être trouve-t-il, dans cette esquivance au système, la matière et le moyen de s'y régénérer (ELIADE, 1969 : 69,78,91).

Régulièrement, des usagers se méprennent sur les jours ou sur les heures d'ouverture de la déchetterie mais déposent malgré tout leur chargement devant ses grilles. Ce comportement traduit une forme d'éducation encore imparfaite, un début d'intention insuffisamment aboutie au regard de la règle. Si l'usager consent à peine mais consent tout de même à cette organisation autour du déchet, c'est parce qu'on lui a inculqué la conscience politique d'appartenir à un territoire qui garantit son existence, ce qui implique pour lui des droits et des devoirs vis-à-vis de l'environnement, constitutifs de son écocitoyenneté. Le tri participe à la conservation de cet environnement sain et représente, une forme de rachat sur des activités coupables. D'autres exhortations plaident *la préservation de la nature, l'anti-gaspillage des ressources, la contribution à des œuvres charitables et humanitaires ou la réduction du coût de traitement des ordures. Au départ, chacun est séduit, voire enthousiaste, pour coopérer. Mais un fossé se creuse entre les déclarations d'intention et les pratiques réelles. Après quelques temps, la mobilisation citoyenne se relâche et le laxisme reprend le dessus. (...) le jeu ou le bénévolat ne suffisent pas toujours dans l'incitation au tri*

et la pression sociale, voire policière, joue un rôle majeur (DE SILGUY, 2009 : 201, 205). La fragilité de cette adhésion tient en partie au fait que l'utilisateur s'est depuis longtemps déchargé du devenir de ses déchets sur les collectivités, et dans le même temps, s'est privé de pouvoir mesurer directement l'impact de ses gestes. L'écocitoyenneté veut compenser ce déficit d'expérience mais n'y parvient qu'imparfaitement. Lorsque l'utilisateur se soustrait au tri, les conséquences ne sont pas directement observables et génèrent l'impression d'un acte dérisoire, le renvoient à sa propre futilité. Peu reconnaissantes de son existence, elles le déshumanisent. *En développant un mode de prise en charge institutionnelle, l'intervention de l'État dans la gestion des déchets tend à produire une forme d'appréhension bureaucratisée de responsabilités et de tâches replacées dans le cadre domestique. Des situations de la vie quotidienne doivent s'adapter aux attentes, tendanciellement directives, que les autorités publiques expriment au nom de la préservation de l'environnement. Sous l'effet conjugué des forces économiques et des interventions étatiques, la gestion des déchets tend ainsi à devenir un des lieux de ce qui peut être vu, à la suite de Jürgen Habermas, comme l'instrumentalisation du monde vécu au profit de contraintes systémiques* (RUMPALA, 1999 : 625).

L'*anti-usager* ne présente pas les caractéristiques conventionnelles du jeteur de déchets. Il agit comme prédisposé par un atavisme *sauvage* de l'époque des décharges. À défaut d'un lieu consensuel, il œuvre, solitaire, dans une multitude de petits lieux où il se débarrasse de ses déchets. Il évite les zones habitées, comme si la nature le protégeait du regard des hommes ou comme si l'espace, qu'il pense être déserté, demandait à être comblé. *Pourquoi la discrétion (que la nature) garantit encore, qui fut autrefois chez Rousseau, par exemple, une condition de réconciliation, ne mène ici qu'à un amoncellement de déchets. Lorsque la perte de scrupules devient suffisante pour passer à l'acte, une colère rentrée pourrait presque prendre forme au moment de jeter le déchet* (CHAUVIER, 2012). Ici, l'*anti-usager* ne cherche pas nécessairement le réconfort d'une coulisse (GOFFMANN, 1973), cet endroit secret où il peut se ressourcer en énergie personnelle avant de retrouver une scène. La coulisse suppose un lieu où il ne serait pas seul mais peut-il vraiment compter sur les autres ? Pour lui, la déchetterie n'est probablement pas tant la scène du déchet que celle de l'ordre et de la propreté qui *résulte d'une répression de tout ce qui serait force de vie, jaillissement, désordre... l'incertitude est exclue, rien ne bouge, tout est en place (...)* la propreté est une asphyxie (HELLER, 1979). L'*anti-usager* cherche comme une autre scène où l'ordure pourrait s'épanouir dans sa complétude, une terre fertile, cette nature. Son acte détourne le déchet d'une

perspective programmatique. Le déchet sans usage devient un objet émancipé du capitalisme triomphant. Si la serviette de cellulose avait fini dans un container prévu à cet effet, elle aurait conforté un processus de recyclage dans un monde global de productivité (CHAUVIER, 2012).

Dans cette nature, l'usager se déplace en voiture et se déleste de son chargement sur des emplacements qui lui sont accessibles : le talus d'une route ou d'un chemin, un fossé, une entrée de champ. Pense-t-il ainsi le conduire jusqu'aux tréfonds de l'humanité ? Pense-t-il ainsi un nulle part ne nuisant à personne ?

Camille POTEREAU. - Là, là, sur l'bord d'la route, quand que la commune coupe pas bah, faut faire l'entretien sur l'bord de la route, faut ramasser les papiers ; après faut ramasser les papiers (d') ici à aller jusqu'au bourg d'Legé.

Bédo. - Des fois t'as d'quoi faire, hein !

Camille POTEREAU. - Ouais, sans parler de tous les tas qui s'mettent, que les gens vident les remorques dans... sur les routes de remembrement, dans les ch'mins. Faut aller ramasser ça. Non, parce que ça, on le dit jamais ce truc là, mais...

L'enquêtrice. - Y'a quand même des dépôts sauvages quoi ?

Camille POTEREAU. - Oui, y'a même un témoin qui vient me le dire, c'est Aimé DUGUÉ. Tu pourras l'signaler ça, qu'habite dans l'village là.

L'enquêtrice. - Oui, j'vois qui c'est.

Camille POTEREAU. - Oh bah lui : « Camille, tiens t'iras là-bas parce que y'a un tas de merde à ramasser ».

Bédo. - Parce qu'il marche beaucoup lui, donc il voit ce qui se passe.

Le 12 mai 2012, vers 11h30, le terrain d'enquête se présente sous un nouveau jour à l'occasion d'une expédition cycliste familiale. À proximité de la déchetterie, sur l'accotement en virage d'une route agricole, à l'opposé de notre sens de circulation, un large dépôt d'immondices vient interrompre notre promenade. Bien que paresseux à cette saison, le soleil encourage les exhalaisons capiteuses et nauséabondes de l'hétéroclite épandage. Surgissant du fossé, quoique légèrement transformée, une tête familière apparaît : celle d'Aimé DUGUÉ sans sa barbe blanche en collier. Le couteau à la main, nul doute sur le fait qu'il s'emploie à éventrer les sacs hermétiquement clos. Après nous avoir salués, il nous dit sa colère et revendique ce drôle de dépeçage. Il cherche un indice sur l'identité du dépositaire pour le contraindre à ramasser ses ordures. Il postule que la réparation de la faute permet son constat, sa mesure, et conduit in fine à la prise de responsabilité, une logique qu'il partage avec le gardien de la déchetterie.

Camille POTEREAU. - C'est pas à moi de ramasser la merde des autres, surtout à l'extérieur de la déchetterie.

L'enquêtrice. - Oui, vous seriez partisan carrément...

Camille POTEREAU. - Oui, d'aller l'remettre chez eux, moi oui.

Bédo. - Tu remplis le godet là, si c'est pas loin, t'arrives devant chez eux, tu sonnes : Bonjour, c'est à vous ça. Hop terminé.

Camille POTEREAU. - Quitte, t'en mets un peu plus !

L'enquêtrice. - (rires) Les intérêts ?!

Bédo. - Bah c'est vrai, en plus, c'est énervant.

Monsieur DUGUÉ étale soigneusement le tas. Un vent léger fait s'envoler quelques emballages au-delà du fossé, de « notre » côté de la route. La pédagogie a ses exigences. En permettant ainsi aux déchets de vagabonder hors du sac, cet objectif devient supérieur à celui du respect de l'environnement. Il obtient bientôt un nom, un prénom et une adresse sur un document EDF. Monsieur DUGUÉ trouve également des DVD pornographiques. Fort de ce constat, il affirme que la personne responsable de ce dépôt sauvage *ne doit de toute façon pas être trop équilibrée*. Cette fouille en fait un marionnettiste donnant vie aux ordures. À partir d'éléments incomplets, sa vision métaphorique fait entendre des propos singuliers. Le lien qu'il fait entre vidéos pornographiques et geste délictuel m'échappe confusément. Les serviettes hygiéniques qui couvrent le talus, ajoute-t-il, indiquent qu'il s'agit d'un couple. Les multiples immondices étalés au grand jour révèlent tout leur *poids de mémoire* (MATTÉOLI, 2007). Quelque chose d'humain s'est couché sur le talus, l'intimité d'un couple. Avec elle, une certaine obscénité, une vulgarité réclament d'exister. L'indécence ordinaire s'est détachée des déchets de la déchetterie. Elle a déserté les bennes pour se recroqueviller dans la cabane du gardien, plaquée sur les murs couverts de posters.

Mes enfants sont mutiques, mettant peut-être en pratique cette *civilité puérile* (FURETIÈRE, 1666 : 88) qui exige que, lorsque des adultes parlent, les enfants se taisent. Il se peut aussi qu'ils n'aient rien à dire où qu'ils soient tout à l'observation de ce petit événement. Quand, plus tard, je les interroge sur ce qu'ils ont vu, l'obscénité semble leur avoir échappée, la saleté un peu moins si j'en juge leur mine dégoûtée. Ils m'énumèrent ce dont ils se souviennent : trois bouteilles plastiques, du papier essuie-tout et trois paquets de bonbons « chamallows », qui bien que vides, d'après l'enthousiasme de leur formulation, éveillent la convoitise d'un trésor perdu... Sur le talus, les ordures étalées s'apparentent à un miroir tendu, jouant du reflet de ceux qui veulent bien s'y pencher.



AUX ABORDS DE LA DÉCHETTERIE – ENVOLS, DÉPÔTS SAUVAGES, PERTES DE CHARGEMENTS NON ARRIMÉS, LES DÉTRITUS ET OBJETS ABANDONNÉS PARSÈMENT CHAMPS ET FOSSÉS.

FANNY PACREAU © 2013.

Caverne, subst. Fém. (...) Péj. [P. réf. à la caverne des quarante voleurs]
Ali-Baba, personne ne l'ignore, est un conte des Mille et Une Nuits. Aussi est-il inutile de raconter une fois de plus l'histoire du jeune Ali-Baba découvrant le secret qui permet de pénétrer dans la caverne des quarante voleurs (L. SCHNEIDER, *Les Maîtres de l'opérette fr.*, Lecocq, 1924, p. 227).
a) Lieu ou assemblée, rendez-vous de scélérats. Caverne de brigands, caverne de voleurs. Cette maison est une caverne de brigands (Ac. 1798-1932). Quasi-synon. repaire. (...)

CNRTL <http://www.cnrtl.fr/definition/caverne>

5. LA CAVERNE D'ALI BABA

Dans un courrier daté de juillet 2011, Lydie JUMEL témoigne de la vie de son ami Helmut WARZECHA. La coordination d'un ouvrage grand public sur le parcours de cet homme m'a été confiée par le Syndicat de Pays Grand-Lieu, Machecoul, Logne. Ce texte doit y contribuer. Lydie JUMEL décrit notamment la visite du « logement » dans lequel Helmut WARZECHA va vivre la plus grande partie de son existence et où il entreposera de nombreux spécimens naturalisés : *Helmut va chercher son livre sur les oiseaux, m'aide à me repérer, que du bonheur*. Nous continuons à avancer dans cette caverne d'Ali Baba, où chaque ouverture d'une nouvelle vitrine m'émerveille un peu plus⁽¹²⁾. Dans la première phrase apparaît, soulignée dans le texte, la mention *que du bonheur* qu'Eric CHAUVIER désigne dans son ouvrage éponyme sous le terme de *kit conversationnel* (2009 : 27). La phrase suivante comprend une nouvelle locution stéréotypée : *la caverne d'Ali Baba*.

Considérée dans ce seul contexte d'énonciation, son irruption semble anodine. À l'échelle de l'enquête et de mes recherches sur les déchets, l'expression devient réitération. Son emploi, sans être systématique, s'est répété dans différents types de discours. Peut-être comble-t-il une part manquante de la désignation classique *déchetterie* : un vécu ? Je retrouve cette locution dans

12 Extrait du courrier de Lydie JUMEL à Fanny PACREAU du 27 juillet 2011.

le propos de certains de mes interlocuteurs (Johan KLUG⁽¹³⁾, Sarah HUGUES⁽¹⁴⁾, Kelly⁽¹⁵⁾); de l'auteur Gérard BERTOLINI (2006: 137) ou chez Christian METTELET, ancien directeur général de l'ANRED (devenue ADEME)⁽¹⁶⁾. La redite finit par questionner l'évidence et la légitimité de son usage. L'expression n'est-elle pas un peu trop convaincue de sa suffisance⁽¹⁷⁾, un peu trop pressée de clôturer l'échange ? Cette salve interrogative s'étoffe du trouble qui m'habite depuis le début de l'investigation. Les terrains distincts que constituent la déchetterie et la vie d'Helmut se font, en moi, confusément écho. Subitement, les voilà qui se rejoignent et se fondent dans une désignation commune, unique, m'exhortant à ne pas renier mon hésitante intuition et à l'utiliser comme une porte à ouvrir et voir ce qui, peut-être, les relie. Pour accéder à ce *métalangage* et ces *connotations* (BARTHES, 1965, 1967), je juxtapose les cavernes fictives du taxidermiste, d'Ali Baba et de la déchetterie.

Du rocher abritant la caverne – Le logement du taxidermiste se situe au lieu-dit *La Grêle*, au cœur d'une petite exploitation agricole bordant les marais du lac de Grand-Lieu. La collection d'Helmut repose dans un écrin minéral qui n'a rien d'une cavité naturelle. Il s'agit d'un grenier dans une vieille bâtisse construite en petites pierres de pays. Pour y accéder, il faut monter un escalier extérieur, assez étroit et garni de végétation. C'est dans la plus grande pièce de ce grenier qu'il entrepose pièce après pièce sa précieuse collection avifaune. Au sortir de la Guerre 39/45, Helmut est employé par une agricultrice et logé sur l'exploitation. Lorsqu'elle décède, le bien reste dans la famille, racheté par son neveu. Helmut l'interprète comme une prolongation tacite de son droit de gîte et en fait son territoire : *Il disait toujours « chez lui » quand il parlait d'ici, et on ne l'avait jamais contrarié*⁽¹⁸⁾.

Dans le conte, le rocher abritant la caverne est isolé à la lisière d'une forêt, loin du monde habité. Les voleurs optent stratégiquement pour un lieu de nature éloigné de la curiosité des

13 Utilisation lors d'un comité syndical pour expliciter le choix du thème de la recherche.

14 *Depuis que je suis toute petite, j'ai toujours adoré ça. C'était, je ne sais pas, une caverne d'Ali Baba. Quand on est môme, on peut se faire des cabanes. On peut jouer là-dedans : y'a toujours de vieux fauteuils. J'ai trouvé ça pour m'amuser, ça m'est resté. J'ai fait ça depuis toute petite, depuis que j'ai une dizaine d'années, que j'ai le droit d'aller vadrouiller un peu seule*, Entretien avec HUGUES Sarah, Legé, 2007.

15 *C'est vraiment son truc. C'est la caverne d'Ali Baba, comme un gosse qui arrive dans un magasin de jouets. C'est impressionnant. Il récupère tout*, Entretien avec Kelly, Legé, 24 avril 2011.

16 *La décharge a été ma caverne d'Ali Baba*, METTELET Christian in *L'histoire des déchets ¼, La Fabrique de l'Histoire*, France Culture, le 11 mars 2013.

17 *L'autonymie présente l'inconvénient majeur de multiplier les ambiguïtés lexicales* (REY-DEBOVE, 1978 : 61).

18 PACREAU, Fanny, Entretien avec Huguette FAVREAU du 8 août 2011.

hommes. La pierre est choisie à dessein, pour son caractère imprenable⁽¹⁹⁾ et insoupçonnable. Son *intégration paysagère* naturelle est la meilleure des protections. Elle camoufle sa dualité. Incidemment, le contraste entre le dehors et le dedans, entre l'affiché et le caché, contribue à magnifier sa richesse intérieure. La caverne s'architecture au sens propre comme au figuré sur ces valeurs antithétiques. Personnifié, le rocher abritant la caverne pourrait apparaître sous les traits de Peau d'âne ou du Vilain petit canard. Lieu, personnage ou animal, ces *archétypes* ont une portée commune : l'humilité forge les plus grandes valeurs. Est-ce à dire que le digne protagoniste de la caverne en est pétri ? De fait, la caverne est dite *d'Ali Baba*. L'appartenance est ainsi marquée au détriment de ceux qui l'ont remplie, les quarante voleurs. La notion de propriété n'est pas stricte. Dans son principe, le lieu est susceptible d'appropriation(s).

Les grosses pierres alignées par le gardien avec son manitou pour barrer l'entrée de la déchetterie forment une autre lointaine analogie paysagère avec le rocher abritant la caverne⁽²⁰⁾. Elles constituent un système défensif censé dissuader les conducteurs éventuels de voitures-béliers, de lancer un assaut en dehors des horaires d'ouverture. Chaque soir, Patrice, à l'aide du maniscopique, reforme l'écrin minéral pour faire rempart aux pratiques illicites de la déchetterie, aussi inlassablement et vainement, que Sisyphe⁽²¹⁾ roulant sa pierre. Ces barricades relativement explicites quant à l'interdiction d'entrer, n'empêchent pas l'espace déchetterie de receler, lui aussi, d'une certaine ambiguïté. Il constitue le renouveau de la décharge à ciel ouvert pour laquelle les usagers avaient acquis un certain nombre de principes : l'accès libre, la récupération autorisée. La tolérance pratiquée dans un premier temps sur les déchetteries à l'égard de ces pratiques inscrit et prescrit une continuation. En outre, l'espace déchetterie, lieu privé, est fréquenté par du public, produisant la confusion « lieu public » voire « bien public ».

Trésors d'hétéroclisme - *La petite pièce, éclairée par une ampoule, un peu poussiéreuse dans laquelle nous venions de mettre les pieds, était remplie d'animaux naturalisés, du sol au plafond,*

19 ...un rocher isolé de tous côtés, beaucoup plus haut que l'arbre, et escarpé de manière qu'on ne pouvait monter au haut par aucun endroit in *Ali Baba et les quarante voleurs. Contes des Mille et Une Nuits*, Paris, Nathan, 2011.

20 En plus de sa relégation et son intégration paysagère antérieurement décrites : *Située à l'épicentre du canton, hors des zones urbanisées, elle est facilement accessible par les routes départementales. Un bosquet naturel la masque partiellement. Ainsi, l'intégration paysagère à laquelle elle est astreinte en tant qu'Installation Classée pour la Protection de l'Environnement, n'a pas à être artificialisée.*

21 Contrairement au Sisyphe habituellement présenté dans la mythologie, Camus considère qu'il trouve son bonheur dans l'accomplissement de la tâche qu'il entreprend et non dans sa signification. *Il faut imaginer Sisyphe heureux* : Camus estime que le bonheur revient à vivre sa vie tout en étant conscient de son absurdité, car la conscience nous permet de maîtriser davantage notre existence. CAMUS, Albert, *Le mythe de Sisyphe*, 1942, Paris, Gallimard, 1990.

plus un centimètre carré de mur n'était visible! Les vitrines étaient disposées côte à côte sur toute la longueur des murs, pleines d'oiseaux, beaucoup à l'intérieur se touchaient. Au sol et au plafond, quelques oiseaux, mais surtout beaucoup de poissons et de mammifères, brochets, sandres, carpes, renards, blaireaux, putois, fouines, chevreuil, etc., je n'avais jamais vu d'animaux aussi bien naturalisés ni autant d'espèces! D'après Helmut, il avait environ 2 500 oiseaux mais je ne suis pas capable d'évaluer le nombre d'espèces, peut-être 300, 400, en tout cas, une bonne partie de l'avifaune du paléarctique occidental! (...) Helmut avait réellement passé sa vie à observer, mais aussi à naturaliser les animaux... relate Maxime LEUCHTMANN⁽²²⁾.

Dans le conte, le trésor de la caverne est rendu lisible par cette description : *Il vit de grandes provisions de bouche, des ballots de riches marchandises en pile, des étoffes de soie et de brocart, des tapis de grand prix, et surtout de l'or et de l'argent monnayés par tas et dans des sacs ou grandes bourses de cuir les unes sur les autres; et, à voir toutes ces choses, il lui parut qu'il y avait non pas de longues années, mais des siècles que cette grotte servait de retraite à des voleurs qui avaient succédé les uns aux autres* (2011 : 15). Ces extraits ont pour principe narratif l'énumération. À l'évidence, celle-ci présente certaines spécificités. Elle suggère le superlatif de la découverte. L'abondance, le foisonnement sont renforcés par l'idée d'une occupation verticale de l'espace (*du sol au plafond, en piles ou les uns sur les autres*). L'inscription dans le temps (toute la vie d'Helmut, les vies de voleurs se succédant...) justifie et renforce cette stratification des biens. On tend vers la notion de sédimentation. Plutôt que d'englober ces biens dans des catégories ou grandes familles telles que *des animaux naturalisés* pour l'un et *des objets précieux* pour l'autre, leurs singularités sont mises en avant. L'hétéroclisme du butin suscite l'impression que tout désir, quel qu'il soit, peut trouver à y être comblé. *Il y a pire désordre que celui de l'incongru et du rapprochement de ce qui ne convient pas; ce serait le désordre qui fait scintiller les fragments d'un grand nombre d'ordres possibles dans la dimension, sans loi ni géométrie de l'hétéroclite* (FOUCAULT, 1993 : 9).

Sur la déchetterie, les déchets sont stockés de façon transitoire mais la stratification s'opère par la multiplicité des apports, par la thésaurisation des micro-gisements d'usagers. Kelly m'explique :

22 LEUCHTMANN Maxime, *Ma rencontre avec Helmut*, courrier du 31 août 2011.

Kelly. – Chacun a sa façon de voir la déchetterie, c'est ça qui est bizarre tu vois : nos enfants, ils vont cibler les jeux, des choses colorées. On le voit bien, c'est les choses qu'ils cherchent... bah dans le tas quoi ! Jimmy, c'est un mec, donc il cherche s'il reste des vis, des morceaux d'anciens meubles, les charnières, les trucs comme ça. Après, du coup, ça peut toujours resservir. Moi, je suis plus à me dire : est-ce qu'il y a de la déco, des trucs... voilà. En plus des fois, y'a des restes de peinture, donc c'est pas mal. On peut refaire quelque chose avec⁽²³⁾.

Les biens contenus dans la caverne d'Ali Baba échappent à la logique du besoin au profit de celle du plaisir. C'est l'idée d'une forme excédentaire de bien matériel. Emprunter la locution *la caverne d'Ali Baba* pour évoquer un lieu de déchets, permet de lui prêter l'ensemble des caractéristiques énoncées sans avoir à se livrer à une description formelle.

Parlant de déchets, on peut se demander à quelle valeur nos locuteurs font référence. Le géographe Jean GOUHIER inventeur de la rudologie⁽²⁴⁾ se plaît à dire *Le déchet n'est pas rien, c'est un peut-être*⁽²⁵⁾. Implicitement, c'est bien à cette potentialité du déchet que nous sommes renvoyés. Les objets et matières de la déchetterie n'ont pas nécessairement de valeur immédiate. Celle-ci est souvent cachée et suppose de la part du récupérateur un travail de réparation, de réhabilitation, de transformation. Pour les récupérateurs, les bennes ou casiers peuplés d'objets « chatoyants » font parfois oublier des conditions matérielles précaires. L'hétéroclisme du tout-venant notamment se transporte, se répercute dans leur univers :

Kelly. – On n'avait pas l'argent pour faire la maison tout assortie, tout beau, tout neuf, donc c'est vrai que la maison c'était un vrai patchwork géant !⁽²⁶⁾

Aujourd'hui, la valorisation des déchets tend à modifier considérablement la donne. Tour à tour, la Commission européenne a fixé des critères permettant à ces matières de sortir du statut de déchet⁽²⁷⁾.

Voleurs et honnête homme – Le taxidermiste est confronté à l'évolution du cadre législatif concernant les espèces protégées. Les différentes lois de protection rendent aujourd'hui impossible la reproduction d'une telle collection, ce qui, paradoxalement, la rend unique et rare. Elles réduisent également le champ d'expression du taxidermiste. Dans un premier temps,

23 PACREAU, Fanny, *Entretien avec Kelly*, Legé, 24 avril 2011.

24 La rudologie est un concept inventé par Jean GOUHIER dans les années 1980. C'est l'étude des déchets, des biens et des espaces déclassés.

25 Jean GOUHIER in *L'histoire des déchets 4/4, La Fabrique de l'Histoire*, France Culture, le 14 mars 2013.

26 PACREAU, Fanny, *Entretien avec Kelly*, Legé, 24 avril 2011.

27 Carl ENCKELL, *La justice européenne a tranché : les déchets sont des ressources*, Actu-environnement.com, 11 mars 2013.

Helmut est hermétique à ces nouvelles obligations. Il recherche des animaux rares et enfreint certaines lois en se livrant à du braconnage. Il ne voit et n'entend que l'impérialité de sa mission de conservation et ne peut concevoir le retour à la terre, le pourrissement d'un animal qui lui est cher. Même en cas de mort accidentelle ou naturelle, la naturalisation d'espèces protégées est soumise à autorisation. Il s'en détourne, se déclarant administrativement incompetent. Sans être « innocent » de l'illégalité de ses pratiques, Helmut n'en tire aucune jubilation subversive. Au contraire, comme au début de son activité conservatoire, il a le sentiment de faire son devoir, son travail, d'exprimer son art. Par la suite, il va renoncer à la taxidermie au profit de la sculpture, la peinture...

Ali Baba incarne l'honnête homme. Lorsqu'il dépossède les voleurs de leur butin, ses actes ne sont pas qualifiés de vol et s'apparentent davantage à des opérations de manutention. Ali Baba *charge* ou *enlève*. Lui-même ne se pense pas comme tel : *Paix, ma femme, dit-il, ne vous alarmez pas, je ne suis pas voleur, à moins que ce ne soit l'être que de prendre sur les voleurs. Vous cesserez d'avoir cette opinion de moi quand je vous aurai raconté ma bonne fortune* (2011 : 16). C'est dans cette même logique, assez proche du déni, qu'Helmut semble vouloir s'inscrire : voler une vie à la mort, ce n'est pas vraiment la voler. Toutefois l'un et l'autre, conscients de l'ambiguïté de leur posture, fabriquent une armature discursive visant à désamorcer la suspicion⁽²⁸⁾ et à galvaniser une image morale ou du moins positive, de leurs actes.

Kelly m'explique ou s'explique avec cette même verve un peu retorse sur ses non-effractions :

Kelly. – De toute façon, tous les grillages étaient cassés donc, en soi, on ne forçait rien pour casser, le trou il était déjà fait, donc oui, on savait qu'on n'avait pas le droit d'y aller même s'il y avait le trou dans le grillage, mais en soi, voilà, on se disait que de toutes façons si le grillage ne servait plus trop, c'était bien pour une raison. C'était pour dire que les gens...⁽²⁹⁾

Offrant au coupeur de grillage ou au conducteur de la voiture-bélier une alternative à la destruction, le tourniquet de la déchetterie est désormais condamné. Il est le vestige d'une tolérance

28 « Oh mais il a eu un p'tit truc », ça, c'était sa phrase pour dire qu'il avait tué un oiseau, façon de dire : *il est mort mais je n'ose pas dire que c'est moi qui l'ai tué, quand il avait une culpabilité quelque part. Moi au début, c'est ce qu'il me disait. Quand on a été intimes, il me disait la réalité des choses*, me raconte Frank Ibanez. Le degré d'intimité qu'Helmut entretient avec ses interlocuteurs lui permet d'évaluer leur capacité à entendre. Il adapte ensuite vocabulaire et formules. Les propos d'Armand Charrier, témoignant de ses parties de chasse avec Helmut, me confortent dans cette hypothèse : *Je vous assure que ça tombait comme des étourneaux et puis quand on en avait tué dix à quinze, il disait : « Nom dé diou, on arrête la tuerie. » Ça, c'était son mot. La tuerie, c'est le mot utilisé aux abattoirs Voillet. À son vieux copain Armand, chasseur de surcroît, Helmut n'a pas à cacher la réalité du tuer derrière celle du mourir. Helmut peut dire sans euphémisme et sans détour la réalité de sa prédation*, in *Helmut et ses bestioles*, Nantes, Siloë, 2012.

29 PACREAU, Fanny, *Entretien avec Kelly*, Legé, 24 avril 2011.

qui réverbère dans le discours de cette récupératrice. Désormais, c'est une manifestation estompée d'une volonté de compromis, acceptant le passage tout en limitant la masse à emporter, refusant la fortification du lieu où la surveillance vidéo, autorisant les usagers à prendre une petite place dans la réhabilitation des objets déchus, à la partager avec les filières privées.

Pendant les horaires d'ouverture sur la déchetterie, les objets sont jetés. Leur propriétaire y abandonne ses droits sur eux. La logique qui se met alors à l'œuvre est la suivante : n'étant plus à personne, les déchets sont à tout le monde ; logique à laquelle le récupérateur potentiel s'adjoint parfois le sentiment d'œuvrer pour la planète par la réhabilitation d'objets, par la vertu du recyclage, par la deuxième vie offerte. Qui plus est, tous les objets ne sont pas tous jetés, certains sont déposés en exergue des bennes ou signalés au gardien comme réhabilitables, ceci dans l'espoir qu'un autre usager puisse les reprendre. Faisant parfois le lien entre objets abandonnés et futurs propriétaires, la connivence du gardien vient absoudre la récupération, pendant les horaires d'ouverture, de son illégitimité, de son illégalité potentielle. Pour inciter au tri, les collectivités s'adressent au contribuable que représente l'usager. Lorsque celui-ci pénètre la logique et la valeur économique désormais inhérente aux déchets, sa contribution manuelle (tri) et financière et l'amène à se penser proportionnellement propriétaire, si ce n'est du lieu, des déchets triés. Au regard de la loi, la récupération dans les déchetteries est un délit, mais aux yeux des récupérateurs, des concitoyens, pas nécessairement. Cette confusion généralisée génère tout un échelonnage des représentations sur la question du vol sur les déchetteries. *Qui vole qui et pourquoi? (...) il y aurait des catégories de voleurs dont certaines sont, comme les catégories de marginaux, mieux admises que d'autres, mieux supportées parce qu'elles ne se démarquent pas trop des schémas sociaux considérés comme des modèles* (CONGOSTE, 2012 : 26).

Interprétation abusive d'un côté, permissivité motivée par quelques intérêts à voir le tas d'ordures se réduire de l'autre et/ou, pour maintenir une forme de paix sociale, a entretenu le tacite et officieux droit d'accès à la déchetterie. S'il a peu importé, pendant longtemps, que les déchets soient récupérés, que d'autres se chargent de dissoudre le tas d'ordures devenu trop encombrant, aujourd'hui la préciosité des déchets rend la présence des récupérateurs plus gênante et concurrentielle, d'autant que cette préciosité exacerbe la radicalité des moyens mis en œuvre pour s'approprier les déchets. En rompant avec l'ambiguïté du lieu et en privatisant la précieuse manne, la dimension délictuelle de la récupération informelle s'exacerbe. Pour

autant, avec cette tendance, ne laisse-t-on pas s'échapper une possibilité de résoudre le paradoxe dans lequel le discours environnemental s'est enfermé ? Les édiles recherchent le moyen de responsabiliser l'usager vis-à-vis de ses déchets. Cependant ne s'éloignent-ils pas de cet objectif en s'en remettant exclusivement aux filières ? L'usager se trouve enrôlé par le tri. L'hétéronomie de son écocitoyenneté n'est pas le seul vecteur permettant de l'intéresser à la question des déchets. L'alternative à cette *colonisation du monde vécu par des impératifs systémiques* (RUMPALA, 1999 : 621) ne réside-t-elle pas en partie dans un lieu de déchets pensé et vécu comme *une caverne d'Ali Baba* ? Le génie du lieu (SÉGALEN, 1908 : 20) creuse l'écart avec les faits et signes de notre conscience, dérègle la réalité, décale l'habitude qui la fonde, perd les repères de l'ordinaire au profit des signes de l'exotisme (URBAIN, 2013).

CONCLUSION

La description de *la Tournerie*, quelques années après son ouverture, révèle certains écarts inhérents à la concrétisation par la Communauté de Communes Loire-Atlantique Méridionale, du projet de déchetterie. Le gardien qui incarne les gestionnaires du site (collectivités et filières) doit souffrir la frustration des récupérateurs qui ne peuvent plus s'approprier avec la même liberté les déchets. L'impératif de rentabilité des déchets a généré une âpre concurrence entre filières et les récupérateurs de métaux notamment. La collectivité s'épuise à user de tous les registres (écologiques, comptables...) pour faire passer son message et convertir les usagers de la décharge en trieurs de déchets. En matière d'éducation au tri, les rappels à l'ordre sont monnaie courante et le découragement perceptible.

Si le principe de la commande d'une recherche sur les déchets par la collectivité laisse à l'enquêtrice une large latitude quant à la manière d'aborder la problématique déchets, le *Terrain de l'enquête* pose cependant certaines difficultés. Il est la résultante d'une recherche d'optimisation du statut de chargée de mission, de résidente du territoire et des limites et difficultés sur le terrain propres à l'enquêtrice. Pour aménager un climat d'enquête attractif et pour elle et pour ses interlocuteurs, celle-ci va glisser des acteurs désignés et des relations officielles vers les acteurs clandestins et ses connaissances personnelles, évoluant ainsi de la notice aux pratiques et balayant discours officiel et occultations.

Dans ce contexte d'enquête, la déchetterie constitue un lieu où l'enquêtrice a peu de prise, est plus passive. Le lieu de déchets s'apparente pour elle à un *Théâtre* dont le spectacle lui indique les pistes à suivre. La pièce se joue en trois actes. Le premier concerne les *jeux d'espace*

puisqu'il apparaît avec évidence une activité licite de tri et de récupération autorisés le jour pendant les horaires d'ouverture de la déchetterie et une activité illicite de récupération dès sa fermeture. Toute la tension dramatique tient dans le maintien précaire de cet équilibre. Ensuite on peut voir toute l'influence des *personnes et personnages* notamment en ce qui concerne le rôle de gardien de déchetterie. Celui-ci peut donner une grande inflexion, selon son interprétation, au tri et à la récupération. Enfin par *l'accessoire*, une benne Matex se substitue au personnage du gardien officieux, on voit s'éteindre la tolérance jusqu'alors exercée à l'endroit des récupérateurs de métaux sur les lieux de déchets. C'est la confirmation matérielle d'une radicalisation de la concurrence entre filière et récupérateurs. C'est aussi l'expression de la flambée du cours des métaux.

Sur les *routes et chemins* se présente l'occasion d'étudier de plus près les alternatives que se donnent les contrevenants au tri et les raisons qui les animent à jeter ailleurs et autrement que selon les prescriptions formulées par la collectivité. À la simplicité du geste de tri s'oppose la multiplicité des consignes, prescriptions, l'invective et l'hétéronomie d'une « gestion opérationnelle de l'opinion et publique ». Tant et si bien que ces déchets qui ne concernaient personne hier ne prennent pas, par le prêt à penser, le meilleur chemin pour concerner davantage aujourd'hui. Cette nouvelle approche ainsi pensée ne porte-t-elle pas le germe de son propre échec ?

Faut-il alors renouer avec l'attractivité de la décharge, que la déchetterie porte encore en elle si l'on veut bien en croire la manière dont on en parle ? La déchetterie s'apparente encore et toujours à *la caverne d'Ali Baba*. Finalement l'attraction est liée en grande partie aux valeurs interdites, au tropisme du déchet que la nouvelle gestion du déchet décalamine à coup d'intérêt économique, d'enjeux écologiques et de probité citoyenne. Finalement, si l'on aime un lieu de déchets c'est pour son hétéroclisme, l'imprévu, les trouvailles qu'il permet et le flirt avec les valeurs prohibées.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Le temps de la décharge est révolu. D'ailleurs, le mieux serait que l'on n'en parle plus. On a pris soin de cacher sous le tapis végétal cet exemple honteux de gestion des déchets. Aujourd'hui, la Raison technicienne a su se remettre en cause et prend désormais en considération les problématiques environnementales. Cette (r)évolution on la doit doublement à l'industrie qui a, dans un premier temps, produit des déchets en quantité et de natures nouvelles (plastiques, chimiques...) et dans un second temps, pensé leur valorisation et inventé des procédés de recyclage. Les déchets dynamisent l'industrie qui, dans sa logique productiviste, a su en faire or. Ces changements sont lisibles au travers de la qualification des matières, des acteurs du déchet et des lieux de déchets. Ils sont aussi nécessaires pour être considérés et convaincants. Aux tropismes obscurs se substituent des terminologies laudatives directement issues de la technologie et de l'industrie. Et c'est ainsi que naquit la déchetterie... La gestion de ce petit site industriel trouve sa ligne de partage entre filières et collectivité. Ces dernières éduquent au tri et galvanisent la main d'œuvre, les trieurs. Parallèlement, les mêmes logiques, les mêmes filtres de lecture vont conditionner le devenir des cadavres. On optimise l'espace par le turn-over, on abandonne les concessions à perpétuité, on relègue aux périphéries et on délègue aux spécialistes ce qui touche à nos restes.

Pour autant, l'ambitieuse concrétisation du projet déchetterie n'est pas sans poser quelques difficultés. Issus de la tradition du chiffonnage, des récupérateurs de tous bords poursuivent pour des motifs variés leurs investigations dans les déchets. Les collectivités tolèrent la continuité. La pratique de récupération est compensatoire de l'effort de tri pour les usagers. Avec la flambée des métaux et l'arrivée de nouvelles populations de récupérateurs, elles trouvent parfois un intérêt à maintenir à proximité des déchetteries les gens du voyage ou de favoriser un récupérateur de manière à créer un effet chasse gardée. Ces phénomènes s'accroissant, l'intérêt officieux s'amenuise et leur présence devient concurrentielle de celle des filières. En vertu des dispositions contractuelles prises à leur égard, la collectivité se range au côté des filières. La vie de la déchetterie se scinde en deux, celle licite du tri pendant les horaires d'ouverture et celle,

illicite, de la récupération, dès la fermeture. C'est au gardien de maintenir la limite. Les tensions s'exacerbent. Le rapport de force se radicalise et aboutit à une surenchère à la fortification du lieu, coûteuse pour les collectivités. De leur côté, les trieurs peinent à suivre les ambitions des gestionnaires. Les erreurs de tri sont monnaie courante et la collectivité s'enferme dans une gestion opérationnelle de l'opinion publique qui produit par milliers les bonnes mais aussi les mauvaises pratiques, les écocitoyens et les irresponsables. Pourtant, les déchets toujours attirent une frange de la population qui continue de voir dans la déchetterie une caverne d'Ali Baba. Il importe donc d'étudier avec plus de précision la récupération informelle et la filière recyclage et creuser leur opposition apparente et cette situation de concurrence.

DEUXIÈME PARTIE

LE RECYCLAGE CONTRE LA RÉCUPÉRATION

INTRODUCTION

À la déchetterie, un jeu d'opposition se dessine entre l'activité de tri et celle de récupération. Du point de vue statutaire, le tri est la raison d'être du nouveau lieu de déchet. Le tri est déterminant dans le processus de la valorisation des déchets autour duquel une industrie et une économie spécifique s'organisent. Cette réorganisation de la gestion des déchets a fait passer la récupération au second plan. Et bien qu'elle bénéficie encore d'une certaine tolérance, parce que potentiellement gênante, voire concurrente des filières déchet et notamment pour ce qui est des métaux, elle est officiellement considérée comme illicite. Aussi, la récupération trouve-t-elle à s'exprimer plus librement dès la fermeture de la déchetterie. Un monde occulte du déchet récupéré existe en tension avec cet autre, très officiel et estimé, du déchet trié. Cette opposition est-elle simplement conjoncturelle ? Constitue-t-elle, en quelque sorte, l'avarie d'une gestion des déchets oublieuse d'autres manières d'envisager et de réemployer les déchets ? Ou bien, y a-t-il entre recyclage et récupération des divergences plus profondes, plus essentielles et susceptibles d'entretenir le clivage actuel ?

Pour y répondre, cette partie se scindera en deux chapitres qui exploreront de façon plus approfondie et circonspecte *la récupération informelle* et *la filière recyclage*. Si la récupération n'est pas sans règle ou sans fondement, elle s'inscrit dans un univers de pratiques qui ne se revendique d'aucun théoricien, prescripteurs, ou voix officielle. On peut se demander, au vu notamment d'un légal contexte en défaveur de la récupération, si son informalité est susceptible de l'amener à la solubilité. En somme, il s'agit de prendre la teneur des enjeux et des forces à l'œuvre dans la pratique de récupération. De son côté, la filière recyclage se construit sur le savoir-faire industriel, la pensée écologique, l'intérêt économique et sur l'organisation politique. Il nous importera d'en prendre la teneur. Ce chapitre comptera bien sûr avec le propos de l'enquête mais celui-ci constituera parfois une donnée en creux, nécessitant des apports et des supports complémentaires (documentaires, bibliographiques). L'objectif de cette partie est bien une exploration en profondeur. Elle doit faire émerger la mécanique qui fait que le recyclage requiert d'autres formes de récupération.

CHAPITRE PREMIER

LA RÉCUPÉRATION INFORMELLE

INTRODUCTION

La récupération à la déchetterie sort du cadre légal du petit métier de chiffonnier pour entrer dans l'activité illicite. Elle n'a pas non plus les objectifs caritatifs des chiffonniers d'Emmaüs promus par son fondateur, l'abbé Pierre. Ce mouvement né de la guerre est devenu un acteur incontournable du développement durable. Il a investi la filière des déchets d'équipement d'ameublement en signant une convention avec les deux éco-organismes agréés par l'État. Les chiffonniers d'Emmaüs se structurent en parallèle de l'industrialisation des filières. Bien sûr, d'une manière ou d'une autre la récupération à la déchetterie s'apparente à ces mouvements mais les récupérateurs de la déchetterie agissent de façon distincte, hors de ces cadres.

Aussi reste-t-il à savoir qui sont-ils et que récupèrent-ils à la déchetterie ? Cet aspect sera abordé dans *l'informelle pratique*. Le matériau d'enquête devient le recours quasi exclusif de l'enquêtrice et la pousse à interroger la spécificité rurale de la déchetterie investie. Dans *le rat des champs*, cet apport se complète d'une réflexion sur le rapport au sale et à l'interdit. On peut en effet se demander jusqu'où va la subversion des récupérateurs et même, si elle est vécue comme telle et quel rapport ils entretiennent avec les déchets. Faut-il encore, pour dépasser le rejet, pour braver l'interdit, que s'exprime nécessairement une identification du sujet à l'objet, du récupérateur aux déchets ? Les choses abandonnées sont-elles attractives pour les êtres abandonnés ? C'est ce dont il sera question au travers d'une interrogation sur *la dérélition*. Dans son prolongement, on cherchera à savoir quels sont pour les récupérateurs les enjeux ontologiques de *la réhabilitation* des déchets et plus prosaïquement, quelles sont les techniques et savoir-faire mis en œuvre ainsi que leur spécification vis-à-vis d'un type de récupération plus institutionnelle telle que la Ressourcerie ? Le déchet comme la nature est matière. Les oiseaux morts d'Helmut WARZECHA rapprochés à deux autres faits autour de cadavres d'oiseaux permettront une mise en abyme de la résistance à l'élimination.

*Me voilà filmant d'une main mon autre main
qui glanait des patates en forme de cœur.*

Extrait du film *Les Glaneurs, la Glaneuse* d'Agnès VARDA.

1. L'INFORMELLE PRATIQUE

Des patates bien sûr, mais aussi, selon la saison, des citrouilles, des tomates ou des coings, des fruits et légumes complètement récupérables⁽³⁰⁾ se trouvent parfois noyés dans la masse détritique du déchet vert. Un peu plus loin, ayant échappé aux *planifications et modes de contrôles* (HARPET, 1998 : 264), un paquet de gâteaux secs périmés⁽³¹⁾ échoue dans le tout-venant. Voilà sur quels *heureux hasards*⁽³²⁾ compte celui ou celle qui, ici, cherche à manger⁽³³⁾. La déchetterie reste un lieu de seconde zone pour se nourrir gratuitement. Les poubelles des supermarchés ou les fins de marchés lui sont souvent préférées. *Les trajectoires aléatoires et capricieuses* (HARPET, 1998 : 264) de déchets se multiplient et se télescopent dans le tout-venant. Selon les désaffections du jour, l'improbable garde-manger peut tout à fait se doubler d'une garde-robe vintage : vieilles paires de chaussures, vêtements, linge de maison ou encore sacs à main. La déchetterie pourvoit ainsi à certains besoins dits de première nécessité tels que manger, s'habiller ou encore se chauffer. Ainsi, l'espace bois fournit un combustible composite d'essences brutes, agglomérées, traitées, vernies, peintes, teintées et même mélaminées ou stratifiées. La conjonction de ces abandons et de ces besoins s'apparente à une loterie. Cet *état de non savoir*⁽³⁴⁾, c'est cela aussi être démuné.

30 Considération de Yves BERNARD, gardien de déchetterie et récupérateur. Extrait de l'entretien du 23 novembre 2009.

31 Bédo. – *C'qu'ils récupèrent (les Roms) ah bah tout ! Ça peut être une paire de chaussures, des vêtements, ça peut être un bout de ferraille, un fil de cuivre... J'te dis tout, un bout de meuble, tout ce qu'ils peuvent récupérer.*

Camille POTEREAU. – *Y'a un paquet de gâteaux de balancé qu'est périmé d'j'sais pas quand, ils vont le récupérer hein !*

Bédo. – *Voilà, voilà. Ils récupèrent tout, tout ce qu'ils peuvent récupérer dès qu'ils voient que ça fonctionne ou que ça fonctionne pas, tout ce qu'ils peuvent récupérer, ils récupèrent.*

Extrait de l'entretien du 14 septembre 2009.

32 L'emploi de l'expression *heureux hasard* n'a rien d'ironique et n'illustre pas non plus le principe de la *généralisation hâtive* (BAILLARGEON, 2007 : 63). Elle veut désigner les ressentis de récupérateurs lorsque, fortuitement, les abandons d'usagers comblent l'un ou l'autre de leurs besoins. Cet aléatoire positif contribue à caractériser la récupération en pratique informelle.

33 La faim comme motivation est plus souvent attachée aux récupérateurs des pays pauvres, cf. ZIEGLER, JEAN, *L'empire de la Honte*, Paris, Fayard, 2005.

34 Terme employé par Jean LAPLANCHE, philosophe et psychanalyste, dans le second film d'Agnès VARDA sur le glanage *Deux ans après* (2002). Il trouve ainsi à définir cet état d'incertitude (de pauvreté initiale) commune au glaneur et au psychanalyste et auxquels on peut ajouter l'anthropologue si l'on veut bien considérer le travail d'enquête comme une autre forme de glanage.

Il faut rappeler que l'outil déchetterie n'a pas été pensé dans le but de faire coïncider les objets et matières déchus avec les nécessités de récupérateurs. L'évolution de la décharge en déchetterie tend toutefois à amoindrir cette incertitude de la trouvaille. L'informe tas d'ordure a éclaté en une multiplicité de monticules de déchets triés. Les spécifications et le volume de déchets traités facilitent l'approvisionnement du récupérateur pour lequel la déchetterie est comparable à une grande surface de la récupération.

Récupérer implique l'action de se pencher pour ramasser des restes. Dans ce mouvement et cette finalité, Agnès VARDA voit le prolongement du glanage d'autrefois. Les moissons de *la glanure de notre temps* (VARDA, 2000) revêtent simplement des formes plus diverses. Loin de rester circonscrit aux céréales, l'éventail des *restes* s'est considérablement élargi, suivant la courbe exponentielle de production des biens matériels. Dresser la typologie de ces récupérations est toujours faisable mais jamais réellement satisfaisant. L'opération tend à annihiler le caractère protéiforme de la pratique. Le principe même d'ordonnancement vient contredire ce qui caractérise la récupération : adaptation, circonstances, opportunités.

Sarah HUGUES. – Bah, y'a des gens qui refont des meubles, qui vivent plus ou moins de ça aussi. Y'a des peintres qui viennent chercher des restes de peinture parce que les temps sont durs parfois. Y'a des gens qui viennent chercher du bois pour se chauffer. Y'a de tout, c'est... une ville dans la ville presque ou un monde dans le monde, je ne sais pas⁽³⁵⁾.

Pour capturer et examiner un peu de cette fourmillante activité, on peut toutefois s'essayer au fil des récits, à fendre ce *monde* en deux, entre les récupérations destinées à une revente et disons, toutes les autres.

Yves BERNARD. - J'ai trouvé mon presse-purée (...) vêtements, chaussures et puis après tout le bric-à-brac quoi ! On va trouver de la vaisselle, on va trouver de tout (...) Y'en a un (usager) qui avait perdu son sac de tondeuse là, on dit le panier de tondeuse, bah deux jours après j'en avais trouvé un ; (...) mon beau-frère qui me demande un étau, trois quatre jours après, je lui avais trouvé un étau. (...) Y'a des gens qui recherchent, pour un côté nostalgique, décoration et tout, des tas de choses, un vieil arrosoir pas forcément pour en faire un business (...) Moi j'ai une maison assez âgée que je remets en état ; j'ai toujours besoin de bois, de ferraille et tout, et grâce à ce que j'ai pu trouver dans les déchets, j'ai pas besoin d'acheter (...) on a toujours besoin de bois pour faire un portillon, réparer un truc⁽³⁶⁾.

35 Extrait de l'entretien avec Sarah HUGUES, 2007.

36 Extrait de l'entretien avec Yves BERNARD du 23 novembre 2009.

Ernest PADIOLEAU. – Comme les télévisions, les fers à repasser, les aspirateurs, il ramasse tout ça, lui (Bédo). Il ramasse tout ça, électroménager et ferraille. Il rentre tout. Il ramène tout. L'autre jour, il me disait qu'il y avait une perceuse qui était à peu près convenable et si je voulais l'avoir... Je lui ai dit : j'en ai deux perceuses, alors bon ! Il l'a mise derrière son camion puis y'a un gars qu'il connaissait, il lui a proposé. Il a dit : bah bien sûr ! Il l'a embarquée le gars, bah dame ! C'est perdu autrement, c'est jeté. Alors moi, j'en ai du matériel, alors c'est pas la peine de... non, non. Oh bah l'autre jour, y'avait un beau fauteuil en cuir, eh bien j'ai dit, je vais le récupérer. Il (n') a pas été dix minutes là. Allez y'en a un autre qui l'a pris tout de suite avec sa remorque ! (...) L'autre jour, qu'est-ce qu'a été jeté qu'j'ai vu ? Qu'est-ce qu'était jeté l'autre jour ? Un(e) espèce de petit meuble ? Bah... ? Oui, un lit superposé, tout neuf, avec les petites échelles, tout neuf. Allez, dans le tas de bois ! S'ils n'ont pas poussé le tas de bois, il doit être resté intact. À moins que y'en a qui sont venus le chercher, dame ça !⁽³⁷⁾

Bédo. - Ah oui, bah toutes les matières qui sont un peu plus chères que la ferraille : cuivre, alu, inox, zinc, on en récupère pas beaucoup de ça. Le plus, c'est la ferraille pis encore la ferraille ; c'est pas non plus que de la bonne ferraille, mais c'est vrai que toutes les matières qui sont un peu plus chères, qui valent plus cher que la ferraille, c'est plus rare. (...) Avant tu séparaies la fonte, maintenant tu la séparaies plus parce qu'elle vaut pas plus cher que la ferraille. (...) Les quinze jours avant et après Noël, là, les deux premières années, on (Patrice et lui) en a récupéré (des jouets pour leurs enfants). C'était impressionnant !⁽³⁸⁾

Michaël LATCHMER. - Et, en fait, mon premier ordinateur, je l'ai fait à partir de pièces que je récupérais, mais à l'époque ça valait cher, les ordis. C'était, enfin c'est vrai qu'aujourd'hui, c'est trois fois moins cher, donc que y'a 10 ans mais, donc pour moi, c'était super ! J'trouvais une mémoire. J'trouvais un disque dur. J'trouvais, tu vois, puis au fur et à mesure. (...) Alors l'informatique, c'est pareil, ils ont durci les règles là-dessus, ils mettent un container fermé, donc y'a plus moyen de récupérer l'informatique, mais c'est pas grave puisque j'ai mes ordinateurs. (...) Là-bas, tu as des stocks de laine de verre, tu as des parpaings, tu as plein de choses quoi, qui valent cher, même des fois des sacs de ciment. Ils jettent des sacs de ciment des fois, pleins (rires). Ils en ont trop pris, pis, pof, ils jettent ça quoi ! Donc c'est vrai que moi, ça m'a permis de faire des grosses, grosses économies quoi. Enfin, c'est plus que ça même, ça m'a permis de faire, de construire ma maison⁽³⁹⁾.

Faire sa maison est un exemple d'usage personnel de matériaux (et d'outils) de récupération. Cependant, l'habitat ainsi réalisé a, par la suite, été vendu et s'inscrit désormais dans la catégorie des *récupérations destinées à la revente*. Cette classification reste donc fragile. Le travail ajouté qui permet la transformation des déchets récupérés favorise leur conversion en capital. En l'occurrence, ce récupérateur a pu, par ce biais, acquérir un autre bien immobilier. C'est d'ailleurs dans cette nouvelle maison que se déroule notre entretien. Au cours de l'échange, le flot de déchets récupérés évoqué par Pascal charrie anarchiquement de multiples motifs de

37 Extraits de l'entretien avec Ernest PADIOLEAU du 30 août 2010.

38 Extraits de l'entretien avec Bédo et Camille POTEREAU du 14 septembre 2009.

39 Extraits de l'entretien avec Michaël LATCHMER du 12 octobre 2010.

récupérations : principe du non-gâchis, potentialité d'usage, potentialité marchande du déchet trié, esthétique du déchet-objet, plaisir de la trouvaille, rendre service... Et l'on constate à la lecture de ces extraits que l'étape de transformation d'une récupération ne constitue pas une règle absolue pour la revente. Certains déchets triés peuvent être revendus en l'état.

Michaël LATCHMER. – (Je récupère) du fil de fer. Ça peut être, bah des fois les carcasses d'ordis quand même, c'est-à-dire qu'ils enlèvent tous les composants, mais ils gardent les carcasses. Ça peut être des vélos. Ça peut être des poêles, des casseroles, des outils, beaucoup d'outils. Pratiquement tous mes outils viennent de la déchetterie. Je sais pas, quoi d'autre ? Une bouteille de gaz quand j'en avais besoin. (...) Ou alors, c'est juste pour bricoler : les vis, des choses comme ça. J'en fais pas commerce quoi. La seule chose dont je fais commerce, je te dis, c'est les petits bibelots, les choses comme ça, que je peux vendre aux vide-greniers. (...) Quand j'vends par internet, (c'est) vraiment très exceptionnel. (...) Y'a beaucoup d'livres aussi que je récupère, ah oui énormément, pour ça les livres (...) Je dis qu'je fais vide-greniers mais j'donne énormément aussi, des fringues, des... pas mal de choses quoi. Des gens qu'ont besoin de choses très précises, ils me disent et puis quand il y a... je sais pas des gilets de sauvetage (qu'on m'a demandé d'trouver, des filets de pêche de trouvés. (...) Mon évier, que j'ai dans la cuisine, aussi récupéré. Les chaises aussi, ça là... Bon, y'a plein de choses en fait. J'te dis, certains meubles aussi. (...) J'fais les vide-greniers pas forcément pour revendre mes trucs, c'est plus pour l'ambiance, tu vois... j'fais pas ça vraiment, parce que comme je te dis c'est dérisoire, j'vends ça 50 centimes d'euro, fin tu vois, des choses. C'est rare quand ça dépasse 2 euros. Donc, tu vois, ça peut être... Des fois, j'trouve des faitouts, des cocottes-minute (...) J'aime bien essayer les nouveaux vélos. Le dernier vélo que j'ai récupéré, c'est un vélo hollandais, tu sais, où on a le dos droit là, c'est super (...) Tout ce qui concerne la pêche, ouais effectivement, j'les trouve à la déchet, mais je suis pas intéressé par le bateau. Une fois pourtant, y'avait même un kayak. Quelqu'un qui avait jeté un kayak. Non des fois ouais, ils jettent des choses hallucinantes, des cirés pour marins, des bottes. Ah ça, j'en ai plein de bottes. Je sais pas pourquoi ils jettent les bottes. (...) Moi, ça me sert, c'est sûr. Ça j'en ai vendu plein, dans les vides greniers, des bottes, c'est sûr (...) Sacs, sacoches, valises, valises à roulettes. Tout neufs les trucs, tout neufs, de marque et tout. J'te dis, c'est incroyable ce que l'on peut trouver...⁽⁴⁰⁾

La ligne que Michaël s'est donnée concernant la revente : *uniquement les bibelots*, n'a rien de strict. De fait, il a revendu *plein* de bottes dans les vide-greniers. Noyé dans la présentation de cette pratique multiforme, Michaël craint d'en oublier certains aspects (types d'objets, motifs). Aussi, propose-t-il de me montrer ce qui, dans sa maison, provient de ses expéditions sur la déchetterie de Bourgneuf-en-Retz. Je réalise donc, sous sa dictée, un inventaire des déchets qu'il a récupérés, émaillé de ses commentaires. Cette tentative est une semi-réussite. Je ne peux garantir l'exhaustivité de ce catalogue. La masse des récupérations, l'hétéroclisme des

40 Extraits de l'entretien avec Michaël LATCHMER du 12 octobre 2010.

trouvailles, leur organisation dans cet espace privé découragent toute velléité de classification. Je retrouve dans son foyer une nouvelle transposition de la caverne d'Ali Baba. L'enthousiasme de mon guide en est un nouvel indicateur. Sur ce qui pourrait être défini à priori par le terme de *bric-à-brac*, il projette la magnificence du trésor de la caverne. Nous commençons la visite :

- Boîte aux lettres *pour copain*, parasol, chaises, filets, tapis de gym, duvet, tentes, raquettes (*vachement*), tuyaux, gonfleurs, casques de VTT, mini four, trottinette, jouets surtout des petites voitures, housses de canapés, cerfs-volants, épuisettes, stock d'assiettes en porcelaine, livres (*environ 1800*), partitions musicales, tête à coiffer, fer à repasser, grille-pain, trottinettes encore (*avec deux j'en fais une*), cuissardes, gilets de sauvetage, sacs, chaise à restaurer (*mais je crois que je vais la remettre à la déchet', y'a des fois je récupère au cas où, pis finalement non*), tiges filetées, thermos, perceuses (*toutes viennent de la déchet'*), haut-parleurs, autoradio, vieille clef, porte-clefs, meubles, seaux, tuiles (*ça me sert pour faire mes bordures, dans le jardin*), évier, meuble de salle de bain, poubelle, lecteurs DVD, magnétoscopes, vieilles télévisions, d'autres livres : (*que je donne, que je lis*), chaises, ordinateurs, CD, encore des jeux⁽⁴¹⁾.

- À l'étage, dans sa chambre : (*Je n'achète plus de vêtements, en gros depuis 10 ans. Je vais te faire voir ce que j'ai trouvé*). Il revêt un blouson de cuir élimé : *ça vaut très cher*. Il est si fier. C'est à prendre en compte, je rectifie : blouson de cuir élimé patiné. Poursuivons, clic-clac, chaises encore, matériel informatique : (*deux scanners, six imprimantes à partir desquels je re-fabrique. Je suis passé des vélos aux ordinateurs*). Il compte dix ordinateurs dans la pièce, et disséminés un peu partout, (*des accessoires informatiques [qu'il a] désossés*). Bibelots, bouquins d'histoire-géographie qui ont 3 ans, 4 ans : (*c'est fou et je m'instruis beaucoup de cette manière-là*). Du fil électrique, des câbles, une rallonge électrique : (*je refais mon électricité*). Des rideaux, toute une encyclopédie. Les palettes de la déchetterie servent de sommier pour son lit. Retour au rez-de-chaussée, dans la cuisine, tabouret, bibelots encore, yaourtière, balance Terraillon, faitout, mixeur, planche à découper, dessous de plat : (*Tu vois, je suis vraiment récupérateur dans l'âme*)⁽⁴²⁾.

Être récupérateur dans l'âme. C'est une façon de se définir, de se penser en dehors ou en l'absence de tout cadre existant. C'est aussi un peu de ce qui résiste à toutes les tentatives

41 Extrait du carnet de route du 12 octobre 2010.

42 Extrait du carnet de route du 12 octobre 2010.

d'éradication et de stigmatisation des pratiques de récupération. Il existe de réelles difficultés à les intégrer aujourd'hui au système organisé et industriel de traitement des déchets. Cette incapacité contribue à marginaliser, en la prohibant, cette récupération informelle, héritière du chiffonnage. *Dénoncé de fort longue date pour son insalubrité, le chiffonnage est, de plus en plus fréquemment, décrié au XX^e siècle. La critique vient avant tout des hygiénistes* (BARLES, 2005 : 212). Dans les années 1960, le métier de chiffonnier disparaît et avec lui un cadre formel d'exercice de la récupération et sa reconnaissance sociale. Aujourd'hui, l'intégration ou l'adaptation de la récupération informelle au système institutionnel n'est pas à l'ordre du jour et s'inscrit chaque jour davantage dans la prohibition. L'activité est stigmatisée, jugée indécente et dangereuse, mais aussi parfois mafieuse et parasite du système en place. L'absence d'un cadre légitime, d'un statut, fait de la récupération une pratique informelle⁽⁴³⁾.

43 « Trier et extraire manuellement des matériaux recyclables divers et réutilisables depuis les déchets mélangés, dans les décharges légales et illégales, aux dépôts et sur, voire sous, les piles de déchets, dans les poubelles, aux différents points de transferts, dans les camions de transport ou ailleurs » correspond à ce que l'Organisation Internationale du Travail désigne sous le terme de « récupération informelle des déchets ». <http://www.ilo.org/global/lang--fr/index.htm>

*On n'a pas peur d'aller se salir les mains. Ça se lave les mains, ça se lave.
Claude, chômeur en caravane.*

Extrait du film *Les glaneurs, la glaneuse* d'Agnès VARDA.

2. LE RAT DES CHAMPS

Au départ, si le rat des champs se faufile dans ma réflexion, c'est en compagnie du rat des villes. L'image dichotome ville-campagne est présente dans nombre de discours tenus sur la déchetterie. Elle appelle et rappelle la célèbre fable de LA FONTAINE (1668, 2010 : 71). En ville, me dit-on, la masse de déchets est plus importante, parce que proportionnelle aux habitants. Certains surenchérisent, arguant que les citadins jettent davantage⁽⁴⁴⁾. Les choses abandonnées auraient, enfin, une valeur supérieure⁽⁴⁵⁾. Et voilà qu'apparaît, *a contrario* de cette idée d'opulence⁽⁴⁶⁾, la modeste déchetterie rurale⁽⁴⁷⁾. D'autres assertions confortent et poursuivent l'analogie. Ainsi en va-t-il de ces constats établissant qu'en ville, la préciosité exacerbe la convoitise et qu'en voulant s'y servir, on s'expose à des risques⁽⁴⁸⁾. Fréquenter la déchetterie urbaine implique un *dérangement* possible, un *plaisir que la crainte peut corrompre*⁽⁴⁹⁾. En creux, ces affirmations caractérisent la pratique de récupération en campagne. On suppose

44 *Les gens, ils jettent plus comme dans les grandes villes comme Rezé et tout.* Extrait de l'entretien avec Kelly du 27 avril 2011.

45 *Y'a trop de choses de valeur dans les grosses déchets'.* Extrait de l'entretien avec Michaël LATCHMER du 2 octobre 2010.

46 « Reliefs d'ortolans », « festin de roi » in *Le Rat des villes et le rat des champs*, IX, livre premier des *Fables*, JEAN, LA FONTAINE, 1668, Paris, Le livre de poche, 2010.

47 *Mais y'a assez peu de choses à Bourgneuf par rapport à une déchets' comme Orvault ou Bouguenais.* Extrait de l'entretien avec Michaël LATCHMER du 12 octobre 2010.

48 *C'est vrai que souvent en ville, on peut moins se servir que dans les petites. Je ne sais pas pourquoi mais j'imagine qu'il y a des chasses gardées ou des gens qui s'occupent déjà de ça, qui ont des intérêts.* Extrait de l'entretien avec Sarah HUGUES, 2007.

Bah t'façon, dès qu'y'a déchets de grandes villes, ça y est, y'a des manouches. Et alors, je sais pas leur système mais à mon avis, y'a une connivence avec les employés puisqu'ils ont leur camion, ce qui est absolument pas normal. Leur camion est à demeure et ils te déchargent carrément de ta bagnole. Enfin, t'as dû déjà y'aller... ils te déchargent directement de ta bagnole. Y'a forcément une connivence avec les employés. Extrait de l'entretien avec Michaël LATCHMER du 12 octobre 2010.

49 *En ville, je pense pas que tu peux aller faire les déchetteries, c'est beaucoup plus surveillé tout ça.* Extrait de l'entretien avec Kelly du 27 avril 2011. *Hum bah, en fait moi j'y vais justement avant, dans les grandes déchets' là des villes, j'y vais à ces périodes-là parce que justement y'a moins de monde en général. Normalement les Manouches, ils y sont moins (...) Ouais, ils font la fête aussi ou alors par période de grand froid; ils viennent pas quand t'as de grosses intempéries de neige ou de choses comme ça, là c'est désert. Là c'est le bonheur (rires). C'est l'bonheur parce qu'à Orvault, j'suis pratiquement sûr de trouver toujours quelque chose de valeur, toujours. Mais c'est sûr que, comme je te disais, à la déchets' de Bourgneuf, y'a pratiquement rien, enfin au niveau monnayable, y'a pratiquement rien mais dans les déchets' des grandes villes, c'est pas du tout le cas. (...) C'que comme j'te dis, y'a un esprit manouche dans les grandes villes, donc c'est pas du tout pareil. Ils sont même à Nantes, les Manouches, à la grande déchets' de Nantes. Il m'est même arrivé des fois d'attendre qu'ils avaient fini, d'y aller après et j'ai récupéré quand même des choses après.* Extrait de l'entretien avec Michaël LATCHMER du 12 octobre 2010.

cette dernière plus sereine et tranquille, quand elle n'est pas explicitement présentée comme telle. Pendant les horaires d'ouverture, on me dit de la déchetterie de campagne qu'elle est plus conviviale. L'interconnaissance des usagers la rend plus sympathique, moins impersonnelle⁽⁵⁰⁾. Le jeu des différences esquisse la morale de la fable sur la vanité du luxe. Dans la pesée des spécificités urbaines et rurales, les récupérateurs des champs affichent leurs préférences, leurs choix mais aussi leurs valeurs. Ils affirment ainsi une prédilection pour un lieu de déchets où, si l'on perd matériellement, on gagne humainement. Ils revendiquent une récupération qui s'apparente à un art de vivre⁽⁵¹⁾. Sans le respect de certains principes, notamment celui de territorialité, il en est cependant vite fini de cette harmonie⁽⁵²⁾. Il se dessine aussi une certaine hiérarchie entre les récupérateurs. Les gens du voyage se sont, de longue date, appropriés les lieux de déchets. L'appartenance à cette communauté constitue bien souvent un sésame⁽⁵³⁾. Elle intime l'ordre de laisser passer ou plus radicalement de libérer l'espace aux autres récupérateurs. Ces derniers consentent à ce modus vivendi pour diverses raisons dont peine à se départir une crainte à priori ou celle qu'une salve de regards édifiant à dessein⁽⁵⁴⁾. Il en va de même avec les Roms qui font leur entrée sur la déchetterie en 2007⁽⁵⁵⁾. Ils convoitent notamment, la ferraille

50 *Les déchetteries sur Nantes sont beaucoup plus impersonnelles. Dans les communes rurales, le gardien est davantage respecté. Il a une place forte au niveau de la commune. Il est connu (...) Y'a cette relation qui est hyper importante avec les usagers surtout, on dira, en campagne. Qui ont leurs habitudes, voilà, ils passent pour rencontrer du monde, pour parler avec d'autres personnes, ils savent que c'est un lieu de rencontre : les heures d'ouverture, c'est des demi-journées donc, sauf le samedi où c'est une journée, donc c'est des demi-journées où ils vont rencontrer un maximum de personnes et ça bouche presque des fois sur la plate-forme parce que ben ça discute quoi : ça vient discuter, bon moi j'adore ça, cette proximité est hyper intéressante par rapport à où j'étais à Saint-Herblain. Saint-Herblain, qui est une très grosse déchetterie, ça n'a rien à voir, c'est beaucoup plus impersonnel comme déchetterie. La fréquentation n'est pas du tout la même et là, le côté bon bah plus rural mais plus ambiance village bon bah, c'est hyper appréciable et c'est marrant, y'a une proximité, y'a moins de barrières entre les gens et je dirai l'entreprise et puis les représentants de l'entreprise que ça soit les gardiens ou moi ou les chauffeurs quoi même. C'est le côté intéressant et vraiment sympa je dirai du métier.* Extrait de l'entretien avec Charles-Edouard RON, salarié d'une filiale de récupération.

51 *C'est, c'est une très bonne ambiance. Y'a pas de concurrence, si t'as Enfin moi, j'ai pas un caractère à me fréter donc y'a peut-être de ça, des échauffourées entre les personnes, mais généralement c'est très solidaire : « Tiens ça, j'en n'ai pas besoin, est-ce que ça t'intéresse ? » au lieu de le remettre dedans.* Extrait de l'entretien avec Michaël LATCHMER du 12 octobre 2010.

52 *C'est pas un peu chacun son tas, mais bon, on évite de se croiser on va dire, et ça se passe bien. Et autant qu'il y en a, je pense, qui ont pris telle déchetterie pour acquis. Ils habitent à côté, le fait que nous on ait un peu une tête étrangère, qu'on n'habite pas forcément dans le coin, voilà... Ils nous regardent méchant. Ils nous font comprendre qu'en gros on n'est pas les bienvenus quoi (...) Y'a des gens, j'veux dire avec qui on sent qu'il y a une grosse ambiance pesante quoi, qu'ils sont un peu verts, vraiment, que le regard est insistant et du coup moi, j'ai pas envie de traîner. Ça va pas partir en paroles ou aux gestes mais quand même, on sent qu'il y a un truc et qu'on n'a rien à faire là. C'était la leur, leur déchetterie, et du coup leurs bonnes affaires.* Extrait de l'entretien avec Kelly du 27 avril 2011.

53 *Parce qu'ils ont ce côté aussi, voilà, ils ont l'impression que les gens qui font un peu blancs... bah aussi pour eux, c'est des paysans. Voilà, on est des gens à manière, qui ont de l'argent euh... et qu'on n'a rien à foutre là ! Donc j pense que Miķe (issu de la communauté des gens du voyage), il a juste à lui faire un peu passer le message que c'en est pas un, qu'il est de chez eux, et ça sert à rien qu'ils viennent chercher des emmerdes, parce que ça marchera pas avec lui quoi !* Extrait de l'entretien avec Kelly du 27 avril 2011.

54 *Mais la concurrence, tu vois tout de suite, c'est visible tout de suite si tu veux. Tu piques leur matos. Pis même, d'un point de vue déontologique si tu veux, je sais qu'ils ont que ça pour vivre, ces gens-là. Donc moi qui suis pas à plaindre, j'veux dire même si, voilà moi je vis avec le RMI en gros euh Voilà moi, j'ai moins besoin qu'eux. Qu'est-ce que je vais aller leur piquer les choses () J'y vais plus moi par passe-temps (rires), voilà, on va dire ça comme ça. Plus que passe-temps parce que pour moi c'est une activité comment dire, comment je pourrais dire ça ? Enfin j'y prends du plaisir.* Extrait de l'entretien avec Michaël LATCHMER du 12 octobre 2010.

55 Année à laquelle la Roumanie entre dans l'union européenne et facilite la circulation des Roms roumains et des bulgares.

pour la revente, ce qui les positionne en concurrence directe avec les gens du voyage déjà en place⁽⁵⁶⁾. Dans ces déchetteries rurales, cette rivalité, loin d'être larvée, s'exacerbe par la flambée des cours des métaux⁽⁵⁷⁾.

Mon rat des villes a détalé, laissant au cœur de cette réflexion, son comparse esseulé. Défait de son costume champêtre, une curiosité pour sa petitesse semble encore l'y retenir. Son insignifiance peut-elle produire du sens ? Je gage d'abord sur l'idée de proportion. La petite taille de l'animal contraste avec la masse détritique, comme une évocation signifiante de notre propre échelle par rapport à un phénomène devenu problématique. D'aucuns parleraient, pour imaginer cette démesure, de société *émétique*⁽⁵⁸⁾, une notion négative qui souligne notre incapacité à contrôler nos déchets. La lame de fond soulevée par cette peur de l'engloutissement, anime et motive la multitude des usagers à jouer le jeu du tri.

Si l'on veut bien se mettre dans la peau du rat, ce volume démesuré est aussi source de subsistance et même davantage, pour peu que l'on fasse preuve d'inventivité. Il renvoie à l'univers bien plus captivant qu'angoissant des *Borrowers*⁽⁵⁹⁾. Imaginés par Mary NORTON, ces êtres minuscules chipent en si petites quantités que personne ne s'en aperçoit et ne se doute de leur existence. Ils évoluent dans un monde hétéroclite fait d'objets détournés. Cette série romanesque britannique, du genre *fantasy*, destinée à la jeunesse et plusieurs fois adaptée au cinéma⁽⁶⁰⁾, est reprise en 2001 par Hiromasa YONEBAYASHI. Son film d'animation⁽⁶¹⁾ dépeint avec poésie la vulnérabilité, la dépendance de ces êtres vivant en marge et l'ingéniosité d'une humanité minuscule. J'y vois l'allégorie de ces périphéries sociales fondant tout ou partie de leurs existences sur le principe de la récupération.

56 Bédou, ex-récupérateur officieux sur La Tournerie et issu de la communauté des gens du voyage : *J'avais vous dire franc, c'est pas toujours pour parler des mêmes mais bon, j'ai eu quelques fois affaire à des gens du voyage, des ferrailleurs quoi, mais le plus qu'on a été emmerdé, c'est les Roumains (...)* Ah bah les Roumains. Déjà c'est une langue que t'arrives pas à comprendre et puis, ils parlent français quand ça les arrange, c'est surtout ça. Ils sont malins les Roumains. Extrait de l'entretien avec Bédou du 14 septembre 2009.

57 *Y'a une guerre des territoires entre eux. C'est très impressionnant, très impressionnant. (...) Ça va jusqu'à la violence. Nous on l'a vu ce type de violence. C'est j'arrive ! Je suis le premier arrivé, voilà si tu ne dégages pas c'est les copains qu'arrivent. On l'a vue ça cette violence entre je dirais les, ceux qu'on appelle les Roms et les gens du voyage. Les gens du voyage, ils sont sur le territoire. (...) C'est vraiment des gens sédentarisés qui habitent souvent le village même, qui sont connus dans le village et qui vivent de ça, donc y'a une réelle concurrence entre eux surtout avec la flambée des métaux actuellement et ça va vraiment jusqu'à la violence.* Extrait de l'entretien avec Charles-Edouard RON, salarié d'une filière de récupération.

58 *Émétique* désigne ce qui provoque le vomissement et par métaphore les sociétés dites du rejet telles que les sociétés de consommation (HARPET, 2013).

59 MARY, NORTON, *The Borrowers*, 1952 traduit par Anne Green en 1957, *Les Chapardeurs*, Paris, Plon. La série compte également *The Borrowers Afield* (1955), *The Borrowers Afloat* (1959), *The Borrowers Aloft* (1961) également traduits en français par Anne Green : *Les chapardeurs aux champs* (1982) - qui nous intéresse tout particulièrement -, *Les chapardeurs sur l'eau* (1982), *Les chapardeurs en ballon...*

60 *The Borrowers* de MARY NORTON ont été librement adaptés en 1992 par JOHN HENDERSON et en 1997 par PETER HEWITT.

61 *Arrietty, le petit monde des chapardeurs*, YONEBAYASHI, HIROMASA, Studio Ghibli, 2001.

Après ces considérations d'échelles, j'ai cru que mon rat allait disparaître. Mais il est resté lové dans mes pensées, avec son museau pointu, son corps renflé et sa longue queue écaillée. Inutile de l'ignorer, car au fond, je sais ce qu'il réclame : que j'en termine avec lui, que j'aïlle au bout de mon examen. En la matière, ce n'est pas tant le rat le problème, car après tout, un rat n'est qu'un rat. Seulement ici, mon rat est bien plus que cela. Il est le visage de la récupération, le visage des récupérateurs. Inutile encore de me retrancher derrière la vision ou les mots de tel ou tel interlocuteur, de tel ou tel auteur, c'est moi seule qui ai « incidemment » fait cette association⁽⁶²⁾. Une offense méprisante ? Le rat n'est-il pas la bête immonde⁽⁶³⁾ symbolisant *la médiocrité et l'univers sordide de la combine* (THOMAS, 1993 : 31). *Le rat, insatiable fureteur est aussi considéré comme un voleur (...) il est comme tel associé à la notion de vol, d'appropriation frauduleuse des richesses*⁽⁶⁴⁾. Annibal FRIAS rend plus doux l'acide remord qui subitement m'assaille, affirmant que l'étude des déchets *ne peut se passer de l'imaginaire et des affects qui les enveloppent* (2004 : 368). Considérons ce lapsus autour du rat-récupérateur comme un nouvel incident signifiant de l'enquête et cherchons à savoir de quel sens, il peut être producteur.

Réellement, et aussi fantastiquement, il existe des traits identiques entre les hommes et les rats (...) ce qui facilite la projection de nos propres fantasmes sur cet animal, lui attribuant nos propres tares pour mieux nous en déculpabiliser, et qui pourrait bien expliquer la haine qu'on lui voue, tant il est vrai que l'être détesté n'est pas le totalement autre mais le presque soi (THOMAS, 1993 : 34). Mon rat, pourtant, ne m'inspire pas de haine. Il s'agit plutôt d'un intérêt un peu indiscret, d'une fascination très légèrement dégoûtée mais entraînant. Mon rat réveille en moi une sorte de frêle joie subversive. Ce doit être lié à son attrait irrésistible pour les lieux de déchets. Lorsqu'il s'ouvre et voisine avec les immondices, je reste sur le seuil. Bien que tentée d'aller au-delà, me voilà comme paralysée. Je réalise alors le pourquoi de mon impossible observation participante avec ces récupérateurs. Pour moi, elle passe juste là, la limite lentement construite *de la souillure*⁽⁶⁵⁾. Et, impossible de m'en défaire. Mon rat, lui, n'en a cure. C'est ce qui, par

62 Nous repoussons l'émotion de toutes nos forces et elle nous envahit malgré nous. Une description phénoménologique de l'émotion se doit de lever ces contradictions (SARTRE, 1939 : 29).

63 Cyrille HARPET indique que le monde est mundus par opposition à l'immundus « sale, malpropre, négligé, obscène ». Louis-Vincent THOMAS parle d'humanité inversée : les rats ne seraient-ils pas la copie inversée de l'homme ?

64 Extrait du *Dictionnaire des Symboles*, CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain, Éditions ROBERT-LAFONT, Paris, 1982, p.801-802.

65 Voir DOUGLAS, Mary, *De la Souillure*, 1967, Éditions la Découverte et Syros, Paris, 2001 mais aussi ELIAS, Norbert, *La civilisation des mœurs*, 1969, Calmann-Lévy, Paris, 1973.

procuration, me ravit chez lui : la possibilité de s'affranchir. Dans sa bauge interdite, il se complaît et résiste vaillamment aux effluents d'une civilisation hygiéniste, sécuritaire et morale⁽⁶⁶⁾. Sa traque permanente et vaine, n'interroge plus vraiment. Le parasite est devenu ordinaire et la misère irréductible. Mais mon rat caricature, idéalise, rêve et angoisse, ramasse sur lui-même puis emmêle impressions, intuitions, idées, faits et raisons. Ce qu'il faut désormais éclaircir, c'est la manière dont les récupérateurs eux, *se pensent vis-à-vis de ces matières* (JEANJEAN, 2006) ; le sens qu'ils donnent à leurs récupérations, *à la position qu'ils occupent*.

Sur cette question, Kelly est plus particulièrement diserte. Elle n'est pas issue, au départ, d'une famille de voyageurs, ni même adepte de récupération. Son mode de vie tient de l'acculturation. C'est initialement celui de son compagnon. Depuis qu'elle m'a vue passer dans le village, sous ses fenêtres, avec ma famille en peloton cycliste parfaitement casqué, elle me considère comme appartenant à la catégorie des *tirés à quatre épingles*⁽⁶⁷⁾. Son besoin d'explicitier ces points tient à cette image propre que je lui renvoie. Elle éclaire ces aspects qu'elle suppose éloignés de moi et dans une certaine mesure, peut-être, tente-t-elle de les rendre légitimes à mes yeux comme aux siens. Elle évoque fréquemment sa déstabilisation face au sentiment de rejet dont elle pourrait être l'objet de par son mode de vie.

Kelly. – On a encore cette étiquette collée au village : on est les manouches qui ont la cour dégueulasse. Au début, ça me gênait parce que j'avais toujours reflété une image très propre sur moi.

Dans sa pratique de récupération, que l'on peut qualifier de familiale, les enfants bricolent et jouent dans la déchetterie avec des déchets triés en leur état d'impureté potentielle ou avérée.

Kelly met à tremper, passe à la javel les objets récupérés, ne donne pas certains trucs aux enfants. Le

66 Sabine BARLES explique comment les hygiénistes au XX^e siècle, en voulant s'attaquer au fléau de la tuberculose qui sévit alors en France vont poursuivre deux idéaux : la suppression du chiffonnage et l'éradication des rats. Une des innovations efficace sur ces deux fronts sera d'ajouter aux poubelles un couvercle (2005 : 212). Sur la déchetterie de Legé, Lauren COIFFARD indique : *Autre problème mis à jour récemment, la présence croissante de rats et autres animaux parasites. L'élimination de ces nuisibles demanderait à avoir lieu le plus tôt possible. Elle pourrait en effet entraîner de graves problèmes* (2004 : 57). Les rats sont traités par le gardien tout au long de l'année avec du poison. Concernant la récupération, le principe de la benne à couvercle est en application pour l'espace ferraille.

67 Kelly avait évoqué lors de l'une de nos conversations cette première impression qu'elle avait eue de moi. À propos de la déchetterie, des années plus tard, elle précise sur les *tirés à quatre épingles* : *C'est rare de voir quelqu'un tiré à quatre épingles, qui est vraiment, voilà, parce que justement ils ont ce côté où la déchetterie, c'est ouvert quand c'est pour jeter et c'est aux heures ouvertes, et puis je pense que ça ne leur viendrait même pas à la tête de se dire : Qu'est-ce qu'il y a de jeté à la déchetterie le dimanche ? Voilà, parce que des fois bah oui, faut aussi sauter les portails et tout donc je pense que ça leur prendrait pas l'idée d'aller essayer d'escalader les portails et tout histoire de voir qu'est-ce qu'il y a, quoi !* Le fait est que cette description me correspond assez justement. Il me faut bien l'admettre, je suis une *tirée à quatre épingles*, une catégorie que je considère désormais comme l'envers de *mon rat des champs*. Extrait commenté de l'entretien avec Kelly du 27 avril 2011.

nettoyage marque l'acte d'appropriation et n'a lieu que lorsque cela est matériellement possible, c'est-à-dire à la maison. Elle devient impérative quand l'objet est officiellement adopté. Kelly positive sa situation, revendique son nouveau mode de vie autant qu'elle le subit⁽⁶⁸⁾.

Kelly. – Je sortais d'une famille où y'avait de l'argent où voilà : c'est jeté, c'est jeté. C'est sale. Ça ne se récupère pas : Oh ! mon Dieu ! On ne touche surtout pas. Voilà et même je pense qu'on était des gens qui jetaient assez facilement. On ne savait pas réparer donc pourquoi se compliquer la vie ? On jette, on rachète : très simple !

À la facilité de l'acte d'achat elle préfère désormais l'acquisition moins immédiate, plus exigeante de la récupération. Elle stigmatise la vision simpliste et réductrice du consommateur : *C'est jeté, c'est sale*, et valorise la capacité du récupérateur à prolonger la vie des choses, à voir les potentiels cachés des déchets.

Longtemps érigée en vertu économique, à réactiver d'urgence en temps de crise, la consommation se doit aujourd'hui d'être éthique et abstinent, attentive à la planète ou à la condition des producteurs. La modération est alors mieux perçue que l'affichage d'un luxe extravagant. Effet ou non du discours ambiant, cela lui donne les moyens de revendiquer ce mode de vie, de se le rendre acceptable et valorisable.

Kelly. – Les petits, on ne leur a jamais appris, je ne sais pas, on ne leur a pas dit de crier sur tous les toits : sois en fier ! Mais si on te demande : ça vient des bennes.

La proximité avec les déchets triés apparaît comme un moyen de se mithridatiser vis-à-vis de la société de consommation, de la vanité du luxe. Pourtant certains propos viennent légèrement nuancer l'efficacité du remède. De discrets relents consuméristes en attestent⁽⁶⁹⁾. C'est toute la difficulté de se frayer un chemin à travers des habitudes mais aussi une jungle morale qui sédimente les discours des vices et vertus de la consommation, de la récupération. Le désir s'exprime de ne renoncer à rien vraiment, de tenter la conjonction du chic et sale, de chercher à tout optimiser : limites économiques, envies, valeurs morales.

Mon rat, cette fois, m'a bien glissé entre les doigts. Il surgit n'importe où et se montre souvent insaisissable, mais il *cherche seulement à exprimer sa force, sa puissance constrictive et sauvage : la vie peut-être ?* (THOMAS, 1993 : 64)

68 *En soi voilà, c'est pas parce que l'on a que des chaises dépareillées de la déchetterie que c'est pas propre. C'est propre. C'est juste que bah voilà pour l'instant on n'a pas l'argent pour faire, donc on fait avec ce qu'il y a.* Extrait de l'entretien avec Kelly du 27 avril 2011.

69 *Et c'est vrai que mes sœurs, justement, qui étaient un peu plus à principes, bon à la fin, elles se sont prêtées au jeu et elles ont accepté les fringues que je leur donnais des miens, qu'étaient trop petites, parce que oui, ça a beau venir des bennes, une fois que c'est lavé, t'as vraiment des choses de marque, de bonne qualité, qu'étaient vraiment propres quoi, donc c'est vrai qu'on était contentes des fois, on repartait avec tous nos sacs : génial!* Extrait de l'entretien avec Kelly du 27 avril 2011.

*Ce que j'ai remarqué en les filmant, c'est que chacun glane seul
contrairement aux pâtures d'autrefois.*

Agnès Varda

Extrait du film *Les glaneurs, la glaneuse* d'Agnès VARDA.

3. LA DÉRÉLICTION

La figurine fait la planche sur la mare. Elle se cogne, arythmique, sur le petit rivage terreux et pentu. Selon le ressac qu'orchestre le vent, tantôt elle heurte le bord et se souille, tantôt elle regagne l'onde et se rince. Ses yeux, peints en noir et cerclés de lunettes rouges, fixent le ciel. L'infructueux lessivage aura duré tout l'hiver. Cependant, ses couleurs ou son sourire n'en sont en rien altérés. À la joyeuse épave s'agrègent de modestes débris végétaux, feuilles, brindilles, mousse. Parfois, l'ensemble dérive. Il emprunte des *chemins qui ne mènent nulle part* (HEIDEGGER, 1950, 1986). Sur sa partie exondée, la silhouette de plastique arbore un chapeau. Celui-ci se veut « de paille » et coiffe un semblant de chevelure châtain, bouclée. Il n'y a pas de doute, il s'agit de Marie, ou plutôt de l'un de ses milliers de clones. Le personnage Fischer Price des *Little Peoples*, vagabonde à des lieues du rayon des jouets 1^{er} âge. Marie, le produit, est consommé. Son unité avec ses jeunes propriétaires a perdu sens et cohérence. Les enfants ont grandi, voilà Marie abandonnée. Sa dérélition⁽⁷⁰⁾ effleure les forces combinatoires à l'œuvre dans le déchet, celles de l'objet et de l'être jetés.

70 **Dérélition**: n.f est emprunté (v.1525) au latin *derelictio* « abandon » (Cicéron), dérivé du supin *derelictum* de *derelinquere* « abandonner complètement, délaissier ». Ce verbe est un composé intensif en *de-* de *relinquere* « abandonner, laisser en arrière » (relique). Le mot français, introduit au sens général d' « abandon », est surtout employé, dans un langage religieux ou littéraire, pour désigner un état de solitude morale, un « abandon de Dieu » (1606, Saint François de Sales) in *Dictionnaire historique de la langue française*, REY, ALAIN (sous la direction de), Paris, Dictionnaires LE ROBERT, 1998.

Au regard du livre II du Code civil⁽⁷¹⁾, ordonné par les notions de bien et de propriété, le déchet est à considérer comme *res derelictae*⁽⁷²⁾. Les biens sans maîtres sont susceptibles d'appropriation par ceux qui les récupèrent, pourvu que l'abandon soit effectif et son intention manifeste. La désaffiliation progressive de Marie ne s'est pas - ou pas encore - concrétisée par un acte de rejet revendiqué. En outre, elle séjourne sur cette portion d'espace difficilement accessible d'un jardin privé. Pour quelqu'un d'extérieur, la récupérer reviendrait à la ravir à ses propriétaires. Tombée en déshérence, sa flânerie la promène dans les limbes de notre univers familial⁽⁷³⁾. Sa déambulation se soldera peut-être par une vente sur le marché de l'occasion, un don à un autre enfant ou, si elle en était jugée indigne, par son dépôt dans l'espace « tout-venant » de la déchetterie⁽⁷⁴⁾. Selon toute vraisemblance, notre benjamine s'y opposera, farouchement animée par une fascination et un attachement aux restes, par la sensation d'intégrité qu'ils lui procurent. Au cœur des scénarios auxquels les enfants ont pu l'intégrer et auprès de nous, Marie s'est comme chargée d'humanité (MATTÉOLI : 2007). *La valeur spectrale de l'objet me ramène à ce que je suis, ou plutôt ce que je ne suis plus. Ce que je ne suis plus qu'à travers un objet, devenu reste, objecte au monde la disparition et l'oubli. Rendant ainsi présent ce qui est absent. Comment nommer ce pouvoir de résurrection ? Un souvenir* (DUBARY, 2011 : 89). Si d'aventure, le petit personnage poursuivait sa course jusqu'au tout-venant et qu'une personne l'y récupérerait, elle serait alors *un souvenir repris aux autres et que l'on fabrique pour soi* (DUBARY, 2011 : 89).

La société de consommation encourage et normalise la désaffection matérielle (PACKARD, 1962) et la gestualité du jeté⁽⁷⁵⁾. Pour le récupérateur, le geste du consommateur est à la fois nécessaire et antagoniste au sien. *Jeter des détritiques semble présupposer une direction vers le bas : la poubelle ou la terre. Tandis que ramasser implique un mouvement spatial de la main*

71 Art.714.

72 *Derelictae*: f.pluriel de derelictus, part. passé du verbe. Sens : abandonner complètement ; plus fort que le verbe simple *relinquere* qui a donné en français : relique, reliquat. Le préfixe « de- » dans le verbe lui donne un sens plus fort : cf. en français *passer* et *dépasser*, *peindre* et *dépeindre*. En anglais, le terme *derelict* formé sur le latin signifie une épave qui n'appartient à personne. Les *res derelictae* sont des choses abandonnées pour ne plus être reprises, elles ne sont pas oubliées. *L'objet jeté n'est pas seulement un « reste » parce qu'il est abîmé ou déformé. N'étant plus une marchandise consommable, il intègre le registre du « n'importe quoi » car il est dépourvu d'intérêt et d'individualité. Vis-à-vis du droit les déchets sont des rerum derelictae : des choses abandonnées, distinctes des rerum propriae. La polysémie du mot « propre » est ici suggestive : s'il désigne une appartenance avec un propriétaire (re)connu, il concerne aussi le soi identitaire, la propriété ou l'affiliation ; le « propre » se rapportant quant à lui à la nature d'une chose* (FRIAS, 2002 : 102,103).

73 Ici, la mare est comparable au grenier dont parle Octave DUBARY en tant qu'*espace sursitaire* (2011 : 5).

74 La question de la désaffiliation des jouets est au cœur du synopsis des films d'animations *Toys story*, *Toys story 2*, *Toys story 3* des studios Pixar et Disney.

75 *Les objets actuels abandonnés, jetés ou délaissés, s'inscrivent dans une économie homogénéisante de la marchandise et du prêt à jeter* (FRIAS, 2004 : 374).

du bas vers le haut, lui-même commandé par l'idée que la chose, là, sur le sol (est-elle « à » ou « par » terre?) était tombée et qu'elle n'y était pas à sa place (FRIAS, 2002 : 90,91). La société de consommation (BAUDRILLARD, 1970), conçoit des objets obsolètes et revendique la conception de produits jetables. En les achetant⁽⁷⁶⁾, le consommateur se fait rouage de perspectives prédéfinies. Le déclassement du produit en déchet est inscrit dès sa conception. Vis-à-vis de cette finalité lapidaire et irrévocable, l'achat se réduit en définitive à une vague participation. Une fois le produit utilisé, que peut décider le consommateur d'autre que de jeter ? C'est contre cette pesanteur fataliste, ces considérations hâtives et cette responsabilité à demi consciente d'elle-même, que s'insurge Yves BERNARD :

Yves BERNARD. – Qui décide que c'est un déchet ? Et c'est ma hantise, je ne veux pas dire presque toutes les nuits, mais c'est vraiment mon... Je vis avec ça quoi. Qui décide par rapport à cet abus de produits qui est balancé, par rapport à... Qui peut décider que c'est un déchet ?

Ainsi s'étend le champ de sa préoccupation soucieuse⁽⁷⁷⁾. Ses interrogations viennent, de fait, ourler une certitude : *On ne jette pas parce que c'est un déchet, mais c'est un déchet parce que l'on jette* (FRIAS, 2000). Yves partage cet entendement avec de nombreux récupérateurs. Il est au fondement de sa pratique de récupération et de son existence. Mais d'où lui vient l'acuité de ce discernement ? Comment s'est-il forgé cette conviction de mauvais procès du déchet, de culpabilité qui s'ignore d'un jugement rapide, des conséquences avec lesquelles il se doit de composer ?

Selon HEIDEGGER, l'homme manifeste toujours une certaine compréhension spontanée de ce qui l'entoure comme de son être propre (GREISH, 1994). L'abandon de l'objet fait-il écho à sa propre solitude, à sa propre insignifiance ? Abandonner suggère un manquement, une obligation défectueuse, un devoir en faute. Être issu ou appartenir à des périphéries

76 Une frange réfractaire de la masse des consommateurs va refuser d'acquiescer ce type de produits.

77 Sur ce point notamment, il est intéressant de faire un parallèle avec le dasein qui, ontologiquement compris, est souci (HEIDEGGER, 1938).

sociales, vivre l'exclusion d'une quelconque manière⁽⁷⁸⁾, se savoir ou se croire rejeté⁽⁷⁹⁾, ne favorisent-ils pas une ontologie de la déchéance ? Mises à part les pratiques de récupération occasionnelles, les existences organisées autour de récupérations portent comme une évidence que ni l'homme, ni l'objet, ne choisissent le lieu ou la manière de s'inclure dans le monde. Confronté à cette irrécupérable évidence, une résolution, une révolte, un dépassement ou une disposition, comme on voudra bien l'appeler va critiquer l'affirmation vaniteuse de déchéance posée sur les êtres et les choses.

De ce doute émis, jaillit une source de possibilités ouvertes, l'advenir d'êtres et d'objets jetés. La récupération réanime ou réinvente la valeur spectrale ou fonctionnelle des objets. Geste inverse du jeter, elle va du bas vers le haut et, sans défaire le jugement posé, invente d'autres occurrences. Elle transmue la déchéance en potentialités. Ce faisant, la récupération concrétise en bien-fondé l'éprouvé du récupérateur. Elle est aussi une forme d'auto-conviction, de preuve sans cesse réitérée que le déchet n'est pas que ce que l'on croit. À la faveur de cette analyse, une autre parole d'Yves superficiellement comprise comme une poésie ésotérique, s'est dé faite de sa part sibylline :

Yves Bernard. – Le déchet est déjà pour moi une lumière de quelque chose, de communication, de quelques instants.

Le récupérateur ne renie pas pour autant le déchet. C'est un point de départ, un état initial à partir duquel il fabrique du sens et propose un autre regard sur le monde⁽⁸⁰⁾. La déchéance est une matière première, lui permettant de vivre matériellement mais aussi de penser, de se penser ou bien encore de s'émouvoir. Le déchet est le témoin d'un monde disparu, évocateur de ce que l'homme a perdu ou de ce qu'il a encore à perdre. Le déchet c'est l'indifférence ordinaire, évocatrice de sa condition commune et précaire. Le déchet est le fondement nécessaire de son ipséité⁽⁸¹⁾.

78 *Bas/haut ne sont pas seulement de positions relatives et des directions contraires. Ces termes renvoient en même temps à des aspects hygiéniques, éthiques et esthétiques. Ils s'inscrivent au sein d'un ordre social, naturalisé, qui met en relation le propre et le sale, le bien et le mal, le beau et le laid. Le « bas » véhicule une image de chute ayant même origine que le mot déchet. Cette chute peut avoir une valeur sociale (« se ramasser » équivaut à un échec), économique, religieuse ou morale. La déchéance est marquée par les termes « déchet », « épave », « débris » (FRIAS, 2002 : 91).*

79 Kelly se sent mise au ban du village de par son statut par alliance de personne appartenant à la communauté des gens du voyage. Yves, quant à lui, lorsqu'une interaction lui renvoie une forme de subsidiarité profère cette phrase : *Toute ma vie j'ai gêné, même ma mère j'ai gêné.* Je l'ai entendue à plusieurs reprises, lorsque j'étais amenée à écouter notre discussion au bureau pour répondre au téléphone, partir en rendez-vous... Yves me réécrit son leitmotiv dans sa formulation précise, à ma demande, par un mail daté du vendredi 1^{er} février 2013. Michaël LATCHMER se considère aussi comme un exclu économique, même s'il hiérarchise et place les gens du voyage comme étant plus dans le besoin que lui.

80 À propos du Dasein, LÉVINAS (1988 : 83) écrit : *L'existence-jetée comprend cette existence comme une possibilité qu'elle saisit.*

81 L'ipséité est ce pouvoir d'un sujet pensant de se représenter lui-même ; ce qui fait qu'un être est lui-même et non pas autre chose.

L'espace détritique est le lieu hors du commun mais d'un commun qui n'existe déjà plus. Il est simplement défini loin des espaces collectifs. Mais il correspond peut-être à l'ultime « mise en commun » des choses, une mise en commun par abandon et dégageant. L'espace détritique est un lieu de non mémoire, des autres, de soi, du temps, de l'histoire. L'espace détritique est le lieu du non-dit, non pensé, non donné, non situé. Il est l'ailleurs radical et insondable (HARPET, 1998 : 242-243). Cyrille HARPET définit ainsi l'espace détritique. La *mise en commun par abandon* est, selon lui, une participation au *Euzein*, le vivre heureusement⁽⁸²⁾. La loi du 15 juillet 1975 va inscrire le déchet dans le droit moderne français de protection de l'environnement et des économies de matières et d'énergie. Elle définit un cadre réglementaire quant aux conditions de production, de stockage, de collecte, d'élimination et de valorisation des déchets. La déchetterie ou *Installation classée pour la protection de l'environnement*, va permettre la gestion de ces biens abandonnés dans un espace clos, privé. La collectivité n'est pas à proprement parler propriétaire des déchets jetés, mais elle en devient responsable ainsi que de l'espace déchetterie. Elle sera donc jugée fautive si quelqu'un s'y blesse ou si les déchets jetés sont à l'origine d'une pollution. L'abandon du déchet, de ce fait, devient très relatif et sa libre appropriation également.

La gestualité du trier, loin d'éradiquer celle du jeter, veut poser les jalons de l'effet « end of waste⁽⁸³⁾ ». Pour parfaire la cohérence de cette « nouvelle ère » et boucler la boucle d'une économie circulaire, les législateurs permettent⁽⁸⁴⁾ la sortie du statut de déchet de certaines matières. Cette disposition du déchet devenant ressource allège sensiblement les contraintes réglementaires applicables et veut dynamiser le marché des matières recyclées. Elle est un signe fort pour les industriels. Aucune barrière administrative ne devrait maintenant les empêcher de concevoir les technologies permettant de rendre utilisables tout type de déchets. *Ce processus de réemploi, par quoi la « matière » intègre une nouvelle « forme » d'objet et un autre cycle de vie, dissocie ce qui jusque-là était lié : les détritiques et le rejet, d'une part, les déchets et les restes inemployables, d'autre part* (FRIAS, 2004 : 370). Le déchet n'en est plus un. Il est ressource. Sa responsabilité

82 Aristote dans *La Politique*, 7, 13, emploie ce *vivre heureusement*. εὐζην en tant que verbe employé seul n'existe pas ; mais on trouve une expression composée d'un adverbe et d'un verbe.

83 Ou « fin du gaspillage ». La lutte contre le gaspillage, nous dit Octave DEBARY (2011 : 81) *est la seconde morale d'une économie commuée en écologie, une fois ses biens devenus des restes. La culpabilité d'une conscience non citoyenne guette celui qui réserve un mauvais traitement à ses déchets ménagers. Rien ne se perd.*

84 Arrêté de la Cour de Justice de l'Union Européenne du 7 mars 2013. <http://curia.europa.eu/juris/document/document.jsf?text=&docid=134608&pageIndex=0&doclang=FR&mode=lst&dir=&occ=first&part=1&cid=678510>

et sa gestion sont confiées aux collectivités et aux industriels. Aux yeux du législateur et des édiles, la déchetterie n'est pas, ou de moins en moins, un lieu de déshérence. Sans *res derelictae*, il n'y a pas, juridiquement, d'appropriation possible. La perspective programmatique à laquelle concourt la déchetterie, est oublieuse des autres possibles qu'inventent les récupérateurs et ignorante de la matière bonne à penser que sont les déchets.

Marie ne flotte plus. La regarder ainsi faire semblant de se noyer, a fini par me déranger. Je me suis donc employée à la récupérer. Désormais, ses lunettes et son foulard rouge égayent discrètement mon bureau. Installée sur une étagère, à son tour, elle me surplombe et contemple ma propre déréliction. Telle une épine douce-amère éraflant l'ordinaire, elle semble vouloir témoigner de mon manque habité. La suite, je l'ignore autant qu'elle.



MARIE DES LITTLES
PEOPLES – LA PETITE
FIGURINE FLOTTANT
DANS LA MARE DE NOTRE
JARDIN PRIVÉ ET SA
NOUVELLE VIE APRÈS SON
SAUVETAGE.

FANNY PACREAU © 2013.

Quand la machine patine, c'est bon pour le glaneur.
Agnès Varda

Extrait du film *Les glaneurs, la glaneuse* d'Agnès VARDA.

4. LA RÉHABILITATION

Aujourd'hui⁽⁸⁵⁾, Émilia JARD a étendu son linge dehors. Elle goûte ainsi, le temps du jour qui l'enveloppe, les tissus humides, lourds et mous dans ses mains, ce petit picotement - parfois - sur ses doigts gercés, le parfum froid et sucré de la lessive, l'étendage et sa chorégraphie de gestes inévitables : se pencher, se redresser encore et encore, la petite résistance de la pince à linge entre son index et son pouce, la tension du fil sous le poids des habits, l'ouvrage unique et coloré de linge aligné. Après la besogne du soleil et du vent, elle reviendra. Leur odeur aura imprimé les vêtements et affadit les effluves de lessive. Par une nouvelle danse mécanique, elle reprendra au fil et aux épingles, des textiles secs, raides et allégés. La matérialité de l'existence interroge ses sens. De petits plaisirs sciemment provoqués, emplissent son quotidien. Émilia façonne ainsi son ordinaire⁽⁸⁶⁾. Sa récupération assidue à la déchetterie recèle des mêmes appétits : surprendre le vif, faire l'expérience de minuscules confrontations sensibles. Là-bas, il est aussi question de matières, de couleurs, d'odeurs, de sensations à ranimer. Ses récupérations s'inscrivent à rebours de l'intention intellectualiste et savante d'un collectionneur parce qu'elles s'enracinent dans une sagesse commandant de soustraire les êtres et les choses à l'indifférence (FRIAS, 1999 : 235) et dans l'évidence qu'au cœur de l'infime gît la vie.

C'est entendu, Émilia m'autorise à photographier ses déchets réhabilités. Nous commençons par le jardin. Tout ici cohabite avec un charme étrange et certain. La marche lascive d'un petit félin borgne réplique celle de ses sept autres chats de gouttière. Une oie de Guinée, vigilante, cacarde à notre passage dans une basse-cour mi-ornementale, mi-traditionnelle ; le

85 Référence à ma visite du 28 avril 2013 à son domicile pour y photographier ses déchets réhabilités.

86 Pour ERIC CHAUVIER : *L'ordinaire, c'est ce qui peut vaciller, s'effondrer, être dissonant. Contrairement au quotidien, qui peut être très mécanique, qui est un processus d'accoutumance, d'habitudes très réglées* (Le Monde, 11 février 2011).

foisonnement de plantes et d'objets, d'ici ou d'ailleurs, brouille un peu ma lecture, mais elle, connaît toutes les cachettes. Tout ici a une place, rarement définitive néanmoins. Il faut que les choses voyagent. Donc, prière de ne rien figer. Ce serait aller contre la vitalité du vivant. De ce fait, certaines de ses réhabilitations me sont inaccessibles. Elles poursuivent ailleurs leur seconde vie.

Réhabiliter consiste à *remettre en état* ou encore à *rétablir dans l'estime* (REY, 2006: 1671-1672). L'un et l'autre vont parfois de pair, mais il n'y a en cela rien de systématique⁽⁸⁷⁾. Trouver un nouvel usage à cette caisse de bois suffit à la disculper de sa mise en déchet. Émilie en fera ici, un pondoir pour ses poules et là, un bac pour ses fleurs. Les plantes, justement, lui inspirent nombre de récupérations. Le laurier-sauce fait racine dans une bassine en zinc et son thym séjourne, plus classiquement, dans une potée en terre cuite⁽⁸⁸⁾. Dédaignant le désaveu de pots de conserve, de jouets plastiques ou de paniers d'osier encore fonctionnels, elle les réengage dans leur fonction première, en contrepartie d'une mise au propre. Un garde-manger attend, quant à lui, sa réparation dans l'appentis. *Recueillir un débris, avec l'enchaînement des diverses opérations que cette action suppose, tend à « élever » sinon le sujet de l'action, du moins l'objet de l'élection* (FRIAS, 2004: 370).

Sa maison, Émilie aime la peupler d'objets ayant vécu et se satisfait qu'un peu de dérangement les accompagne⁽⁸⁹⁾. C'est une manière d'échapper à une certaine standardisation. Elle cultive, revendique même, *ce désir de distinction dans une société de la reproduction où tout se fabrique en série, à l'identique* (DUBARY, 2011: 79). Ces déchets, objets, altérés, abandonnés, se laissent facilement interpréter⁽⁹⁰⁾. Ils *ouvrent une profondeur dans le présent, représentent un fantastique tapis dans le quotidien* (DE CERTEAU, 1994: 192-195) par *l'histoire*⁽⁹¹⁾ *que l'on pense voir en eux, que l'on projette sur eux* (DUBARY, 2011: 7).

87 Le chat borgne ne pouvant être « remis en état » pour être rétabli dans l'estime, sera prestigieusement nommé *Albator*, en référence au héros « élégamment mutilé » de la série télévisée d'animation japonaise : *Albator, le corsaire de l'espace*. Diffusée sur Antenne 2 dans les années 1980, cette série est inspirée du manga de Leiji Mastumoto, *Dai-Kaisoku Captain Harlock* de 1969.

88 En clin d'œil, on pourra qualifier « d'inspiration Madame FOURCHAITE » ce pot de fleur traditionnel en bon état.

89 Les cuisines « trop bien » rangées s'apparentent pour elle à des « cuisines de démonstration », des lieux sans vie.

90 À propos du patrimoine urbain abandonné, DE CERTEAU affirme : *Ces objets sauvages, issus de passés indéchiffrables, nous sont l'équivalent de ce qu'étaient certains dieux de l'Antiquité, les « esprits » du lieu comme leurs ancêtres divins, ils ont des rôles d'acteurs dans la cité, non pas à cause de ce qu'ils font ou de ce qu'ils disent, mais parce que leur étrangeté est muette, et leur existence soustraite à l'actualité. Leur retrait fuit parler □ il génère des récits et il permet d'agir – il « autorise », par son ambiguïté des espaces d'opération* (1994: 193).

91 Le philosophe Jacques RANCIÈRE dans *Les Noms de l'Histoire. Essai de poétique du savoir*. (1991: 11) écrit que *l'histoire désigne d'un même nom l'expérience vécue, son récit fidèle, sa fiction menteuse et son explication savante*.

Contrairement à ceux du dehors, les déchets réemployés dans son intérieur subissent inévitablement une réfection. Au cœur du foyer, rendre propre, fonctionnel et/ou esthétique s'avère plus impératif. L'opération domestique l'étrangeté et la sauvagerie du déchet. Sous le contrôle des yeux, les petites mains entrent en action. Elles brossent, récurent, démontent, poncent, réparent, ajustent, adaptent, peignent, « réassemblent »... La prise électrique d'une lampe est refaite à neuf, la façade d'un tiroir adaptée au meuble de la salle de bain, les chaises et étagères ripolinées, les valisettes nettoyées et harmonieusement disposées dans la scénographie décorative de sa chambre à coucher. *Les objets anoblis se voient reconnus une place et une sorte d'assurance sur la vie, mais, comme tout agrégé, moyennant une conformation à la loi de la réhabilitation, on les modernise. Ces histoires corrompues par le temps, ou sauvages, venues d'on ne sait où, on les éduque au présent. Préserver et civiliser l'ancien : faire du neuf avec du vieux. Les produits qui sortent de la restauration sont donc des compromis* (DE CERTEAU, 1994 : 195).

Contrairement au supermarché, les objets et matières de la déchetterie ont rarement une valeur immédiate. Éraflés, endommagés, cabossés, il faut alors les réparer ou les détourner de leur usage initial, leur inventer de nouvelles fonctionnalités⁽⁹²⁾. Nécessairement différé, le besoin ne peut gouverner seul le principe de récupération. Émilie stocke au-dessus d'une armoire l'armature métallique d'un abat-jour, sans trop savoir encore ce qu'elle en fera. Nombre de récupérateurs engrangent des objets déchus dans l'hypothèse d'un réemploi. Ils mettent à l'œuvre une logique de grenier. Cependant, tous les déchets récupérés ne seront pas réhabilités. Certains retourneront même d'où ils viennent. À la déchetterie, en l'absence d'inspiration immédiate, on peut se demander ce qui motive le repeneur à soustraire un déchet trié de sa destinée toute tracée. Pour Émilie, la récupération s'apparente à *la recherche des œufs de Pâques*⁽⁹³⁾. Une surprise l'attend mais elle ne sait ni quoi précisément, ni où exactement. Si elle trouve, c'est que quelque chose l'interpelle. Dès lors, on peut se demander *qui des deux choisit l'autre* (DUBARY, 2011 : 8) ? Lié à ses centres d'intérêts, elle développe, *un art de faire, à distinguer dans le tas « la bonne affaire », qui suppose le coup d'œil et une série d'opérations de triage renvoyant à une logique de classement*

92 Kelly m'explique ainsi : *Moi au début, je n'accrochais pas. Je trouvais ça juste crade d'aller se salir les mains, en gros dans la merde des autres quoi, puis de ramener des trucs qui marchaient pas. Je ne voyais pas l'intérêt : on en fait quoi, ça marche pas?! Je lui dis : Bon, si les gens l'ont jeté, c'est bien pour une raison, c'est que c'est foutu. Mais non, Monsieur Bricoleur donnait toujours une autre vie à la chose, puis j'y ai pris goût parce que je trouvais de la déco. Après on a eu les enfants, c'est vrai que l'on trouvait toujours des trucs, des jeux que (mon compagnon) arrivait à faire remarquer.*

93 Nouvelle déclinaison de la « caverne d'Ali Baba », c'est-à-dire une vision autre du déchet trié et du lieu de déchet que celle prévalant à la conception de la déchetterie. De toute évidence, plus que des déchets, Émilie voit des occasions à saisir. L'évocation des œufs de Pâques introduit la notion de plaisir enfantin.

et à des catégories aussi bien économiques, esthétiques que cognitives (FRIAS, 1999 : 209). Si Émilie et Madame FOURCHAITE repèrent avec une aisance toute particulière les pots de fleurs, Bédou, quant à lui, sait débusquer dans l'espace ferraille le cuivre des câbles, l'aluminium ou l'inox d'un escabeau estropié, le zinc d'une bassine ou la fonte d'une marmite⁽⁹⁴⁾. Michaël, en prise avec son refus absolu du gâchis, son être tout empli d'une volonté salvatrice, identifie le maximum de bonnes affaires. La réhabilitation est un plaisir, une tentation. Y céder est gratifiant pour le récupérateur. Par elle, il devient ce demiurge ressuscitant des carcasses d'objets.

La déchetterie, génère ses propres codes pour désigner sa part réhabilitable. Volontairement mis en exergue par des usagers, un *déchet-trié* peut s'exposer juste au-devant de l'espace bois ou tout-venant. Ce positionnement est l'ultime résistance à ce que la déchetterie garantit : commuer *l'objet-déchet* en matière. Placé ainsi, il semble faire un pas en avant du tas pour se manifester à un éventuel repreneur. Mais, ce soir ou demain, la pelle du maniscopique le compactera. Après tout, une pelle n'a pas d'états d'âme. Elle est là pour optimiser l'espace et les volumes à transporter. En attendant, l'ultime supplique, lisible de tous, peut aussi bien disparaître, happée par la convoitise d'un repreneur que faire fleurir autour d'elle les « réhabilitables » d'autres usagers. La mise en avant du déchet indique et invente un « espace réhabilitation » susceptible d'attirer de nouveaux dépôts⁽⁹⁵⁾.

Il arrive que des usagers présentent directement au gardien des objets pour lesquels ils peinent à attacher le statut de déchet. Ils font alors valoir la spécificité de leur dépôt, à charge pour le gardien de décider in fine la mise ou non au rebut. L'objet réhabilitable peut ainsi facilement lui échoir. Vite saturé par la répétition de certains « articles », le gardien est tenté de faire profiter son entourage de ces « bonnes affaires ». Selon la permissivité de sa hiérarchie et ses propres dispositions vis-à-vis de la récupération, le gardien assure parfois la connexion entre déchets et récupérateurs. Dans un climat propice, les usagers feront part de leurs besoins au gardien (une vieille perceuse, un presse-purée...). Ainsi sensibilisé, sa surveillance des dépôts se double d'une quête d'objets. Petit à petit, il met opportunément de côté ce qui lui a été demandé

94 Il peut dans ce dernier cas se placer en concurrence avec ces dames.

95 Cf. l'expérience d'Yves BERNARD préalablement décrite in Partie 1, Chapitre 2, Le terrain.

pour satisfaire ultérieurement *l'usager-récupérateur*. Le gardien se fait guichetier d'une benne invisible (PACREAU, 2011 : 52), d'un espace intangible de réhabilitation. Lorsque ce type d'arrangement est toléré par sa hiérarchie, il ne l'est qu'à titre occasionnel, de manière à éviter toute dérive clientéliste.

Les collectivités ont la possibilité de dédier une portion de la déchetterie à la réhabilitation en créant des *recycleries-ressourceries*⁽⁹⁶⁾. Elles matérialisent ce qui se joue de façon informelle dans l'enceinte du lieu de déchet en encourageant, pour leur réemploi, le dépôt *d'objets-déchets* dont les particuliers souhaitent se débarrasser. Ces dispositifs visent à limiter le volume de *déchets-triés* générés par les ménages mais aussi à sensibiliser les usagers à la « problématique déchet » et au réemploi. Leur mise en œuvre implique la création de postes. Ainsi, les *objets-déchets* sont-ils contrôlés, triés, nettoyés, réparés ou réinventés, avant d'être remis en vente à des prix modiques, dans des boutiques solidaires.

La réhabilitation libère le traitement du déchet de l'univocité du recyclage. Elle permet l'expression de connaissances, de capacités créatives, de savoir-faire et utilise *le lexique des produits de consommation pour donner langage à des passés étranges et fragmentaires* (DE CERTEAU, 1994 : 201). En ce sens, la réhabilitation profite autant qu'elle dénonce d'un mode de consommation et de gestion des déchets. On peut lui reprocher parfois son amateurisme, mais ses occurrences sont plus subtiles et minutieuses, plus personnalisées et poétisées que celles du recyclage. Et puis surtout, elle favorise une hétérodoxie que celui-ci semblait avoir étouffé. Si le procédé des *ressourceries* ouvre les perspectives étriquées du seul recyclage, il pose la question, en tant que champ spécialisé s'appropriant savoir-faire et matière première, de la place du consommateur dans la réhabilitation. Que le citoyen ouvre son porte-monnaie pour acquérir des objets réhabilités dans une boutique solidaire ne constitue en aucun cas une expérience substituable à celle de la réhabilitation « par soi-même ». Au vent de liberté créative qui anime les citoyens adeptes de *récupération-réhabilitation* s'oppose celui d'une outrecuidance prescriptive, sécuritaire et moraliste conduisant les édiles à enfermer la pratique dans le délit. Encore une fois, on peut se demander si l'on attend bien du citoyen qu'il se responsabilise vis-à-vis des déchets et non pas qu'il se culpabilise. *L'anesthésie du désir comme l'emprise de la culpabilité et de la peur ne peuvent conduire qu'à l'immobilisme et à la mort. Les questions éthiques qui traversent*

96 *Ressourceries* et *recycleries* sont régies par les mêmes dispositions. Il n'en existe pas sur la déchetterie de Legé actuellement.

la problématique environnementale intègrent nécessairement la dimension politique. Le bien public n'est pas décidable dogmatiquement ou scientifiquement, mais suppose un débat ouvert dans l'acceptation de la conflictualité des positions (LHUILIER, COCHIN, 1999 : 175).

Pour éviter d'être saturé d'objets et donner ainsi libre cours à son plaisir de réhabiliter, le récupérateur doit trouver des exutoires pour ses productions. Le don et la revente d'objets sont alors déterminants. Un volume conséquent d'objets réhabilités est donné, ainsi l'exprime Yves :

Yves BERNARD. – Les gens vont donner quelque chose dans un silence, vont faire plaisir dans un silence, vont participer dans un silence ou disons dans quelque chose de quelconque qui n'est pas du tout quelconque.

À cet aspect totalement démonétisé de la pratique s'adjoint son pendant inverse. Émilie vend certaines de ses récupérations par le biais de sites Internet notamment. Elle me confie à titre d'exemple avoir monnayé de nombreux vêtements et objets, tels que des fauteuils en rotin. La revente d'objets réhabilités assure à la *ressourcerie* une partie de son fonctionnement. Réhabiliter permet d'aboutir et de réaliser totalement le potentiel consommable des objets. L'initiative contrarie leur obsolescence et, probablement, compromet un nouvel acte d'achat. Toutefois, ces pratiques de récupération ne sont pas toutes et complètement opposables au consumérisme. La réhabilitation ne s'inscrit pas dans le seul cycle vertueux de l'anti-gaspillage ou de la préservation de l'environnement. L'acte citoyen qui lui est parfois attaché ne constitue pas son seul fondement, son seul motif et ne peut faire totalement fi d'un contexte de société marchande. Au regard de la situation et des enjeux autour du déchet, on comprend l'importance de ce type de pratique mais aussi leur insuffisance. La notion de *prévention*⁽⁹⁷⁾ prend ici tout son sens.

97 Toute action en amont (notamment au niveau de la conception, de la production, de la distribution et de la consommation d'un bien) visant à faciliter la gestion ultérieure des déchets, notamment par la réduction des quantités de déchets produits. http://www.actu-environnement.com/ae/dictionnaire_environnement/definition/prevention_des_dechets.php4



LES OBJETS RÉHABILITÉS D'ÉMILIA JARD – RÉEMPLOI ET DÉTOURNEMENT D'OBJETS POUR L'EXTÉRIEUR ET L'INTÉRIEUR D'UNE MAISON EN FAVEUR DE LA RÉCUPÉRATION.

FANNY PACREAU © 2013.



Agnès Varda. – L'accumulation, ça protège aussi ?

Le récupérateur. – De quoi ?

Agnès Varda. – Du rien ?

Extrait du film *Les glaneurs, la glaneuse* d'Agnès Varda.

5. OISEAUX MORTS

Le geai - Il reste figé mais semble, dans le même temps, sur le point de s'envoler. J'examine sa queue noire de jais, son plastron brun-rosé, la blancheur de son bas ventre et de son croupion. Il a délaissé le chêne pédonculé et enserme de ses pattes un sarment acajou, épais et sec. Sectionné, celui-ci est fiché dans un écusson de bois peint et vernis. Attaché à la patte de l'oiseau, une ficelle blanche retient une étiquette sur laquelle je peux lire :

HWO 0755,

GEAI DES CHÊNES,

GARRULUS GLANDARIUS,

INDÉTERMINÉ ADULTE.

L'oiseau appartient à la famille des corvidae. Depuis sa naturalisation, il a fait son entrée dans une autre famille : la collection réalisée par Helmut WARZECHA dont la ville de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu est aujourd'hui propriétaire (PACREAU, 2012 : 17).

Sans compter les poissons et les mammifères, le geai voisine avec 1 604 autres volatiles inertes. Cette rencontre dans le musée exigü provoque, dans le même temps, l'impression étrange d'être à couvert et celle de subir une pluie battante d'oiseaux morts. L'armée de fantômes génère une infime panique, l'envie de prendre de la distance, d'essayer de trouver du sens. Sous les douces plumes, l'idée confuse des châssis rigides ravit à la raison et plonge dans une gêne intrigante. *Qui n'a senti cette pensée, qui entre dans l'âme, comme une lame de couteau ; ainsi quiconque pense vraiment à la mort ne peut le faire sans pâlir. C'est une pensée brève, et presque secrète, aiguë comme le cri de l'hirondelle, et elle ne s'atténue que par un lent endurcissement, ou par*

une plus grande espérance (BACHELARD, 1993 : 33-34). Contempler ces êtres naturalisés indique-t-il une tendance à la fascination morbide ? Puisque, après tout, *si l'animal mort nous intéresse, c'est (aussi) en tant que mort* (DELLA BERNARDINA, 2013 : 72).

Agnès VARDA montre, dans *Les Glaneurs et la Glaneuse*, les racines blanches de ses cheveux colorés, ses mains ridées, les moisissures installées sur le plafond humide de son appartement ou encore ses précieuses *patates-cœurs* toutes flétries et germées. Vis-à-vis des séquences sur les déchets glanés, on pourrait croire à des apartés. Il s'agit pourtant, là encore, de matières en devenir, d'un posthume réhabilité. Au cœur de ce film et du musée, flotte la certitude un peu déplaisante qu'il est vain de fuir. Au fond, on sait bien qu'échapper au face à face ne peut empêcher ce reflet de mortel, et qu'au contraire, l'accepter, n'a rien d'une bravade oiseuse. Il s'agit de pouvoir affirmer le désir de participer de plain-pied à un processus transcendant deux entités conçues de façon opposée. En effet, *toute notre culture n'est qu'un immense effort pour dissocier la vie et la mort, conjurer l'ambivalence de la mort au seul profit de la reproduction de la vie comme valeur du temps comme équivalent général. Abolir la mort, c'est notre fantasme qui se ramifie dans toutes les directions : celui de survie et d'éternité pour les religions, celui de vérité pour la science, celui de productivité et d'accumulation pour l'économie* (BAUDRILLARD, 1976 : 225).

Les collections d'oiseaux naturalisés sont en marge des moyens pédagogiques actuellement mis en œuvre pour faire découvrir, aimer et respecter la nature ou éduquer à l'environnement. Par bien des aspects, elles sont désuètes, voire même contrevenantes à l'idéologie ambiante, car elles incarnent une nature morte. Ma rencontre avec Helmut constitue une sorte d'initiation dont résulte une timide affection portée à ses sentinelles innombrables gardant et concrétisant l'idée de seuil irénique entre la vie et la mort, un plaisir trouble dans le silence bourdonnant de ses bestioles entonnant ainsi leur *hymne à la vie* (DELLA BERNARDINA, 2013 : 60), une réflexion naissante, au vu de son savoir-faire, sur le thème du *bon usage de la mort animale* (DELLA BERNARDINA, 2013 : 71). Mon rapport à sa collection, ainsi, se modifie de sorte que, la violence de cette pluie de cadavres s'estompe dans la complexité de ce que j'y trouve à penser. Puis, plus rien. Les années passent. Mon investigation sur les déchets commence. Bientôt, voilà que deux nouveaux cadavres d'oiseaux surgissent comme un lointain écho aux oiseaux d'Helmut : un corvidé dans mon quotidien et une buse dans mes lectures.

Le corvidé - Legé, un jour de mai 2010, sur la route de la déchetterie, j'observe dans un champ, le cadavre d'un corvidé accroché au bout d'un fil à un piquet, ailes déployées, pour mieux laisser le vent s'engouffrer dedans et faire se balancer la dépouille. L'effet escompté est d'effrayer ses congénères vivants, de les dissuader de venir goûter les semis dans le champ. Un an plus tard. Corcoué-sur-Logne, un jour de mai 2011, sur une autre route du pays, dans un autre champ, un cerf-volant représentant un oiseau noir tournoie autour d'une perche métallique. L'effet escompté est d'effaroucher les oiseaux vivants, avec le but identique de les dissuader de venir goûter les semis dans le champ.

L'effarouchement d'oiseaux par l'exposition de cadavres est interdit. La mort animale est devenue obscène tant sur le plan de l'hygiène que de la morale. Malgré son apparence légèrement différente, l'oiseau mort, comme être « anciennement » vivant, présente *une intériorité comparable à la nôtre* (DELLA BERNARDINA, 2013 : 73). En remplaçant la dépouille « utile » par un cerf-volant, l'homme conjure sa propre finitude. Derrière le balai aérien de l'oiseau synthétique s'animent d'autres mécanismes que l'acte de chasser ou de piéger, alliant la conception technique, le commerce ou la production industrielle. On proscriit la proie en décomposition au profit d'un produit en cours de consommation. Une fois usé, celui-ci deviendra déchet. Tous les efforts visant à dompter nos rejets erratiques, via le recyclage et la récupération résurrectionnistes, le placeront comme *ressource dans un nouveau cycle de vie* (HARPET, 2013). Ce chuchotement répétant instamment : pourvu que la mort ne soit plus irréfragable devient presque banal. Thomas-Stearn ELIOT évoque cette vaine espérance par cette prosopée :

*Va, va, va, dit l'oiseau : le genre humain
ne peut pas supporter trop de réalité.
Le temps passé, le temps futur,
ce qui aurait pu être et ce qui a été
tendent vers une seule fin, qui est toujours présente.*

La buse - *Impuretés.* – Depuis plusieurs jours, les habitants de notre quartier observent que des oiseaux, surtout des buses, se cognent et s'assomment sur leurs baies vitrées. Lorsqu'ils évoquent cela, ils font surtout part de leur répulsion à l'idée d'avoir à saisir ces corps d'oiseaux, ces corps qui étaient vivants et qui maintenant sont morts. Ils mentionnent aussi leur désarroi de ne pas savoir où jeter ces dépouilles. Ils n'osent les déposer dans une de leurs poubelles. Dans celle qui est destinée au

« papier », un tel acte est inconcevable ; dans la poubelle « alimentaire », cela leur pose un problème qui les perturbe beaucoup, mais dont ils ne parviennent pas à sonder l'obscurité (CHAUVIER, 2011 : 23). Dans le monde civilisé, qui peut encore croire à l'idée de « mort naturelle »⁽⁹⁸⁾... L'esprit du capitalisme exige cette même digne maîtrise de la déchéance. Le bon déchet doit être fabriqué, acheté, consommé et abandonné... Il se produit, se « décrète », se raisonne et se canalise. La buse tombée du ciel ne porte pas la marque du consommateur. Elle n'a pas d'auteur et échappe aux rouages prédestinés de la vie et de la mort des objets. Par l'une ou l'autre poubelle sa résurrection est impossible.

Les discours sur les déchets n'ont jamais tant mis la nature en avant, comme le centre des préoccupations, le cœur de toute chose. L'enjeu environnemental, est une constante, une répétition rythmant, architecturant, le discours et la pensée sur ce sujet. Il faut dire et répéter jusqu'à ce que cela soit acquis. La répétition a une visée pédagogique, mais donne pourtant l'impression de chercher à se convaincre, de vouloir rendre familières et siennes des notions et une relation qui semblent vouées à une incessante fuite en avant. *L'idée de nature voile le sens et la richesse de la matière. Elle est normative par définition. La matière évolutive du matériel permet de supplanter la notion de nature. À moins de distinguer, comme le fait Spinoza, une nature naturante, c'est-à-dire une instance de production, et une nature naturée, ce qui est produit* (DAGOGNET, 2013). Pour François DAGOGNET⁽⁹⁹⁾, *la matière inquiète, par la solitude qui en émane*, aussi, on conçoit aisément qu'elle soit entourée d'un discours légitimant.

Le changement de statut que connaît l'objet, quand il est jeté, le fait basculer dans un autre « monde » le moment critique de la vie du corps comme de celle de marchandise est l'instant où l'objet quitte un ordre pour entrer dans son envers, celui de la non-vie, de la non marchandise. La chute de l'objet hors du champ des valeurs positives le précipite dans celui qui est associé à leur négativité (LHUILIER, COCHIN, 1999 : 109). L'utilisateur de la déchetterie fabrique le déchet en destituant un objet de sa fonction, ou en abandonnant à la collectivité une matière dont il n'a plus que faire. La déchetterie est le lieu où s'édicte cette mise à mort sociale et fonctionnelle.

98 *On ne meurt plus, on est tué*, nous dit Louis-Vincent Thomas, soulignant par là que dans nos sociétés, le trépas s'inscrit dans la logique du vivant pour devenir l'agression ou l'accident qui n'aurait pas dû avoir lieu et que nous espérons, un jour, pouvoir être en mesure d'interdire par une meilleure société, une meilleure médecine.

99 *Philosophe, médecin, épistémologue, élève de Bachelard et de Canguilhem, François Dagognet s'est consacré à la réhabilitation de la matière* in *Entretien : François Dagognet*, GARNIER, PHILIPPE, *Philosophie Magazine*, mensuel n°69, mai 2013.

L'étape est importante. Les récupérateurs qui reprennent dans le coffre de la voiture ou dans la remorque sont très mal perçus⁽¹⁰⁰⁾. Il revient à l'usager de produire très officiellement son déchet, en réalisant complètement son dépôt par la mise à terre dans l'espace dédié ou le geste de « balancer » dans la benne appropriée. Il décide du mouvement partant de soi au néant. Il annihile le passé têtue de l'objet par la radicalité d'un geste sans appel. Cette « mise à zéro » autorise la collectivité à engager le processus de recyclage.

Dans son ouvrage *Des détritiques, des déchets, de l'abject*, (1997 : 18-25) à partir de l'installation de Gérard TITUS-CARMEL, intitulée *La grande Bananeraie culturelle*, François DAGOGNET assure que *la vraie constance se loge dans la banane qui se corrompt, parce que le fruit qui meurt libère une semence régénératrice. Le fruit en plastique ne joue que l'immobilité (une inertie mortelle qu'accroît le nombre...)* Et ajoute qu'il convient de *fêter la victoire de ce qui se dégrade et la fausseté de ce qui demeure dans son intégrité et en son entier. Nous descendrons vers un univers sans limites, dont la Bananeraie a localisé l'une des plus dangereuses chausse-trappes (le falsifié recouvert des oripeaux de la réalité substantielle, de la solidité et de l'inaltérabilité)*. En grand ordonnateur, l'homme préfère tout maîtriser, ne plus perdre un instant. L'ennui, dit-on, est mortel. Le temps de la décomposition devient celui de la recomposition. Pourtant, *ce sont les contraires qui forment les plus belles trames et c'est de leurs querelles que sont issues les choses* nous dit HÉRACLITE⁽¹⁰¹⁾. Qu'advient-il du fertile pourrissement, du précieux temps perdu où l'homme n'a plus rien à faire ni à penser ? Les voilà évaporées les heures lentes de sa passivité et avec elle la possibilité d'un lâcher-prise loin de ses peurs suspendues. Est-il à ce point terrorisé pour ne plus être capable d'oser ce plongeon *dé-libéré* dans la vacuité ? Peut-il disparaître à s'oublier dans une œuvre plus grande, qui le dépasse, à s'abandonner.

L'artiste Kiki D. a réalisé une *installation-sculpture* qui n'a rien d'anecdotique vis-à-vis de ce propos. Son œuvre s'intitule *Les Corps Beaux Noirs*. Elle est constituée de sacs poubelles noués, modelés, crochetés et cousus. Les sacs poubelles sont détournés pour confectionner des corbeaux. Ceux-ci sont disposés à l'extérieur, au sol, de manière à évoquer ce qui est jeté, rejeté,

100 Bédou. - *L'autre jour pareil, y'en a un qui s'est servi, fin servi, bah oui fin, il a demandé avant quand même et pis ben, dans la remorque, et pis t'as des gens qu'apprécient pas ça hein, ils veulent pas, alors ils arrivent là quand qu'tu récupères, ils s'en foutent mais t'as des gens qu'aiment pas que tu viennes dans leur voiture et puis même que tu leur d'mandes : tiens, j'peux récupérer ça chef? bah t'as vu parce que beaucoup font ça hein. C'est pour j'ter ça? Bah oui, si j'emmène là, c'est pour j'ter. Bon bah ils se servent dans la voiture bah t'as beaucoup de gens qu'aiment pas ça, pis c'est normal.*

101 On lui doit aussi cette formule : *Le plus beau des mondes est un tas d'ordures jetées au hasard sur le sol* in *Philosophie et histoire des religions*, DESSAIN, BÉATRICE, Éditions de Boeck Université, Bruxelles, 2009, p.72.

rebuté. Le choix du matériau renforce cette proposition. Leur plasticité veut aussi révéler la menace écologique qu'ils constituent. Kiki D. compte sur la dimension symbolique négative de cet « oiseau de malheur » pour renforcer la dimension dramatique de son œuvre. Celle-ci est à son paroxysme lorsque l'envol lugubre pénètre un espace habité. On retrouve ces dimensions différemment traitées dans les travaux photographiques de Nick BRANDT mettant en scène des oiseaux morts calcinés sur le lac Natron en Tanzanie ou celles de Chris JORDAN portant sur des albatros morts suite à l'ingestion de matières plastiques sur l'atoll de Midway dans le pacifique. *Le déchet dans sa résistance à son élimination pourrait bien nous indiquer l'horreur d'un retournement : l'immortalité de la matière et la finitude de l'âme.* (LHUILIER, COCHIN, 1999 : 113).



DE PLASTIQUE OU DE CHAIR ET D'OS ? – POUR UNE MÊME FONCTION, DEUX PROPOSITIONS.
FANNY PACREAU © 2011- 2013. - CHRIS JORDAN © 2009.

CONCLUSION

La récupération à la déchetterie ne manque pas de règles, d'objectifs ou d'intentions précises. Toutefois, la variété de ses pratiquants, des leurs motivations, de leur organisation et l'absence de cadre légal font d'elle une *informelle pratique*. Le protéiforme de ce fait la caractérise. Ce non cadre, cet espace de liberté la différencie de la récupération opérée par les chiffonniers d'Emmaüs ou des Ressourceries qui, par leur projet et leur statut associatif, restreignent nécessairement les possibilités offertes par la récupération à la déchetterie. La récupération à la déchetterie s'éloigne aussi des intentions caritatives d'Emmaüs pour exprimer des préoccupations parfois plus matérialistes que spirituelles de l'ordre de l'intérêt personnel. Elle s'apparente à une forme d'hédonisme, un art de vivre que les récupérateurs considèrent comme une spécificité de la déchetterie rurale. Cependant, on ne peut nier que pour nos récupérateurs, ces petits *rats des champs*, il arrive que l'ambiance se dégrade et que la concurrence se révèle parfois âpre.

Le récupérateur navigue dans les substances interdites et la saleté dans des proportions contrôlées. Il maîtrise en quelque sorte la capacité subversive de sa pratique. Quelques rituels de nettoyage permettent l'appropriation des matières. Quant à l'infraction, si les récupérateurs savent la pratique interdite, ils feignent de l'ignorer. Les déchets ne sont-ils pas l'affaire de tous ? Finalement les récupérateurs trouvent dans les déchets la source de leur force, l'objet de leur vertu. Au-delà de la seule subversion, le moteur de la récupération consiste probablement dans une ontologie de l'abandon, celle de *la déréliction*. On le voit dans ce mouvement du glaneur que les récupérateurs perpétuent avec humilité : se pencher pour ramasser, pour considérer ce que d'autres ont dédaigneusement rejeté. Le déchet est le miroir de l'être rejeté

et vraisemblablement, son espérance. De cette potentialité ignorée, méprisée du déchet, les récupérateurs se font les ouvriers. Car réhabiliter des objets déglingués exige des capacités, des savoir-faire, de l'ingéniosité. Cette disposition à la réhabilitation distingue le récupérateur du simple consommateur et de la course du rat ordinaire. Elle est un espace de création et d'affirmation. L'appropriation du déchet par la récupération se distingue de l'appropriation par le tri en cela qu'elle ne constitue pas un devoir. La récupération à la déchetterie est souvent vécue comme une activité jubilatoire. Toutefois, ce que la récupération partage avec le recyclage c'est cette résistance face à la perte, au rejet, à la mort.

CHAPITRE SECOND

LA FILIÈRE RECYCLAGE

INTRODUCTION

Dans ce second chapitre, nous chercherons à savoir ce qui nourrit la filière recyclage et à dénouer, par l'étude du discours, ce qui revient au savoir-faire industriel, à la pensée écologique, à l'intérêt économique et à l'organisation politique. De ce fait, la filière recyclage se distingue quelque peu du chapitre précédent. Il suppose un glissement vers le discours institutionnel et par conséquent un intérêt accru aux propos des interlocuteurs ou aux textes issus de cet univers. Les propos des récupérateurs et usagers pourront être étudiés comme donnée en creux, nécessitant des apports complémentaires pour en aboutir l'analyse.

Ce sera le cas pour l'étude de phénomènes tels que *l'obsolescence* qui sont vécus, si ce n'est de façon inconsciente, de façon pour le moins confuse par les usagers. Car, il importe d'éclairer comment s'est construit l'acte de jeter dans notre société. Ou comment ces nouvelles filières déchets ont pu et dû émerger ? Constituent-elles le rattrapage des excès d'une société marchande ? Y'a-t-il d'autres aspects susceptibles de nourrir notre parallèle avec la récupération ? A-t-on d'ailleurs toujours le sentiment de jeter dès lors qu'il n'est presque plus question de déchet ? L'étude du vocabulaire, du contexte de production du discours sur les déchets vise à mettre en évidence ce que le discours renouvelé apporte ou enlève au déchet. L'étude de *l'indexicalité* veut y répondre et tient également à explorer la fabrication du discours officiel sur le déchet et à interroger son déficit d'appropriation. Il sera aussi question du prosélytisme politique sur cette question des déchets. La *valorisation* des déchets n'est pas qu'un processus industriel de transformation des déchets en ressource, elle est aussi une stratégie rhétorique visant à galvaniser les trieurs dans leur mission. Ce discours positif sur la valorisation des déchets ne galvanise-t-il pas indirectement les récupérateurs ? L'univocité du recyclage à la déchetterie, vis-à-vis de

l'enjeu sur les déchets et du discours dispensé, n'offre-t-elle pas aux récupérateurs en tout genre une béance dans laquelle s'engouffrer ? Ou faut-il encore y voir la perspective d'une résolution des tensions existantes entre ces activités opposées à la déchetterie par les complémentarités qu'elle permet d'envisager ? Dans ces nouveaux lieux de déchets qui s'apparentent à de petits sites industriels quelle place y a-t-il pour l'alternative ? Si la gestion des déchets est confiée aux collectivités, celles-ci la partagent avec l'industrie. La quête d'un professionnalisme ne montre-t-elle pas l'extension de la culture, des intérêts et objectifs productivistes ? Une telle évolution est-elle cohérente avec les enjeux environnementaux, avec l'objectif politique d'appropriation de la problématique déchet par les citoyens ? C'est une fois encore par le recours au travail d'enquête sur Helmut WARZECHA qu'une profondeur de champ sera donnée à la question de la valeur du déchet. Au-delà de sa valeur économique et de son importance déterminante au niveau environnemental, le déchet n'est-il pas une valeur humaniste qui petit à petit s'oublie ?

1. OBSOLESCENCE

Un lot de trois boîtes de conserves attend sur le plan de travail. Elles portent, sur leurs petits ventres ondulés, la même étiquette de papier indiquant leur contenu en lettres et en images. Le désir, plus ou moins ardent, de consommer ces *Champignons de Paris entiers*, exige de perforer la pellicule de plastique pour rendre à chaque boîte son indépendance, puis, d'en choisir une et de l'ouvrir à son tour. Le suremballage⁽¹⁰²⁾ atterrit dans la poubelle. Quant à la gangue métallique, la voilà mise de côté afin de rejoindre les déchets triés. On s'exécute avec rapidité et dextérité, sans même y penser. Nos gestes quotidiens sont une grammaire riche de ces explétifs. Sans combler, ils emplissent les pourtours de moments où nous donnons sens en conscience. À bien y penser, l'instant est étrange, comme un vide intense creusant un fossé entre nos gestes et nous. Le produit consommé, quant à lui, devient déchet. Éphémère, comme l'insecte éponyme, le consommateur n'en saisit qu'une forme donnée à un moment précis. Avant et après lui, la perception qu'il en a s'apparente à une incertaine théorie. Extrait de sa nuée, le produit émerge au cœur de sa vie comme entité indépendante des circuits de sa production, puis de son traitement en tant que déchet⁽¹⁰³⁾. Les emballages sont les traces de ses énièmes mues.

Encore un effort technologique pour l'éco-concevoir, travailler sa biodégradabilité et il sera

102 *Le suremballage est la pratique non-durable, mais dans certains cas jugée nécessaire, consistant à commercialiser des produits avec un emballage jugé excessif, eu égard aux sensibilités environnementales du marché sur lequel ils sont introduits* in <http://fr.wikipedia.org/wiki/Suremballage>

103 Pour pallier à ce déficit, et encourager son effort de tri, Eco-Emballages communique sur certaines équivalences. Ainsi, le trieur peut savoir que neuf boîtes de conserve en acier égalent une boule de pétanque.

comme une forme de vie nouvelle sur terre, labile et évanescent comme la mouche de mai⁽¹⁰⁴⁾. Quelle différence alors, entre « l'éphémérité » de cette précieuse manne et celle du plancton aérien dont se gavent les truites⁽¹⁰⁵⁾, si ce n'est son origine ?

La boîte de champignon, l'ampoule au plafond, le bas nylon, le stylo à bille et la multitude des autres marchandises qui peuplent nos existences, sont sous le joug de ce qu'il convient plus justement d'appeler *obsolescence*. Ce système d'ampleur, lentement construit, colonise désormais le monde vécu comme une création ayant plus ou moins échappé à ses concepteurs. Venant du latin *obsoletus* (passé de mode, vieilli), le terme obsolète signifie « tombé en désuétude ». Il est plus ancien qu'obsolescence qui n'apparaît qu'au XX^e siècle en économie à *propos du vieillissement de l'équipement industriel dû à l'apparition de matériel nouveau* (REY, 2006 : 2422). Fréquemment dénoncée, l'obsolescence bruisse comme une vérité entraperçue. Elle ravive la certitude d'un avant, qu'on ne saurait précisément dater, où les choses manufacturées étaient plus durables, moins rapidement périssables ou hors d'usage. Elle interroge sur le délitement d'habitudes économes, précautionneuses, respectueuses des choses et, à travers elles, du travail des hommes. L'obsolescence renvoie à l'idée d'abondance et conceptualise le processus d'édification de notre propension au *prêt à jeter*⁽¹⁰⁶⁾. Sur la déchetterie, l'obsolescence se manifeste par cette impression concrète et volumineuse d'un excès que le recyclage, dans sa tentation à vouloir le réduire, camoufle et indirectement entretient. Selon le rythme des dépôts et la configuration de l'équipement⁽¹⁰⁷⁾, son vacarme y est plus ou moins brillamment orchestré⁽¹⁰⁸⁾ : ici, le verre casse ; là, du mobilier se fracasse ; plus loin les bouteilles plastiques craquent et s'entrechoquent ; et là-bas, des cartons s'aplatissent dans un bruit sourd... À la déchetterie, l'obsolescence est un système en marche que l'utilisateur subit, nourrit et dompte à la fois dans une conscience tenue et une verbalisation restreinte. On entend dire ici et là que *c'est fou comme les gens jettent gras*. C'est dans cette petite phrase que l'utilisateur contient par une aveuglante densité la description et l'explication de ce phénomène.

104 Faut-il voir dans ces produits mimétiques du cycle de la nature l'héritage d'un libéralisme issu des idées de Rousseau et du culte de la nature ?

105 Là où *Ephemera danica* subsiste encore près de truites qui ne seraient pas d'élevage et conserveraient quelques réflexes sauvages. À mesure que l'homme tente dans son effort mimétique avec le monde naturel, la nature domestiquée ou polluée devient amnésique. Les propriétés semblent s'échanger comme dans un jeu de vases communicants.

106 *Prêt à jeter. L'histoire méconnue de l'obsolescence programmée*, film de 75 mn de Cosima Dannortzer, Arte, 2010.

107 De nombreuses déchetteries sont composées de quais de déchargement et de bennes. La chute des objets et le geste du jeté y est particulièrement prégnant. Sur Legé, le principe des casiers « adoucit » la gestuelle et permet des dépôts moins « brutaux ».

108 Et donc réduit, policé.

Dès 1962, Vance PACKARD⁽¹⁰⁹⁾ montre l'obsolescence du doigt et même, la dissèque dans son ouvrage *The Waste Makers*⁽¹¹⁰⁾. À propos du peuple américain, Packard explique comment il devient en un sens une nation sur un tigre. Les américains doivent apprendre à consommer de plus en plus ou bien leur magnifique machine économique se retournera et les dévorera. Pour se relancer, l'économie américaine doit consommer. Les industriels constatent vite qu'un produit usé équivaut à un produit vendu⁽¹¹¹⁾, ce qui suppose l'incitation au gaspillage et son organisation. Celui-ci s'érige en principe collectif alimenté et alimentant la production surabondante de biens de consommation. PACKARD évalue les stratagèmes destinés à accélérer ce double mouvement. Il s'agit de fournir aux acheteurs des justifications plausibles et des arguments légitimant une consommation accrue. L'esprit de dilapidation est décomplexé par l'invention, notamment, de produits à usage unique. En France, le baron BICH⁽¹¹²⁾ autrement surnommé *Prince de l'éphémère* achète les brevets de diverses inventions et les commercialise. Il vend à des prix dérisoires ou *démocratiques* - comme il convient de dire - le stylo Bic, le rasoir ou encore le briquet jetable. PACKARD distingue plusieurs types d'obsolescences. *L'obsolescence fonctionnelle* consiste à rendre un produit caduc en en proposant un autre plus perfectionné. Aujourd'hui, le jeu des normes, notamment en France, renforce cet aspect. *L'obsolescence de qualité* vise à diminuer la performance matérielle des articles pour précipiter la nécessité de leur remplacement⁽¹¹³⁾. Les ingénieurs sont sommés de travailler les produits, non plus dans l'idée du « durable » mais du « périssable ». *L'obsolescence de désidérabilité* insiste sur la nouveauté des produits, leurs améliorations ou leurs particularités esthétiques. Elle dévalue l'aspect démodé des produits antérieurs. Un bien de consommation n'a pas l'exclusivité d'un type d'obsolescence. Il est même fréquent de les voir se surajouter. Aujourd'hui, on évoque plus volontiers *l'obsolescence programmée*. Il ne s'agit pas d'un terme générique désignant le principe général de l'inscription organisée des produits en déchets. Le terme est plus spécifiquement associé au matériel informatique ou à l'équipement ménager. Ainsi, l'imprimante de bureau ou le photocopieur seront programmés pour ne plus fonctionner à partir d'un certain nombre d'utilisations (X copies). En d'autres termes,

109 Vance PACKARD est un écrivain, sociologue, économiste et journaliste américain.

110 Littéralement : les faiseurs de gaspillage, le livre sera traduit en français chez Calmann-Lévy sous le titre *L'art du gaspillage*.

111 Bernard LONDON proposera de légaliser l'obsolescence dans l'intention de sortir son pays de la crise et ses compatriotes du chômage.

112 Marcel BICH, est un industriel français (1914-1994). Voir sa biographie réalisée par son épouse LAURENCE BICH, *Le baron Bich, un homme de pointe*, Librairie Perrin, Paris, 2001.

113 Voir l'exemple de l'automobile décrit par Gérard Bertolini in *La récupération au quotidien. La crise à la poubelle?*, p.13.

l'appareil est viable mais verrouillé. En général, le coût de *réparation*, ou plus exactement de *dé-verrouillage*, n'étant pas concurrentiel vis-à-vis d'un nouvel investissement, l'appareil est dans la quasi-totalité des cas remplacé. Cet effort d'obsolescence s'agrément de d'autres dispositifs. Vance PACKARD ajoute que, pour empêcher les achats raisonnés, on crée et l'on entretient la confusion des prix. C'est dans ce contexte « propice » que la vente à crédit se développe et se normalise.

L'économie hédoniste⁽¹¹⁴⁾ inculque le goût pour les plaisirs, encourage le désir de possession, promeut la vie facile, insuffle l'aspiration au changement, se réjouit de toutes les occasions pour vendre plus encore, suscite le plaisir dans l'acte d'achat par des musiques, des ambiances... Les déchets se développent proportionnellement aux biens de consommation et se trouvent même décuplés par la frénésie des emballages qui assurent la communication de ces valeurs. Le système déjà fortement élaboré se retrouve cinquante ans plus tard, toujours d'actualité. Dans les années 1990, *la société de consommation* (BAUDRILLARD, 1970) devient société d'*hyper-consommation*. L'inventeur de ce terme, Gilles LIPOVETSKY, explique que depuis deux décennies, le moindre objet est travaillé dans ses couleurs, ses formes et son design, puis modifié et corrigé en permanence. Même le produit jetable mute constamment d'apparence (brosse à dent, kleenex, papier toilette...). L'ordre en marche de cet *empire de l'éphémère* (LIPOVETSKY, 1987) s'engluie toutefois dans la fiction de certaines déraisonnables promesses.

La distinction (BOURDIEU, 1979) sociale est atomisée à l'individu⁽¹¹⁵⁾. Pris dans une société laïcisée et sécularisée, son bien-être ne l'attend plus au paradis. S'il existe, c'est ici et maintenant. Seul aux commandes d'un bonheur narcissique, en quête de son identité propre, la nouveauté, ingrédient du plaisir, vient apaiser ses angoisses. Cependant, cette félicité s'encanaille dans une frustrante versatilité. Que décider en définitive ? Les choix sont constamment à refaire parmi des propositions changeantes. En outre, qui peut croire que tout s'achète ou se vende et que la consommation, ce bonheur normatif, puisse combler tous les hommes⁽¹¹⁶⁾ ? Face à ce miroir aux alouettes, le consommateur se détourne d'autres épanouissements possibles. *Si le libre jeu, la fluidité doivent permettre à chacun de trouver ce qu'il lui faut, c'est au besoin*

114 Conception de l'économie selon laquelle, la raison et la fin de toute activité économique n'est au fond que la poursuite du maximum de satisfaction in *Dictionnaire des Sciences économiques*, T.1, ROMEUF, JEAN, Paris, P.U.F, 1956, p.41.

115 Le système des classes sociales, dérégulé, n'assure plus le même contrôle.

116 En cela, LIPOVETSKY parle de *bonheur paradoxal* (2006).

par la *mobilité professionnelle géographique du travailleur et de l'entreprise* (SAUVY, 1984 : 41)⁽¹¹⁷⁾.

Vance PACKARD pense que ces myriades d'abondances éphémères se développent dans une société psychologiquement malade. Gilles LIPOVETSKY les désigne sous le terme de *mode*. Plus optimiste, il les considère comme *le(s) pire(s) des scénarios à l'exception de tous les autres* (1987 : 22). Il demeure pour lui que cette *société de la déception* (2006) est aussi celle du changement, de la résilience et de la capacité à (se) réinventer.

Le primat de liens sociaux fondés sur des signes de richesse, la puissance par l'accumulation de biens, le profit par des consortiums au détriment de l'environnement trouvent leurs contestataires dès les années 60. En 1972, le Club de Rome, via son rapport *The Limits to Growth* plus connu sous le nom de *rapport Meadows*, forge des concepts pour repenser la croissance et ses limites. Jusqu'alors, l'économie de marché raisonne par unités vendues en quantités sans qu'une économie circulaire soit structurée en amont. En aval, pour endiguer la marée des ordures et assumer les coûts, des filières dédiées vont s'organiser sous l'impulsion des mouvements écologistes et de consommateurs, relayés par les pouvoirs publics. Parallèlement, ceux qui jusqu'à présent s'occupaient de récupération des rebuts, population en marge, chiffonniers, ne vont plus avoir la même pertinence, être en partie dépassés par les nouvelles matières. Suite au premier choc pétrolier de 1973, les politiques se mobilisent sur une économie du recyclage. Harold CROOKS (1984) parle d'une ruée des multinationales dans l'industrie des déchets en Amérique du Nord. Une économie du rebut, de la collecte et du recyclage s'organise sans contredire le principe d'obsolescence. L'accroissement de la durée de vie des produits est antinomique du recyclage. Les systèmes de collecte, de tri sélectif, de filières de valorisation se structurent. Les produits industrialisés, avec des propriétés de persistance dans les écosystèmes, doivent devenir ressource dans un nouveau cycle de vie. En France, en mars 2013, un groupe écologiste du Sénat propose un projet de loi contre l'obsolescence sur la base d'une définition éminemment plus restreinte que ce qui vient d'être décrit ici. Suite à un débat le 23 avril 2013, le texte n'obtient pas un soutien massif. Le rôle structurel de l'obsolescence dans l'économie

117 Il convient ici de souligner la distinction entre hédonisme et économie hédoniste. Ce n'est pas le principe de plaisir qui est en question mais celui d'économie du plaisir.

(de consommation et de traitement des déchets) explique le refus de la rendre délictuelle. Aussi, est-il simplement admis, dans un premier temps, d'obtenir comme possibilité légale qu'un produit puisse dorénavant être réparable⁽¹¹⁸⁾.

Comment l'idéologie du durable peut-elle s'inscrire dans ou par celle de l'éphémère ? Il se trouve là comme un antagonisme aberrant. Si l'on veut bien prendre le temps de considérer la petite boîte de champignons, et à travers elle l'intrication du durable et de l'éphémère, l'hypnotique paradoxe nous fige dans une réflexion ambiguë. Engagés sur la route du plaisir à emporter, prenant toute la distance possible avec nos déserts intérieurs et nos peurs, voilà que l'on éprouve obscurément au cœur de nos petits bonheurs, un trouble fragile, comme une menace fugace derrière un visage souriant. Une fois consommées, les choses susurrent que rien ne dure et voilà qu'au mépris de nos efforts pour éloigner nos angoisses, ressurgit comme une évidence qu'à leur image, *nous ne sommes qu'une vermine provisoire* (COMTE VILLIERS DE L'ISLE D'ADAM, 1883). Le durable est devenu un impératif planétaire à mesure que croissait le sentiment de finitude du monde et de ses ressources. Après ces rêves d'abondance, l'impression de réveil désagréable nous présente doublement vulnérable, en tant qu'hommes et en tant qu'espèce. Plus nous cherchons à lui échapper, plus nous nous rapprochons de cette idée comme d'une certitude que *seul l'éphémère dure* (IONESCO, 1962).

118 Voir à ce sujet :

<http://www.actu-environnement.com/ae/news/obsolescence-programmee-proposition-de-loi-18113.php4>

<http://www.actu-environnement.com/ae/news/rep-dechets-elements-ameublement-professionnel-18429.php4>

2. INDEXICALITÉ

Du changement dans les déchets ? Des mots nouveaux certainement avec, encore et toujours des corrections, des ajustements parmi les mots inventés, par-ci par-là, deux ou trois acronymes font sonner des vérités utiles ou bardent de truismes la façade d'un ordre établi. Dans le règlement intérieur de la déchetterie, le sens de DEEE⁽¹²⁰⁾, DIB⁽¹²¹⁾, DDM⁽¹²²⁾ ne paraît pas assez évident, accessible, pour que les mots fassent leur place dans la bouche des usagers. On les regarde. Brièvement, on s'interroge sur ces bizarreries toutes neuves. Et puis, on s'en détourne rapidement. Mais maintenant, il n'est pas question de se résigner, il faut chercher qui ils sont et quelles idées ils servent. Pour ce faire, il n'y a pas trente-six manières. L'ethnométhodologie le dit, il s'agit d'*indexicalité*⁽¹²³⁾.

D'abord, il faut compter les abattis de la *baudruche sémantique*, feu le *fourre-tout lexical et objectal* (HARPET, 1998 : 268-269) que constitue le terme déchet. En lieu et place se trouvent tous ces petits mots au sens contraint et étriqué, dont les formes semblent avoir été dessinées dans un souci de rigueur et de précision⁽¹²⁴⁾. Bien sûr, l'objet jeté à la déchetterie perd son nom, son statut mais, au lieu de rejoindre la seule catégorie *expansible à souhait* des déchets (HARPET, 1998 : 268 269), il intègre une sous-catégorie aux contours plus nets et distincts. Ainsi,

119 Initialement : *Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme*. <http://www.ecoemballages.fr/>

120 Déchets d'Équipement Électrique et Électronique.

121 Déchets Industriels Banaux.

122 Déchets dangereux des ménages.

123 L'ethnométhodologie emprunte cette notion à la linguistique (Bill Hillel). Il s'agit d'affirmer la nécessité qu'il y a, pour comprendre les échanges au sein d'interaction, de les indexer aux contextes qui les ont produites. Elle exprime l'idée selon laquelle le sens de toute chose est attaché à son contexte. Un même mot peut avoir des contextes différents. Ici, il faut adjoindre la notion de lexicologie puisqu'il est question du contexte de production des termes du déchet.

124 LHUILIER et COCHIN nous indiquent que *tout déchet est classé par l'association d'au moins deux informations : sa catégorie physico-chimique (183 catégories ordonnées en 15 groupes) et son activité génératrice ou d'origine (13 « familles »)*. *Une nouvelle nomenclature en préparation au niveau européen distingue jusqu'à 780 types de déchets dont 396 spéciaux* (1999 : 117).

le fond d'un pot de peinture y devient-il *Déchet Dangereux des Ménages* et se différencie du grille-pain hors d'usage qui va rejoindre les *Déchets d'Équipement Électrique et Électronique*, du miroir cassé désormais baptisé *Déchet Industriel Banal*. Un esprit ordonnateur semble s'être résolu à l'exploration de l'immonde. Il colonise le *tout ce qui traîne* (HARPET, 1998 : 268-269), en réalise la taxinomie, bien décidé à en découdre avec cette définition mollassonne et gloutonne, ruminant dans son seul ventre la multiplicité des objets innommés.

Avec ces petits tas rebutés, consciencieusement étiquetés, un malaise semble se dissiper. La masse informe, barbouillée de nos inquiétudes et de nos fascinations, se présente désormais disciplinée, comme assagie et inoffensive. Ne veut-elle plus défier nos peurs et nos angoisses ? Préfère-t-elle se soumettre platement à notre indifférence ? Est-il vaincu alors, ce tropisme⁽¹²⁵⁾ obscur qu'emportaient sans le dire les termes d'ordure et de déchet ? Le lexique renouvelé a-t-il suffi à le décalaminer ? Bien sûr, on peut s'interroger, d'autant que *déchet* subsume tous les exemples cités. Après enquête, Dominique LHUILIER et Yann COCHIN assurent que *les discours ne sont jamais totalement assimilés, appliqués, car ceux qu'ils concernent les relativisent, les filtrent ou les interprètent*. Ils ajoutent que *s'il appartient au signe d'exercer une fonction de déni à l'endroit du réel qu'il signifie, si l'usage savant de mots techniques tente de maintenir à égale et permanente distance « la chose » à la fois désignée et masquée, l'élimination bute sur un reste résistant* (1999 : 124, 125). La permanence dans le temps de cette *résistance* est difficilement appréciable. Reste ce constat d'une tentative de *neutralisation de la charge affective* (1999 : 117) associée aux mots du déchet, qui elle, mérite un examen plus scrupuleux.

L'essai de neutralisation s'inscrit dans la visée performative qui veut que changer le mot change la chose. *Que peut-on dire quand ce que l'on dit sort d'une poubelle* (RYKNER, 2000 : 31) ? Le discours hygiéniste pour être entendu doit faire valoir ses *appartenances savantes* (VIGARELLO, 1985 : 182). Dès le XIX^e siècle, la terminologie des déchets se dote de mots nouveaux, tels que celui d'*ordures ménagères* (BARLES, 2005 : 237). Les experts du déchet fondent leur propre rhétorique. Leur crédibilité passe par celle de leur objet⁽¹²⁶⁾ qu'ils se doivent d'anoblir. La technicisation du

125 Le tropisme tel que le définit Nathalie Sarraute dans la préface de *L'ère du soupçon* et qui fait désormais référence, c'est-à-dire *des mouvements indéfinissables, qui glissent très rapidement aux limites de notre conscience ; ils sont à l'origine de nos gestes, de nos paroles, des sentiments que nous manifestons, que nous croyons éprouver et qu'il est possible de définir. Ils me paraissent et me paraissent encore constituer la source secrète de notre existence*.

126 PLATON dans son dialogue *Parménide* ou *Sur les formes* classe les déchets dans les objets *ridicules* (RYKNER : 2000).

vocabulaire permet de rompre certaines *chaînes associatives* (LHUILIER, COCHIN, 1999 : 117) par trop négatives. On défait de la chose l'affect, le fantasme et le ressenti. Le choix des mots l'aseptise. Le lexique se corrige et s'ajuste également au gré d'avancées technologiques qui, parce qu'elles permettent le traitement de nouvelles matières, induisent des classifications supplémentaires. Le renouvellement continu du lexique reflète ces innovations technologiques et l'euphorie créative qui les accompagne. Il constitue également l'arsenal de pointe d'un monologisme techniciste. Impraticables pour les usagers, les termes n'ont d'usage que pour certains professionnels, dont on peut exclure le gardien de déchetterie qui, s'il les comprend, ne les met pas en œuvre. Exercer cette verve absconse pour les usagers, complexifierait son travail d'accompagnement. Ainsi, le DIB, restera en situation d'interlocution, le « tout-venant », plus explicite, concret et surtout partagé.

Dans la forêt de mots du déchet, le langage technique et administratif s'apparente à une canopée. Accéder à cette parole officielle, enclose, volontairement suspendue sous-tend la participation, l'adhésion à sa fabrication. Pour se livrer à son intense activité créatrice, elle séquestre l'autorité technique, politique (comme la canopée le fait de l'oxygène), s'organise indépendamment des autres strates langagières et inhibe la croissance d'autres expressions. Elle induit un *procès d'exclusion*, tel que le définissent LHUILIER et COCHIN : *en s'arrogeant le droit de redéfinir les mots et donc de se les approprier, les spécialistes du déchet excluent « la masse » de leur pouvoir technocratique et exercent une domination langagière et sociale* (1999 : 117). Au cœur de la forêt dense des mots du déchet, l'espoir confus d'un chablis ou plus radicalement d'une opération de tronçonnage me soustrait à un devoir de neutralité. J'aimerais voir la sophistication bien rodée du système desserrer son étreinte asphyxiante des autres paroles du déchet. Ce ressenti, à cet instant précis, enterre l'observatrice. Mon sentiment d'appartenance à la *masse* suscite probablement cette crispation.

En mars 2012, la rubrique 2 710 de la nomenclature des installations classées est entièrement réécrite. Le décret a pour conséquence un changement du régime juridique applicable à de nombreuses déchèteries et une modification de leurs prescriptions techniques, mais il se caractérise aussi par un autre changement, l'intitulé *déchèterie* est désormais le suivant : *Installation de*

collecte de déchets apportés par le producteur initial de ces déchets⁽¹²⁷⁾. À nouveau, cette désignation du lieu de déchets n'est porteuse d'aucune réalité efficiente pour l'utilisateur. *C'est paradoxalement cette incompétence qui fonde sa validité* (CHAUVIER, 2011 : 127). Elle n'a pas été pensée pour être un jour appropriée, sauf par le plus militant des trieurs. *Le discours des experts constitue une version instrumentalisée du discours scientifique (...) Le discours de gouvernance, cet « art » de gouverner, se nourrit directement du discours des experts. Il repose sur les pratiques d'identification et d'usage de mots susceptibles de faire autorité* (2011 : 123,124). L'opacité volontaire de cette désignation dit toute l'ambiguïté de cette écriture qui est à la fois langage et coercition. Elle s'enferme dans un formalisme qui veut s'auto-suffire, s'auto-justifier. Les références exiguës à la méthode, l'opacification du discours, le fumeux du langage, créent la rupture avec l'expérience de l'utilisateur, instaurent une univocité. Parallèlement, l'utilisateur est alimenté en images et en slogans qui se substituent à l'analyse. Sur la déchetterie ou ses supports de communication, l'utilisateur trouve de petites vignettes *pédagogiques*, des dessins illustrant le déchet type à déposer dans tel ou tel espace. Schémas explicatifs et phrases à l'emporte-pièce, informent d'une pédagogie condescendante, d'une capacité généreuse à simplifier un langage qui n'est pas à sa portée. Le langage iconique et le prêt à penser créent l'impression d'une main tendue, mais en réalité ils le disqualifient. Le discours technico-administratif s'auto « légitimise », s'auto-entretient, il impose comme impérative sa présence éclairée et éclairante sur la problématique des déchets.

Ce monopole de la parole affirme un rapport de pouvoir. Le discours expert *impose complètement l'arbitraire de son interrogation, l'arbitraire de ses intérêts* (BOURDIEU, 1984 : 95). Après tout, c'est encore dans le silence que l'on s'entend le mieux. En ce sens, il s'affirme un certain *totalitarisme* à travers ce langage capable de *remplacer le monde qu'il était censé exprimer* (RYKNER, 2000 : 53), propre à la communication de masse et bien loin du *bruissement* cher à BARTHES. L'acceptabilité de cette autorité du discours, et son incorruptibilité par celui des utilisateurs, s'expliquent à travers la notion de marché linguistique, telle que la définit BOURDIEU : *Les lois du marché (linguistique) exercent un effet très important de censure sur ceux qui ne peuvent*

127 Extrait de l'article de Laurent Radisson, De nouvelles contraintes liées à la législation des installations classées en Déchèteries : nouvelles contraintes, nouvelles ambitions, actu-environnement.com, publié le 14 janvier 2013, <http://www.actu-environnement.com/ae/dossiers/decheterie/reforme-icpe.php> Voir aussi : http://www.ineris.fr/aida/consultation_document/10715 <http://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000025634333&dateTexte=&categorieLien=id>

parler qu'en situation de franc parler (c'est-à-dire en faisant entendre qu'on doit abdiquer un moment les exigences ordinaires) et qui sont condamnés au silence dans les situations officielles où se jouent les enjeux politiques, sociaux, culturels importants (1984 : 132). Yves Bernard ainsi m'affirme :

Yves BERNARD. - C'est évident pour moi le recyclage ou je sais pas comment on va l'appeler, je suis pas compétent pour y mettre les mots⁽¹²⁸⁾.

Ces paroles ainsi mises en jeu, que le commun ne pratique pas, conduisent le cours des choses. Toutefois, LHUILIER et COCHIN mettent les adeptes du monologisme en garde : *Labord essentiellement technique de la question des déchets est révélateur des conceptions de ses promoteurs : si les experts se présentent comme les garants de la fiabilité d'un système technique épuré de toute nuisance et risques, s'ils laissent planer l'illusion que la solution à ce problème serait essentiellement technique, ils s'exposent à des demandes de performances accrues. Le projet technique de maîtrise, de suppression du déchet, répond aux aspirations de l'opinion publique visant à se dégager de l'emprise du déchet. Et ce projet pourrait bien se laisser prendre à sa propre logique en enfermant la question dans sa sphère et ses compétences* (1999 : 125).

Installation de collecte de déchets apportés par le producteur initial de ces déchets. Cette dénomination semble savoir où elle va, mais nous, on avance dans la lueur incertaine de son exégèse. D'un bord à l'autre, elle semble ne plus en finir. On est pris par les mouvements qu'elle sous-tend, une sorte de point de rendez-vous, un mi-chemin quelque part entre la *collecte* par l'installation et *l'apport* par l'utilisateur devenu *producteur initial des déchets* ou feu *l'utilisateur*. D'un côté, on peut l'entendre comme une appellation laudative. L'utilisateur serait promu producteur d'un petit gisement de déchets triés et participerait de façon active et positive au *tri*, *cette histoire dont vous êtes le héros*⁽¹²⁹⁾. On compte alors sur l'utilisateur qui, comme le corbeau de LA FONTAINE, tarde à apprendre que tout flatteur *vit au dépens de celui qui l'écoute* (1668, 2010 : 64). D'un autre côté, mise en relief par le contexte de la loi sur la responsabilité élargie du producteur qui s'inscrit dans la droite ligne du pollueur payeur, cette désignation lui tire l'oreille. Elle menace d'une pénalité, comme description et comme jugement. Dans le maelström des mots en lice, les associations possibles contrecarrent l'apparente rigueur des termes. Ce jeu de contexte leur

128 Extrait de l'entretien du 23 novembre 2009.

129 Extrait de la campagne de communication d'éco-emballage intitulée *Faites le bien* où éco-emballage cherche à sensibiliser les jeunes au tri sélectif.

donne des potentialités nouvelles, notamment celle de pouvoir mobiliser la masse en utilisant des vents contraires. Les campagnes de communication jouent ainsi tantôt de la carotte, tantôt du bâton. Puisque l'on a donné l'assurance d'un déchet maîtrisé, à défaut de pouvoir effrayer avec l'image du déchet, on peut encore activer la peur de l'opprobre, la culpabilité.

La dénomination rattrape, corrige, dévie, annule, souligne les empreintes de ce qui lui précède. Elle pallie à la faillite du langage et parfois l'entretient à dessein. Le lexique du déchet est pris dans un mouvement tautologique, *se réfléchit à l'infini sur lui-même, sans jamais faire sa part au monde qui inévitablement le nie* (RYKNER, 2000 : 51). Le projet de SARRAUTE consistait à investir dans le langage une part si infime, fût-elle d'innommé. En cela justement ce nouveau langage voudrait nier les tropismes, ces sources *secrètes de nos existences*. Cette parodie de langage au demeurant, menace aussi celui qu'elle *fascine et qui l'utilise* (2000 : 97). Le langage raboté, imposant l'impensé tourne presque à vide. Et bientôt, *les classements proposés (vont rendre) l'institution parodique parce qu'ils ne peuvent transcrire l'expérience vécue par chacun* (CHAUVIER, 2011 : 122).

3. VALORISATION

Eco-Emballages a été créé en 1992 pour mettre en place et piloter le tri et le recyclage des emballages ménagers en France. Ce dispositif a permis à chacun d'agir pour un but commun : réduire l'impact environnemental de la consommation et créer, à partir des emballages, de la nouvelle matière première. Et tous se sont engagés ! L'État, d'abord, a fixé les objectifs de recyclage. Les entreprises, elles, ont financé le tri et le recyclage de chaque emballage mis sur le marché. Elles ont aussi réduit ces emballages et sensibilisé le consommateur. De leur côté, les collectivités locales se sont progressivement organisées sur le territoire pour mettre en place un dispositif de collecte. Les associations ont, elles aussi, mobilisé les citoyens tandis que les industriels faisaient évoluer leur dispositif de traitement pour recycler les matériaux. Enfin, les consommateurs, clé de voûte du dispositif, trient chaque jour leurs emballages. C'est même devenu le premier geste de développement durable pour 93 % des Français ! (ECO-EMBALLAGES, 2012).

C'est grâce à cette aventure collective, orchestrée par Eco-Emballages et fondée sur la mutualisation et la coopération, que 67 % des emballages sont aujourd'hui recyclés. *Et demain ? Nous devons, ensemble, continuer à progresser pour atteindre 75 % de recyclage. Comme dans toute ascension, ce sont les derniers mètres qui sont les plus difficiles à atteindre. Doubler les performances de tri en ville, augmenter le taux de recyclage des emballages plastiques, réduire toujours plus les emballages et enfin optimiser le dispositif pour une meilleure efficacité environnementale et économique, tels sont les défis qui nous attendent* (ECO-EMBALLAGES, 2012).

Ce propos introductif du *Guide 2012-2013, pour les maires et élus*, réalisé par Eco-Emballages et l'Association des Maires de France, incite à réfléchir sur la notion de valorisation. Par là, il faut bien sûr entendre le procédé industriel qui *consiste en une extraction de matière*

ou d'énergie, économiquement rentable à partir de déchets (HARPET, 1998 : 373)⁽¹³⁰⁾ et qui s'est peu à peu généralisé à l'ensemble des procédés par lesquels un déchet matériel ou un produit en apparence inutile est transformé en un nouveau matériau ou produit⁽¹³¹⁾. Toutefois, cette acception économique n'est pas la seule à être mise en œuvre dans la gestion des déchets. Il est intéressant de prendre en compte la valorisation au *sens moral*, soit le *fait de conférer une valeur plus grande à quelque chose ou quelqu'un* (REY, 1998 : 3993). La valorisation est un principe structurant du discours sur les déchets. L'extrait précité illustre une part des dispositifs discursifs visant, par exemple, à galvaniser les acteurs du déchet ou à promouvoir dispositifs, actions et intentions de sa gestion. Elle constitue un mode opératoire revendiqué et implicite, un principe architecturant paroles et actions. Cette surenchère de positivité et d'auto-conviction peut-elle suffire, permettre d'affronter et de résoudre tous les *défis qui nous attendent* et que pose la problématique « déchets » ?

Valorisation des déchets – À chaque nouvel appel d'offres, les différents prestataires se disputent les déchets de la Tournerie constituant la Fraction Non Fermentescible des Ordures Ménagères (FNFOM). Il en va ainsi des cartons marron ondulés, des plastiques et métaux en tout genre, du verre vert, rubis, blanc opaque ou transparent et même du bazar indescriptible du tout-venant. Il ne reste guère que les gravats à demeurer sur place, *utilisés au fur et à mesure des besoins par les services de l'équipement du canton* (COIFFARD, 2004 : 56) ou par les agriculteurs. Camille a ce tas en tête⁽¹³²⁾. Son gigantisme l'alerte sur les limites d'une solution de proximité pourtant idéale, au regard du Plan Départemental d'Élimination des Déchets Ménagers et Assimilés (PDEDMA)⁽¹³³⁾. Nécessairement, il va falloir d'ici peu lui trouver de nouveaux

130 Pour les termes de valorisation et de recyclage, la nuance apparaît avec la notion d'énergie : la valorisation portera sur le gain d'énergie obtenu par une combustion (on brûle le bois pour obtenir une source de chaleur), une fermentation (cas des excréta humains ou animaux, des déchets organiques en général) avec production de gaz le plus souvent. Enfin le recyclage consiste à transformer le matériau de rebut en une « matière » secondaire afin de le réinsérer dans une unité de production des matériaux : le verre récupéré sera refondu pour former de nouvelles bouteilles ou d'autres récipients ; un sac plastique sera refondu avec une masse d'autres déchets plastiques de même catégorie afin de fournir un apport de matière « secondaire » (la matière première étant le pétrole en ce cas) pour « mouler » à nouveau des objets en plastique (HARPET, 1998 : 374).

131 Désormais, la Valorisation est un terme générique qui recouvre le recyclage matière et organique, la valorisation énergétique des déchets, ainsi que le réemploi, la réutilisation et la régénération in dictionnaire-environnement.com/valorisation.

132 Il me confie son inquiétude lors d'une de mes visites à la déchetterie : le 11 juin 2013.

133 La loi du 13 Juillet 1992 a prévu l'élaboration des Plans départementaux d'élimination des déchets ménagers et assimilés (PDEDMA). Ces plans départementaux d'élimination des déchets ménagers et assimilés (PDEDMA) constituent un cadre d'action pour les services de l'État dans le domaine des déchets ménagers et s'imposent aux personnes morales de droit public et à leur concessionnaire, tant pour les projets futurs que pour leurs organisations actuelles qui doivent être compatibles ou rendues compatibles dans un délai de trois ans à compter de leur publication. Ces plans donnent des orientations générales sur l'élimination des déchets dans les départements et fixent des objectifs en matière de valorisation matière à échéances de 5 et 10 ans, in dictionnaire de l'environnement.com.
http://www.dictionnaire-environnement.com/plan_departemental_elimination_des_dechets_menagers_et_assimiles_pdedma_ID2420.html.

débouchés⁽¹³⁴⁾. Les appels d'offres sont l'occasion de redéfinir les choix de filières pour les déchets triés : recyclage, valorisation des matières, réemploi... La déchetterie permet de trier et stocker les déchets de façon transitoire. Camille doit veiller à ce que les volumes soient suffisamment importants pour enclencher les enlèvements, de manière à rentabiliser les déplacements. Une fois l'un ou l'autre espace rempli, il téléphone à BOMEX pour le verre, SÉVIA pour les huiles ou FRANCHETEAU pour les plastiques, cartons... Toutefois, parce qu'elle donne sens au geste de tri et conditionne en partie l'adhésion du trieur à l'effort qu'il exige, la valorisation doit être une notion concrète et explicite pour l'utilisateur.

Eco-Emballages se charge de rendre la notion tangible sur différents supports de communication et d'inspirer également ceux des collectivités. Dans le *Guide 2012-2013 pour les maires et élus*, la question du devenir des emballages triés est posée. Quelques équations permettent d'y répondre : *9 boîtes de conserve en acier = 1 boule de pétanque* ou encore *15 bouteilles en plastique transparent = 1 pull en laine polaire*. Cette communication elliptique camoufle le processus de transformation du déchet en produit. Celui-ci est symbolisé par le signe d'égalité. Des pictogrammes illustrent les termes des équivalences. La démonstration se déploie comme un tour de passe-passe. Elle en tire force et fragilité. Le signe d'égalité s'apparente au haut de forme du magicien dans lequel on glisse un foulard pour en ressortir une colombe. L'effet magique provoque une certaine fascination. Si, au lieu de la colombe, le magicien fait à nouveau apparaître son foulard, l'attente déconcertée suscite un désenchantement. Quand ECO-EMBALLAGE prétend faire une boîte à chaussures avec trois boîtes de céréales, l'éblouissement technologique se trouve amoindri au regard des précédentes transformations. Une dernière équation achève la démonstration : *une bouteille en verre = une bouteille en verre*. Bien que le bon sens atavique de la masse ne soit pas sollicité, moi, petit duplicata du trieur potentiel, je le sens frémir, prêt à réagir et même à contester. Est-ce l'assurance enthousiaste du discours officiel qui l'inhibe, qui joue de son complexe du béotien ? Il me murmure ce que lui inspire cette ultime assertion : une impression confuse de promiscuité avec l'absurde. Peut-on vraiment exhorter à jeter une bouteille pour fabriquer une bouteille ? L'enquête rassure la novice, car le professionnel du déchet, aussi, s'interroge. Pour lui, l'aberration réside dans ce signe d'égalité, qu'il sait précisément interpréter. Ses critères experts et sa maîtrise de l'argumentaire environnemental l'exacerbent. Ainsi, l'ingénieur territorial d'un service environnement me détaille ce qui se trouve occulté par le signe d'égalité :

134 ou solutions de traitement des déchets. Ce secteur est un ferment du dynamisme industriel et technologique.

Cécil POORHOUSE. - Une bouteille en plastique, elle est certes recyclable mais pour la recycler, il faut la transporter, il faut l'emballer, il faut l'emmener dans une autre usine, il faut la fondre, il faut remettre des adjuvants. Donc, on a un bilan environnemental qui n'est pas du tout terrible ! Et c'est valable pour tout : la ferraille, le verre, etc⁽¹³⁵⁾.

L'idée, par exemple, que les déchets de bois soient broyés pour devenir des agglomérés, suscite d'autres réactions que la satisfaction programmée. Pour autant, la critique reste difficile.

Cécil POORHOUSE. - L'idée de la consigne n'était pas complètement idiote à réhabiliter mais après c'est un peu anti-progrès : c'est revenir à des trucs qui se faisaient avant.

Ces propos de l'ingénieur territorial méritent d'être rapportés à l'analyse de Gérard BERTOLINI. Ce dernier constate aussi que *la récupération des bouteilles au niveau des ordures ménagères et leur recyclage sont en soi positifs par rapport à une élimination, mais ne rompent pas avec la logique d'un tel système, dominé par des intérêts industriels* (BERTOLINI, 1978 : 139). La valorisation des déchets a accompagné une *obsolescence structurelle* qui ne touche pas seulement les produits mais les structures et les systèmes de production, de distribution, de consommation, voire de mode de vie. *La bouteille allégée en verre permet une économie de matière par rapport à la bouteille traditionnelle, mais elle exclut un réemploi, alors que la bouteille traditionnelle était sujette à une dizaine de rotations. Dire qu'elle exclut un réemploi, cela ne rend pas compte de la logique du système, car elle a été conçue pour éviter un réemploi, et elle a préparé le passage à la bouteille plastique* (BERTOLINI, 1978 : 138). La remise en cause de la valorisation implique une contestation plus globale et profonde, où même l'expert n'a plus prise puisqu'il n'est légitime, au regard du système, que dans sa seule sphère de compétence.

Valoriser – La solution technologique et industrielle a redoré le blason du déchet. Il est devenu ressource. Son vocabulaire a été pensé et modifié dans le but d'infléchir favorablement les regards et conceptions à son égard et de refléter des approches nouvelles et positives. Valoriser

135 Exemples de filières de valorisation matière :

- L'aluminium : récupéré, broyé, trié, fondu puis affiné pour refaire de l'aluminium liquide ou des lingots utilisés pour la fabrication de pièces moulées pour l'automobile. Gains d'énergie très importants avec l'aluminium de seconde fusion.
- Le verre : collecté, débarrassé de ses impuretés, broyé, fondu dans les fours en remplacement du sable, de la soude et de la chaux permet de substantielles économies d'énergie. Le taux d'incorporation peut dépasser 80 %.
- Les papiers-cartons : collectés, triés, traités (mise en suspension en milieu aqueux pour réduction à l'état de fibres, désencrés par flottaison), épurés, la feuille peut-être façonnée. Le taux d'incorporation peut dépasser 80 % dans la fabrication de cartons d'emballages et 60 % dans la fabrication de papier-journal pour les journaux et magazines.
- L'acier : il est recyclable à 30 % (remplacement minerais de fer + coke) dans les procédés à hauts-fourneaux et jusqu'à 100 % en fours électriques.
- Le plastique : difficilement recyclable en raison de la diversité des résines et de leurs difficiles compatibilités. Se reporter au Guide concernant le recyclage des plastiques in dictionnaire-environnement.com/valorisation.

est devenu un état d'esprit, un principe, un engrenage. Valoriser permet de solutionner la problématique des déchets et de gagner à sa cause les trieurs les plus récalcitrants. Pour Eco-Emballages, il existe cinq catégories de trieurs : les engagés (35 %), les adeptes (40 %), les hésitants (11 %), les potentiels (7 %) et les réfractaires (7 %)⁽¹³⁶⁾. Pascal MOLINER éclaire Eco-Emballages sur les leviers qui poussent le trieur à agir. Il pointe l'engagement écologique, la bonne image de soi pour soi et envers les autres, le respect des règles et la peur de l'opprobre. Il précise toutefois que *si l'individu ressent une pression extérieure ou est soumis à une obligation sociale, son comportement est moins intériorisé, moins naturel et moins stable. Et qu'au contraire, si son comportement n'est poussé que par sa seule motivation, il devient évident. Il est alors complètement intériorisé*. Sans revenir sur les mises en causes de Yannick RUMPALA concernant ces moyens mis en œuvre pour persuader les habitants de la nécessité de leur coopération (1999 : 602), on peut s'attarder sur cette mécanique valorisante. Dans des phrases telles que : *Ce tri dont vous êtes les héros* ou encore *faites le bien*, l'intention flatteuse habille l'injonction au tri et la distingue de la seule obligation sociale qui ne produit pas de comportements stables et fiables. Elle vise à installer de *nouvelles routines*⁽¹³⁷⁾ (BARBIER, LARÉDO, 1997 : 73) et à *activer l'utilisateur* (p 87-89). La qualification morale du tri (l'héroïsme, faire le bien) imputée au geste de tri, « valorise » l'image du trieur et encourage son engagement écologique. Celui-ci sauve sa planète. Eco-Emballages l'assure : *les consommateurs, clé de voûte du dispositif, trient chaque jour leurs emballages. C'est même devenu le premier geste de développement durable pour 93 % des Français !*

Cécil POORHOUSE. - On a beaucoup incité ces dernières années les gens à aller dans les déchetteries, l'idée derrière c'était la résorption des décharges sauvages et ça a été très efficace puisqu'il n'y a quasiment plus aujourd'hui de décharges sauvages, ce qui est quand même très bien ! Sauf que maintenant les gens ont l'impression de faire un acte civique en amenant leurs déchets verts à la déchetterie !

L'exemple du recyclage montre qu'une réduction des limites liées à la bonne conscience *a tendance à accroître la circulation de la matière* (ERKMAN, 2004 : 102). *C'est ce que l'on définit sous le nom d'effet rebond. Les filières de collecte sélective et les déchetteries n'ont pas inversé la tendance à l'augmentation des déchets produits contrairement à ce qui était promis* (DOBRÉ, JUAN, 2009 : 170).

136 Les engagés, convaincus de l'utilité du tri, font les bons gestes tandis que les adeptes, eux aussi volontaires, ne connaissent pas toujours les consignes et ne trient pas systématiquement. Les hésitants trient mais ne sont pas convaincus de leur geste, si bien que leur comportement varie en fonction du cadre de vie. Les potentiels, eux, trient peu mais pourraient facilement trier mieux. Enfin, les réfractaires ne souhaitent pas trier (ECO-EMBALLAGES, 2012 : 6).

137 Tout un ensemble de médiateurs construisent un ajustement progressif et parviennent à faire émerger le « geste-tri ».

4. PROFESSIONNALISME

Sur ce récent métier dont les difficultés occultes m'intriguent, j'hésite à apposer le nom officiel de *gardien de déchetterie*. D'après les documents administratifs⁽¹³⁸⁾, la communauté de communes emploie un *coordonnateur déchetterie* pour *organiser l'activité et gérer l'entretien* du lieu de déchets. Hormis le personnel administratif, personne ne connaît cette dénomination et, à l'usage, celle de gardien l'emporte sans aucune restriction. Aujourd'hui, quelque chose se replie sur ce mot, une ombre avide d'un nouvel ordinaire qui le rejette loin de la déchetterie. Cette chose-là est lisible au travers des *nouvelles REP*⁽¹³⁹⁾ et la *réforme des IPCE*⁽¹⁴⁰⁾. Il me faut expliquer et décoder ces événements sommairement désignés. En plus des DDM, DIB et DEEE, les déchetteries se doivent désormais d'accueillir des DDS⁽¹⁴¹⁾ et DEA⁽¹⁴²⁾. Bien que les déchetteries reprennent déjà certains de ces déchets, les volumes générés par ces nouvelles filières de la Responsabilité Élargie des Producteurs ne manquent pas d'en alourdir la gestion. Des espaces spécifiques doivent être créés dans l'enceinte des déchetteries pour les recevoir. *Le nombre de molécules, leurs formes variées (solide, liquide ou gazeux) et l'arrivée d'emballages détériorés ou non conformes sont autant d'inquiétude*⁽¹⁴³⁾. L'agent employé sur la déchetterie doit gérer davantage de flux de matières et être en capacité d'expliquer aux usagers les nouvelles consignes de tri.

138 Soit la *fiche de poste Coordonnateur déchetterie* éditée par la Communauté de Communes Loire-Atlantique Méridionale.

139 Responsabilité Élargie du Producteur de déchets. Voir sur ce point l'ouvrage de l'OCDE, *Responsabilité élargie des producteurs; Manuel à l'intention des pouvoirs publics*; Éditions OCDE, 21 décembre 2001.

140 Cf. décret du 20 mars 2012.

141 Les Déchets Diffus Spécifiques des ménages sont les *produits pyrotechniques, les extincteurs et autres appareils à fonction extinctrice, les produits à base d'hydrocarbures, les produits d'adhésion, d'étanchéité et de réparation, les produits de traitement et de revêtement des matériaux et produits de préparation de surface, les produits d'entretien spéciaux et de protection, les produits chimiques usuels, les solvants et diluants, les produits biocides et phytosanitaires ménagers, les engrais ménagers, les produits colorants et teintures pour textile, les encres, produits d'impression et photographiques, les générateurs d'aérosols et cartouches de gaz* in *Les nouvelles filières REP à l'assaut des déchetteries*, Graziella Dode, Actu-environnement.com, publié le 14 janvier 2013.

142 Le Déchets d'Éléments d'Ameublement sont les *meubles de salon/séjour/salle à manger, des meubles d'appoint, des meubles de chambre à coucher, de la literie, des meubles de bureau, des meubles de cuisine, des meubles de salle de bains, des meubles de jardin, des sièges, des mobiliers techniques, commerciaux et de collectivité* in *Les nouvelles filières REP à l'assaut des déchetteries*, Graziella Dode, Actu-environnement.com, publié le 14 janvier 2013.

143 Extrait de l'article *Les agents en première ligne* de Philippe Collet in *Déchetteries: nouvelles contraintes, nouvelles ambitions*, Actu-environnement.com, publié le 14 janvier 2013.

Considérant que ces transformations modifient en profondeur le profil des agents, la réglementation des IPCE impose désormais la mise en place d'un plan de formation. Le métier de gardien va revoir ses compétences. *Le secteur a parfois servi d'exutoire pour les travailleurs sous-formés, notamment par le biais de l'insertion professionnelle* » rappelle Alain CHOLLOT, chef du projet Déchets et recyclage de INRS, ajoutant que « l'objectif principal était de remettre les personnes au travail plutôt que d'assurer une formation approfondie et une grande qualité de travail ». Un constat que confirme Adrien BASTIDE, responsable du pôle déchet d'Amorce, qui interroge : « pourra-t-on prolonger cette stratégie de recrutement pour les déchèteries qui s'apparentent de plus en plus à de petits sites industriels ?⁽¹⁴⁴⁾ Le déchet est devenu ressource et la déchetterie un lieu de performance technique. Pour parachever cette cohérence nouvelle, l'agent en charge de la déchetterie doit à son tour refléter ces valeurs, en être l'avatar explicite.

Camille POTEREAU, agent de salubrité en fin de carrière, son ex-adjoint officieux : Bédo, issu de la communauté des gens du voyage, Yves BERNARD et Ernest PADIOLEAU, recrutés via une association d'aide à l'insertion professionnelle, ne sont pas exactement en conformité avec ce profil et incarnent une forme de désordre. Le plan de formation doit y remédier. De son côté, la politique de recrutement ne manquera pas de prendre en compte ces nouvelles exigences pour produire une génération de *gardiens* en adéquation⁽¹⁴⁵⁾ avec les enjeux de performance et de technicité⁽¹⁴⁶⁾. Le désir de performance industrielle s'accompagne d'une volonté d'amélioration du quotidien des gardiens⁽¹⁴⁷⁾. Ainsi, Alain CHOLLOT légitimise ce recours à la formation⁽¹⁴⁸⁾ sur le fait que de nombreuses *situations sont mal vécues par les agents qui sont d'autant plus impactés psychologiquement qu'ils les subissent, qu'ils ne les maîtrisent pas*⁽¹⁴⁹⁾.

144 Extrait de l'article *Les agents en première ligne* de Philippe Collet in *Déchèteries : nouvelles contraintes, nouvelles ambitions*, Actu-environnement.com, publié le 14 janvier 2013.

145 *C'est une particularité de notre métier : c'est la reprise du personnel sur les marchés. Voilà, on nous impose en quelque sorte aussi des fois des salariés qui ne seraient pas toujours je dirais à notre goût des fois. Voilà c'est... donc après, à nous de les former, donner la culture de l'entreprise pour vraiment qu'ils soient en phase avec voilà les, l'image que veut donner par exemple la COVED sur l'extérieur. Donc voilà ça c'est parfois un fort travail de fond sur certains salariés qu'on peut reprendre.* Extrait de l'entretien avec Charles-Edouard RON du 9 septembre 2010.

146 Comme le souligne Noëlle VIALLES, à peu près toutes les circonstances où nous voulons du « propre » nous conduisent à rejeter avec le « sale » ceux qui nous en débarrassent (1987 : 5).

147 En l'absence de toute consultation ou effort de connaissance sur le vécu et l'expérience du professionnel, l'argument de l'amélioration des conditions de vie du gardien, peut constituer un prétexte au changement sans intention réelle de le prendre en compte. *J'ai toute sorte de personnes en gardien de déchèterie. La personne la plus investie qui est très investie, l'autre qui est, qu'a pas la notion d'environnement, qu'a pas la même ouverture d'esprit là-dessus. Pour lui s'il est gardien, il est gardien pour surveiller. Il a du mal à accompagner les gens, à expliquer. Il a pas les connaissances, expliquer toutes les filières par exemple euh quand on lui pose des questions, il n'est pas capable de répondre pour dire tel produit va être réutilisé pour telle, telle et telle chose, donc il n'a pas la notion obligatoirement d'importance du tri derrière. Parce que par exemple il faut savoir que tout ce qui est métaux donc ferraille et carton c'est une recette pour la collectivité donc c'est très important de faire trier les gens en déchetterie pour que le carton aille bien au carton et pas, soit pas mis avec le tout-venant par exemple. C'est très important parce qu'il y a un côté financier derrière qui est important.* Extrait de l'entretien avec Charles-Edouard Ron du 9 septembre 2010.

148 Qui normalise et standardise le profil.

149 Extrait de l'article *Les agents en première ligne* de Philippe COLLET in *Déchèteries : nouvelles contraintes, nouvelles ambitions*, Actu-environnement.com, publié le 14 janvier 2013.

Comment ces hommes vivent les difficultés inhérentes à leur activité de gardien ? Quels sont les problèmes et les difficultés qu'ils identifient ? Si l'on veut bien considérer leur vision propre du métier et des conditions de son exercice, non comme anecdotiques mais comme la réalité du travail aujourd'hui, leur discours mérite de passer au premier plan du faisceau de décisions qui les délégitime. Au passage, mérite d'être soulevé le *travail de l'innovateur (qui) consiste à tester des rôles, identifier des porte-parole, imaginer des combinaisons, organiser des épreuves : c'est seulement ainsi, par une série d'enchères successives que l'innovation prendra forme. Encore faut-il se donner les moyens de ne pas se laisser entraîner par ce tourbillon : d'où l'importance de la cellule projet et de sa composition, qui doit être au moins aussi hétérogène que la réalité qu'elle souhaite transformer !* (BARBIER, LARÉDO, 1987 : 31). Mes interlocuteurs, ignorants de la marche de leur métier, me font part de leur quotidien de gardiens. Leurs difficultés se posent différemment⁽¹⁵⁰⁾. Elles sont proches de celles des éboueurs, telles qu'Agnès JEANJEAN les identifie. *Combien les dispositifs pouvant les aider (dans leur travail) font défaut, dans la mesure où la société toute entière se détourne du réel auquel ils doivent régulièrement faire face, voire leur dénie toute forme de pensée* (2011 : 281).

Parce qu'une déchetterie, ça se balaye à la main, Camille PORTEREAU – Sortis de sa cabane, nous voilà plantés au milieu de la déchetterie. L'ombre de Camille s'étire sur le bitume. Sa voix grave et sonore épanche le flot de sa consternation. Garder le lieu propre est une tâche difficile, une vraie gageure. À mesure qu'il évoque cette difficulté, des formes inégales plus ou moins sombres, comme des éclaboussures d'encre sur du papier m'apparaissent sur le sol. Subitement je comprends pourquoi nous sommes là, dehors. Nous contemplons un paysage de souillures disparues, de coulures absorbées, de salissures balayées. Près de moi, Camille commente son œuvre invisible. *Le propre de son activité est de ne rien laisser apparaître et d'une façon paradoxale, c'est quand il n'est pas fait que son travail se voit le plus* (CORTEEL, LE LAY, 2011 : 26). Sur le sol, son ombre monumentale s'étend, recouvre et efface une myriade de petites taches. Avec mon appareil photographique, je l'immortalise comme un rêve de victoire, de toute

150 Pour Camille, la formation n'est pas en cause : *J'ai appris sur le tas moi ah bah oui, vu que ça a commencé par les anciennes déchetteries, on commençait déjà à trier mais après ça été tout simple le tri, le tri sélectif, c'est tout simple. Quand tu vois, faut que tu tries ton carton enfin, j'vais commencer par là-bas : bouteilles, cartons, verre. T'as que les bouteilles plastiques qu'on met là. À vrai dire, le tri sélectif, c'est tout simple. Moi, pour moi, y'a pas besoin de formation pour faire ça. Bah celui-là qui comprend pas ça euh ! Moi déjà, j'trie chez moi, j'vois comment qu'ça s'déroule, alors c'est tout simple à faire. Quand t'as une caisse, tu mets tes bouteilles de verre, tu mets tes cartons d'un côté, tu mets tes bouteilles plastiques, après tu mets tes ordures ménagères dans les containers, le reste ça va dans le tout-venant hein ! C'est tout simple hein.* Extrait de l'entretien du 14 septembre 2009.

puissance face à la tâche. S'il se relâche, que les matières se mêlent entre elles ou débordent de leurs espaces réservés, ce serait pour lui la preuve visible de son incompetence. Ce qui se trouve mis en péril, c'est sa capacité à *surveiller la qualité de tri* par les usagers et *d'interdire l'accès au site aux personnes non autorisées ou en dehors des horaires d'ouverture*⁽¹⁵¹⁾. Certains récupérateurs, plus désireux de contester l'organisation en place autour des déchets, se plaisent à déstabiliser le gardien en usant avec maîtrise du registre de la souillure et de la dégradation.

Camille PORTEREAU. – Bah ils épandent tout.

Bédo. – Bah alors tu vois !

Camille PORTEREAU. – Alors le tas de tout v'nant, ils vont tout le manger, tout le traîner, tout tirer pour gratter partout, partout, jusque dans l'fond du tas (...)

Camille PORTEREAU. – J'suis là à 7H30, 7H15 même pour ouvrir à 8H30 ; préparation de la déchetterie, parce qu'à chaque ouverture, le soir, vu qu'y a du monde qui vient, y'en a partout à traîner. Faut tout ramasser, alors y'a du temps à passer.

L'importance qu'attache Camille à retrouver l'identité des usagers ayant déposé « sauvagement » leurs déchets devant la déchetterie constitue *un recours à la honte comme instrument de contrôle. Faire honte à ceux qui jettent en désordre, et rappeler qu'en tant que professionnel du maintien de l'ordre, les travailleurs du déchet disposent d'un certain pouvoir. Le pouvoir de la matière menaçante qu'ils traitent* (CORTEEL, LE LAY, 2011 : 43). Cependant, lorsque Camille identifie un contrevenant, sa hiérarchie ne donne pas nécessairement suite. Celle-ci a pu intégrer que l'obligation sociale n'était pas la meilleure manette à activer pour fabriquer de bons trieurs. Si son *rôle de veille et d'alerte auprès des élus et du responsable* n'est pas suivi d'effets, Camille se l'explique par le caractère non prioritaire de ses problématiques : *Ils ont autre chose à faire !* Lorsqu'un chargement se trouve déclassé du fait de la mauvaise qualité du tri, la collectivité en assume le coût. De son côté, le gardien fait dériver le stigmatisme qui plane sur sa compétence en arguant la faiblesse de ses moyens, l'inéducable usager et l'indécrottable récupérateur⁽¹⁵²⁾, et compte sur une cohésion employeur-employé faite d'un fatalisme commun face à cette adversité.

151 Extraits de la *fiche de poste Coordonnateur déchetterie* éditée par la Communauté de communes Loire-Atlantique Méridionale.

152 *Le gardien est tenté de laisser faire parce qu'au bout d'un certain nombre d'années, bah y'a le ras le bol qui s'installe. Il a été embauché pour entretenir sa déchetterie, pour orienter les gens. Il a un rôle de conseil. Le rôle de police, c'est difficile face à des récupérateurs.* Extrait de l'entretien avec Charles-Edouard RON, le 9 septembre 2010.

Camille PORTEREAU. – Il va en jeter un avec les cartons. Il revient, y'a un autre carton. Il va le balancer dans le tout-venant, alors je redis une autre fois. Le troisième carton, ce sera le même truc.

Bédo. – **Donc**, faut, faut, faut... C'est là que ça peut être énervant !

Camille PORTEREAU. – Bah soit qu'tu laisses tomber, soit qu't'envoies balader et puis c'est tout parce que pfff...

La politesse, ça s'apprend, Ernest PADIOLEAU – Inutile de troubler le délicieux désordre de la déchetterie par de vaines espérances, surtout lorsque l'on est gardien remplaçant. Sur de petites périodes, il faut convaincre de sa capacité à remplacer le titulaire du poste. Dans l'art de s'accommoder des épreuves au travail, Ernest a donc développé une stratégie de lecture positive de son quotidien visant à atténuer la nocivité extérieure et lui permettre de renvoyer, malgré les difficultés, une image de maîtrise et d'épanouissement professionnel. En chaussant les lunettes de son intérêt pour les sports mécaniques, sa réalité devient plus plaisante.

Ernest PADIOLEAU. - Alors l'autre midi comme ce tantôt, moi j'arrive là-bas à une heure, une heure et quart pour re-ouvrir la barrière à une heure et demie et à une heure trente, y'a quatre/cinq voitures qui vont être là. C'est rigolo, c'est comme un départ de moto-cross, toutes les voitures éteintes et dès que j'ouvre la barrière : vroom, vroom, vroom... Ah nom de diou ! Pis hop, quand je m'en vais après rouvrir la deuxième barrière pour sortir, dans l'intervalle, on m'avait mis toute la ferraille dans les cartons. C'est comme ça, ils en profitent les gens. Alors moi j'aime pas ça !

L'enquêtrice. - Et tu dois tout remettre en place ?

Ernest PADIOLEAU. - Bah dame oui alors moi je m'en vais mettre la ferraille avec la ferraille. On peut pas laisser la ferraille avec les cartons surtout avec les machines qui viennent broyer les cartons ou la machine qui vient broyer les branches de sapin, trucs comme ça, oh bah non, ça se fait pas ça ! Ah non, non, non, non, non, non ! L'autre jour, qu'est ce qui était mal placé ? Une baignoire. Une baignoire qu'avait été jetée, attends... une baignoire qui avait été jetée où ça déjà ? Avec le bois, avec le bois ! Ah j'ai dit non, non ça va pas ça hein ! Alors j'suis allé vite fait là-bas. J'suis allé ramasser les gravats, c'est là-bas que ça se met. Allez hop là-bas et j'tais à côté de lui (de l'usager) et j'ai pas bougé hein, nom de diou ! Pareil, des gens : *il arrive, il arrive, dépêche-toi, dépêche-toi, dépêche-toi, il arrive, il arrive, il arrive...* Ah ! Ah ! Ah c'est rigolo hein ! Bah j'suis pas gendarme mais faut être gendarme presque ! Y'a des gens, ils seront peut-être pas contents, ils me le disent pas à moi, mais moi je suis comme ça. S'il faut comment... prendre la veste de motard, je vais la prendre pareil hein ! Là, tout le monde va se sauver hi, hi, hi, hi, hi, hi ! Ah c'est rigolo ! Que veux-tu ! Ah j'aime bien ça.

Le gardien doit *accueillir et guider les usagers, aider si nécessaire au déchargement des déchets*⁽¹⁵³⁾. Les incivilités sont nombreuses. Elles désignent des faits de natures très différentes et

153 Extraits de la *fiche de poste Coordonnateur déchetterie* éditée par la Communauté de communes Loire-Atlantique Méridionale.

constituent, dans de nombreux cas, un euphémisme masquant des agressions répétées. Malgré ses stratégies positives, Ernest s'installe dans un rapport de défiance avec les usagers et tend à limiter les contacts. Il justifie ce retrait à l'aulne de son professionnalisme.

Ernest PADIOLEAU. - Des fois, je me fais envoyer chier hein ! Ah des fois... l'autre jour, une petite dame là, j'lui dis : Pardon madame, c'est pas là que ça se met. Oh, il est chiant ce mec là, qu'elle me dit ! (...) Je surveille les remorques, que personne mette la ferraille avec les verres, qu'on ne mette pas les cartons avec la ferraille, des trucs comme ça. Je fais mon travail et je marche, toc, toc et j'ai pas le temps de discuter avec les gens ; faut que je fasse mon boulot hein ! J'ai pas le temps de discuter.

Le problème, c'est le recyclage, Yves BERNARD – Il a beau se laisser éblouir par cette compétence dont il se dit être dépourvu en matière de déchetterie, Yves a aussi un avis. Il ne se départit jamais vraiment de son questionnement de fond, ou alors ce sont ses questions qui ne lui laissent pas de paix. Elles resurgissent pendant ce bref épisode de sa vie où il a été gardien de déchetterie sur le territoire du Syndicat de Pays.

Yves BERNARD. - Je suis vraiment rentré dans un système où les gens sont très compétents : y'a une volonté, y'a une connaissance et les citoyens aussi, un grand nombre de citoyens qui sont ouverts et volontaires à faire avancer les problèmes avec notre planète, mais j'ai trouvé un hic et à ce jour d'aujourd'hui, la solution, je ne l'ai pas trouvée dans ma tête et je suis sûr que le problème, il est là : c'est le recyclage (...) Y'a un truc qu'existe plus. Ce déchet recyclable, y'a plus de lien, y'a plus rien, y'a un truc qui s'est échappé (...) Moi, c'est pas du tout par rapport à la planète (...) Moi, le déchet c'est pour autre chose. Alors je sais pas, le côté fraternel, le côté échange, le côté sympa, le côté généreux. Tu te rends compte, tu donnes quelque chose à quelqu'un sans que cela te coûte, c'est fantastique !

Yves, témoin de la circulation des déchets, voit par la récupération, l'opportunité d'exaucer sans fin ce rêve de faire s'échapper les matières de l'élimination, de la disqualification. *Laisser à disposition, sur l'espace public, des objets susceptibles d'avoir une valeur pour d'autres peut relever du don. Plutôt que d'enfermer ces objets dans des sacs et dans des bacs afin de satisfaire notre besoin d'ordre, les offrir aux regards de ceux qui, éventuellement, peuvent y trouver un intérêt peut relever d'un véritable souci de l'autre, d'une volonté de faire circuler ce que l'on a reçu. Dans le don, la valeur ne s'attache pas à l'objet qui circule mais au sens de ce qui circule : « la valeur du lien exprime l'importance de la relation qui existe entre les partenaires, l'importance de l'autre indépendamment de ce qui circule » (CORTEEL, LE LAY, 2011 : 18).* Yves inscrit son activité davantage dans une relation de service que d'ordre. Il se conçoit comme gardien d'un lien social. *Dans cette*

perspective, que l'objet soit sans valeur pour celui qui le donne n'a pas d'importance. Ce qui compte c'est le lien qui se crée dans la circulation entre donneur et donataire, entre groupes sociaux, quand bien même les gens ne se connaissent pas (GODBOUT, 2007 : 117). Yves incorpore cette conception au métier de gardien dans le respect scrupuleux des règles qui lui ont été données. Pour lui, cette précaution est constitutive de son professionnalisme.

Yves BERNARD. - Mettre en contact, en fait, les gens intéressés, ceux qui sont en train de se débarrasser du déchet et qui sont éventuellement tout à fait contents que quelqu'un en profite et qui reviennent à ma question du départ, qui me hante, c'est de dire : mince, je vais faire un déchet, ça pourrait être recyclé mais on ne peut pas tout faire. Donc, t'as cette personne qui vient en faire un déchet alors qu'elle en ferait bien un recyclage, puis y'a l'autre, l'autre personne qui est en train de chercher un produit et qui va le trouver et qui, effectivement, tout en restant dans le cadre de mon travail et mes obligations, c'est vrai que j'avais tendance à aider les gens à entrer en... à les mettre en connexion, c'est évident ! C'est évident !

C'est dans cette capacité à mettre en connexion l'offre et la demande qu'Yves a notamment le sentiment d'exprimer une forme de maîtrise de l'activité de gardien. Le discours sur les déchets, inscrit ostensiblement dans une économie et une idéologie dite vertueuse, est de nature à l'encourager dans sa démarche. Toutefois, s'il est convaincu de son bien-fondé, l'orientation vers une gestion industrielle des déchetteries ne va pas manquer de creuser certains antagonismes⁽¹⁵⁴⁾ entre la conception officielle de son activité et la sienne. La mise en place d'un plan de formation permettra de réduire l'hétérogénéité des visions du métier. Elle servira sa standardisation de l'activité et la démarche qualité de la logique économique. Evacués plutôt que d'être pensés, les autres conceptions et ses penseurs, devront-ils trouver ailleurs un autre chemin ?

154 Au sujet de la récupération, Charles-Edouard RON m'expliquait le cadre qui était donné au gardien (c'est-à-dire admissible tant que ce n'est pas à une échelle industrielle), lors de notre entretien du 9 septembre 2010 : *Faut que ce soit ponctuel et je ne veux pas que ce soit un vide grenier quoi, qu'il y ait tout un déballage comme ça sur la plate-forme ou dans le local du gardien : c'est hors de question parce que si y'a quelque chose dans le local du gardien, ça attire la convoitise donc récupération, donc en cassant, donc... mais après il y a la petite récupération ou bah le gars il voit, il a besoin d'une planche de bois, il va la prendre et va la mettre dans sa voiture, il va partir tout de suite... Bon le gardien peut pas avoir les yeux non plus partout et puis, c'est pas : y'aura jamais de débordements (...) C'est des petits arrangements locaux qui ne représentent pas de volumes de bois par exemple énormes qui... et ça va dans la démarche finalement du recyclage. Voilà, c'est pas du recyclage, du moins c'est réutilisation, réemploi. C'est moins de charge pour la collectivité pour le bois par exemple, c'est pas une recette, c'est une charge, ça fait moins de recettes pour eux, nous en tant que privé ça le fait moins mais c'est, ça fait moins de volume mais c'est tellement dérisoire finalement par rapport au service que ça apporte aux personnes que voilà c'est dérisoire quoi. C'est un service auprès des usagers.*



DANS L'OMBRE DE CAMILLE PORTEREAU – NETTOYER ET BALAYER, UN TRAVAIL INVISIBLE.
FANNY PACREAU © 2011.

5. L'ALBATROS

J'avais bien aperçu en entrant un vieux monsieur assis sur une chaise, il ne disait rien, observait les visiteurs, attendant bien sûr qu'on lui pose des questions. Il boitait légèrement, les cheveux grisonnants et la mine burinée, je pensais que c'était le gardien du Musée, comme on s' imagine les gardiens des vieilles collections zoologiques, comme si notre imaginaire voulait que ces gens restent dans l'obscurité des sous-sols des muséums, aussi poussiéreux qu'un vieil albatros ramené de la première expédition scientifique en Antarctique au temps de Darwin ! (LEUCHTMANN, 2012 : 41). Helmut et ses bestioles échouent dans ce musée étrange d'où l'utilité semble proscrite. À l'abri des dommages et des convoitises, ils gaspillent une aura maladroite. Se gardant les uns les autres, trésor perdu et indolent, leurs rêves s'étiolent dans un isolement égotiste. Le temps fait d'eux des gardiens essoufflés mais soucieux de protéger encore ce qu'ils ont été, ce qu'ils auraient pu être. Loin d'une ligne d'horizon où convergent tous les regards, Helmut et son œuvre explorent d'obscurs méandres. Dans ce musée-débarras se devinent d'autres récits que ceux issus d'une raison hégémonique. Ils sont une forme qui se cherche et finit par produire un inclassable récit. Voilà un peu de sa gloire, à cet homme : édifier sa vie et son œuvre dans l'ignorance de la pensée unique, sur son unique pensée. Avec son obstination et ses petites obsessions, il s'enferme dans cette involontaire résistance ordinaire pour devenir le gardien impavide des lignes de sa propre histoire. Le ridicule dont on l'auréole parfois, il le sait fait de tout ce qui nous échappe. Dans le contour de ma recherche, des éléments se font écho autour d'Helmut, Camille, Ernest et Yves. Est-ce le fait qu'ils soient gardiens, cette solitude ou l'expression qu'ils m'adressent de leur humanité ? À moins qu'il ne s'agisse de la disgrâce qui les menace, ou une certaine réfraction du regard que je pose sur eux ? Dans la diversité de leurs univers, on dirait que, de l'un à l'autre, les mêmes petits motifs voyagent et m'interpellent comme les répétitions d'un discours. Plus que les anomalies,

ce sont ces petites résonances que je me surprends à épingle, à aligner, à questionner. Mes inférences me font glisser des gardiens à ce qu'ils protègent, car après tout, comment distinguer une collection d'un amas d'objets ?

Les déchets de la consommation, sont devenus, par leur ordonnancement, *une gamme d'objets différenciés qui s'appellent se répondent et se déclinent les uns les autres, une collection* (BAUDRILLARD, 1980). Oiseaux morts et déchets triés sont exposés aux regards. Malgré leur pluralité, on les perçoit comme issus d'un même ensemble. L'un et l'autre sont pris dans une dynamique d'accumulation visant pour l'un à épuiser le contenu de l'avifaune et pour l'autre, celui de la production matérielle. Elle conduit à une logique d'inventaire⁽¹⁵⁵⁾, introduit une tension entre ces ensembles et le cadre conceptuel permettant de les identifier, de les décrire et les classer. Krzysztof POMIAN parle d'*opposition entre ce de quoi on parle et ce que l'on aperçoit* (1978 : 29). Le discours sur la nature contribue à édifier ces cadres conceptuels. Toutefois, pour la collection d'Helmut, celui-ci est actuellement en question. *Si l'on excepte les muséums, ce type de collection se situe en marge des moyens pédagogiques actuellement mis en œuvre pour faire découvrir, aimer et respecter la nature ou éduquer à l'environnement. Par bien des aspects, elle est désuète, voir même contrevenante à l'idéologie ambiante, car elle incarne une nature morte* (PACREAU, 2012 : 17). Le travail d'animation pédagogique autour de la collection s'avère problématique. La Ligue pour la Protection des Oiseaux, spécialisée dans ce domaine, refuse de s'impliquer dans la vie du musée. Ses statuts associatifs spécifient qu'aucun travail ne peut s'établir à partir d'oiseaux morts.

Ces ensembles obligent à se confronter à des questions de conservation⁽¹⁵⁶⁾. Les statuts des uns et des autres sont modifiés pour signaler cette nécessité. On a vu l'évolution législative du statut des *déchets*. La conservation matérielle de ceux-ci suppose de les séparer – de les trier – pour éviter toute corruption⁽¹⁵⁷⁾. De leur côté, les oiseaux sont mis hors d'atteinte des attaques parasitaires⁽¹⁵⁸⁾. Clôturés contre le vol – indice de leur préciosité –, ils sont aussi soumis à des

155 Typologie des déchets <http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http://eur-lex.europa.eu/LexUriServ/LexUriServ.do?uri=OJ:L:2008:312:0003:01:FR:HTML&title=Eurolex>

156 *Les différentes lois de protection des espèces rendent aujourd'hui impossible la reproduction d'une telle collection, ce qui, paradoxalement, la rend unique et rare* (PACREAU, 2012 : 17). La législation oblige à soumettre aux services de l'État le projet scénographique ainsi que l'inventaire exhaustif de la collection. La destruction de spécimens doit elle aussi être soumise à autorisation.

157 Les déchets mêlés sont des ordures inexploitable pour du recyclage ou une quelconque valorisation.

158 Recours aux feuilles de polyéthylène, vitrines et traitement antiparasitaires.

contraintes de circulation pour les visiteurs ou usagers selon le cas. La durée du séjour de ces ensembles est réfléchiée pour toujours au musée mais pensée sur un temps limité à la déchetterie. Pour autant, le principe de recyclage faisant tourner en boucle le contenu des espaces de la déchetterie, la positionne sur cette même axiologie de l'éternellement présent.

La collection se trouve résolument en dehors d'un circuit d'activité économique contrairement aux amas de déchets triés. Toutefois, les récupérateurs soustraient une partie de ces déchets triés à l'économie circulaire. Certains sont réinjectés dans des circuits marchands illécites, d'autres sont accumulés et conservés pour un usage personnel. Ils remplissent alors une fonction pratique mais aussi symbolique. Ils transportent avec leur usure, leurs éraflures, l'idée de survivance, de résistance, de renouveau, d'altérité. *Dans son rôle de reconstituteur de la mémoire symbolique, le collectionneur d'objets oppose à la société d'abondance la génération de son propre antidote par l'éclairage du symbolisme qui donne aux objets collectionnables un air de liberté, expression de la rareté* (EGLOFF, 1982).

Plus un objet a de signification moins il a d'utilité et vice versa (POMIAN, 1978 : 35). Prise dans un contresens avec l'idéal écologique, la collection d'Helmut peine à produire cette signification. Celle-ci se trouve réduite à celle portée par son auteur, passablement différente et peu encline à être soutenue par les collectivités. De ce fait, actuellement, la collection survit dans un espace sursitaire qui n'est plus un musée mais une réserve ouverte très ponctuellement au public. Les déchets triés n'ont pas de signification à l'échelle individuelle, mais celle-ci est conçue et entretenue à l'échelle collective. Parallèlement, les industriels travaillent l'exploitation des déchets dans le but de leur valorisation. Ils leur inventent donc une utilité. Quant aux déchets triés, ils conservent une utilité économique, pratique ou esthétique et ne se déparent jamais totalement de ce qu'ils symbolisent en tant que déchet et rescapé.

Le vieil albatros poussiéreux et ses bestioles recouvertes des feuilles inertes de polyéthylène ont le faciès affiché de la mort et de la vieillesse. En disjonction avec l'idéologie du durable, on lui préférera un équipement flambant neuf, avec des oiseaux de résine fabriqués pour l'occasion, ou leur image numérique permettant l'affichage d'une technologie victorieuse. Pour l'animation, on privilégiera l'emploi de jeunes guides divulguant une connaissance pour tous, à emporter, emballée dans un vocabulaire fleurant bon l'expertise. Vis-à-vis de cette déclinaison

du professionnalisme, l'image du vieillard clopinant, à l'accent étrange, daignant dispenser son savoir qu'une fois convaincu de l'intérêt sincère que porte le visiteur à ses bestioles, paraît surannée et improductive. Les visiteurs, Helmut les observe. C'est ainsi qu'il les trie, jugeant leur intérêt, attendant qu'ils viennent à lui. C'est son tamis pour repérer le curieux et répudier les consommateurs passifs qui lui font gaspiller sa salive. Helmut croit à l'effort, à la volonté, mais aussi au désir, et sous ses airs de misanthrope, se délectent des rencontres, des échanges mutuellement nourris. Ce que ces différentes approches partagent, c'est la nostalgie commune d'un monde qui se défait et la nécessité, chacun à sa manière et à sa mesure, d'en sauver les bribes pour qu'elles en portent témoignage. Aujourd'hui, la marche du monde est ancrée dans la performance et la technologie, c'est elle qui symbolise désormais la vie. Helmut et ses bestioles en sont l'antipode, l'exemple à proscrire. Ses oiseaux sont les témoins desséchés de l'idée de nature. Sa collection raconte, mais faut-il encore en percevoir le sens et y adhérer. Elle n'est plus qu'une idée perdue, un rêve dépassé. À des lieues du productif et valeureux déchet trié, elle est le déchet tel qu'on le pensait hier, attaché aux tropismes du gouffre, de la chute et d'une inénarrable peur.

CONCLUSION

Dans les esprits, il existe bien ce constat imprécis que *oui, on jette gras à la déchetterie*. La société marchande s'est largement employée à ce que jeter soit un acte banalisé, qui ne fasse pas sens, ne pose pas question. Il faut bientôt éponger les dégâts devenus évidents. La production capitaliste, trouvant à en faire or, ne remet pas particulièrement en question cet excès de la société de consommation qu'elle a fomenté et qu'elle sait nommer. Il s'agit de *l'obsolescence* sur laquelle en définitive la filière recyclage va se structurer. Jeter, recycler, la boucle est bouclée. Pénétrée par les enjeux environnementaux, la filière recyclage se débat en permanence contre cette logique simpliste qui voudrait faire croire qu'il n'y a plus de question à se poser. Devenu ressource, la menace du déchet s'amenuise et l'usager s'en va content sauver sa planète en déposant consciencieusement ses cochonneries à la déchetterie où tout semble pour lui sous contrôle. Pour preuve, le vocabulaire jargonneux qui lui échappe complètement mais qui révèle que d'autres que lui savent mieux et par bonheur s'en chargent. Le déchet trouve ainsi sa place hors de la conscience individuelle, sécurisé dans le monde des spécialistes et des experts. Bien loin du tricot de grand-mère, eux seuls savent faire des pulls polaires avec nos bouteilles plastiques. *La valorisation* des déchets est devenue un espace d'éblouissement technologique. Reste tout de même que l'on ne peut totalement se passer de l'individu car sans tri à la source, il n'y a pas de valorisation possible. Aussi encourage-t-on, flatte-t-on la contribution du trieur tout en exigeant de lui plus de précision, plus de spécification dans ses gestes. Le trieur agit en fonction de la commande et c'est bien sa limite. On lui édicte le pourquoi et le comment, le bien et le mal. Plus grande est sa conformation à cette hétéronomie,

plus il est valorisé mais au fond, est-ce son rêve de devenir ce bon garçon qu'on lui demande d'être ? Le récupérateur s'approprie le bénéfice de cette valorisation. Après tout, ne contribue-t-il pas au réemploi ! Il gagne ainsi sur les deux tableaux en devenant un bon garçon qui n'oublie pas de se faire plaisir. Sur la déchetterie, la logique productiviste se prend dans la spirale de la réussite. Il faut faire mieux et plus, optimiser, devenir performant. On réoriente les fiches de poste du gardien de déchetterie vers des profils plus experts, plus gestionnaires. Il faut aller vers plus de *professionnalisme*. Les compétences s'affirment au détriment des hommes. Les exigences éradiquent la capacité à s'ouvrir aux principes alternatifs. Sur ce chemin, on tourne bientôt le dos à l'objectif de responsabilisation de tout un chacun vis-à-vis des déchets en intimant l'ordre à l'usager de l'exercer dans le seul geste de tri. Enfin, ce déchet autrefois plein d'égards pour le laissé pour compte et porteur d'une forme d'humanisme, semble se déliter dans ces nouvelles valeurs. Tant et si bien que l'on finit par se demander : à quoi bon ?

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE

Si la récupération informelle s'entête à coexister avec le recyclage sur la déchetterie et tient tête aux accusations d'infraction de plus en plus véhémentes, c'est qu'elle a de bonnes raisons. Pour les récupérateurs, elle est un espace de liberté qui se distingue et s'affirme vis-à-vis d'autres formes de récupérations plus institutionnelles telles que celle des chiffonniers d'Emmaüs ou des Ressourceries. À la déchetterie, la récupération est tout ce que l'on veut bien qu'elle soit et se situe clairement hors des cadres édictés. Elle s'y décline, protéiforme, dans une pluralité de pratiques individuelles. En ce sens, il existe une profonde divergence entre ce qui, pour l'individu, va gouverner le tri ou la récupération. Le tri est un devoir et la récupération un vouloir. Si la récupération informelle fleure bon la subversion par la promiscuité avec des valeurs interdites (vol, saleté...) elle n'en fait pas son unique raison d'être et vient bien souvent répondre à des exigences plus profondes. À l'impératif économique, s'adjoint pour le récupérateur le besoin de considérer ce qui a été dédaigneusement rejeté. Le déchet incarne alors une forme d'espérance dont le récupérateur par sa réhabilitation se fait l'artisan et le promoteur. La récupération devient un espace de création et d'affirmation. Si elle rejoint la logique du recyclage c'est sur le refus de la perte, la résistance à l'élimination mais s'en distingue par ses motivations et ses procédures. La filière recyclage est née pour remédier au problème du déchet et corriger les excès d'une société marchande. Se devant de l'éradiquer, les filières de recyclage ont su faire du déchet une ressource et un espace d'expérimentation en matière de valorisation. La matière détritique est devenue le ferment de développement et d'innovation industrielle. Chemin faisant, l'industrie du déchet s'en est approprié la responsabilité et ne laisse le citoyen s'impliquer que par la possibilité de trier ses déchets en vertu des principes et des raisons qu'elle

sait lui édicter. Aussi bien sûr, les filières déchets savent encourager l'utilisateur, convaincues et intéressées par l'impérieuse nécessité de valoriser les déchets. Sur le fond, le récupérateur est bien d'accord puisqu'à sa manière c'est ce à quoi il s'emploie. Toutefois, la filière recyclage dénigre l'amateurisme et l'artisanat. C'est par le rendement, la logique productiviste, la technologie qu'elle a su transformer les décharges en petits sites industriels. Poursuivant, cohérente, ses propres ambitions, elle regarde circonspecte le profil non expert du gardien de déchetterie et le parasitisme de la récupération informelle, toute prête à l'expulser de son cadre de pensée. Ainsi, sur la base d'une opposition conjoncturelle se creuse entre recyclage et récupération informelle un clivage plus profond, plus essentiel et radical. On peut se demander si cette cohabitation parfois hasardeuse de valeurs économiques et environnementales au sein de ces nouveaux lieux de déchets ne vient pas relayer celles plus humanistes, en place. Il importe donc d'aller soupeser celles-ci au sein de la déchetterie et mieux cerner les conceptions environnementales et économiques en question.

TROISIÈME PARTIE

CONCEPTIONS EN QUESTION

INTRODUCTION

Si les nouveaux enjeux économiques de la gestion des déchets semblent entretenir dans le cadre de la déchetterie, une opposition entre la récupération informelle et la filière recyclage, dans le même temps, les impératifs environnementaux semblent vouloir la réduire. La promotion d'une conception large de la valorisation des déchets, tend à dépasser l'univocité du recyclage pour plus de réemploi, incitant ainsi à plus de récupération. Dans ce contexte, en faisant abstraction de l'aspect juridique pour ne se concentrer que sur l'aspect idéologique, la prohibition de la récupération informelle à la déchetterie produit l'effet d'une concurrence incohérente.

Aussi, un premier chapitre visera-t-il à circonscrire pour la récupération informelle et la filière recyclage, comment, au nom de la nature, comment elles intègrent les enjeux environnementaux dans leur rhétorique, dans leur pratiques ? Existe-t-il sur ce point des points de convergence, des intérêts et conceptions communes ou non ? Un second chapitre veut circonscrire l'éco-centrisme de l'une et de l'autre, c'est-à-dire chercher à savoir sur quels principes économiques la récupération informelle et le recyclage s'organisent. Là encore, il s'agit de mesurer par juxtaposition les compatibilités et incompatibilités de l'une et de l'autre.

CHAPITRE PREMIER

AU NOM DE LA NATURE

INTRODUCTION

Il est désormais question de prendre en compte l'avenir naturel de nos déchets. La question des déchets est traitée *au nom de la nature* et engage une conception renouvelée où le clivage nature/culture et le rapport de domination de l'homme sur la nature doivent être dépassés. Ces enjeux et conceptions sont-ils pris en compte et intégrés par les différents acteurs de la déchetterie ? C'est ce dont il sera question dans ce chapitre. Pour aborder cette question et se mettre en situation d'empathie avec cette posture nouvelle, la notion de récupérateur sera élargie. Elle permettra d'envisager le récupérateur humain et non-humain.

En premier lieu, comment l'enquêtrice vis-à-vis de la discussion engagée en anthropologie sur cette question a-t-elle choisi de positionner son investigation ? Est-ce que la prise en compte de la nature des récupérateurs révèle de facto une conception de l'environnement, un rapport à la nature ? Qu'en est-il concrètement dans l'activité du gardien ? Au-delà du seul objectif de la réduction du déchet, comment intègre-t-il dans l'ordinaire de la déchetterie la préoccupation environnementale ? Est-il révélateur ou pas du questionnement sur le rapport à la nature ? De leur côté, comment les récupérateurs intègrent-ils ou pas cette cause à leur pratique ? Quelle sont en somme les *natures des récupérateurs* ?

La déchetterie est conçue comme un lieu de danger pour l'environnement mais aussi un lieu de résolution ou de résorption de certaines problématiques environnementales. Toutefois, on peut se demander quel a été le cheminement des représentations de ce strict point de vue ? Aujourd'hui qu'un nouveau lieu de déchets est institué, comment est-il perçu sur ce plan et présente-t-il des limites ?

Enfin, par le truchement du rapport à la nature et des récupérations d'Helmut WARZECHA, la notion d'environnement sera plus profondément interrogée. Que nous dit-elle de notre rapport à la nature, au non humain ? Peut-elle suffire ?

*Se lever trop tôt est un vice commun aux grands ducs, aux étoiles,
aux oies et aux trains de marchandises.*

Extrait d'*Almanach d'un comté des sables*, d'Aldo LEOPOLD.

1. NATURES DE RÉCUPÉRATEURS

À la tâche, elles semblent imperturbables et demeurent paisibles lorsque le verre jeté par les usagers éclate dans la masse grossissante des fracas. Les nombreux tessons vineux et sucrés libèrent de chaudes effluves sous l'effet du soleil et autant de promesses de nectars qui les attirent. Leurs têtes, presque effacées sous leurs yeux bruns-bordeaux proéminents, ponctuent des corps irisés de jaune doré et vert-bouteille. En voilà quatre, affairées sur le goulot d'un litre de vin rouge partiellement couvert de fils d'arantèle. La toile informe retient des poussières grises et l'aigrette blanche d'un pissenlit voletant vainement à chaque souffle de vent. L'aigrette reste ainsi amarrée avec son akène au substrat lisse et stérile. Les mouches poursuivent sans relâche leur mission de sustentation sans aucune considération pour le design des flacons ou des étiquettes. Leurs plans de vols éthyliques font discrètement partie du décor comme leurs fuselages organiques dont les couleurs se fondent aux reflets changeant des morceaux de verre. Elles sont partout et apportent, dans l'indifférence générale, leurs millimétriques contributions au nettoyage des matières collectées. À part un timide vrombissement, ces récupératrices du genre *non-humain* (LATOURE, 1999) ne sont pas très disertes⁽¹⁵⁹⁾. Leur mutisme a de quoi frustrer mon parti pris ethno-pragmatique. Je compense par une observation attentive. Ignorantes du droit à l'image, j'en profite pour réaliser dans la plus grande liberté, leur portrait photographique. L'exercice reste cependant assez inconfortable, presque autant j'imagine que de

159 Les individus qui vivent sur ma ferme à l'état sauvage rechignent à me dire clairement quelle portion de mon territoire est comprise dans le périmètre de leurs battues quotidiennes, nocturnes ou diurnes. J'aimerais le savoir, car cela me permettrait de comparer la grandeur de nos univers respectifs, et de répondre à cette question beaucoup plus importante: qui est le mieux renseigné sur l'univers dans lequel il vit? (LEOPOLD, 1949, 2000: 107-108).

récupérer. Faute d'un zoom suffisamment puissant, me voilà le bassin en appui sur les planches délimitant l'espace verre, le haut du corps plongé dans la benne, la jambe levée en arrière pour faire contrepoids et maintenir mon équilibre.

Ici, les mouches composent un peu de cette techno-nature au centre de la crise environnementale qui redessine certaines frontières ontologiques et esquisse de nouvelles utopies. *Quand l'environnement apparaît, si l'on en croit François EWALD, la nature disparaît : la crise signifierait la fin de la nature* (LARRERE, 1997 : 9). Parce qu'elle délite les pôles structurants du naturel et de l'artificiel forgés par et pour l'homme, la profusion d'objets hybrides⁽¹⁶⁰⁾ pousse à de nouvelles conventions entre humains et non humains (SERRES, 1990), (LATOUR, 1999). *Comme extériorité radicale, la nature est certainement morte* (LARRERE, 1997 : 13) et la modernité, enferrée dans sa domination, le serait aussi (TOURAINÉ, 1992). D'une certaine manière, la déchetterie constitue un espace mutant plus édifiant que le paysage agricole avant elle. À force de passages répétés, je vois en ce lieu la pierre de touche d'un écosystème hybride. Cette fois, les petits rats musqués, s'enfonçant jusqu'aux oreilles dans le tout-venant, ne sont pas le fruit de mon imagination, ni même cette chatte qui s'y est plu à mettre bas. Sans aucun respect pour les règles fixées par l'administration, horaires d'ouverture, consignes de sécurité, toute une faune cohabite, s'approprie et œuvre dans cette Installation Classée pour la Protection de l'Environnement, *par-delà nature et culture* (DESCOLA, 2005).

Comme la chèvre de Francis PONGE, y est-elle *une loque fautive, une harde, un hasard misérable, une adaptation un peu sordide à des contingences elles-mêmes sordides ; et presque rien, finalement, que de la charpie* (1961, 1971 : 173) ? Impossible de me laisser aller à un tel désenchantement. Pourtant, la consternation, face au danger d'un monde sauvage dégénéré, semble être le vecteur de mise en œuvre d'un changement responsable, ce que Hans JONAS définit sous le terme d'*heuristique de la peur*⁽¹⁶¹⁾. Si des objets hybrides⁽¹⁶²⁾ tapissent notre ordinaire, leur banalité ne suscite pas nécessairement l'indifférence. Mes expériences professionnelles en

160 À la fois naturels (réglés par des processus que nous ne maîtrisons pas) et artificiels (le résultat de notre action sur le milieu) (LARRERE, 1997 : 160).

161 La menace, la crainte nous révéleraient l'objet de notre affection, ce qui est en jeu et qu'il faut protéger. *C'est ce péril qui nous apparaît d'abord et nous apprend, par la révolte du sentiment qui devance le savoir, à voir la valeur dont le contraire nous affecte de cette façon* (JONAS, 1990 : 49).

162 Verrue et paysage ne s'opposent plus vraiment. Ils se sont accoutumés l'un à l'autre et s'adonnent à des créations nouvelles : paysage de verrues, verrue de paysage, dans leur vie commune.

lien avec des espaces protégés⁽¹⁶³⁾, m'ont *sensibilisée* aux enjeux environnementaux. Pour autant, ces autres récupérateurs et usagers de la déchetterie suscitent chez moi un étonnement béotien et une somme de curiosités passagères plus incisives, rien de plus que la forme ordinaire de mon rapport au monde. Quant à savoir si je perçois cette altérité plus en degrés qu'en nature (DESCOLA, 2011 : 101), je ne saurai le dire. Je note simplement que, pour ce qui concerne les *non-humains*, mon regard manque parfois d'acuité et mon lexique de vocabulaire.

Insatisfaite de ne voir que des *mouches*, je soumetts mes photographies *un peu floues* à un entomologiste⁽¹⁶⁴⁾ pour une identification plus précise. À défaut de pouvoir réaliser l'examen de *la disposition des soies et de la structure des genitalia*, il hésite entre ma supposition de départ *Lucilia caesar* (*Calliphoridae*) - élaborée à partir de mes clichés croisés à un rapide approfondissement de l'explicite terme de *mouche à merde* - et deux *Muscidae* : *Dasyphora cyanella* et *Orthellia cornicina*. Pour mieux les mémoriser, je lis à haute voix ces noms fascinants et étranges fabriqués par les sciences naturelles. Noms chantants, noms vulgaires et mouches vivantes sont un peu du plurivers⁽¹⁶⁵⁾.

Je ne suis pas seule à être intriguée par le spectacle de déchets dont le *devenir naturel échappe à notre maintenance* (LARRÈRE, 1997 : 10). Résidant au village de la Tournerie, à quelques centaines de mètres de la déchetterie, Aimé DUGUÉ, découvreur de dépôts sauvages, se trouve être aussi apiculteur amateur. Camille POTEREAU, après avoir autorisé mes acrobaties scientifiques près de la benne de verre, m'affirme que les abeilles d'Aimé DUGUÉ, fréquentent la déchetterie. Comme les mouches, elles s'y nourrissent de dépôts de vin, de sirops ou autres liqueurs poisseuses. Je pourrais alors lui demander :

L'enquêtrice. – Comment sais-tu qu'il s'agit des abeilles d'Aimé DUGUÉ ?

Je renonce à poser cette question un peu surréaliste, estimant qu'il en va de ma crédibilité. Mes gesticulations photographiques ont suffisamment attiré l'attention sur moi. Cette

163 Parc naturel du Marais Poitevin, Réserve Naturelle du lac de Grand Lieu.

164 Christian PERREIN, l'entomologiste qui a dirigé l'Atlas entomologique de Loire-Atlantique.

165 En rendant visible la médiation des sciences, nous pouvons partir de la nature, non pas pour aller vers l'humain mais, en prenant une bifurcation à angle droit, vers la multiplicité des natures redistribuées par les sciences, ce qu'on pourrait appeler le plurivers pour marquer la distinction entre la notion de réalité extérieure et le travail proprement politique, d'unification (LATOUR, 1999 : 59-61). **Plurivers** : comme le mot uni-vers a le même défaut que celui de nature (l'unification se faisant sans les formes appropriées sans *due process*), on désignera par cette expression les propositions candidates à l'existence commune avant le processus d'unification dans le monde commun (LATOUR, 1999 : 359).

autocensure a d'autres raisons d'être que la peur du ridicule. Elle tient notamment, à l'idée que je me fais du respect de l'interlocuteur. Celui-ci peut s'offusquer de voir sa parole mise en doute. Le pire pour moi, serait que mes questions le fassent douter de ses convictions, qu'elles dégradent ses certitudes en fables naïvement racontées. Quel serait alors mon embarras de l'avoir fait accoucher de cette prise de conscience, de le faire se sentir bête. Empêtrée dans mes précautions et délicatesses, me barrant seule la route de questions simples et directes, je m'engage sur celle des conjectures et des supputations. Je décide que non, Camille ne sait pas vraiment s'il s'agit des abeilles de Monsieur DUGUÉ. Il lui est impossible de les reconnaître. Tout au mieux, aurait-il pu les suivre jusqu'aux ruches de Monsieur DUGUÉ, mais il serait bien farfelu de pousser sa réflexion jusqu'à ce type d'expérimentation. À mon tour, sans avoir rien vérifié, je me convaincs que son hypothèse s'est simplement formée un jour dans l'esprit de Camille. Plaisante, l'idée de ce lien, presque invisible mais tangible entre son lieu de travail et les ruches d'Aimé DUGUÉ, s'y est installée comme une vérité.

Sur le moment, je considère que pousser l'investigation davantage serait être tatillonne, que ce qui compte c'est que Camille pense cette faune et comment il la pense. Pour la même raison, j'en viens ensuite à déplorer ce manque d'approfondissement critique. Il m'aurait permis d'alimenter la réflexion sur la relation de Camille à la faune. Nouvelle supputation sur mon acte manqué : cette histoire d'abeilles mellifères, trouvant leur énergie pour aller chercher du pollen grâce aux nourritures de la déchetterie, me séduit et je ne tiens pas à la déconstruire. Je me surprends même à la prolonger, pensant que d'une certaine manière, le miel qu'elles fabriquent peut porter le nom de *miel de déchetterie*. Des éléments de mon travail d'enquête trouvent place dans la trame de ce récit, la densifient. Monsieur DUGUÉ m'avait confié avoir récupéré une bonne partie des pots, dans lesquels il conserve le miel de ses abeilles, à la déchetterie. Imaginez donc, des pots récupérés à la déchetterie, prélevés par des abeilles de la déchetterie, remplis du miel issu d'abeilles nourries des restes de déchetterie ! Les affirmations s'enchevêtrent en une fascinante fiction. Dorénavant, c'est avec une circonspection un peu rêveuse que je considère le pot de miel de printemps gentiment offert par Aimé DUGUÉ. Je reprends vite pied. Ces interactions fictives ou/et effectives avec la faune récupératrice sont à interroger. Je me dois d'être

attentive aux questions qu'elle pose, ne pas considérer la faune comme un simple prolongement du décor de la déchetterie. Je décide d'explorer plus avant les indices présents du lien de l'homme à son environnement.

La cohabitation de la faune avec les gardiens a des relents de domination homme-nature. Au motif sanitaire, les rats sont piégés avec du poison⁽¹⁶⁶⁾. Pour rendre le piège plus sélectif, la *mort aux rats* est dissimulée dans des sections de tuyaux PVC dont le diamètre calibre la taille du nuisible. Toutefois, chaîne alimentaire oblige, les mouches pondent leurs œufs dans les dépouilles pour qu'une fois éclos, les larves s'en nourrissent ; des charognards, attirés par le fumet de rat faisandé, finissent par ingérer indirectement ces substances. Les guêpes, quant à elles, posent des problèmes de sécurité vis-à-vis des usagers. Camille fabrique de petites nasses avec des bouteilles, appâtées avec des substances sucrées. Une fois entrées dans le piège, incapables d'en sortir, les insectes en quête de nectar s'épuisent et se noient dans l'eau miellée. Pense-t-il alors que parmi les noyés, se trouve peut-être une machine à miel de Monsieur DUGUÉ ?

En matière d'éradication des guêpes, chaque gardien a sa méthode. En tous les cas, Ernest PADIOLEAU opte pour d'autres stratégies, moins discrètes vis-à-vis du public, plus sélectives vis-à-vis des insectes, car ne ciblant que les guêpes, mais pas toujours efficaces du point de vue de la mortalité.

Ernest PADIOLEAU. - Tout attire hein, comment on appelle ça, les boîtes de conserve, les... Dans les verres, t'as comment on appelle ça ? Les bocaux de confiture (...) C'est les verres, c'est les verres, bah oui mais y'a plein de guêpes qui viennent. (...) L'autre jour, y'a une personne qu'est venue, elle a voulu monter dans sa voiture, bah y'avait cinq, six guêpes dans sa bagnole. Elle a dit :

Ernest PADIOLEAU jouant l'usagère. - Je pourrai pas monter hein, je monterai pas, je monterai pas.

Ernest PADIOLEAU. - Alors moi j'suis allé avec mon chapeau pschhh. *Il mime une chasse aux guêpes avec son chapeau.*

Ernest PADIOLEAU jouant l'usagère. - Attention Monsieur, vous allez vous faire piquer !

Ernest PADIOLEAU. - Non, non !

Il enchaîne avec une autre anecdote

166 Autre problème mis à jour récemment, la présence croissante de rats et autres animaux parasites. L'élimination de ces nuisibles demanderait à avoir lieu le plus tôt possible. Elle pourrait en effet entraîner de graves soucis sanitaires sur le site (COIFFARD, 2004 : 57).

Ernest PADIOLEAU. - L'autre jour j'étais appuyé comme ça. Elles venaient toutes sur moi là, pis j'ai pas bougé. Paf, elles sont reparties. Alors j'ai demandé un extincteur. J'espère qu'il a pas été volé. Normalement un extincteur doit être compris dans la déchetterie, un extincteur en cas d'incendie doit être dans la déchetterie et puis un extincteur pour les guêpes et frelons, c'est normal. Alors déjà les gens ils ont peur de jeter là, ils jettent là-bas... Moi je m'en vais chercher le balai pis je pousse comme je peux. Des fois ça court. L'autre fois, l'autre pose son sac là et prrrrrrrt les guêpes courent après lui ! oh ! oh ! *Rires mêlés d'Ernest PADIOLEAU et de l'enquêtrice.*

Ernest n'est pas fondamentalement motivé par la sécurité de l'usager. Ce qui compte c'est son jeu et sa mise en scène, adaptés en permanence aux circonstances. Dans ses récits, il s'en tire toujours bien, tantôt héroïque pour l'usagère, tantôt laissant faire et profitant du spectacle comique joué malgré lui par l'usager.

Humain ou non-humain, le récupérateur à la déchetterie est un nuisible qu'il convient de piéger, d'empêcher, d'éradiquer ou encore de contenir. Les dispositifs mis en œuvre pour refouler les uns ou les autres (pierres, benne Matex, cadenas, grillage, nasses, intimidation, ...) ou en donner les signes (chasse au chapeau...) sont inhérents au fonctionnement du lieu. Le gardien, une nouvelle fois, a un rôle déterminant, plus ou moins visible selon les objectifs qu'il cherche à atteindre à travers cette mission : promouvoir son action et son personnage, emporter la victoire sur les non-humains... Il est, de par sa fonction, amené à connaître, penser et gérer ce qui constitue dans ce lieu, une forme d'adversité. Bien que toléré, le récupérateur humain est en infraction vis-à-vis du règlement des IPCE. Un argumentaire sécuritaire et sanitaire justifie sa stigmatisation mais son éviction se fonde aussi sur une problématique de concurrence économique entre récupérateurs et filières. La récupération n'est pas contestataire du nouvel ordre écologique. Sur le fond, elle est même parfaitement congruente avec celui-ci. Dans une certaine mesure, elle le conforte, l'illustre et l'inspire par la réhabilitation (typologie de matières et d'objets réhabilités, techniques de réhabilitation), par les actes d'achat qu'elle annule. L'appropriation des matières semble être d'intérêt général. Réduisant les intermédiaires, elle participe pleinement à la mouvance environnementale. Il reste encore à savoir si les ambassadeurs humains de la récupération intègrent cet aspect à leur pratique et comment.

Pour certains, elle permet à la fois de *s'approprier les vertus morales d'un mouvement « écologique » altruiste* et de *donner une image désintéressée* (HUGH-JONES, 2013 : 130) mais leurs motivations premières, en définitive, ne varient pas. L'objectif reste par exemple de se chauffer

à bas prix ou de jouer au camelot sur *leboncoin.fr*. Pour ceux qui, comme Sarah HUGUES, sont acquis à la cause environnementale, cette dimension constitue une forme de plus-value. Elle intègre et rassure leur système de valeur et flatte la dimension positive de leur pratique.

Sarah HUGUES. – Je trouve ça bien, cette idée de pouvoir se servir dans les déchets, j'trouve c'est... Enfin moi, c'est quelque chose qui m'intéresse, le recyclage, l'écologie, c'est des thèmes que je trouve, enfin voilà que je trouve importants. C'est dommage de gâcher si on peut s'en resservir.

Une autre frange de récupérateurs édifie sa pratique sur la base d'une remise en question beaucoup plus globale de la société de consommation et du gaspillage. Leurs récupérations sont plus anti-consuméristes qu'environnementalistes. Cependant les valeurs de la seconde intègrent fréquemment la première. C'est le cas de Michaël LATCHMER qui vit exclusivement de ce qui est perdu pour les autres, explore tous les lieux de déchets, utilise les réseaux d'entraide facilitant ses choix⁽¹⁶⁷⁾, dénonce le gaspillage alimentaire et la pollution générée par les déchets. Il fait siens les principes de décroissance. La notion de solidarité est très importante dans cette démarche très proche du freeganisme⁽¹⁶⁸⁾.

Michaël LATCHMER. - C'que j'voulais te dire aussi, c'est que j'ai une démarche écologique aussi par rapport à la déchet'

L'enquêtrice. – Vas-y, dis-moi.

Michaël LATCHMER. - Par exemple les vêtements. J'en ai pas mal utilisé, des vêtements, pis j'en ai donné plein et maintenant je vois que ça intéresse de moins en moins les potes, en fait... les fringues de bébé ou d'enfant enfin, etc. Eh ben en ce moment, je vais les mettre dans la benne du secours populaire, tu sais ?

L'enquêtrice. – Oui, je vois.

Michaël LATCHMER. - Des choses comme ça. Ou des choses que j'vois qui sont pas dans la bonne benne, je vais les mettre dans la benne. À partir du moment où les piles, tu sais ; tout ça, je sais que c'est hyper toxique.

L'enquêtrice. - Tu corriges les erreurs de tri ?

Michaël LATCHMER. – Ouais, parce que j'ai une démarche aussi par rapport à ça, personnelle quoi... déjà, ça m'intéresse de faire ça aussi, ce qui n'est pas du tout le cas des manouches. J'te dis, quand ça rentre pas dans la bagnole, ils laissent ça sur le trottoir.

167 Sites tels que *donnons.org*

168 Le freeganisme est un mode de vie alternatif qui consiste à consommer essentiellement ce qui est gratuit, considérant que certains besoins élémentaires doivent être accessibles. Ses fondements ont été posés en 1999 par Warren Oaks dans le pamphlet *Why Freegan ?* <http://fr.wikipedia.org/wiki/Freeganisme> <http://freegan.info/>

Dans cet extrait d'entretien, on constate que le tri est pour lui un geste environnemental qu'il fait sien et revendique. Il tient également à marquer sa différence avec les récupérateurs qui n'intègrent pas cette dimension à leur pratique de récupération⁽¹⁶⁹⁾.

Parmi les récupérateurs qui excluent la motivation écologique de leurs récupérations, il en est, comme Yves BERNARD, qui ne sont pas pour autant indifférents ou contestataires de cette cause, ou encore ignorants des enjeux environnementaux. Yves est même militant, encarté dans un parti écologiste. S'il aspire à une forme de réconciliation avec la nature, ses récupérations sont pour lui sans rapport avec son engagement.

Yves BERNARD. - Là, on est bien d'accord : moi, c'est pas du tout par rapport à la planète. Moi, j'ai rien inventé au niveau de la planète je veux dire. Tu comprends ce que je veux dire ?

L'enquêtrice. - Oui, oui.

Yves BERNARD. - Là, moi le déchet, c'est pour autre chose. Alors, je sais pas : le côté fraternel, le côté échange, le côté sympa, le coté généreux...

La récupération ne constitue pas nécessairement une adhésion au projet politique de préservation de l'environnement. La déchetterie, en tant qu'Installation Classée pour la Protection de l'Environnement charrie les croyances et normes qui organisent l'évolution de notre rapport à la nature. Celles-ci affectent la pratique de récupération. À chaque récupérateur de les faire siennes ou pas. Comme le vélo, devenu un mode de transport écologique, un certain nombre de pratiques habituelles se sont chargées de valeurs nouvelles. Tout un chacun fait avec ce nouvel étiquetage, se détermine dans sa pratique vis-à-vis d'elle, la rejette, la manipule...

169 Le désordre et les dégradations sont fréquemment utilisés pour créer un rapport de force, déstabiliser le gardien, maintenir une pression psychologique, affirmer un rapport de possession vis-à-vis des déchets auxquels seront opposés cadenas, bennes, rochers et gendarmes.



MOUCHES, ABEILLES ET AUTRES INSECTES – DES RÉCUPÉRATEURS NON HUMAINS À L'ŒUVRE DANS L'ESPACE VERRE DE LA DÉCHETTERIE.

FANNY PACREAU © 2013.

Nous ne sommes potentiellement « éthiques » qu'en relation à quelque chose que nous pouvons voir, comprendre, aimer d'une manière ou d'une autre.

Extrait d'Almanach d'un comté des sables d'Aldo LEOPOLD.

2. ICPE

Il y a toujours ces digressions de l'interlocuteur. Il y a aussi ces observations qui restent à l'état de notes parce que d'autres, plus efficaces ou pertinentes, leur sont préférées. Insensiblement, un tri s'opère. On écarte au moins autant qu'on exploite le matériau d'enquête. *On*, c'est moi, mais plus encore, l'ensemble de ceux qui utilisent cette matière. Chaque investigation génère du déchet. Une nouvelle fois⁽¹⁷⁰⁾, je m'apprête à aller chercher dans ce qui n'était pas fait pour, dans l'inadvertance d'une autre enquête, dans mes poubelles. Pourtant, le matériau prend sens et autorité dans le contexte qui l'a fait naître. Sa récupération à d'autres fins pose la question de sa légitimité et de son autorité. À moins d'y renoncer tout à fait, je ne peux laisser filer mes récitives dans ces pages sans les interroger. Nécessairement, il me faut m'y arrêter et m'expliquer : pourquoi donc utiliser et revendiquer ce matériau venu d'ailleurs ?

L'extrait pour lequel je prends la peine de cet avertissement est issu d'un entretien antérieur à mon enquête sur les déchets. L'interview a été conduite dans le cadre d'une de mes missions effectuées pour le Syndicat de Pays. Hors de son contexte de production⁽¹⁷¹⁾, projeté dans ce nouveau contexte d'utilisation, ce matériau contribue à rendre lisible ce qui participe à la réflexion, ce qui la guide, l'attise, l'inspire ou la provoque. Je n'ai, pour les preuves tangibles⁽¹⁷²⁾ que le terrain offre de me fournir, qu'une foi relative puisque je le sais capable de m'enfermer dans *l'illusion d'un savoir accessible* (DAKHLIA, 1995)⁽¹⁷³⁾. L'enquête comprend

170 La remarque s'applique de la même manière à l'emploi du travail de terrain sur Helmut WARZECHA.

171 Réciproquement l'enquête sur la vie d'Helmut WARZECHA et la collecte de témoignages sur la vie dans le pays Grand-Lieu, Machecoul, Logne.

172 Le terrain a une géographie, ici l'enceinte de la déchetterie, le domicile des récupérateurs. Il est manifeste grâce aux enregistrements et au carnet de route (les matériaux) qui prouvent ou créent l'effet de preuve.

173 *Op. cit.*

la relation de l'enquêteur aux témoins, au sujet. Elle est une sorte d'englobant où se nichent expériences vécues⁽¹⁷⁴⁾, intuitions, lectures, discussions, réflexions et terrains d'hier. *La vérité du terrain ne se réduit ni à la culture ni à l'enquête. Elle gît dans un entre-deux, qui est le propre même du terrain : l'expérience de la mise en forme et en mots d'une société, avec sa part de projection mais aussi de résistances indigènes et d'interaction* (DAKHLIA, 2005).

L'extrait en question reste un matériau de première main⁽¹⁷⁵⁾. Il porte le sceau de mon artisanat. Il n'est ni *basement* illustratif, ni pure manifestation du réel. *Nous sommes d'ailleurs constamment renvoyé(s) par (nos) informateur(s) à une réalité et à une échelle des définitions infiniment plus large que celle du terrain (...) investi* (DAKHLIA, 2005). Le bon usage du terrain semble toujours en question et est irrémédiablement lié au jeu de l'écriture, notamment en termes de proportion. Le plus approprié me semble être de ne pas l'investir de façon monolithique, de l'envisager dans ses nuances, de restituer la manière dont l'enquêteur soupèse chaque élément, de comprendre ce qui les lui révèle comme étant exploitables. C'est rarement la même chose, la même cause qui pousse à se saisir d'un extrait, d'une observation. De ce fait, un entretien passé peut faire sens en dehors de son contexte de production. Ne pas l'exclure, c'est répondre à une forme d'exigence, celle de l'enquête, qui à ce moment l'appelle. D'une certaine manière, dans cette approche, le terrain est au service de l'enquête. Établir et éclairer les conjonctions qui édictent ces choix, plutôt que de les limiter ou de les stigmatiser, ne peut à mon sens qu'apporter un bénéfice à l'enquête et à la discipline.

Interrogé sur la vie dans sa commune, Marty DALE relate brièvement les raisons qui ont fait périlcliter la décharge qu'il fréquentait. Cet extrait rappelle ce qui a été évoqué en première partie sur l'évolution des lieux de déchets. Il semble également conforter le principe *d'heuristique de la peur* développée par Hans JONAS (1990). L'intérêt du récit de Marty DALE ne réside pas tant dans ce qui participe effectivement à la prise de conscience d'une responsabilité vis-à-vis de la nature que la manière dont l'interlocuteur se l'explique et le fait entendre à posteriori.

174 Je me permets à ce sujet de réitérer les propos de DAKHLIA : *C'est aussi parce qu'il l'a investi de réminiscences de sa propre histoire et de sa propre culture qu'un anthropologue s'intéresse à un terrain et lui confère une réalité scientifique* (DAKHLIA, 1995).

175 Règle d'or, s'il en est en la matière.

La fin du chemin creux - *Le chemin creux, les gens y déposaient leurs ordures jusqu'au jour où le tas, il a commencé à gonfler, gonfler au fil des années, jusqu'au jour où on a commencé à voir les ordures et les bidons, tout ça, flotter sur la rivière, donc on a pris conscience là, qu'il fallait quand même arrêter. Et après, ça été transféré je sais pas trop où. Donc, ça a été la fin du chemin creux.*

Marty relate une prise de conscience pour laquelle il emploie le pronom indéfini *on*. Ce faisant, il s'intègre dans un collectif dont il ne pose pas explicitement les contours. *On* peut être compris comme *Marty et l'humanité fréquentant ce lieu de déchets*. Marty raconte le chemin creux encombré de déchets comme un état de fait, sans chercher à l'interroger. L'entité qu'il désigne à travers *on* n'éprouve vraisemblablement ni malaise, ni dérangement à la vue de ce paysage. Pourquoi le chemin creux encombré de déchets n'est-t-il que l'avant de la *prise de conscience* ? En quoi serait-il moins choquant que ce qui lui succède ? Pour pouvoir y répondre, je fais le tour de mes idées et d'informations que je détiens sur le chemin creux. Sa qualification tient aux talus plantés d'arbres qui le bordent, formant des haies fournies. Les années passant, celles-ci font voûte au-dessus du chemin, formant un tunnel végétal, le *creux*. La chouannerie, puis la population pendant la Seconde Guerre Mondiale, trouvent d'ailleurs à s'y réfugier. Ce paysage anthropique génère un effet indirect : il fabrique une cachette. Comme la carrière, la configuration du chemin creux devient propice à la dissimulation, à l'enfermement. Cette caractéristique ne le prédispose-t-il pas à l'évacuation des déchets, d'autant que son usage agricole s'est considérablement réduit, du fait des remembrements successifs, de l'usage d'engins de plus en plus volumineux, de sa suppression en faveur de l'élargissement des surfaces exploitables. L'abandon de ces chemins caractéristiques du bocage n'a-t-il pas participé à sa conversion en lieu de déchets ? L'ensemble de ces facteurs a-t-il pu normaliser, ou tout du moins rendre acceptable, l'hybridité du chemin creux à ce moment-là ?

Pour Marty, toujours compris dans son pronom indéfini, un point de rupture s'opère dans la pratique de dépôt de déchets au cœur du chemin creux. Sont en cause, la masse croissante des déchets et la vision d'*ordures* et de *bidons* flottants sur la rivière. Échappant à la place qui leur a été initialement attribuée, ils génèrent un sentiment de désordre. L'hybridité du paysage n'est pas remise en cause tant que les déchets sont contenus dans le chemin. Leur augmentation hors de tout contrôle et leur débordement sur le cours tranquille de la rivière, sans autorisation de sortie, si je puis dire, viennent questionner, choquer, provoquer un désaccord, favorisent une

prise de conscience. L'outrage gronde. Subitement, les bidons et ordures, flottant sur la rivière, affichent ce contraste évocateur entre une nature préservée mais fragile et une civilisation dotée d'une puissance obscure et destructrice. Bruno LATOUR affirme que *l'importance historique des crises écologiques ne vient pas d'un souci nouveau pour la nature, mais au contraire de l'impossibilité d'imaginer plus longtemps une politique d'un côté et une nature de l'autre qui lui servirait à la fois d'étalon, de repoussoir, de réserve, de ressource et de décharge publique* (1999 : 94).

Les bidons à la dérive renvoient l'image d'une humanité faillible et soulèvent la question de sa responsabilité. L'échappée involontaire de déchets sur la rivière provoque le malaise, en partie parce que l'on est alors dépossédé de notre autorité. N'est-il pas ici question au moins autant de domination que de préservation ? Raphaël et Catherine LARRÈRE se demandent si nos inquiétudes ne seraient *en fin de compte qu'une interrogation sur nous-mêmes* : « *Les crises de la nature et de l'environnement, écrit Bernd GUGENBERGER, ne sont que l'expression visible d'une crise de la communauté sociale et de la conscience que l'homme a de lui-même* ». *L'environnement, dans une telle perspective sociocentriste, c'est nous, ce n'est pas la nature*. Ils ajoutent que cette posture conduit cependant à *ne plus prendre les menaces au sérieux, à ne voir dans l'émergence de l'environnement qu'un mode de problématisation de la société et dans la nature qu'un espace privilégié pour les formes diverses de l'anxiété sociale* (LARRÈRE, 1997 : 226).

Si la peur a pu révéler certaines valeurs écologiques, humaines ou politiques, il importe maintenant de limiter les risques. Pour garantir au paysage une hybridité acceptable, il faut, nous dit Marty : *quand même arrêter ces pratiques de dépôts*. Le changement doit permettre de rétablir le contrôle, la souveraineté humaine sur la matière détritique et naturelle. Reste pour cela à édicter et mettre en œuvre des modalités nouvelles. Pour ce faire, Marty explique que les matières contrevenantes ont *été transféré(es), je ne sais pas trop où. Ça été la fin du chemin creux*. Marty n'utilise plus du pronom indéfini avec lequel il avait entamé son récit. Il se retrouve seul sujet et semble quelque peu égaré, comme si la conscience du risque avait unifié le groupe et que sa maîtrise l'avait dissoute. Dorénavant, Marty évolue dans une réalité floue, comme le funambule sur son fil. Il avance incertain dans une réalité nouvelle mais les peurs semblent dissipées.

À travers ses mots, on entend bien sûr la fin d'un mode de gestion des déchets, mais aussi la fin d'une fréquentation et d'un usage du chemin creux par la population locale, voire

même peut-être, sa fin physique. Après avoir décliné dans son usage agricole, voilà que le chemin creux périlclite comme lieu de déchets. Il n'en est pourtant pas complètement fini de lui. Le nouvel ordre écologique va l'instituer corridor biologique⁽¹⁷⁶⁾ et même réseau écologique⁽¹⁷⁷⁾, une notion plus récente en cours d'appropriation par le droit et les collectivités. Aux yeux de l'écologue, le chemin creux, jugé moins fragmentant⁽¹⁷⁸⁾ que les routes, permet de maintenir, par exemple, des écosystèmes affaiblis par les cultures intensives. Il abrite bon nombre d'espèces faunistiques ou floristiques et constitue un rempart *naturel* contre le vent et l'érosion. Il permet un contrôle *naturel* des nappes phréatiques et des eaux de ruissellement. Le chemin creux protège toujours mais autrement et autre chose. Ce qu'il perd dans l'épaisseur de l'ordinaire de Marty DALE, le chemin creux le gagne dans celui de l'écologue. Reste pour ce dernier à négocier les conventions qui permettront de garantir l'entretien de ce sanctuaire écologique. Peu importe cette fois *l'artificialité* des gestes qui y pourvoient. À cette réalité dissipée du chemin creux s'ajoute pour Marty une réalité un peu molle, celle du nouveau lieu de déchets. Marty l'exprime en ces termes :

Marty DALE. – Et après, ça été transféré je sais pas trop où.

La déchetterie n'émerge qu'au terme d'un processus transitoire. Marty y fait peut-être ici référence, ce qui pourrait expliquer son imprécision.

Le début des *a priori* - *Finalement, la population a pas mal d'a priori sur beaucoup de choses et sait pas grand-chose, connaît pas grand-chose de la gestion des déchets. Elle connaît le recyclage parce qu'on lui en parle et elle sait pas trop, même moi en tant qu'habitant de Nantes métropole, je savais pas vraiment où allaient mes déchets avant que je ne m'intéresse professionnellement à cette question-là. Et donc, y'a beaucoup d'a priori de la population sur un certain nombre de choses.*

Comment considérer cette affirmation de Cécil POORHOUSE sur l'ignorance et les *a priori* de la population ? Le ton certain, consterné mais compatissant, entre surplomb et accablement,

176 Un corridor biologique, ou biocorridor, désigne un espace reliant des écosystèmes ou des habitats naturels, qui permet le déplacement des espèces ainsi que le brassage génétique de leurs populations. http://www.dictionnaire-environnement.com/corridor_biologique_ID5838.html

177 Il décrit le complexe constitué par la somme (physique et fonctionnelle) des infrastructures naturelles. Il est visible à nos yeux (une vallée, un fleuve) ou non (par exemple, le corridor de migration d'une espèce de papillon est invisible à nos yeux, mais il correspond à une réalité écologique. Et il peut être interrompu par exemple par une zone où des insecticides le tuent ou où la pollution lumineuse le perturbe.). http://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9seau_%C3%A9cologique

178 Phénomène artificiel de morcellement des écosystèmes.

où semble installé l'ingénieur territorial, m'affecte toujours autant. Pourtant, il porte une perception et une expérience auxquelles je dois un regard apaisé. Si j'abandonne ma contrariété pour l'écoute attentive d'un point de vue sincère et, qui plus est, aimablement offert dans la journée d'un homme occupé, que puis-je alors entendre ? La gestion des déchets serait une réalité en creux pour la population, une notion ténue, incertaine et tangible, uniquement par les idées potentiellement fausses qu'elle s'en fait : ses *a priori*. Le recyclage, quant à lui, n'aurait de consistance pour la population que *parce qu'on lui en parle*. Cette fois, le *on* c'est Cécil, mais plus encore. Il y inclut probablement sa hiérarchie, le service environnement auquel il appartient, sa communauté de pensée, le monde dirigeant côté technocratique. Le recyclage ne ferait sens que grâce aux idées qu'on fabrique pour la population. Celle-ci serait aux prises avec une vision floue, incertaine de la réalité des déchets. M'avisant de sa méconnaissance, Cécil POORHOUSE se rembrunit. Se trouve-t-il enfermé à l'avant-poste de cette nouvelle réalité ? Les explications et la pédagogie sans cesse recommencées finissent-elles par le désespérer ?

Constamment ouvertes et en autogestion, c'est ainsi qu'il en allait avec les décharges à ciel ouvert. La pratique de brûlage, visant à réduire la masse des déchets et la récupération, pratiquée sans restriction particulière, en attestent. Aujourd'hui, le déchet s'envisage par les consignes de tri et les manutentions qui s'y rapportent. La *population* l'entend aussi comme couplet du discours environnemental, véhiculé ici et là par les uns et les autres. Installé dans une sorte de permanence, le déchet, lui, est à la fois conceptuel et familier. Pour en tirer quelques subsides et occasions, les récupérateurs naviguent dans les lieux de déchets et se coltinent la matière. Ils éprouvent et pensent le déchet avec une expérience plus directe et personnelle que celle des usagers qui se contentent d'exécuter, avec une rigueur aléatoire, les consignes édictées. La déchetterie est considérée comme une ICPE pour le code de l'environnement, soit une installation fixe dont l'exploitation présente des risques pour l'environnement. La déchetterie est donc soumise à une réglementation stricte visant à réduire, et si possible à neutraliser, son impact négatif sur l'environnement. Le recyclage est le principe technologique à l'œuvre permettant de limiter l'empreinte écologique de l'homme en réinvestissant les déchets comme matière dans le processus industriel. Nécessairement, pour la population, quelque chose monte de la pratique du tri, mais cette vérité reste évanescence, presque insaisissable.

Désormais prévalent l'interdit d'approcher, de toucher et l'interdit de penser ce qui a été bafoué. La culpabilité l'a enfermée dans une attitude lointaine et prudente pour prévenir toute maladresse envers ce qui a corrompu, les déchets, et ce qui a été corrompu, la nature. La population construit sa relation à l'un et à l'autre dans une sorte d'inquiétude vénérable, une forme de dilection que gardent et entretiennent spécialistes, experts, écologues, techniciens et édiles. N'est-ce pas d'ailleurs ce rapport-là, cette perception que la population fait entrer dans son acception de l'environnement ? Avec cette idée, elle gagne une garantie certifiée par les spécialistes qui résolvent les problèmes ou s'arrangent pour les rendre supportables. La menace est sous contrôle, savamment instrumentalisée parfois mais maîtrisée. Le soulagement de la population est perceptible, presque mesurable. Ainsi en va-t-il de l'effet rebond observé pour les déchetteries. L'instauration d'un principe hiérarchique constitue un second revers. Ceux qui prennent le risque d'affronter les déchets deviennent les maîtres de ceux qui leur abandonnent. *Le risque n'est pas seulement un danger, c'est un rapport social. C'est la relation entre celui qui a la puissance technologique et celui qui en bénéficie ou peut-être la subit* (EWALD, 2009).

Le déchet est, durant longtemps, l'image en négatif de la croissance et de la productivité. Les récupérateurs, n'en ayant cure, récupèrent. La gestion des déchets devient intolérable aux yeux du monde, ou plus précisément d'une partie du monde, parce qu'elle incarne un idéal dépassé de domination de l'homme sur la nature. *Ce sont les occidentaux qui ont tourné la nature en une grande affaire, en une immense scénographie politique, en une formidable gigantomachie morale, et qui ont constamment engagé la nature dans la définition de leur ordre social* (LATOUR, 1999 : 63). Les nouveaux lieux dédiés aux déchets permettent d'affirmer et d'afficher le nouvel ordre écologique. *Parce qu'on lui en parle*, le recyclage et l'environnement donnent sens au tri et évite au trieur d'agir de façon totalement désincarnée. L'adhésion au recyclage, une pratique *socialement intégrée*, est garante d'une bonne qualité du tri. Voilà aussi pourquoi *on lui en parle* en insistant de façon privilégiée sur les enjeux environnementaux. Ils deviennent une constante, une réitération rythmant, architecturant, le discours et la pensée sur ce sujet. Il faut dire et redire jusqu'à ce que cela soit acquis. La répétition cherche à convaincre, à vouloir rendre familière et sienne une relation et des notions qui semblent vouées à une incessante fuite en avant. Dans cette nouvelle idée de nature, le commensalisme devient cependant encombrant, difficile à penser, à organiser, et presque contraignant. En grand ordonnateur, l'homme préfère répudier la nature dans

l'espace conçu pour elle, plutôt que de la laisser nous l'emprunter péremptoirement. L'enjeu environnemental, pas assez inculqué, pas assez compris et intégré et déjà ronronnant par sa répétition qui crée l'illusion de familiarité, de déjà-vu, qui banalise, laisse croire à l'évidence. *Dans nos efforts pour rendre l'écologie facile, nous l'avons rendue dérisoire* (LEOPOLD, 1949 : 265).

L'usager fait avec cette réalité, fabriquée pour lui, mais qu'il peine à assimiler. L'environnement reste pour lui un mot-valise, inefficace dans sa réalité. Il fait une lecture distante de ce concept et en définitive erre loin des définitions officielles, qui d'ailleurs sont elles-mêmes plurielles. Est-ce le sol, l'eau et l'air, y compris toutes les couches de l'atmosphère ; toutes les matières organiques et inorganiques ainsi que les êtres vivants, la vie végétale et animale, y compris la vie humaine ou encore l'ensemble des conditions naturelles ou artificielles et culturelles dans lesquelles les organismes vivants se développent ? Le mot anglais *environment* signifie milieu. Les géologues l'abordent par l'étude des sols. Les écologues le font par la dynamique des êtres vivants. Les géographes l'étudient par l'occupation du territoire, la dimension physique de l'espace habité. Les ingénieurs et techniciens agissent en fonction de leurs domaines d'expertise : eau, air, sol, énergie, etc. Les économistes l'appréhendent par la gestion des ressources naturelles. Les juristes le circonscrivent sous l'angle des contraintes réglementaires. Les philosophes le pensent par la morale et l'éthique. La population le fait par ce qu'on lui en dit et ce qu'on lui impose via l'urbanisation, l'énergie, la gestion des déchets...

Cécil POORHOUSE doit composer entre ses convictions écologiques, ses consignes professionnelles et la réalité économique. Dans ce type d'imbroglio généralisé, prennent forme des consensus, comme celui de *prévention des déchets*. Elle peut être définie comme l'ensemble des mesures et des actions prises au niveau de la conception, de la production, de la distribution et de la consommation des produits visant à réduire les impacts sur l'environnement et à faciliter la gestion ultérieure des déchets. La prévention doit permettre la réduction de la quantité et de la toxicité des déchets ou encore l'amélioration de leur potentiel valorisable. Le principe qui anime cet objectif est le suivant : le déchet le plus facile et le moins coûteux à gérer (pour la collectivité) est celui que l'on ne produit pas. Simplement l'intention pose certaines difficultés à Cécil POORHOUSE. En partie, il lui revient de faire et défaire la réalité du déchet, d'actualiser les données, de convaincre.

Cécil POORHOUSE. – On a tellement incité les gens à aller en déchetterie qu’aujourd’hui dire aux gens : bah peut-être qu’il faudrait moins apporter de choses en déchetterie, c’est compliqué à expliquer mais pourtant c’est ce qu’il faudrait faire.

La déchetterie ne peut plus s’envisager comme la solution à la problématique des déchets. Comment édicter à nouveau dans ces conditions ? Comment poursuivre sans leur adhésion ? Comment jeter l’anathème sur les usagers ? Comment promouvoir encore le tri ?

La menace ne naît pas de nos échecs mais de notre puissance, celle d’une emprise technique sans fin. C’est pourquoi l’on ne peut corriger la technique par la technique : cela ne fait qu’entretenir la dérive utopique, oblige à faire appel à de nouveaux moyens techniques, qui, eux-mêmes, en appelleront de nouveaux (LARRERE, 2009 : 242). On pourrait presque reprendre pour le compte de la nature ce que dit Philippe ARIES sur la mort⁽¹⁷⁹⁾ : l’attitude ancienne, où les déchets et la nature sont à la fois proches, familiers, s’oppose à celle d’aujourd’hui. Il y a comme une illusion de maîtrise quand nous les appelons *déchets recyclés* et *environnement*. En réalité, pour la majeure partie d’entre nous, ils sont devenus étranges et incompréhensibles alors qu’ils ne l’étaient pas nécessairement auparavant.

C’est toute la problématique induite par la substitution de concepts à la réalité vécue, à la foule de sensations fugitives qui nourrissent rêves et pensées. Les *a priori* et l’ignorance viennent de ce que *l’on est passé de l’accord au décor* (LIEUTHAGI, 1998 : 19) ou de *l’arrachement au détachement* (LARRERE, 2009 : 239) ce qui nous empêche de découvrir nos dépendances. *Le souci de l’environnement commence au moment où il n’y a justement plus d’environnement, cette zone de la réalité où l’on pourrait sans souci se débarrasser des conséquences de la vie politique, industrielle et économique des humains* (LATOURE, 2004 : 93). On, c’est Bruno LATOUR, Marty, Cécil et semble-t-il toute l’humanité. L’alter ego s’énonce souvent par l’indéfini mais reste à géométrie variable. Ici *on* nous lie, là, il nous sépare. Sous son apparente approximation, sa valeur discursive est en définitive très subtile. Son indéfinition un piège obscur pour l’interprétation. Elle n’est pratique que si l’on feint d’ignorer sa fébrilité subjective. On, c’est moi et plus encore, ceux qui lisent, disent, écrivent ou entendent ce pronom indéfini.

179 *L’attitude ancienne où la mort est à la fois proche, familière et diminuée, insensibilisée, s’oppose trop à la nôtre où elle fait si grand-peur que nous n’osons plus dire son nom. C’est pourquoi, quand nous appelons cette mort familière la mort apprivoisée, nous n’entendons pas par là qu’elle était autrefois sauvage et qu’elle a ensuite été domestiquée. Nous voulons dire au contraire qu’elle est aujourd’hui devenue sauvage alors qu’elle ne l’était pas auparavant. La mort la plus ancienne était apprivoisée* (ARIES, 1977).

Cette coupure nature/culture s'enracine dans le positivisme et le scientisme. L'environnement est pensé et appréhendé comme étant une réalité à part de la société parce qu'elle peut la maîtriser techniquement. Autrement dit, on a beau inscrire le respect de la nature comme étant une valeur démocratique de référence, on a beau faire de la nature une dimension de la vie sur terre et de lui reconnaître des droits (cf. la deep ecology des années 60), on a beau inscrire dans le politique des discours sur le changement civilisationnel et légitimer ce changement paradigmatique, au final la primauté de l'économie et la domination de la nature persiste parce qu'il est plus facile de dire que de se défaire d'un système dominant.



UN CHEMIN CREUX – UNE CONFIGURATION PRÉDISPOSANT À LA DISSIMULATION.

FANNY PACREAU © 2013.

*On court deux dangers spirituels à ne pas posséder une ferme.
Le premier est de croire que la nourriture pousse dans les épiceries.
Le second, de penser que la chaleur provient de la chaudière.*

Extrait d'Almanach d'un comté des sables d'Aldo LÉOPOLD.

3. PENSER COMME LE MARAIS

Le souvenir est confus. Il me reste une image imprécise, un peu comme un rêve. J'accompagne Helmut dans le marais du lac de Grand-Lieu. Plus précisément, je lui emboîte le pas. D'ici, le lac est invisible mais il lui arrive d'être ainsi, tapi derrière les levis⁽¹⁸⁰⁾.

L'enquêtrice. - Sommes-nous sur Saint-Philbert-de-Grand-Lieu ou sur Saint-Lumine-de-Coutais ?

Je ne saurai le dire. La végétation paraît légèrement roussie. Ce doit être l'effet de la lumière. Elle se fane en jaune-orange et teinte tout à son image avant de disparaître complètement, comme une fin de journée dans un été qui s'éteint.

L'enquêtrice. - De quelle année ?

J'ai oublié. Je dirais 2001, année au cours de laquelle je l'ai interviewé, mais sans certitude ; avant son amputation en 2003 cependant, puisqu'il marche normalement.

L'enquêtrice. - Où allions-nous ? Est-ce moi qui lui ai demandé d'aller sur le marais ? Est-ce lui qui veut m'y conduire ? Pourquoi ?

Je n'en ai plus le souvenir. Helmut me parle. J'entends sa voix et son drôle d'accent sans réussir à comprendre ce qu'il me dit. Le contenu de la conversation s'est effacé, il ne reste que sa musique. Une sensation agréable, la douceur de l'air, mon contentement renaissent par cette

180 Les levis sont des roselières flottantes boisées. Ils forment un rideau végétal cachant le lac. *Un levis est constitué d'une litière peu dégradée de rhizomes de roseaux et d'autres héliophytes maintenus par un entrelacs de racines et radicelles de ligneux, mousses, branches... pouvant dépasser un mètre d'épaisseur, dérivant au gré du courant, supportant éventuellement de jeunes arbres (saules, bouleaux). En France, les levis les plus spectaculaires sont ceux du Lac de Grand-Lieu, où une « forêt flottante » d'environ 200 à 400 ha peut être observée (surtout au nord et à l'ouest du lac). Les îlots, de quelques dizaines de mètres carrés à quelques hectares, sont boisés de saules et surtout d'aulnes glutineux. Une crue ou une tempête peut permettre à un îlot boisé de parcourir plusieurs kilomètres en quelques heures* (BORET, 2010 : 11).

réminiscence. Une autre empreinte est liée à ce moment mais aucune image n'y correspond. C'est une certitude qui subsiste isolément : Helmut arpente le marais en pantoufles. Ses pantoufles marron, celles qu'il porte au musée d'où, probablement, nous venons. Des pantoufles dans le marais ! C'est assez incongru, mais, le déjà vu affaiblit ma surprise.

L'enquêtrice. - Ou l'impression d'anomalie ?

L'anomalie révèle la norme, qui refuse aux pantoufles le droit de s'aventurer au dehors. Qualifier ainsi *le port de ces pantoufles au marais* est juste mais insuffisant. Cela ne parle que pour moi. Cela exclut de mon histoire la réalité de l'autre protagoniste. Ces pantoufles sont autre chose, un ordinaire : celui d'Helmut. D'ailleurs, le marais les accepte. L'hiver, lorsque le lac enflé par les pluies gagnera le marais, Helmut les remplacera par des bottes. Il n'y aura plus alors d'anomalie. *Y'a pas de problème* pourrait conclure Helmut, en usant de l'une de ses expressions favorites. Si ces pantoufles sont pour moi symboliques de son rapport au lieu, pour lui, elles sont symptomatiques. Au marais ou au musée, il est comme chez lui⁽¹⁸¹⁾ et aime y être à l'aise. Son logement, ouvert aux quatre vents, laisse une grande liberté aux notions d'intérieur et d'extérieur, de dedans et de dehors. Dans son univers, les valeurs semblent pour beaucoup conçues sur mesure. En y accédant, on découvre comment tout est incroyablement adapté, approprié. Ses pantoufles ont des prérogatives autres, plus larges et plus lâches que les nôtres, que les miennes en tout cas. L'anecdote m'évoque toutefois un autre petit fait curieux dont le récit peut éclairer le dessous des choses. Quand je porte mes souliers ou des chaussures à talons au potager, on me dit parfois que je risque de les abîmer. On m'indique que des bottes ou de vieilles chaussures sont plus adaptées. Pourtant je ne crois pas commettre de négligence parce que, probablement, je ne crains pas d'y détériorer l'essentiel. Mes chaussures sont l'avatar de ce que je pense trimpler au potager, une volonté d'élégance et une idée, peut-être, de ma féminité. Aussi, de mon point de vue : *Y'a pas de problème* non plus !

L'enquêtrice. - Comme pour mes souliers et l'élégance, on pourrait se demander si ce sont les pantoufles qui font qu'Helmut se sente chez lui ou si c'est parce qu'il se sent chez lui qu'il porte des pantoufles ? !

181 Son animation du Musée, parfois chaussés aux pieds, prend des allures de visite dominicale faite à sa grande famille. *Chaque fois que je suis venu la voir, il parlait de ses oiseaux naturalisés comme de sa famille. Il me disait : « la seule chose, c'est qu'il ne font pas beaucoup de petits »* IBANEZ, FRANK, entretien du 27 juillet 2011 in Helmut et ses bestioles, PACREAU, FANNY, Éditions Siloé, Nantes, 2012, p.31.

Mais y répondre ne mène à rien si ce n'est à négliger la complexité des interactions entre le *faire* et l'*être*. Pour poser cette complexité et en conserver l'intégrité, la question ne peut que rester sans réponse. Les pantoufles d'Helmut disent un mode de vie, un rapport au monde, en prise directe avec sa matérialité et la volonté d'entrer en intimité avec la nature et le non-humain. *L'homme moderne typique est séparé de la terre par de nombreux intermédiaires et par d'innombrables gadgets. Il n'a pas de relation vitale à la terre (...) En bref, la terre c'est quelque chose qu'il a dépassé depuis longtemps* (LEOPOLD, 2000 : 282). Helmut n'est pas moderne. De l'environnement il ne connaît rien, mais il sait tout de son marais. Il lui donne une dimension plus vaste que sa seule réalité géographique. Certes, du point de vue des nécessités, le marais constitue un milieu exploitable. Dans ce rapport se dessine un contour. Le marais se présente comme un espace clos, une réserve pour ses naturalisations⁽¹⁸²⁾ et un charnier, un garde-manger où Helmut se procure poissons et gibiers. À l'intérieur du marais, s'offrent différents points de fixation alimentaire et entre ces points : une fréquentation, des trajets périodiquement parcourus. Son intérêt pour la faune sauvage le pousse à aller au-delà, dans les roselières, à la recherche de mésanges à moustaches ou de bruants des roseaux ; au bord d'une douve à guetter la venue d'un ragondin albinos ; sur les levis en quête de bécassines... Il se doit alors de *penser comme le marais*⁽¹⁸³⁾, une disposition d'esprit qui suppose durée et continuité. L'occupation du marais, parce que parcouru sans relâche et en tous sens, rend inopérante la dualité sauvage/domestique. La proximité avec la faune réduit la dichotomie humain/non-humain au profit d'un chez soi, d'un espace propre : la *terra cognita* d'Helmut. Le marais entre aussi dans sa philosophie. Il est sa solitude, son être au monde.

L'enquêtrice. – L'écoumène⁽¹⁸⁴⁾ ?

Les choses de la terre n'ont de réalité que parce que nous les percevons affirmait MERLEAU PONTY. Cet espace *est le monde d'Helmut : ce n'est pas un état, le pays aux multiples liens historiques et culturels avec la France, ce n'est pas même une province, c'est un pagus qui pourrait*

182 Le lac m'intéresse pas du tout. Y'a quelques variétés qui sortent pas tellement au marais, mais y'en a très, très peu. Ils viennent pratiquement tous au marais. Tous pratiquement, parce qu'au lac, c'est trop profond, y'a rien à bouffer. Quelques canards comme le Érismaure, qui sortent pratiquement jamais du lac sauf au mois de mai. On en voit quelques-uns. C'est une nouvelle variété que j'ai même pas dans la collection ici in WARZECHA, HELMUT, entretien du 25 mars 2001 avec PACREAU, FANNY.

183 Détournement du titre d'un chapitre d'Aldo LÉOPOLD *Penser comme une montagne* qu'il conclut en ces termes : *Nous luttons tous pour la sécurité, la prospérité, le confort, la longévité et l'ennui. Le cerf lutte avec ses longues pattes souples, le vacher avec ses pièges et ses poisons, l'homme d'État avec son stylo, la plupart d'entre nous avec des machines, des bulletins de vote et des dollars, mais cela revient toujours à la même chose : la paix pour notre temps. Un succès relatif en ce domaine n'a rien de pernicieux, peut-être même est-il la condition nécessaire d'une pensée objective, mais une sécurité excessive ne recèle, semble-t-il, que des dangers à long terme. C'est peut-être cela, l'idée contenue dans la proposition de Thoreau : le salut du monde passe par l'état sauvage. C'est peut-être cela, le sens caché du hurlement du loup, bien connu des montagnes, mais rarement perçu par les humains* (1949 : 168-173)

184 Voir Augustin BERQUE, *Être humains sur la Terre, principes d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard, 1996.

ressembler à celui dont il s'est éloigné. Ses dimensions lui suffisent parce que les oiseaux, sans calcul, sans conflit, sans violence, le mettent en lien avec les continents, l'univers. Ces contradictions, du plus petit à l'infini, révèlent les dimensions d'un homme savant et sage, ermite à côté de l'homme, cénobite entre les oiseaux (BARIL, 2012 : 57). Aldo LEOPOLD nous enseigne que *l'évolution d'une éthique de la terre est un processus intellectuel autant qu'émotionnel* (1949 : 284). Helmut s'y inscrit pleinement de par ses pratiques et son rapport au lieu. Rappelons qu'Aldo LÉOPOLD, père de la gestion de la protection de l'environnement aux États-Unis était, comme Helmut, un pêcheur et chasseur. Leur savoir et leur conscience écologique doivent beaucoup à ces activités qui dépassent la dimension vivrière pour devenir des modes d'investigation. Pour Helmut, le marais est devenu intimité, affection, centre d'intérêt et conviction intellectuelle. Il s'y comprend, s'y réfléchit. Dans mon souvenir, confusément, je le revois se mouvoir, me montrer, m'expliquer. Ce n'est pas le détail et encore moins la somme de ses connaissances sur le marais que je retiens - bien que je lui doive beaucoup sur ce plan - mais la relation qu'il instaure avec lui. Helmut déborde de lui-même pour inonder un espace déjà submergé de son propre mystère.

L'enquêtrice. - Le marais est-il eau, est-il terre ?

En plus d'être une extension de cet homme ! Comme le vide, la propension à l'indéfinition ou à la *sur-définition* est fascinante, génératrice d'inconnu et avec lui, de promesses d'exploration et peut-être, de découvertes.

L'enquêtrice. - Pourquoi n'en va-t-il pas autant des concepts environnementaux ? Pourquoi le vert, le renouvelable et le durable, ne seraient-ils pas eux aussi potentiellement fabuleux ?

Après tout, ces *concepts dont la valeur est tour à tour métaphorique et métonymique, sont aussi malléables que percutants, et en définitive utilisables en n'importe quel sens. Ils reposent sur des notions d'environnement et d'écologie, plus neutres. Dès lors qu'elles sont adjectivées en « environnemental » et « écologique », la théorie scientifique cède le pas aux aspirations morales* (HUGH-JONES, 2010 : 112). Cependant, il est une différence. Les prétentions objectives à administrer les choses en matière d'écologie excluent l'expérience personnelle. La gestion du bien commun, nature ou le déchet, ne semble pas compatible avec l'idée du particulier. Ce sur quoi je bute, c'est ce à quoi il faut renoncer : l'expression de soi, de l'individualité.

L'enquêtrice. - Les pantoufles d'Helmut ne peuvent-elles pas inspirer les politiques environnementales ?

Il est vrai qu'elles *ne disent pas comment être à la fois ancré dans un lieu que l'on transforme à son échelle, et être écocitoyen du monde; comment simplifier les modes de vie et embrasser la grande complexité planétaire; comment créer un monde commun, en ignorant tout, ou à peu près tout, des mondes sociaux et relationnels dans lesquels vivent les autres humains, parfois ultramobiles tels les migrants, et de ce qu'ils font avec l'écologie quand ils veulent bien s'en saisir* (MANCERON, ROUÉ, 2013 : 13-14). Justement, tout l'intérêt des pantoufles d'Helmut est de ne pas être une solution prête à l'emploi. Elles affirment que la nature peut s'éprouver et se penser à la fois. Les politiques environnementales perdent en attraction ce que l'individu perd en liberté. Elles réduisent ainsi leur propre efficacité. Pour ceux qui les espèrent dans le monde vécu, elles s'apparentent à des prières. La logique progressiste fait chercher des solutions dans la technologie, dans la communication et repousse toujours plus loin ces questions, démultipliant ses données, les complexifiant. Elles deviennent de plus en plus abstruses, de moins en moins patentes et appropriables. Au bout du compte, en abandonnant à l'ingénieur au technicien, une bonne partie de ce que l'on cherche à soumettre aux citoyens, la disjonction entre système et monde vécu se creuse. Helmut se situe à l'extrême opposé, ignorant le système au profit du seul monde vécu. Il fait fi des règles, des normes et des enjeux collectifs au profit de ses problématiques propres. Toutefois, son indépendance constitue une vraie difficulté du point de vue du collectif. Il est imperméable à toute tentative de gestion puisque ce qui édicte sa conduite vient de son for intérieur. *Les reflets éphémères des eaux du lac de Grand-Lieu sont des rayons de légendes, vers lequel convergent les ruisseaux de mémoire dont Helmut Warzecha s'est imprégné et qu'il transmet par son œuvre. C'est la synthèse d'un monde bouleversé qui s'apaise sous l'aile caressante des oiseaux que ses soins ornithologiques transcendent en autant de symboles* (BARIL, 2012 : 57).

Les problèmes environnementaux sont imputables aux déchets et le citoyen se doit de prendre une part effective dans la résorption des déchets. Tout un travail institutionnel tente de responsabiliser la population soupçonnée de considérer sa production d'ordures avec un peu trop de désinvolture. Le tri est devenu le moyen de responsabiliser pour ne pas dire culpabiliser le consommateur vis-à-vis des déchets qu'il produit. Promue « bonne pratique », il s'esquisse à travers le tri de véritables modèles d'existence, de comportements et de pensée. Si l'on considère l'interdépendance des discours sur les déchets et l'environnement, on peut se demander comment Helmut dans sa pratique se situe vis-à-vis du déchet.

L'enquêtrice. - A-t-il d'ailleurs jamais mis les pieds dans une déchetterie ?

Difficile à dire. Nous n'avons jamais abordé la question. Ce dont je suis sûre par contre, c'est de sa propension à la récupération. Dans son quotidien, il n'abandonne presque rien à la déchéance et recycle carton, plastique... dans la confection d'outils et surtout dans la production de petits objets artistiques. Sa compétence en taxidermie lui permet de donner au cadavre d'un animal un nouvel usage au travers la fabrication d'un objet d'art et/ou d'artisanat. Ne rien céder à la déchéance est une constante dans son travail. Le cadavre d'oiseau devient œuvre de taxidermie, la bouteille de sirop en aluminium, le carton d'emballage se métamorphose en une nuée de papillons colorés qui s'éparpillent dans les recoins encore vides de son univers. Résidente de la rue Sainte-Barbe, Anne-Marie MILLET, incidemment, perçoit son activité après son amputation :

Anne-Marie MILLET. – J'ai connu M. Helmut W. ; de 2003 à 2007, j'ai été sa voisine. Il habitait un appartement au rez-de-chaussée, nous avions un carré de verdure en commun, j'occupais le rez-de-chaussée opposé. J'ai très vite fait connaissance car ce Monsieur laissait toujours sa porte ouverte et ma chienne y était la bienvenue. Il adorait les animaux et elle lui tenait compagnie, le regardant peindre ou faire de petits bricolages. Les tubes de peintures, les pinceaux voisinaient avec les assiettes, fourchettes et le reste d'un repas. Toujours très accueillant, affable, il aimait montrer ses tableaux, animaux empaillés, sculptures sur bois. Très vite, les murs de son appartement se sont couverts de nouvelles esquisses, surtout des dessins d'oiseaux et des petits bricolages comme des fleurs et des coccinelles faites avec des pots de petit-suisse récupérés.

Helmut est un récupérateur. Cette disposition est congruente avec ce qui vient d'être évoqué. Son rapport à la matière procède des mêmes essentiels que son rapport au lieu : il faut nécessairement qu'il s'y incorpore. Helmut se complaît dans cet activisme fourmillant, celui-là même qu'en 2001, il cherchait à m'expliquer :

Helmut. – Faut bien que je fasse quelque chose, sinon, si je reste là à rien faire, c'est la mort ! Par contre là, à bouger comme ça, à avoir toujours quelque chose dans la tête... Je suis comme ça, faut que je fasse quelque chose, sinon je m'ennuie. (...) On fait le Musée, on sculpte, on dessine, on fait la peinture, on fait n'importe quoi. Ce qui me tombe sous la main. Faut que je fasse quelque chose, sinon je suis malheureux. (...) Quand je suis occupé à faire quelque chose, je pense qu'à ça, à mon boulot. Moi, j'oublie tout. Je me fous dans le bois ou dans la pierre ou dans autre chose. J'ai des idées que là, quand je dessine un oiseau. L'idée est là, y'a pas de problème. C'est tout. Je pense pas à autre chose. On ne peut pas penser à tout (...) Voyez, je continue, y'a pas de problème. Rien ne m'arrêtera. Faut vraiment que je ne puisse pas bouger du tout pour arrêter complètement, mais il n'est pas question que j'arrête. J'ai pas du tout envie d'arrêter. Tant que ça marchera, ça marchera. C'est tout.

Helmut se situe résolument du côté du monde vécu. Il est producteur quasi exclusif du sens lui permettant d'appréhender intuitivement l'univers dans lequel il évolue : *J'ai des idées que là*. Le trieur, au contraire se situe dans l'hétéronomie. Les actions de tri sont formellement organisées et résultent d'une différenciation fonctionnelle de deux sous-systèmes : l'un économique, l'autre administratif. Le tri n'a rien de très inspirant.

L'enquêtrice. – Mais faut-il qu'il le soit ?

On peut se le demander car effectivement tout ne peut pas faire sens. Les récupérations d'Helmut sont l'expression d'un projet personnel, fait de ses déterminations tantôt mornes et silencieuses, tantôt animées et joyeuses. À puiser hors de lui le principe de son action, le trieur se lasse et son apathie décourage l'ingénieur. Hormis cet aspect des choses, probablement le tri est-il très bien tel qu'il est. Helmut dit sa volonté de lutter contre le pourrissement et la déchéance, d'offrir une vie éternelle aux oiseaux. Vouloir conjurer l'altération de la matière est cause commune, qu'on se situe dans la récupération ou le recyclage. Derrière cette velléité, on peut soupçonner le même refus de perdre, la même peur de la mort, de la perte, de la chute. Ces conceptions conduisent la société à collecter, trier et recycler les déchets, et Helmut à naturaliser les animaux ou à transformer la moindre boîte en représentation plastique/artistique de la nature. De ces collectes surgissent des problématiques de nomenclatures, de tri...

Ses récupérations ou la naturalisation de dépouilles animales exigent la capacité à déceler un potentiel dans ce qui n'est plus. Elles supposent des compétences techniques pour le révéler. Chez Helmut, la taxidermie et d'autres ingéniosités de bricoleur, font dire à l'une de ses proches que « d'un rien, il faisait tout ». Une petite glorification n'est pas rien dans le quotidien d'un récupérateur. Sans en faire de systématisme, on a pu voir qu'un processus d'identification se met souvent en place entre les récupérateurs et ses récupérations, entre le déchet et lui-même.

L'enquêtrice. – Là encore, impossible à dire sans réduire la complexité du problème, à savoir si cette identification relève davantage d'une projection renvoyée par le groupe ou de l'image que se font les récupérateurs d'eux-mêmes ?

Aussi, plus prudemment on dira que les récupérateurs se considèrent et/ou sont considérés comme déchus. Dans cette perception d'eux-mêmes, la réhabilitation du déchet est salvatrice, pas dans le sens inculqué par le discours environnemental : « sauvons la planète », mais

parce que cela revêt un enjeu personnel : comme si de la réhabilitation des déchets dépendait leur propre dignité. Si le déchet n'en est plus un, ils ne le sont pas non plus et, s'ils le demeurent, ce n'est lié qu'à l'incapacité des autres de voir leur potentiel caché. Ils ne sont pas tellement dans la démonstration mais dans l'autosuggestion, comme s'ils survivaient grâce à l'idée que le déchet n'existe pas, qu'il est une vue de l'esprit de ceux qui ne récupèrent pas et qui sont pris dans un déficit de savoir. Leur revanche vis-à-vis d'eux, et sûre d'une altérité peu encline à reconnaître leur valeur, c'est cette certitude, cette vérité ignorée des autres et constitutive du socle de leur existence.

Avec son amputation, Helmut troque le marais contre un petit appartement dans le centre de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu et le contact d'une nature vivante contre sa représentation graphique. La dépendance modifie son mode de vie et contraint sa liberté souveraine.

L'enquêtrice. - Rétrécissement d'un rêve, d'un espace, d'un idéal ?

Oppressé, le cœur de ses admirateurs se serre. Pour eux, sa nature est la Nature, et la rupture semble irrémédiable. Il est comme *dé-naturé*. Frank IBANEZ m'explique :

Frank IBANEZ. – Quand je suis venu le voir, j'ai senti que son univers était tout par terre. Bien qu'il était content et me disait : « On s'occupe bien de moi », bien que, dans cet appartement, il touchait à des choses qu'il n'avait jamais eues, et ça le flattait, j'ai senti qu'à ce moment-là, il n'était plus le Helmut d'avant. Y'avait une fracture, quelque chose qui s'est passé et qui s'est vu après, même dans son art naïf. Il n'était plus dans la nature, coupé de son milieu. C'est un peu comme si vous aviez un martinet dans une cage, vous voyez ? Brutalement, si vous le mettez dans une cage, il va se faner et c'est fini pour lui, même s'il mange, s'il dort, c'est fini.

Cette déchéance leur est insupportable et certains prennent alors de la distance.

Philippe MUSSET me dit :

Philippe MUSSET. – Je n'ai pas trop suivi la fin de sa vie. Je n'ai pas voulu le voir comme ça, mais je ne l'oublierai jamais.

Parallèlement, je le vois devenir important pour d'autres, prendre dans leur vie une fonction différente que celle du symbole de l'homme vivant par et pour la nature qu'il avait incarné jusqu'alors. Son état permet à d'autres d'exprimer leurs compétences et lui donne un nouveau sens.

L'enquête sur Helmut permet de « casser » l'objet de mon enquête presque trop parfaitement circonscrit à l'espace de la déchetterie, de le rappeler à la réalité des notions qu'il charrie abstraitement et de les questionner plus profondément. Ce travail biographique éclaire un large panel de notions en agissant comme le négatif de valeurs en cours. Sa collection devenue quasiment hors de propos et, dans l'histoire de cet homme en marge, un contre-exemple des bonnes pratiques en matière d'éducation à l'environnement, il y a aussi, de toute évidence, celle d'un homme vieillissant.

CONCLUSION

Reléguée hors de l'urbain, la déchetterie cache nos déchets en pleine nature, fabriquant un espace mutant finalement assez proche dans son intention des dépôts sauvages mais préservé de la stigmatisation parce qu'institué par la communauté ou tout du moins par les politiques environnementales. Dans cet espace, une horde de récupérateurs non-humains (mouches, abeilles, etc.) s'accommodent de ces dépôts, en tirent parti et côtoient les usagers, récupérateurs humains, le gardien. On ne peut pas dire que ces derniers les ignorent tout à fait. Ils les pensent, les prennent en compte mais pas avec la tonalité dramatique dont la question environnementale désormais se pare. Pour l'enquêtrice, ces récupérateurs non-humains sont une interrogation méthodologique, des interlocuteurs difficiles et même décourageants, qui échappent aux outils de captation mis en œuvre dans son investigation. Le gardien ne fait quant à lui pas fondamentalement de différences entre récupérateurs humains et non-humains. Il s'agit pour lui, une fois encore d'empêcheurs de trier en rond qu'il se doit d'évacuer. Il se contente pour y parvenir d'adapter la manière à leurs caractéristiques non humaines, à leur rationalité.

Ce que le récupérateur humain pense des enjeux environnementaux varie d'un individu à l'autre. Certains se flattent de participer par la récupération à une cause à laquelle ils adhèrent. D'autres y trouvent le moyen de justifier une pratique qu'ils savent par ailleurs illicite et enfin, certains, bien que sensibles à ces enjeux, attribuent d'autres vertus, notamment de lien social, à leur pratique de récupération.

Si la déchetterie a été pensée en fonction d'enjeux environnementaux, il s'agit d'enjeux supérieurs à ceux de l'ordinaire de la déchetterie. *La fin du chemin creux* montre que le sentiment

d'enjeu naît quand se révèle chez l'homme la perte de maîtrise, quand il fait le constat que ses œuvres le quittent, que la nature se les approprie. La déchetterie est née pour mettre bon ordre à ces débordements mais ce faisant, elle a réduit le sentiment de menace. Les politiques environnementales doivent l'entretenir et avec elles le sentiment de responsabilité pour ne pas perdre la dynamique du tri. La nature devient ainsi le théâtre d'une gigantomachie morale dispensatrice de préceptes, d'interdits et de règles.

Cependant, il ne peut être indéfiniment question que de vertu et de discipline. Faut-il encore que dans la nature et le déchet, l'homme se comprenne. Les politiques de la nature s'essoufflent donc et parfois même se prennent les pieds dans le tapis. La déchetterie, lieu sauveur de la problématique déchets devient avec la prévention un lieu d'erreur au malencontreux effet rebond.

CHAPITRE SECOND

SUR L'ÉCO-CENTRISME

INTRODUCTION

Aux enjeux environnementaux, tout autant prétexte que cause, s'adjoignent des impératifs économiques en matière de récupération ou de recyclage. Mais comment s'expriment-ils selon qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre ? Tout d'abord peut-on considérer les activités de prédation des récupérateurs comme une économie véritable ? Est-elle un trublion du fonctionnement officiel : une sorte de contre-proposition, une remise en question de l'économie marchande qui voudrait rattacher à l'objet des vertus d'éternité ? Ou au contraire, cela constitue-t-il une vision enchantée de l'économie informelle qui ne serait, en définitive, qu'un avatar un peu *cheap* du capitalisme sauvage ?

Quant à l'économie circulaire promue par les environmentalistes, quelle est-elle ? Est-ce bien elle qui se profile dans le recyclage ou un entre-deux ? Est-elle oublieuse de considérations plus humaines et sociales, insensibles à des enjeux autres que celui du seul compromis entre environnement et économie ?

Enfin, une dernière fois, par le truchement du rapport d'Helmut WARZECHA à sa collection et son sentiment de responsabilité, nous chercherons à savoir ce qui fait valeur par-delà l'ambiguïté que génère parfois l'économie et comment l'homme envisage sa responsabilité vis-à-vis de ce qui pour lui compte.

1. L'ÉCONOMIE DU RIEN

Lorsqu'Émilie JARD me téléphone, pas une seconde je ne pense à l'enregistrer⁽¹⁸⁵⁾. Qu'y puis-je si ce qui me semble d'importance se trouve parfois complètement intriqué dans mon existence ? Au cours de la conversation⁽¹⁸⁶⁾, Émilie me dit être allée à la déchetterie. Elle y a trouvé un rocking-chair. Le dossier est endommagé et elle prévoit de le réparer. Si elle m'en informe, c'est parce que le fauteuil à bascule m'est destiné.

Émilie JARD. – Je l'ai récupéré parce que je savais que tu en voulais un et j'espérais qu'il te convienne⁽¹⁸⁷⁾.

Le quotidien, les priorités, toutes ces autres choses à faire, à penser ou à acheter ont poussé mon envie de rocking-chair à l'amuissement. L'annonce d'Émilie l'extirpe de ce silence. Elle me laisse aussi un peu étonnée. Je n'ai pas le souvenir de lui en avoir parlé. Nos conversations se superposent les unes aux autres. De ce vertigineux édifice, il arrive à certaines informations de s'échapper. Aujourd'hui, l'oubli est de mon côté, la mémoire du sien. Mais, quel qu'en soit le versant, il s'agit bien de la même montagne.

Me rendant régulièrement visite, Émilie sait l'absence de l'objet dans mon quotidien. Bribe d'une vieille conversation, attention à mon ordinaire, tous ces petits riens épars s'agglomèrent devant le rocking-chair déchu et prennent la consistance d'une évidence. Elle voit alors l'offre et la demande. Et dans ce bref instant, le destin de l'objet bascule.

185 Comment avoir l'intuition du mot, du moment, de la situation qui va faire sens, entraîner ou nourrir la réflexion ? Dans le doute, faut-il que l'enquêteur se mette sur écoute ? Alors, bien sûr, cette conversation ordinaire avec Émilie ne peut prétendre à l'autorité de l'interview. Cependant, je ne peux m'empêcher de penser, vainement, à ce dont l'enregistrement de son côté, aurait pu me priver. Le dé clic de la touche record capture le son, fabrique la preuve. La vérité du terrain, facétieuse et intrigante se laisse-t-elle toujours prendre avec ?

186 La conversation téléphonique a eu lieu pendant la semaine 35 de l'année 2013. Si je confie ces chiffres au lecteur, c'est parce qu'il est une grande personne. Antoine de Saint-Exupéry écrit que *les grandes personnes aiment les chiffres. Quand vous leur parlez d'un nouvel ami, elles ne vous questionnent jamais sur l'essentiel. Elles ne vous disent jamais : « Quel est le son de sa voix ? Quels sont les jeux qu'il préfère ? Est-ce qu'il collectionne les papillons ? »*. Elles vous demandent : *« Quel âge a-t-il ? Combien a-t-il de frères ? Combien pèsent-ils ? Combien gagne son père ? »*. Alors seulement elles croient le connaître. Dans le compte-rendu d'enquête, une forme de positivisme, de scientisme porte à donner toute l'importance au seul matériau soigneusement manufacturé par l'enquêteur. Ainsi la date, la contextualisation précise estampillent l'autorité d'un propos. Sa crédibilité suppose que l'enquêteur n'ait pas omis de mettre sa casquette en vertu de quoi, il n'est plus qu'un être parmi les autres. Mais s'il s'efface dans ses autres rôles, son savoir-faire va-t-il pour autant disparaître ? La « violence » de la situation d'enquête, parce qu'elle donne un cadre, affirme son autorité mais reste inhérente à une artificialité : elle prétend convoquer la réalité. Sans toujours taper du poing sur la table, l'enquêteur ne gagnerait-il pas à accueillir la réalité telle qu'elle se présente à lui sans systématiquement ordonner par une pression sur la touche record : ici et maintenant ?

187 Interrogée après coup, Émilie me détaille sa chasse au rocking-chair dans une série de mails, ici le mail du 19 septembre 2013, 12:08.

Yves BERNARD. - Rien que de savoir de quoi vous avez besoin, on va presque provoquer un produit qui ne partira jamais au déchet.

Le plaisir du récupérateur se niche un peu dans ce moment de rédemption, quand la constance de son attention aux choses et aux gens prend soudainement forme utile. Leur sensibilité au particulier, aux scories, au détail, infléchit alors imperceptiblement le monde. La trouvaille d'Émilia anime et détermine au-delà de son seul ordinaire. Parce que, comme Jean GOUHIER, Émilia considère le reste pour son « peut-être », me voilà concernée. Je suis désormais intronisée *future propriétaire du rocking-chair*.

Récupérer, c'est redonner vie aux objets déchus. Le principe peut facilement être systématisé. C'est un peu le cas pour les pots de fleurs d'Émilia. Elle en récupère, en réemploie et/ou détourne d'autres objets pour cette fonction. De nombreux designers, intègrent ainsi des déchets dans leur création. Plus communément, c'est la démarche du brocanteur, du bouquiniste, du ferrailleur ou des personnes en quête de bois de chauffage qui opèrent dans la déchetterie. Cependant, certaines récupérations sont plus difficilement modélisables. Comme pour le rocking-chair, leur possibilité tient à la combinaison de petites subtilités : information, détail, opportunité, circonstances. La potentialité d'un déchet s'avère alors être une idée furtive, aléatoire, fragile. L'éventualité de leur récupération requiert spécification, adaptation. Le récit d'Émilia aide à le concevoir. Indirectement, il montre par quelle réflexion la mécanique de la récupération se distingue particulièrement alors de celle du recyclage, autrement plus implacable et élémentaire.

Émilia JARD. - Je passe devant la déchetterie au moins une fois par semaine pour aller à Legé. Au minimum, j'ai des courses à faire, les activités des enfants, etc. J'ai le choix entre trois trajets pour aller à Legé et en fonction du temps (météo, le temps dont je dispose et l'heure qu'il est, préférant les horaires après ouverture de la déchetterie ...), je choisis le trajet qui passe devant la déchetterie si ces conditions-là sont remplies. Mais mon humeur joue aussi. J'ai parfois le sentiment d'être submergée, alors j'aurais plutôt tendance à vider la maison, le jardin. D'autres fois, c'est le jeu de la récup' qui prend le dessus et je pars en chasse. Le jour où j'ai récupéré le rocking-chair, je revenais de faire des courses. Je me suis garée devant la déchetterie et je me suis faufilée par le portail tourniquet⁽¹⁸⁸⁾. À grands pas, j'ai fait un tour rapide : mauvais jour, tout avait été nettoyé⁽¹⁸⁹⁾... Dépitée, je repartais vers la voiture quand j'ai tourné la tête vers le champ d'à côté, parsemé de détritrus, de sacs en plastique, etc. Et là que vois-je ??? Ce magnifique fauteuil, certes sans dossier... mais avec l'option « balancement » impeccable !!⁽¹⁹⁰⁾

188 Émilia parvient à se faufiler par le tourniquet bien qu'il soit condamné par une grosse pierre. Quand je lui demande comment elle s'y prend, elle me répond amusée : *Comme disait la grand-mère de mon mari : « i si fine dame ! ».*

189 Émilia me précise à propos de ce nettoyage qu'il y avait eu l'enlèvement... *j'étais sur un jour hors ouverture, d'où le dépôt du fauteuil dans le champ à côté...* Mail du mardi 24 septembre 2013, 16h00.

190 Mail du jeudi 19 septembre 2013, 17h32.

L'idée d'essayer le *balancement* de mon futur rocking-chair me réjouit. Toutefois, l'artisanat délicat d'Émilia, pétri de son intention et de son attention, permet à l'objet d'échapper à sa seule valeur mobilière. *La valeur de lien exprime l'importance de la relation qui existe entre les partenaires, l'importance de l'autre indépendamment de ce qui circule* (GODBOUT, 2007 : 117). Dans cette perspective, que l'objet soit sans valeur marchande pour celui qui donne, comme pour celui qui reçoit, n'a pas réellement d'importance.

Émilia JARD. - C'était la première fois que j'y trouvais ce genre de fauteuil. Je regardais toujours sur les vide-greniers ou autre depuis le jour où tu m'avais dit que tu aimais bien... J'aurais pu attendre une occasion pour t'en l'offrir un neuf, mais ce n'est pas pareil. Je me sens fière et chanceuse quand je rapporte quelque-chose... surtout si je l'ai longtemps cherchée !!! Aller acheter, ça n'a pas la même saveur. Trop contente de ma chance du jour, j'ai enjambé les planches et sacs, je l'ai attrapé par les accoudoirs et, décidément quel jour de chance, le coffre de ma voiture était vide... Zoup, en deux temps trois mouvements, il était sous l'appentis de la maison, je l'ai nettoyé pour officiellement l'adopter⁽¹⁹¹⁾ en attendant son petit relooking...⁽¹⁹²⁾

Contrairement aux supermarchés, les objets et matières de la déchetterie ont rarement une valeur immédiate. Celle-ci est cachée et suppose de la part du récupérateur un travail de réparation, de réhabilitation, de transformation. Émilia trouve sa satisfaction dans le « fait par soi-même » plutôt que le « tout fait ». Cette notion de « bricolage » est présente dans la définition du consommateur faite par de CERTEAU (1980), qui le considère comme fondamentalement bricoleur. Il nous rappelle qu'un objet n'existe jamais indépendamment de son utilisateur et que l'usage que l'on en fait n'est jamais complètement déterminé. Le travail ou plus justement ici l'implication est une valeur forte de la pratique de récupération comme moyen d'existence et moyen « d'exister ». La récupération du rocking-chair est, de ce point de vue, dispendieuse. Sauver l'objet suppose un investissement en temps, en travail, une prise de risque et quelques manutentions. Ce travail n'est pas avant tout un coût de production qu'il convient de réduire. Sa dimension sociale, affective lui donne sa valeur. Le travail ou l'implication devient une valeur centrale qu'il faut à tout prix préserver, développer et partager⁽¹⁹³⁾.

191 Notons qu'elle ne l'adopte qu'après le nettoyage. Ce processus d'appropriation après une petite toilette, semble relativement irrésistible quel que soit le récupérateur.

192 Mail du jeudi 19 septembre 2013, 17h32.

193 Suite à la lecture de ce texte, Émilia Jard me fait parvenir un mail : *Je précise aussi que c'est pour leur dimension esthétique que j'aime bien aller récupérer des objets à la déchetterie. Par exemple, au lieu d'acheter des caisses plastiques pour stocker mes vêtements, je préfère récupérer des valises en carton, elles ne sont plus « in » pour être utilisées comme telles, mais je trouve ça plus joli et pratique pour stocker ... Idem pour le miroir, un miroir de chez Ikea ne sera jamais aussi joli, pour moi, qu'une porte d'armoire en chêne avec miroir... En plus les matériaux anciens sont souvent plus « nobles » à mon sens que ceux utilisés aujourd'hui, et ils sont empreints d'un savoir-faire, souvent, d'un artisanat qui se perd et qui n'est plus valorisé.*

Que mon futur fauteuil soit issu de la déchetterie ne me porte pas à le déprécier. Si je n'ai ce penchant pour extraire d'une benne sa richesse⁽¹⁹⁴⁾, je ne saurais repousser les récupérations qui se fraient un chemin jusqu'à ma porte, et plus encore lorsqu'elles transitent par des mains amies. Ce rocking-chair célèbre l'affectif et le récit d'Émilia lui donne une histoire qui le particularise. Émilia attache immédiatement au rocking-chair sa bonne fortune. Qu'il soit un déchet ne me le rend pas misérable. Je suis autrement sensible à son humilité, ce qu'Yves BERNARD appelle la *lumière* du déchet.

Yves BERNARD. - Je pense que le déchet c'est ça quoi : les gens vont donner quelque chose dans un silence, vont faire plaisir dans un silence ou disons dans quelque chose de quelconque qui n'est pas du tout quelconque. Je crois que c'est ça en fait, tout simplement.

Du rocking-chair déchu, s'affirme le contraste évocateur entre valeurs matérielles et valeurs humaines. Toutefois, on ne peut considérer sa récupération dans ce seul rapport d'opposition. *Opposer les « biens » aux « liens » est devenu un lieu commun de la nébuleuse réformatrice des modes de vie, comme si les deux termes se trouvaient automatiquement dans des rapports d'exclusion* (DOBRÉ, 2009 : 298). En l'occurrence, le rocking-chair est un bien matériel. Simplement, son origine détritique tend à le défaire des valeurs négatives attachées au monde marchand. *La débrouille est une résistance à l'économie dominante et une lutte permanente pour éviter que les compromis pratiques ne deviennent des compromissions de la pensée et de l'âme* (LATOUCHE, 2004 : 6). Émilia s'inscrit dans cet esprit de distinction et de remise en question de l'économie moderne occidentale⁽¹⁹⁵⁾. *Redonner de la valeur à ce que la société a rejeté par un acte symbolique est une manière d'affirmer une voie alternative au consumérisme de la société contemporaine* (DAPPORTO, 2004 : 177).

La récupération au quotidien s'inscrit dans des conceptions pour lesquelles *l'or et l'ordure font figure de pôles opposés, mais entretiennent des rapports dialectiques* (BERTOLINI, 1999 : 37). Des revenus modestes encouragent Émilia à faire une vertu de la nécessité. Il arrive aussi que le

194 En raison, je suppose, d'un atavisme propre au « tiré à quatre épingles ».

195 C'est aussi l'esprit d'Emmaüs qui offre une version anticapitaliste de l'économie propice à la réhabilitation des hommes socialement disqualifiés (LIÉGARD, 2004 : 155).

but premier de ses récupérations consiste à remplir son porte-monnaie. Ainsi, d'autres fauteuils sauvés des déchets, en osier cette fois, seront revendus par ses soins sur *leboncoin.fr* à 40 € pièce. C'est la manière d'agir de nombreux autres récupérateurs.

Michaël LATCHMER. – (La récupération), c'est venu d'une précarité, c'est-à-dire que je trouvais des objets finalement intéressants quand j'y allais. Vu que je faisais pas mal de tours à la déchète, je me suis aperçu qu'il y avait pas mal de choses intéressantes dans les bennes (...) J'en ai fait des vide-greniers de ce que je récupérais en fait, donc ça me faisait un revenu d'appoint, voilà.

Kelly, quant à elle, s'est donné pour principe de ne pas revendre ses récupérations et n'utilise les sites internet ou vide-greniers que pour écouler des objets qu'elle a monnayés. Yves BERNARD, de par son expérience de gardien ou Charles-Édouard RON, constatent tous les jours sur les déchetteries, l'importance de cette économie informelle *entre nécessité, volonté et réalité* (LE CHÊNE, 2004 : 172).

Yves BERNARD. – Une fois que tout est fini et les horaires respectés, y'a toute une machine qui se met en place. Faut pas le nier, j'ai pas à le dénoncer ou à l'expliquer mais y'a une machine qui se met en place qui, de mon point de vue, est super sympa parce que c'est vraiment... Vaut mieux qu'ils soient là comme on dit que de faire des conneries je ne sais où ! Euh et puis c'est de l'activité, c'est, c'est, c'est, c'est de l'emploi à la limite ! Y'a bien derrière une productivité de quelque chose. Ça produit pendant une heure, deux heures, le temps que la déchetterie est fermée. Pendant deux trois heures avant qu'il fasse nuit, y'a une production. Donc, je trouve ça bien, mais je suis pas compétent pour avoir un avis sur la question. (...) Y'a des gens qu'ont pas les moyens d'aller acheter dans des grandes distributions qui sont à trente kilomètres de chez nous et tout, et tout ça, ça a un coût et on peut déjà trouver une solution à court terme quoi sur place.

Charles-Édouard RON. - Y'a la personne, l'usager lambda qui va récupérer parce que telle chose lui plaît, il a besoin d'un morceau de tuyau qu'il a trouvé pour retaper sa maison, ce genre de choses. Vraiment c'est la récupération ponctuelle pour un produit précis. Après y'a la personne : je suis face à des brocanteurs, on va dire qui sont là pour récupérer des vieux bouquins par exemple dans les bennes papier ou c'est vrai qu'on voit des choses passer qui sont, qui ont une forte valeur, une forte valeur ajoutée, mais les gens n'en ont pas conscience et ça va dans la benne alors que c'est en bon état, y'a ces gens-là qui vont récupérer pour revendre, pour revendre derrière. Et après y'a les gens du voyage qui vivent beaucoup de ça, donc eux sont un petit peu dans le tout-venant pour la récupération pour bricoler chez eux mais surtout c'est récupérer en masse tous les métaux, la ferraille donc là c'est vraiment pour... C'est un revenu pour eux. C'est leur revenu je dirai même presque principal, c'est pour récupérer en masse surtout avec le prix de la ferraille actuellement, c'est pour des revenus propres et donc ça, ça a toujours existé. Donc en général, ça se fait en dehors des horaires d'ouverture parce qu'ils ont interdiction de venir et on essaye, et on arrive je dirais à les contenir sur les heures d'ouverture, qu'ils ne viennent pas ou peu. Ils tentent toujours hein. (...) Donc on est confrontés là, c'est beaucoup plus dur avec ces personnes-là (*les Roms*), dans le sens où d'un point de vue éthique, c'est des gens qui sont plus dans le besoin que, je dirai, les gens du voyage. C'est plus difficile à les faire sortir de la

déchetterie parce que ben ils ont récupéré trois morceaux de bois pour pouvoir se chauffer ou bah ils ont récupéré quelques vêtements qu'ils ont trouvés dans la benne pour ça. Là d'un point de vue éthique pour les gardiens, c'est beaucoup plus difficile. D'un côté ils ont l'ordre de leur demander de sortir de la déchetterie, hein on n'a pas le droit de récupérer euh à côté de ça on est face à une détresse humaine qui est importante surtout l'hiver quand ils y viennent, c'est même pas pour la ferraille, c'est pour récupérer vraiment du bois pour se chauffer.

Les temps difficiles, les périodes de pénurie, les crises, les guerres, font renaître les économies de bouts de chandelles ou de ficelles, les habitudes d'économie et de parcimonie. « Un sou est un sou, il n'y a pas de petites économies ». « Le moindre déchet leur est de conséquence » disait en outre l'abbé Bossuet, parlant des pauvres. (BERTOLINI, 1999: 38). Si Émilía participe à cette activité et cette économie informelle, elle ne fait toutefois pas partie de ces populations dont la motivation est susceptible d'émouvoir le gardien et de ce fait, elle privilégie la récupération pendant les horaires de fermeture.

Émilía JARD. - J'y vais surtout en dehors... J'aime pas le gardien, on a l'impression, quand on récupère quelque chose qu'on lui arrache une dent ou il te fait une lecture de la LOI qui interdit la récupération dans les déchetteries et il te rappelle que, en plus, tu es élue⁽¹⁹⁶⁾ et dois montrer l'exemple... Bref, j'évite. Par contre, s'il y a un truc trop génial à récupérer, je brave son regard !!!⁽¹⁹⁷⁾

La perception des récupérateurs dans cette échelle économique organise la récupération sur la déchetterie. Elle est susceptible d'infléchir le comportement du gardien mais aussi celui des récupérateurs entre eux. La nécessité organise la priorité sur un même déchet convoité.

Michaël LATCHMER. – D'un point de vue déontologique si tu veux, je sais qu'ils ont que ça pour vivre ces gens-là, donc moi qui suis pas à plaindre j'veux dire même si voilà moi je vis avec le RMI en gros euh voilà moi j'ai moins besoin qu'eux. Qu'est-ce que je vais aller leur piquer les choses ? Moi j'ai un logement voilà. J'ai pas de loyer à payer. Eux c'est bah voilà ils doivent faire avec leurs enfants et tout. (...) Ça se sent de toute façon qu'ils sont à l'affût tu vois du même matériel à récupérer, de valeur. Pis comme je te dis, j'éprouve pas le besoin d'entrer en concurrence avec eux puisque moi, j'ai pas besoin de ça pour vivre. J'y vais plus moi par passe-temps (rires), voilà, on va dire ça comme ça. Plus qu'un passe-temps parce que pour moi c'est une activité comment dire, comment je pourrais dire ça ? Enfin, j'y prends du plaisir... Ouais, un peu essentielle. J'te dis pour moi c'est comme une chasse au trésor à chaque fois. Tu sais pas sur quoi tu vas tomber, donc au détour d'un truc : pof, une super chose !

Même « gratuite », la récupération répond à une logique de besoins (BAUDRILLARD, 2008).

À certains objets, se greffe un attachement qui fait de la possession matérielle une sorte de

196 Émilía fait partie d'une équipe municipale sur le territoire communautaire.

197 Mail du jeudi 19 septembre 2013, 17h16.

« moi élargi ». La récupération y répond en fournissant directement les objets d'attachement ou les matières et objets dont la revente permettra d'accéder à ces objets. Le récupérateur, par ce qu'il économise ici, pourra mieux dépenser ailleurs. Ces objets peuvent alors être directement issus de la société de consommation. L'économie du rien ne préface pas nécessairement l'économie de Cendrillon décrite par l'économiste Tim JACKSON, c'est-à-dire cette forme d'économie négligée que l'on trouve aux marges de la société de consommation (prospérité sans croissance ou frugalité). À la déchetterie, les bennes ou casiers peuplés d'objets « chatoyants » font parfois oublier des conditions matérielles précaires. Cependant, les pratiques de récupération ne sont pas toutes et complètement opposables au consumérisme.

Kelly. – S'il faut que je l'habille (sa fille) en magasin, elle sera beaucoup moins bien habillée parce que voilà, il faut en acheter moins. On est obligé de faire plus simple, moins cher, moins de fantaisie parce que c'est un budget quoi !

Tant qu'elle est pas toute nue à l'école, qu'elle est avec des petits ensembles sympas, des trucs très bien sans avoir à acheter 30 € le tee-shirt quoi ! Voilà et puis elle pourra peut-être aussi se changer plus souvent que d'autres petites filles parce qu'elle aura plus de choix, parce qu'on a cette possibilité, parce qu'on est devenus assez récup'.

Les récupérateurs aboutissent et réalisent totalement le potentiel consommable des objets. Ce faisant, ils en réduisent l'obsolescence et compromettent parfois un acte d'achat. Ils valorisent la rareté et la préciosité des biens matériels en les prolongeant. Toutefois, ces objets déchus peuvent aussi se trouver dévalués par rapport à un objet acheté. Ils autorisent alors à moins de soin, encouragent une consommation moins précautionneuse.

Kelly. - Ça faisait moins mal au cœur aussi après si les enfants, du coup, jetaient trop fort le jouet, enfin bon. Je me disais : au moins il aura fait un petit temps de plus le pauvre.

La destruction de ces biens en surplus et en sursis, se réalise dans une certaine indifférence, en tous les cas avec la satisfaction d'avoir pu les conduire à une consommation un peu plus totale que celle à laquelle ils étaient destinés. Il arrive qu'Émilie retourne, lassée d'elles, certaines de ses récupérations à la déchetterie. Le déchet est un reste. Il porte le stigmate de

l'excédent de bien matériel. Au regard de la situation et des enjeux autour du déchet, on comprend l'importance que revêt la récupération mais c'est aussi dans cette limite que la notion de prévention des déchets trouve une part de sa légitimité.

Dans une certaine mesure, la récupération du rocking-chair est une économie au sens de l'épargne ou l'évitement d'une dépense inutile. La récupération est le cauchemar d'une société marchande qui abhorre l'idée d'une économie constipée par la sous-consommation. Elle est aussi le rêve d'une économie vertueuse parce qu'elle contrecarre un acte d'achat et réduit par là même tous les processus négatifs associés : pollution dans la fabrication, transport, déchets. La double crise économique et écologique voudrait nous faire redécouvrir les vertus de la frugalité dont Tim JACKSON nous rappelle l'étymologie (le bon fruit) et nous mettre de façon très crue face à l'incohérence des politiques consuméristes. Bien qu'ils vivent – économiquement ou essentiellement - de récupération, nombre de récupérateurs, aux premières loges de certains paradoxes et les dénoncent.

Yves BERNARD. – Y'a des produits qui ne doivent pas être balancés par rapport à la misère qui existe autour de nous, dans notre société, par rapport à la crise, par rapport à plein de choses quoi ! Et puis par rapport à la protection de la planète quoi ! On re-fabrique des choses alors qu'il y a des choses que l'on ne recycle pas, qu'on met en déchet'.

Michaël LATCHMER. – J'trouve ça bête qu'il y ait des choses jetées comme ça. C'est hallucinant ce qui est jeté ! Des fois, enfin quand on avait accès aux ordis, y'avait des ordis complets et jetés tout simplement parce que les gens voulaient passer à la vitesse au-dessus et voilà, ils jetaient leur vieil ordi avec tout. C'est incroyable ! (...) Bah moi je trouve franchement, bon c'est pas nouveau tu me diras ce que je vais dire mais on vit dans une société de consommation puis... Alors c'est vrai maintenant ils mettent les ordinateurs sous benne donc du coup ça doit servir j'espère à d'autres personnes parce que je pense que c'est des circuits de recyclage. Donc, tant mieux, ça été fait mais ça aurait dû être fait depuis longtemps ! Mais il en reste quand même, il en reste pas mal qui peut resservir ! (...) J'trouve ça bête que les choses soient jetées, vraiment c'est... enfin moi je suis assez sensible à la misère et tout ça et je trouve ça vraiment crétin de jeter les choses.

Si l'on se place du point de vue écologique, les récupérateurs sont à priori moins dépendants des activités d'extraction, donc de destruction, des ressources. Dans une certaine limite, la récupération réfrène un certain gaspillage, puisque *la main qui récupère héroïquement fait bon ménage avec celle qui gaspille aveuglément* (BERTOLINI, 1999 : 219). La récupération offre une alternative plus satisfaisante que le seul recyclage détruisant pour refaire, sans avoir cherché à réemployer, à réparer, à restaurer. La récupération considère et l'objet et le travail

de manufacture, là où le recyclage ne voit que la matière. Toutefois, les procédés techniques employés par les récupérateurs n'intègrent pas nécessairement le grand chamboulement des technologies propres. Par exemple, le brûlage des câbles pour la récupération du cuivre et la gestion des résidus tient rarement compte de l'écosystème ou des risques de pollution. Elle a pour elle de favoriser majoritairement des solutions de proximité. Toutefois, elle ne résout pas nécessairement la problématique de la consommation. La récupération se veut volontiers solidaire et tournée vers l'autre. À cette dimension collective, on peut opposer la concurrence déloyale qu'elle représente vis-à-vis des filières officielles en captant leur matière première et en échappant aux contributions et taxes du fait de leur informalité.

En réalité, le déchet ne renvoie pas seulement à une valeur économique nulle ou négative, mais à un ensemble de valeurs socio-culturelles ; le rien est un tout (BERTOLINI, 1999 : 40).

2. L'ÉCONOMIE CIRCULAIRE

Pour entrer dans le cercle vertueux de l'économie circulaire, le chemin n'est pas complètement tracé mais on peut tout de même suivre quelques flèches, de préférence celles peintes en vert. Si l'on tourne en rond, c'est qu'on est dans la bonne direction⁽¹⁹⁸⁾. Ainsi en va-t-il ainsi avec celles des trois demi-tours du ruban de Möbius. Il symbolise depuis 1970, les matériaux recyclables⁽¹⁹⁹⁾ ou les produits fabriqués à partir de matériaux recyclés.

Sans les confondre, on peut aussi considérer les deux flèches intriquées composant le point vert qui estampille nos emballages. Elles signifient que leurs producteurs adhèrent au dispositif de valorisation de ces conditionnements et respectent les obligations définies par les articles R543-53 et suivants du Code de l'environnement. L'entreprise marque ainsi sa contribution⁽²⁰⁰⁾ à Eco-Emballages. Sa participation permet de financer l'organisation du tri sélectif dans les communes.

À la Tournerie, on l'a bien compris, tout commence par le tri. C'est ce qu'indique le panneau signalétique. Trois flèches s'échappent d'une main tendue pour jeter. En réalité, il existe bien plus que trois possibilités. Les déchetteries ont la charge de trouver les filières de valorisation des déchets. Pour expliciter et homogénéiser leurs potentialités aux usagers,

198 L'homme veut réduire son empreinte écologique en marchant dans ses propres traces. L'économie circulaire s'inspire du concept *Cradle to cradle* (C2C) qui peut être attribué aux produits respectant les exigences de production *du berceau au berceau*. Il a été mis au point à la fin des années 1980 par le chimiste allemand Michael Braungart et l'architecte américain William McDonough et officialisé en 2002 avec une certification internationale. Le concept C2C distingue deux types de produits : les produits de consommation, conçus pour nourrir l'écosystème après usage ; les produits de service conçus pour devenir des nutriments techniques à 100 % réutilisables pour la production de nouvelles générations de produits et de service.

199 Le 22 avril de cette année-là, sous l'impulsion d'un sénateur du Wisconsin : Gaylord NELSON, naissait un mouvement environnemental d'importance avec la première édition du Jour de la Terre. La dernière édition du Jour de la Terre (Earthday) a eu lieu le 22 avril 2013. Aujourd'hui, elle est célébrée à travers le monde, dans 184 pays par plus de 500 millions de personnes.

200 Le montant de la contribution, qui est de l'ordre de 0,7 centime d'euro en moyenne par emballage, est calculé en fonction du matériau (le verre est moins pénalisé au poids que le plastique), en fonction du poids de l'emballage.

L'OPTIGEDE⁽²⁰¹⁾ propose aux acteurs opérationnels en charge de la prévention et de la gestion des déchets dans les territoires quarante-sept pictogrammes à télécharger : *ameublement, amiantel/ciment, batteries, bois, bois traité, bouteilles de gaz, bouteilles plastiques, cartons, cartouches encre, déblais gravats, déchets d'activités de soins à risques, déchets diffus spécifiques (DDS), déchets verts, DEEE, écrans, encombrants (avec ou sans icône), extincteurs, films agricoles usagés, gros électroménager, huiles de friture, huiles de vidange, journaux/revues, lampes, liquides de frein, liquides de refroidissement, médicaments, métaux, mobilier, papiers, papiers/cartons, pelouse, petits appareils ménagers, piles boutons, piles accumulateurs, plastiques, plâtres et plaques de plâtre, pneumatiques, polystyrène, radiographies, réfrigérateurs-congérateurs, réutilisation-réemploi, tailles, textiles, tout-venant incinérable, tout-venant non-incinérable, verres*. Le guide du lieu de déchets met en avant neuf de ces icônes. Toutefois sur place, si l'on veut bien considérer certains espaces dédiés (piles, batteries...), les potentialités de tri, et par conséquent le nombre d'icônes correspondant, est légèrement supérieur.

L'écologie industrielle⁽²⁰²⁾ offre de nombreuses portes pour accéder au cercle vertueux. Toutes ne sont pas systématiquement empruntées et d'autres restent sans issue, en attente de débouchés à inventer. C'est ce que laissent penser les intitulés *tout-venant incinérable* et *tout-venant non-incinérable*. Le tout-venant ou DIB est un peu le point noir de cet idéal en boucle. Et pour cause, c'est la case divers, l'espace où comme autrefois, tout s'emmêle. On y trouve de tout, d'où son succès auprès des récupérateurs. Pour l'industrie du déchet, ce mélange moins glorieux doit à minima disparaître. Dès que l'espace est plein, le DIB est acheminé jusqu'au centre de traitement Arc en Ciel où il subit un tri mécanique de manière à extraire la part valorisable

201 L'OPTIGEDE est un site d'informations pratiques complémentaire au site institutionnel de L'ADEME. En ligne depuis juin 2011, il se veut plate-forme d'échanges et de diffusion des bonnes pratiques et propose des exemples d'actions menées sur les territoires et leurs résultats ainsi que des outils opérationnels (fiches méthodologiques, documents type...).

202 Fondamentalement, l'écologie industrielle est une approche systémique qui vise à concilier le développement industriel avec les objectifs environnementaux et sociaux indispensables pour assurer la qualité de la vie des générations futures. "L'écologie industrielle est une approche novatrice qui cherche à minimiser les pertes de matières dans les processus de consommation et de production. Pour ce faire, nous allons nous inspirer de la manière dont la biosphère fonctionne pour essayer de faire évoluer le système industriel de sorte à ce qu'il devienne viable" comme l'explique Suren ERKMAN. Science qui redonne aux produits utilisés par l'industrie leur statut d'éléments naturels et les étudie en tant que tels, dans leurs interrelations et dans leur rapport avec l'ensemble de la nature.

L'écologie industrielle s'intéresse à l'évolution à long terme du système industriel dans son ensemble et pas seulement aux problèmes d'environnement. De même, plutôt que de considérer le système industriel comme séparé de la Biosphère, il est possible de la considérer comme un cas particulier d'écosystème in http://www.dictionnaire-environnement.com/Ecologie_industrielle_ID725.html.

des déchets. Une fraction est incinérée et celle *non-incinérable* ou *ultime*⁽²⁰³⁾ est évacuée vers une installation de stockage de déchets ménagers non dangereux. En clair, la majeure partie du tout-venant (en moyenne 60 %) est enfouie après avoir été compactée.

Avec le tout-venant, on malmène cet ensemble de cause à effet qui vise à améliorer le système entier. On aurait tendance à l'oublier parce qu'une fois classé et nommé, le DIB ne constitue pas exactement une masse informe. Le tri le fait exister et coexister au cœur d'un système organisé, structuré et structurant. Globalement l'image des déchets - DIB compris - s'est assagie et positivée. Il est devenu un produit. On pense son rendement tout en naviguant dans le champ lexical de l'économie, de l'industrie. Tant que faire se peut, on le réinjecte dans le processus industriel. Arc en ciel en incinérant une partie du DIB produit de l'énergie (du chauffage). L'idée de rentabilité modifie le statut des substances, la nature du travail autour d'elles et le sens qui leur est affecté. Pour Alain CORBIN *l'utilité de l'immonde commande désormais l'attention*. Cette assertion trouve une dimension supplémentaire dès lors qu'on considère le point de vue de l'acteur d'une filière.

Charles-Édouard RON. - Donc moi je facture aussi, mon rôle, la collectivité tous les mois. J'établis ma facture et j'envoie ma facture donc bah faut que ça soit rentable. On a signé pour un certain nombre d'années, le but c'est de pouvoir payer les salaires de tout le monde et de pouvoir faire de la marge autrement si on ne fait pas de marge et bien ce n'est pas viable. Y'a toujours dans cette démarche de faire de l'argent donc, parce qu'on a des charges très importantes aussi derrière en terme de structure, tout ce qui est camion, un certain nombre de salariés qui sont importantes donc faut pas voilà, faut pas penser qu'au chiffre d'affaire mais y'a une marge quand même à dégager donc le fait de lutter contre les vols de tout-venant, de ferraille, c'est aussi, c'est un manque à gagner pour nous pour ne pas dire la partie tout-venant, la partie ferraille, c'est un manque à gagner pour la collectivité aussi donc il y a toujours, faut toujours avoir en tête cette notion de coût financier, ça, faut pas l'oublier. On ne travaille pas pour rien

203 Définition de l'article 1 de la loi du 15 juillet 1975 modifiée: est un résidu défini comme ultime, un déchet, résultant ou non du traitement d'un déchet, qui n'est plus susceptible d'être traité dans les conditions techniques et économiques du moment, notamment par extraction de la part valorisable ou par réduction de son caractère polluant ou dangereux.

Dans un premier temps, le déchet ultime a été interprété comme étant le résidu de l'incinération. Cependant la circulaire du 28 avril 1998 redéfinit le déchet ultime afin de ne pas le limiter à ces seuls résidus d'incinération, et précise que peut être considéré comme déchet ultime la fraction non récupérable des déchets, c'est-à-dire après extraction de déchets polluants, recyclage matière (emballages et textiles, pneumatiques...) et organique (compostage) in http://www.dictionnaire-environnement.com/dechet_ultime_ID34.html

non plus. Les collectivités qui ont des budgets qui sont pour certaines très serrés, la moindre perte de volume ou l'augmentation de volume de tout-venant⁽²⁰⁴⁾, s'il est mal estimé, il y a un risque de déficit voilà. Du moins la balance est pas bonne, donc il y a risque de déficit, donc c'est aussi important de voilà... Faut toujours voir en termes... le côté financier de la chose.

La notion d'économie circulaire médiatisée par le Grenelle de l'environnement (2007) se veut *écologiquement vertueuse*. Les modèles économiques classiques basant leur développement sur une production de richesse ou de plus-value se traduisent par une destruction des ressources. L'objectif de l'économie circulaire est de produire des biens et des services tout en limitant la consommation et le gaspillage des matières premières et des sources d'énergies non renouvelables. En tant que théorie, l'économie circulaire est proche de celles d'économie de la frugalité (JACKSON, 2010), de décroissance (LATOUCHE, 2006) ou de sobriété heureuse (RABHI, 2010). Ici, elle ne fait que montrer le bout de son nez. Elle favorise un recyclage au meilleur coût et s'accommode d'un modèle économique classique, qu'elle se contente d'optimiser. De fait, si le système en place promeut l'éco-conception ou la réduction du déchet à la source, il repose toujours sur le recyclage rapide d'objets rendus désuets par la mode, la publicité ou de l'obsolescence programmée.

Pour favoriser le développement de l'économie circulaire, il est question d'écotaxes, d'augmentation des coûts de l'énergie et des matières premières. De par leurs compétences, les collectivités sont les acteurs clés de sa mise en place. À partir de la déchetterie, on se faufile dans un monde qui essaie d'organiser ses ordures, de s'organiser à travers elles et malgré - ou grâce - à elles. On y lit les balbutiements, les hésitations et les contradictions de cet ordre vertueux en marche. On prend la teneur du poids moral qui lui est affecté. Le gardien, Camille POTEREAU, ayant connu antérieurement aux déchetteries, une expérience sur les décharges, sanctionne ainsi l'expérience passée.

Camille POTEREAU. - On faisait n'importe quoi.

204 La perte de volume d'une matière rentable (ferraille) est dommageable, de même que l'est l'augmentation de volume d'une matière non rentable (DIB). Le jeu des cours des matières peut venir aggraver ou compenser les pertes ou les profits.

La déchetterie doit devenir un lieu de *bonnes pratiques* où s'expose et s'exprime collectivement cette disposition ferme et constante de l'âme qui porte à faire le bien et à fuir le mal. Le tri est vertu et la vertu est le tri. L'habitus de la volonté, acquis par répétition des actes et habilite l'homme à bien agir.

Les collectivités ne travaillent pas seules à la valorisation des déchets mais de concert avec les filières aux prises avec les contraintes d'une économie plus classique. Si l'appropriation des matières est d'intérêt général et que l'économie circulaire célèbre le réemploi en vue de limiter le gaspillage, dans la pratique, on constate certaines inerties et antagonismes. Ainsi, la valorisation du DIB n'est-elle pas encore suffisamment rentable pour se substituer à son enfouissement. De même, la récupération et le réemploi sont-ils complexes à intégrer dans les process industriels. Cette valorisation élargie, dépassant la seule logique du recyclage, sans être contestable sur le fond, pose quelques problèmes de compatibilité à l'acteur des filières déchets. Ce dernier se doit de préserver le gisement des déchets et l'organisation élaborée autour de lui, en cristallisant certaines règles de fonctionnement. Même convaincu du bien-fondé de certaines pratiques de réemploi, il se doit de les maîtriser. Sa stratégie consiste actuellement à contenir les velléités de récupération à une portion congrue.

Charles-Édouard RON. - Ça m'arrive sur une déchetterie de voir un, deux ou trois vélos qui sont au pied de la benne, qui ne sont pas encore dans la benne. Je ferme les yeux là-dessus. Je veux dire, c'est... S'il y a une personne qui passe derrière, qui passe un quart d'heure après « Bah le vélo super pour le petit ». Bon ! Voilà, tant que ce n'est pas le marché, tant que ça ne devient pas le vide-grenier quoi ! J'ai certains gardiens qui à côté vont récupérer parce que je sais qu'ils sont affiliés à une association : y'a des gens qui viennent avec des sacs de vêtements, y'a pas de points relais sur les déchetteries. Y'a rien. Ça part dans le tout-venant. Lui va mettre ça dans sa voiture parce que ça va partir à une association. Je le sais que ça va à une association, donc je ne vais rien dire là-dessus, je sais très bien que la collectivité ne va rien dire non plus dans ce type de démarche. En plus les gardiens connaissent même mieux les collectivités que nous, parce que ça fait très longtemps qu'ils sont là en plus que les représentants de la collectivité sur place donc ils se connaissent, ils se tutoient. Ils se connaissent bien donc je sais qu'on aura jamais de reproches là-dessus mais faut que ce soit très, très limité.

Passées les grilles de la déchetterie, effectivement, la chaussette solitaire ou trouée, les taies d'oreillers élimées, le lot de cravates jugées trop ringardes ou la robe seyante qui avec le temps, engonce et grossit sa propriétaire, atterrissent pêle-mêle dans le DIB. Tous ces textiles et chaussures, dont nous n'avons plus l'usage, sont pourtant réutilisables par d'autres ou recyclables.

Les vêtements en *bon état* peuvent être repris par des particuliers ou des associations mais il est également possible de transformer des textiles usagés, déchirés en chiffons ou en isolant. Les pratiques de récupération sont communes et les filières de recyclage textile existent mais dans le DIB, sans le tri, cette deuxième vie est improbable. Il suffit d'une averse pour que les textiles soient piqués d'humidité. Michaël LATCHMER et Yves BERNARD voient dans les tissus du DIB l'évidence d'une piste pour l'économie circulaire et s'étonnent qu'elle ne soit pas d'ores et déjà exploitée.

Yves BERNARD. – Sur les déchetteries vous avez des vêtements neufs alors y'en a qui les mettent à part. Je me suis retrouvé un matin avec une paire de chaussures qui avait été déposée sur une table. On avait bien voulu faire effectivement une transition avant que ça ne parte en déchet (...) Y'a la benne de tout-venant, alors la benne de tout-venant bah ce sera surtout les vêtements (qui seront récupérés) puisque, j'ai pas compris pourquoi mais il doit y avoir des explications, y'a en général pas de benne de vêtements sur les déchetteries, style la Croix Rouge ou autre. On les trouve ailleurs mais jamais sur les déchetteries. Alors y'a certainement des explications techniques ou politiques, je ne sais pas. Donc les vêtements, tout ça est très, très recherché, vêtements, chaussures.

Michaël LATCHMER. – Les fringues alors ça, ça ce serait à faire dans les déchets' : un dépôt fringues absolument. Par exemple la Croix Rouge, pourquoi ils mettent pas leurs (bornes)... à côté des verres et des machins. 'fin tu vois c'est dans la ville mais c'est pas dans la déchets'. Pourquoi ils mettent pas à la déchets' ? J'comprends pas ça !

Ces débouchés textiles du DIB supposent davantage de tri de la part des usagers. On a vu que les collectivités peinaient à entraîner les usagers dans la discipline du tri et ce malgré des trésors de communication. Probablement, les collectivités sont-elles un peu réticentes à l'idée de démultiplier les spécifications étant donné que le tri « classique » n'est pas encore acquis par les usagers. De surcroît, ces débouchés sont aussi synonymes de plus d'équipement, d'espace, d'organisation, de gestion et donc d'investissement⁽²⁰⁵⁾ ou de coût de fonctionnement. Malgré des évolutions substantielles, la déchetterie est un lieu de déchets. Est-il malséant de l'assimiler à un lieu de chalandises, d'en faire un marché de la précarité ? Si l'on fait de la déchetterie un lieu de récupération, en plus d'un lieu de recyclage, ne brouille-t-on pas sa lisibilité ? Comment canaliser la convoitise ou organiser la répartition des matières entre la concurrence ? Sans réponses à ces questions, dès lors qu'il s'agit de récupération, l'acteur de la filière se contente d'une gestion au coup à coup, de petits arrangements.

205 Pour autant, c'est le sens de la réforme avec l'élargissement de la REP.

Charles-Edouard RON. - Voilà, je veux pas voir, parce que le mec il a une super pompe à eau donc il la laisse au pied du tout-venant : non, non je ne veux pas de ça. C'est vraiment : faut que ce soit ponctuel et je ne veux pas que ce soit un vide-grenier quoi, qu'il y ait tout un déballage comme ça sur la plate-forme ou dans le local du gardien : c'est hors de question parce que si y'a quelque chose dans le local du gardien, ça attire la convoitise donc récupération, donc en cassant, donc... mais après il y a la petite récupération où bah le gars il voit, il a besoin d'une planche de bois, il va la prendre et va la mettre dans sa voiture, il va partir tout de suite... Bon le gardien peut pas avoir les yeux non plus partout et puis, c'est pas : y'aura jamais de débordements. C'est pas quelqu'un qui viendra systématiquement dès qu'il a besoin de quelque chose. C'est qu'il a vu, il dit bon je le prends voilà. Ça ne va pas générer des problèmes de...

Tous les réemplois ne sont pas modélisables, soit parce qu'ils valent pour leur unicité (récupération artistique...), soit parce que l'investissement pour la filière se trouve démesuré. Il lui faut adapter ses process, outils... Il en va autrement pour le particulier ou une approche plus artisanale. Ce qui est valable, ou de lors de l'investissement raisonnable à petite échelle se démesure dès lors qu'il s'agit de le systématiser (ne serait-ce que pour le nettoyage). Bref, la récupération n'est pas une problématique qui peut se gérer qu'industriellement ou technologiquement. En partie elle dépasse les acteurs du traitement et de la valorisation du déchet des déchetteries pour qui elle est louable et tolérée mais potentiellement fautive de trouble et stigmatisée. La récupération ne doit en aucun cas déborder le système en place, ou porter un quelconque préjudice au recyclage. En maintenant la récupération dans un statut contrevenant au recyclage officiel, l'acteur de la filière canalise le risque de concurrence et organise des complémentarités. Il favorise ou plus justement il laisse faire les acteurs et modes opératoires les plus éloignés de ses propres principes de fonctionnement, soit des récupérations occasionnelles et des techniques artisanales.

Charles-Édouard RON. - Y'aura pas de délinquance derrière. Y'aura pas quelqu'un qui va rester tout le temps sur la plate-forme ou ce genre de choses. Donc c'est pas du tout la même chose quoi. C'est... c'est même presque un service aux usagers. Mais voilà, tant que ça reste ponctuel, y'a jamais de débordements là-dessus. Y'a jamais quelqu'un qui va sortir son crochet. Donc ça veut dire le mec qui est vraiment équipé, qui a l'habitude euh... Ça si je vois, ça, on met le « *halte-là* » tout de suite. Enfin le gardien a ordre de mettre le « *halte-là* ». Si c'est un copain, si c'est... Souvent c'est beaucoup de copinage. C'est des gens qui étaient souvent à l'école, il y a quarante ans, ensemble. Donc vraiment, des gens du village qui se connaissent. Mais c'est vraiment de la toute petite récupération ça. C'est pas, c'est... On ne se pose même pas trop de questions là-dessus parce que si la personne (le gardien) vous dit : Non, non tu ne vas pas dans la benne pour récupérer telle ou telle chose. La personne ne va pas poser de problème : tant pis pour moi, voilà ! Mais y'a beaucoup d'échange. Y'a une déchetterie ou y'a un maraîcher qui passe souvent, qui jette beaucoup de bois, soit de la palette, soit beaucoup de cageots. Bah les cageots ne sont pas directement mis dans la benne à bois. Y'a un petit stockage. Voilà, y'a une palette où il les met et les gens viennent récupérer un cageot pour allumer la cheminée, pour leur jardin, ce genre de choses. C'est des petits arrangements locaux qui ne représentent

pas de volume de bois par exemple énormes qui... Et ça va dans la démarche finalement du recyclage. C'est pas du recyclage, du moins c'est de la réutilisation, du réemploi. C'est moins de charge pour la collectivité pour le bois par exemple. C'est pas une recette, c'est une charge. Ça fait moins de recettes pour eux. Nous en tant que privés, ça fait moins de volume mais c'est tellement dérisoire finalement par rapport au service que ça apporte aux personnes que, voilà, c'est dérisoire quoi ! C'est aussi notre rôle de... Certes entreprise auprès des collectivités mais c'est un service auprès des usagers.

La consommation longtemps érigée en vertu économique, à réactiver d'urgence en temps de crise, se doit aujourd'hui d'être éthique et abstinent, attentive à la planète tout comme à la condition des producteurs. La modération est alors mieux perçue que l'affichage d'un luxe extravagant. Dans un contexte d'économie circulaire, la récupération a toute sa place. On observe dans certains comportements le désir fort de ne renoncer à rien et de tenter la conjonction du chic et sale, de chercher à tout optimiser : limites économiques, envie, valeurs morales, s'approchant à grands pas de la dialectique du consommateur : bonheur privé et action publique. Le trieur comme le récupérateur doit se frayer un chemin à travers des habitudes et cette jungle morale. Effet ou pas du discours ambiant, cela donne les moyens à Kelly de revendiquer son mode de vie, de se le rendre acceptable, de le rendre acceptable et valorisable.

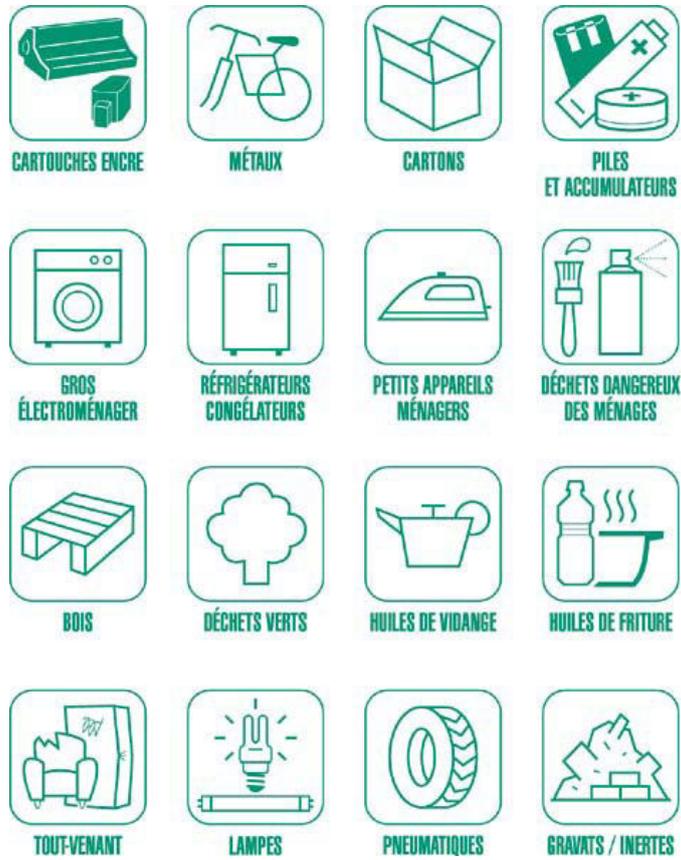
Kelly. - Les petits on ne leur a jamais appris, je ne sais pas, on ne leur a pas dit de crier sur tous les toits : sois-en fier ! Mais si on te demande : ça vient des bennes. Et c'est vrai que mes sœurs justement, qui étaient un peu plus à principes, bon à la fin, elles se sont prêtées au jeu et elles ont accepté les fringues que je leur donnais des miens, qu'étaient trop petites, parce que oui, ça a beau venir des bennes, une fois que c'est lavé, t'as vraiment des choses de marque, de bonne qualité, qu'étaient vraiment propres quoi, donc c'est vrai qu'on était contentes des fois, on reparlait avec tous nos sacs : génial !

La stigmatisation de la récupération à la déchetterie ne peut tenir que sur des arguments de « forme ». Son interdiction, sa criminalisation est fondée sur les notions de propriété (pas toujours complètement tenable idéologiquement pour une problématique déchet relevant de l'intérêt général) et de sécurité. La récupération y est néfaste parce qu'elle touche à la question du vol d'un bien ayant une valeur marchande. La récupération y est néfaste parce qu'elle est dangereuse. La collectivité, en tant que propriétaire du site, engage sa responsabilité. Elle est donc légitime à l'interdire.

Charles-Edouard RON. - La récupération... c'est pour éviter justement que d'autres personnes extérieures qui viennent récupérer dans les bennes, c'est avant tout c'est, on met ça sur le dos⁽²⁰⁶⁾ de la sécurité parce que dès qu'on récupère, les gens vont être tentés de rester sur la plate-forme de la déchetterie donc les gens sont censés vider et repartir. On ne veut pas de personnes qui restent comme ça sur la... au risque de se faire renverser par les voitures ou par des camions et surtout la sécurité c'est ne pas rentrer dans les bennes parce qu'une personne qui est intéressée pour récupérer quelque chose qui est à l'autre bout de la benne, elle va pas hésiter à monter dans la benne et là si jamais ils se blessent ce qui a déjà été le cas, si ils se blessent c'est à notre charge, d'accord ? Donc, on a la responsabilité de ça donc c'est pour ça à l'origine qu'on ne veut pas de récupération. Ça c'est la première chose. Après, c'est une certaine perte de volume mais ça c'est vraiment secondaire par rapport à l'aspect sécurité.

Pour que le reste soit le *résidu provisoire d'un processus opératoire* (SANSOT, 1978), tout n'est pas complètement permis. *Dans la récupération, il y a ceux qui – à la base ramassent, et ceux qui au sommet de l'édifice amassent* (BERTOLINI, 1999 : 46). Les choses sont bien ainsi, autant qu'elles le restent. *Répondre à l'urgence écologique nécessite en effet une remise en cause de la dominance de l'économie, schéma culturel commun au libéralisme et au marxisme ; en premier lieu parce que l'économie n'est pas « naturelle » mais institutionnelle ; ensuite parce que l'histoire anthropologique nous montre que cela est possible en mettant en valeur des sociétés où l'économie occupe une place secondaire. Nous devons plus particulièrement à Marshall SAHLINS et Pierre CLASTRES d'avoir su montrer en quel sens la place de l'économie dans les sociétés primitives est moindre et pourquoi ces dernières n'en sont pourtant pas moins des sociétés d'abondance. Un des apports précieux des travaux de Karl POLANYI réside dans la mise en valeur de l'importance d'une définition de l'économie selon le modèle substantif, ce qui permet de saisir en quel sens l'économie renvoie en réalité à une pluralité d'institutions possibles – non au seul marché – et en quel sens l'économie peut-être encadrée dans la société* (LOWY, 2009 : 53). Pour trouver des alternatives au recyclage, l'économie circulaire doit puiser au-delà de l'écologie industrielle pour laquelle la récupération est un mode de traitement concurrentiel. D'ailleurs, l'économie informelle se développe rapidement *dans presque toutes les régions du monde, y compris dans les pays industrialisés : elle ne peut plus être considérée comme un phénomène temporaire ou résiduel* (LAUTIER, 1994).

206 On met ça sur le dos, un lapsus révélateur de prétexte sécuritaire.



L'ÉCONOMIE CIRCULAIRE – QUELQUES FLÈCHES ET ICÔNES.



LE CENTRE D'ENFOUSSEMENT – DESTINATION POUR LE TOUT-VENANT « NON INCINÉRABLE ».
FANNY PACREAU © 2013.

*Les enjeux majeurs concernent les vies gaspillées,
y compris les hypothèques relatives aux générations futures.*

Gérard BERTOLINI.

3. L'HOMME GASPILLÉ ? ⁽²⁰⁷⁾

La vie et la mort étaient à mes yeux des limites idéales qu'il me faudrait tout d'abord franchir pour déverser un torrent de lumière dans les ténèbres de notre monde. Une nouvelle espèce me vénérerait comme son créateur : d'innombrables natures heureuses et généreuses me devraient l'existence. Nul père ne mériterait la gratitude de son enfant aussi pleinement que moi. Marie SHELLEY (1818) fait ainsi méditer Victor FRANKENSTEIN sur sa création. Inévitablement, ces phrases me ramènent à Helmut, à sa manière d'envisager son œuvre. Mes bestioles, telle est la façon dont il désigne sa collection, semant le doute sur l'identité des spécimens qui la composent et qu'il réduit à l'état de petites bêtes. En engageant le pronom, Helmut affiche sans confusion possible, un rapport de possession. L'appellation revient dans son discours, teintée de son accent polonais, comme le refrain d'une chanson sur la joie de sa paternité. Il couve ainsi l'étincelle insufflée à ces dépouilles inertes soigneusement couturées.

Frank IBANEZ. – Chaque fois que je suis venu le voir, il parlait de ses oiseaux naturalisés comme de sa famille. Il me disait : « La seule chose, c'est qu'ils ne font pas beaucoup de petits » (...) Il trouvait que l'on ne prenait pas assez soin de ses oiseaux, un peu comme si ses animaux pouvaient encore souffrir dans leur mort. Ce n'était pas de l'orgueil de sa part. C'était un peu comme un père qui a des enfants et qui a envie que l'on en prenne soin, qu'on les cajole, qu'on dise qu'ils sont beaux. (...) Il s'inquiétait beaucoup de ce qui allait se passer pour sa collection après sa mort : qui allait en prendre soin ? Il avait de grosses angoisses comme un père qui va mourir et qui dit : « Mais ma fille, mes enfants, ils sont petits, qui va s'en occuper ? Personne ne peut s'en occuper mieux que moi, personne ne les comprend mieux que moi. »

207 En référence à la formule de l'économiste Gérard BERTOLINI employée à de nombreuses reprises et notamment en sous-titre d'un chapitre de son livre *La récupération au quotidien. La crise à la poubelle*, Dijon, Les alternatives du centre ouest/E.D.R.A, 1982.

Dans l'anxiété, Helmut doit pourtant se rendre à l'évidence, jamais il ne pourra rejoindre son éden immobile. La vieillesse et la maladie le contraignent à faire face à un monde où tout s'altère. Trouve-t-il alors un peu de consolation ? Je l'ignore. Mais malgré son inquiétude, il en est convaincu :

Helmut. – Un jour, ça vaudra des fortunes !

La police d'assurance contractée par la collectivité, semble lui donner raison. La perte et le dommage possible de l'une ou l'autre de ses bestioles y sont convertis en capital, *en principe d'investissement* (EWALD, 2009). La valeur vénale affectée à chaque oiseau étalonne le temps passé à sa réalisation, la qualité de son exécution et sa rareté. L'espérance de fortune formulée par Helmut tient à l'équivoque de cet amalgame. Elle est un janotisme en quelque sorte. Car Helmut ne rêve pas précisément de fortune. Une fois qu'il a assuré un minimum de revenus - bien en deçà du minimum légal - pour assurer des besoins - on ne peut plus rudimentaires -, il lui faut traiter d'autre chose, des fondamentaux de son existence. Installé en tant que taxidermiste libéral, plutôt que de se constituer une clientèle et d'engranger des recettes, il consacre la majeure partie de son temps à compléter sa collection, à être et à faire. Par elle, à exister. Les oiseaux d'Helmut n'échappent pas au paradoxe soulevé par POMIAN (1978). Maintenues en dehors du circuit d'activité économique, la collection est considérée comme précieuse. Sa valeur d'échange existe indépendamment d'une quelconque valeur d'usage. La préciosité est liée à cet *invisible* contenu dans un ailleurs temporel et spatial implicite. Elle se nourrit de l'opposition entre *ce dont il est question et ce que l'on aperçoit* (1978 : 29). Vouloir garder le souvenir, préparer l'avenir, c'est bien sûr un espace d'illusion et peut-être d'aveuglement. C'est certainement celui d'une incertitude, celle-là même où se forme *la crainte du désir accompli* (HUGO, 1829).

Cette appréhension ontologique, Helmut la partage peut-être avec l'homme d'aujourd'hui. La menace d'un monde rendu inhabitable par les conséquences d'un développement économique effréné semble vouer celui-ci à l'inquiétude de sa responsabilité. Et c'est bien ce dont nous parle le déchet, *de la trace négative de l'activité humaine, de la discontinuité des êtres et des choses, de notre corporéité et de notre impuissance à l'occulter du temps qui passe, de ce qu'il nous faut perdre pour vivre, de la dimension mortifère irréductiblement liée au vivant, de la vanité de notre idéal de maîtrise, de la résistance du réel* (LHUILIER, COCHIN, 1999 : 17). La terre épuisée par

l'exploitation des ressources se referme sur l'homme, clôt l'espace comme un tombeau et nourrit sa réflexion angoissée. *Fragile roseau courbé, l'homme pense, sachant qu'il va mourir de cet univers qui, lui, ne sait pas qu'il le tue* (SERRES, 1990 : 36).

Sous une influence anthropomorphe constante, l'image de la terre nourricière, lentement, se modifie. Désormais pour se sauver, c'est à l'homme de sauver la terre. Hans JONAS, calque le principe de responsabilité sur le modèle de la relation parentale. Cette éthique de la parentalité est liée aux sentiments moraux et suppose une relation d'appartenance. Elle consiste à prendre soin sur un temps long d'un être ou d'un objet. Pour Michel SERRES, cette éthique est loin de son plein développement puisque nos contemporains se perdent dans des activités qui correspondent à des intérêts à court terme et *indifférents au climat, sauf pendant leurs vacances, où ils retrouvent de façon arcadienne et pataude le monde, polluent, naïfs, ce qu'ils ne connaissent pas, qui rarement les blesse et jamais ne les concerne. Espèces sales, singes et automobilistes, vite, laissent tomber leurs ordures, parce qu'ils n'habitent pas l'espace par où ils passent et se laissent aller à le souiller* (1990 : 53).

Est-ce parce que cette nouvelle éthique tient à une forme d'attention égotiste qu'elle échoue en partie ? Ou est-ce que les interférences entre stratégies économiques et politiques environnementales jettent le soupçon sur les préoccupations relatives à la planète car après tout, *ne sont-elles pas légitimées, en tant que problème à résoudre, (que) lorsqu'elles servent des intérêts ?* (LARRÈRE, 2009 : 225). L'individualisme, le matérialisme et ce fatalisme devant ce qui doit advenir, nous en sommes individuellement responsables et à la fois déculpabilisés parce que la vie est courte, parce qu'il faut faire avec, parce qu'il faut composer... L'indignation intérieure devant le non-respect de la nature, devant les menaces que font peser les logiques d'exploitation de la Terre et de recherche du profit s'estompe devant la contrainte de devoir exister et s'aménager une existence à peu près viable quotidiennement, devant l'impuissance de chacun face à la révolution civilisationnelle qu'il faudrait collectivement mettre en œuvre. La précarisation de l'existence - biologique et sociale - est croissante et en même temps les enjeux qui prévalent à ce système sont mondialisés, dépassent le sort de la Cité, quand bien même la conscience collective s'universalise.

Bien que *l'économie exploite au maximum l'ambiguïté fondamentale des faits et des valeurs aussi impossible à séparer qu'à confondre* (LATOUR, 2004 186), tous les mythes ne sont pas encore au supermarché. Aussi, derrière sa formule, sachons qu'Helmut rêve de bien d'autres fortunes que celles promises en cas de malheur par l'assureur. C'est en vertu de cela qu'il discipline sa vie entière : pour la monnaie du pape qu'il sait ne pas être fausse ou le compteur d'écu égrenant lentement ses notes pour des raisons que l'on ignore rue des Mésanges ou avenue des Mouettes mais dont lui connaît le secret. Aujourd'hui pourtant, devant la profonde léthargie dans laquelle le musée s'est enfoncé, il m'arrive de douter du bien-fondé de ses efforts. La collection apportera-t-elle la nouveauté de son propre avenir ? Ne vaudra-t-elle jamais plus que du temps de son vivant, de cet étrange et fort attachement qui le liait à elle ? Et me voilà, portant pour lui le rêve *d'être sans faille, invincible, invulnérable, bref, de ne pas être humain, car son « humanité », il la porte comme une blessure narcissique, un manque jamais comblé* (LHUILIER, COCHIN, 1999 : 129). Le déchet entraîne vers des *horizons d'aspiration à prévisibilité maximale* et traduit une *volonté de maîtrise du vivant et du monde* que le projet politique, économique et technoscientifique ne peut suffire à rassurer. Helmut aurait-il été apaisé par ces voix du ciel évoquées par François-René CHATEAUBRIAND (1802) : *Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande.*

CONCLUSION

Au terme de ce chapitre, si l'on voit plus finement, on ne voit pour autant pas plus clair. En effet, l'économie du rien est bien plus complexe et diverse qu'elle n'en a l'air. Les présomptions les plus diverses que l'on peut avoir sur elles, trouvent à se vérifier. Dans certains cas, elle est économie véritable, dans d'autres pas. Elle peut s'avérer tout à fait subversive vis-à-vis d'une économie plus classique, de l'économie marchande et du rapport contemporain au bien matériel mais trouve aussi parfois son chemin dans le sillage de la société de consommation et la recherche du profit. L'économie du rien n'existe pas séparément du contexte marchand.

Quant à l'économie circulaire, le recyclage n'en est qu'une composante puisque son unicité ne peut suffire à l'aboutir totalement. Il faut encore recourir, comme on le faisait du temps de la décharge, au long manteau de la prairie, pour camoufler au centre d'enfouissement, l'ensemble de ce qui n'a pu être recyclé. La déchetterie atteint davantage l'idéal d'une économie circulaire quand on considère l'ensemble des activités qui s'y inscrivent, licites et illicites puisque la récupération informelle fait une meilleure place au réemploi, à la réparation ou la réhabilitation. Toutefois, les logiques d'une économie plus classique freinent les acteurs des filières dans leur capacité d'intégration de ces activités informelles. Bien que sensibles à la cause et aux bénéfices – non monétaires - de certains réemplois, le bilan comptable des filières de recyclage ne laisse que peu de place à ces velléités de partage de la matière détritique.

Plus que d'économie, il est question de valeurs, mais l'une et l'autre se trouvent en permanence intriquées. De cette interférence entre stratégies économiques et politiques environnementales naissent l'ambiguïté du projet de société et le doute sur son bien-fondé, et en conséquence la difficulté à engager le principe de responsabilité.

CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE

Désormais, récupération informelle et recyclage agissent *au nom de la nature*. Dans l'ordinaire des pratiques, le rapport à la nature ou au non-humain, a peu évolué mais dans le discours, certains acteurs de la récupération informelle inscrivent leur mode de vie comme une force militante de ce changement. La récupération devient une lutte contre le gaspillage et potentiellement un espace d'innovation et d'inspiration pour l'économie circulaire. Cette inscription n'est pas toujours sincère. Il arrive qu'elle ne serve qu'à légitimer une pratique devenue illicite. Quoiqu'il en soit, cela indique l'obligation de positionner sa prise de responsabilité vis-à-vis de ces questions. Il faut dire que les déchets sont une part importante du nouvel ordre moral établi autour de la nature. Pour autant, cette idéologie est entravée par un certain déficit d'expérience : le déchet est une réalité confisquée. En outre, la valeur environnementale attachée à la question des déchets s'atermoie dans des mécanismes économiques qui l'entachent. L'exploration de l'économie du rien et de l'économie circulaire nous montre pourtant un champ de compatibilité et de complémentarités possibles entre recyclage et récupération et son ouverture sur d'autres bénéfiques envisageables tels que le lien social, si tant est que l'économie classique puisse desserrer son étreinte.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Avant la déchetterie, une multiplicité de petites décharges (terrains privés, anciennes carrières...) engloutissent goulûment le fatras de nos déchets. Seule la récupération opérée par quelques riverains et usagers permet alors aux déchets de pouvoir espérer une seconde vie. Les excès de la société de consommation, l'apparition de nouvelles matières (toxiques, plastiques...) viennent remettre en question la pertinence de cette gestion. La conscience environnementale affirme que ce n'est plus acceptable et féconde ainsi le génie de l'industrie. Puisqu'il en est ainsi, le déchet doit devenir ressource et s'inscrire dans un mouvement circulaire réitérable le plus durablement possible. Mais pour recycler les déchets, il importe de les trier. C'est dans cette optique que la déchetterie est inventée et les décharges éradiquées. Dans un premier temps, le nouveau lieu de déchets, totalement dédié au recyclage, s'accommode de la présence de récupérateurs que l'espoir de trouver leur bonheur porte jusque-là. La transition est ainsi assurée avec l'ancien lieu de déchets et la collectivité en tire au passage quelques avantages dont l'incitation à la fréquentation de la déchetterie et donc au tri, ou encore l'effet chasse gardée car si la convoitise mérite d'être cadrée, on laisse aux récupérateurs le soin de s'organiser. La flambée du cours des métaux, l'afflux de populations nouvelles exacerbent la récupération. La concurrence portée à la filière recyclage, officiellement désignée pour prendre en charge les déchets, rend la récupération chaque jour plus condamnable et une dynamique de surenchère à la dégradation et à la fortification du lieu s'installe.

Pourtant, si la rivalité économique autour de certains déchets explique cette situation de tension, elle ne doit pas gommer les autres enjeux qui animent la multitude de récupérateurs

et leur fait passer outre interdictions et stigmatisations. Si le déchet ne peut plus être librement approprié parce qu'il se voit privatisé, la récupération n'en perd pas pour autant ses raisons d'exister. On compte parmi elles, le besoin pour certains récupérateurs d'affirmer un sens plus ontologique au déchet. Il s'agit avant tout pour eux de considérer ce qui a été rejeté. Revendications personnelles, contestations de la société de consommation, le déchet est support d'expression, de création et d'affirmation. Les motivations profondes de la récupération font d'elle un acte volontaire. Si les trieurs n'ont pas la même ferveur, c'est que leur rapport au déchet s'établit au travers de prescriptions et d'obligations. La filière recyclage ne trouve, ni ne cherche d'ailleurs, à composer ou à s'inspirer des objectifs de la récupération informelle. Prise dans sa logique productiviste, elle aspire à transformer la déchetterie en un petit site industriel, en un lieu de performance et accentue ainsi sa divergence et ses antagonismes avec une récupération artisanale et bricoleuse. La filière recyclage prend bien sûr en compte les enjeux environnementaux, sa mission de réduction des déchets constituant par elle-même un moyen d'action, mais reste dépendante de l'obsolescence de la consommation. L'enjeu environnemental participe à l'édification de la rhétorique mise en œuvre pour galvaniser les trieurs et ricoche incidemment sur l'ardeur des récupérateurs. La valorisation des déchets qui est prônée tend à dépasser l'univocité du recyclage pratiqué à la déchetterie pour aller vers plus de réemploi, ce qui correspond et flatte la démarche des récupérateurs, rendant incohérente l'opposition récupération/recyclage qui s'établit sur la déchetterie.

On constate l'intrication d'enjeux et de valeurs pour la filière recyclage comme pour la récupération. En vérifiant dans leurs intentions, discours et pratiques respectifs, l'ancrage des conceptions économiques et environnementales, celles-ci s'avèrent tour à tour fondements et prétextes. Les politiques environnementales ayant fait du déchet un enjeu essentiel, récupération et recyclage se déterminent et se définissent au nom de la nature. Pour autant, dans un contexte de société marchande, elles restent profondément éco-centrées. D'autres enjeux, en marge de ces cadres de pensée, peinent à s'affirmer. Toutefois, on peut se demander si la prise en compte d'autres bénéfices possibles, notamment sociaux et humains, est susceptible de réduire les antagonismes des logiques conceptuelles actuellement à l'œuvre ou encore si elle peut contribuer à une plus large appropriation de la problématique déchet. La configuration actuelle des recycleries et ressourceries ne permet pas d'y répondre de façon complètement satisfaisante

puisque la possibilité de réhabiliter (déterminer l'objet, la matière et intervenir dessus) n'est pas ouverte à tout un chacun. Finalement c'est bien ce rapport individualisé au déchet, son appropriation, qui semble le plus fragilisé au travers de la dictature du tri ou de la criminalisation de la récupération. Avec la réforme de l'IPCE, on peut légitimement se demander quelle place sera faite à la récupération mais surtout à l'individu dans le tri et la récupération.

N'étant *ni plus petit(e) ni plus grand(e) que le cadre de mon observation, ma compétence première réside dans ma capacité à ajuster ce cadre à ma taille, à trouver des outils adaptés* (CHAUVIER, 2011 : 133). Aussi, aurai-je tenté de respecter ici l'intégrité des discours auxquels j'ai été confrontée, affirmant mes réserves ou mes positions, pour laisser ainsi le lecteur juger des inflexions dont mon analyse aurait pu pâtir, et lui donner ainsi les moyens de s'en distancier. Mon travail a consisté à mettre en présence des textes qui autrement s'ignorent. En cela, il reflète mon terrain d'enquête. L'investigation, comprise comme instrument de connaissance, produit cette *transtextualité* qui permet de mieux comprendre la règle qui veut qu'à la déchetterie, la récupération n'opère qu'une fois le tri fini. Impossible d'éluder mon rapport à l'objet, à la matière détritique confirmée ou en devenir. Puisque les Little's peoples, boîtes de champignons, rocking-chair par leur existence, leur proximité, me suggéraient des réflexions sur le tri ou la récupération, il me semblait juste d'en rendre compte. Toutefois, ces choses n'offraient pas suffisamment de prise à une démarche s'intéressant d'abord au langage. Aussi, le discours analytique produit à partir des objets déchus n'est pas assimilable au discours analysé dans le cadre de ma démarche ethnopragmatique et a, en quelque sorte, valeur de témoignage. Je n'ai pas non plus tenté d'évacuer cet arrière-plan de mon enquête parasitant de façon inopinée l'objet de ma pensée : ce drôle de bonhomme dans sa velléité à résister, à lutter contre la déchéance, Helmut WARZECHA. Pourtant, il me semblait improbable voire même un peu risqué de recourir à un vieux taxidermiste polonais pour comprendre les tensions en jeu entre recyclage et récupération, mais il m'aura permis d'élargir le champ des propositions et des conceptions, d'éviter une lecture trop dualiste et d'aborder des dimensions plus essentielles, les tropismes liés au déchet tels que l'abandon, la déchéance, la mort.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

- Ali Baba et les quarante voleurs. Contes des Mille et Une Nuits*, Paris, Nathan, 2011.
- ARIES, PHILIPPE, *L'homme devant la mort*, Paris, Le Seuil, 1977.
- BACHELARD, GASTON, *La dialectique de la durée*, Paris, PUF, 1993.
- BAILLARGEON, NORMAND, *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*, Montréal, Éditions Lux, 2007.
- BAILLY, ANATOLE, *Dictionnaire grec-français*, Paris, Hachette, 1960.
- BARBIER, RÉMY, LAREDO, PHILIPPE, *L'internalisation des déchets. Le modèle de la communauté urbaine de Lille*, Paris, Economica, 1997.
- BARBOT, HENRI, *Nantes en flânant. Souvenirs, scènes et croquis*, Imprimerie de Lajartre, Nantes, 1930.
- BARIL, MAURICE, *Écho à l'histoire de Pszów de Paweł PORWOŁ in Helmut et ses bestioles*, Nantes, Éditions Siloë, 2012.
- BARLES, SABINE, *L'invention des déchets urbains. France : 1790-1970*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2005.
- BARLEY, NIGEL, *Un anthropologue en déroute*, Paris, Payot, 2001.
- BARRE, RAYMOND, *Économie politique*, publié sous la direction d'ANDRÉ MARCHAL, Tome 1, Paris, P.U.F, 1955.
- BARTHES, ROLAND, *Le bruissement de la langue, Essais critiques IV*, Paris, Seuil, 1984.
- BARTHES, ROLAND, *Le degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1984.
- BARTHES, ROLAND, *Éléments de sémiologie*, Denoël/Gonthier, Paris, 1965.
- BARTHES, ROLAND, *Système de la mode*, Éditions du Seuil, Paris, 1967.
- BAUDELAIRE, CHARLES, *Une Charogne in Les Fleurs du Mal*, 1857, 1861, Paris, Librio, 2002
- BAUDRILLARD, JEAN, *La société de consommation*, 1970, Gallimard, coll. Folio essais, Paris, 2006.
- BAUDRILLARD, JEAN, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Éditions Gallimard, 1976.
- BAUDELAIRE, CHARLES, *Une Charogne in Les Fleurs du Mal*, 1857, 1861, Paris, Librio, 2002.
- BENJAMIN, WALTER, *Charles Baudelaire*, Paris, Payot et Rivages, 2002.
- BERQUE, AUGUSTIN, *Être humains sur la Terre, principes d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard, 1996.
- BERTOLINI, GÉRARD, *Rebuts ou ressources ? La socio-économie du déchet*, Paris, Éditions Entente, 1978.
- BERTOLINI, GÉRARD, *L'or et l'ordure, le déchet et l'argent in Le déchet, le rebut, le rien*, Paris, Éditions Champ vallon, 1999.
- BERTOLINI, GÉRARD, *Le déchet, c'est les autres*, Ramonville Saint-Agne, Éditions Érès, 2006.
- BERTOLINI, GÉRARD, *Durée de vie : l'obsolescence programmée in La récupération au quotidien. La crise à la poubelle ?* Dijon, Les Alternatives du Centre-Est/E.D.R.A, 1982.
- BERTOLINI, GÉRARD, *La récupération au quotidien. La crise à la poubelle*, Dijon, Les alternatives du centre ouest/E.D.R.A, 1982.
- BERTOLINI, GÉRARD, *L'homme gaspillé in La récupération au quotidien*, Dijon, Les alternatives du Centre-Est/E.D.R.A, 1977.
- BICH, LAURENCE, *Le baron Bich, un homme de pointe*, Paris, Librairie Perrin, 2001.
- BORET, PATRICE, « *Les Levis de Grand-lieu* », *Zones Humides Infos*, n°67, Société Nationale de Protection de la nature, 1^{er} trimestre 2010.
- BOURDIEU, PIERRE, *L'art de résister aux paroles in Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.

- BOURDIEU, PIERRE, *Ce que parler veut dire* in *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.
- BOURDIEU, PIERRE, *Le marché linguistique* in *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.
- BOURDIEU, PIERRE, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Éditions de Minuit, 1979.
- BOURDIEU, PIERRE, (sous la direction de), *La misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil, 1993.
- BRECHT, BERTOLT, *Petit Organon pour le théâtre*, 1948, Paris, Éditions de l'Arche, 1997.
- BROOK, PETER, *L'espace vide*, Paris, Seuil, 1997.
- CALVINO, ITALO, *La route de San Giovanni*, Paris, Le Seuil, 1991.
- CAMUS, ALBERT, *Le Mythe de Sisyphe*, 1942, Paris, Gallimard, 1990.
- CATTEDDU, ISABELLE, *Archéologie médiévale en France. Le premier Moyen-Age (V^e-XI^e siècles)*, Éditions La Découverte, Paris, 2009.
- CATTEDDU, ISABELLE, *L'archéologie des déchets in L'Homme et ses déchets - Colloque du 24 septembre 2010*, La Chapelle-sur-Erdre, Les Cahiers d'ici là - Éditions d'ici-là Retz, 2011.
- CERTEAU (DE), MICHEL, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.
- CERTEAU (DE), MICHEL, *L'invention du quotidien. 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, 1994.
- CHAUVIER, ÉRIC, *Fiction familiale. Approche anthropolinguistique de l'ordinaire d'une famille*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2003.
- CHAUVIER, ÉRIC, *Le déchet dans la zone périurbaine comme fragment d'histoire*, Université de Lausanne Faculté de théologie et de sciences des religions, communication personnelle, Mai 2012.
- CHAUVIER, ÉRIC, *Anthropologie*, Paris, Allia, 2006.
- CHAUVIER, ÉRIC, *Que du bonheur*, Paris, Allia, 2009.
- CHAUVIER, ÉRIC, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, Toulouse, Anacharsis Éditions, 2011.
- CHAUVIER, ÉRIC, *Contre Télérama*, Paris, Éditions Allia, 2011.
- CHEVALIER, JEAN, GHEERBRANT, ALAIN, *Dictionnaire des Symboles*, Paris, Éditions Robert-Lafont, 1982.
- COMTE VILLIERS DE L'ISLE D'ADAM, AUGUSTE, *L'appareil pour l'analyse chimique du dernier soupir* in *Contes cruels*, 1883, Paris, Gallimard, 1986.
- CONGOSTE, MYRIAM, *Le voleur et la morale. L'ordinaire d'un voleur*, Toulouse, Anacharsis, 2012.
- CORBIN, ALAIN, *Le Miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Éditions Flammarion, coll. « Champs » 1986.
- CROOKS, HAROLD, *La Bataille des ordures, Boréal express*, 1984, traduction de *Dirty business: the inside story of the new garbage agglomerates*, J. LORIMER, 1983.
- DAGOGNET, FRANÇOIS, *Des détritius, des déchets, de l'abject*, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, 1997.
- DALLA-BERNARDINA, SERGIO, « Hymnes à la vie », *Terrain, n°60, L'imaginaire écologique*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, mars 2013, pp 56-73.
- DAPPORTO, ELENA *Les arts de la rue. Excursion dans un paysage artistique* in *Économies choisies ?*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2004.
- DELEUZE, GILLES, *Foucault*, 1986, Paris, Éditions de Minuit, 2004.
- DESCOLA, PHILIPPE, *Par-delà nature et culture*, Paris, Éditions Gallimard, 2006.
- DESCOLA, PHILIPPE, *L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*, Versailles, Éditions Quae, 2011.
- DESSAIN, BÉATRICE, *Philosophie et histoire des religions*, Bruxelles, Éditions de Boeck Université, 2009.

- DOBRÉ, MICHELLE, *Frugalité et déconsommation. Enjeux sociologiques de la réforme écologique des modes de vie* in *Consommer autrement. La réforme écologique des modes de vie*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- DORT, BERNARD, *Lecture de Brecht*, Paris, Seuil, «Points», 1960.
- DOUGLAS, Marie, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, 1967, Paris, Éditions La Découvert & Syros, 2001.
- DURANTI, ALESSANDRO, *Intentions, self, and responsibility: an essay in Samoan ethnopragmatics* in *Responsability and Evidence in Oral Discourse*, Cambridge University Press, 1992.
- ELIADE, MIRCEA, *La Mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, 1969.
- ELIAS, NORBERT, *La civilisation des mœurs*, 1969, Calmann-Lévy, Paris, 1973.
- ELIOT, THOMAS-STEARNS, *Burnt Norton I, Quatre quatuors, La terre vaine et autres poèmes*, Seuil, coll. Points, 2006 – éd. Bilingue, trad. Pierre LEYRIS.
- ERKMAN, SUREN, *Vers une écologie industrielle*, Paris, Charles Léopold Mayer, 2004.
- FLEISCHER, RICHARD, *Soleil Vert*, 1974.
- FOUCAULT, MICHEL, *Les Mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1993.
- FRIAS, HANNIBAL, *Le Monde des Chiffonniers*, in MAROUF, NADIR (éd.), *La Puissance sociale du trait. Hommage à Sylvia Ostrowetsky*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- FRIAS, HANNIBAL, *La symbolique des déchets. L'impur; le sauvage, la mort*, in HERITIER, FRANÇOISE et XANTHAKOU, MARGARITA, *Corps et affects*, Paris, Odile Jacob, 2004.
- FRIAS, HANNIBAL, *Corps et déchets*, in FINTZ, CLAUDE (éd.), *Du corp virtuel... à la réalité du corps*, vol. II, Paris, L'Harmattan, 2002a.
- FRIAS, HANNIBAL, *Figures du déchet dans le roman noir*, in PESSIN, ALAIN et VANBREMEERSCH, MARIE-CAROLINE (éd.), *Les Œuvres noires de l'art et de la littérature*, vol. I, Paris, L'Harmattan, 2002b.
- FURETIÈRE, ANTOINE, *Le Roman Bourgeois*, 1666, Paris, Garnier Flammarion, 2004.
- GABEL, PHILIPPE, DUBARY, OCTAVE, BECKER, HOWARD S., *Vide-Greniers*, Paris, Éditions Créaphis, 2011.
- GARNIER, PHILIPPE, *Entretien François Dagobert* in *Philosophie Magazine*, mensuel n°69, mai 2013.
- GENETTE, GÉRARD, *Figures II*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.
- GENETTE, GÉRARD, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.
- GODBOUT, JACQUES T., *Ce qui circule entre nous. Donner, recevoir, rendre*, Paris, Seuil, coll. La couleur des idées, avril 2007.
- GOFFMAN, ERVING, *La Présentation de soi*, Paris, Éditions de Minuit, coll. le sens commun, 1973.
- GOFFMANN, ERVING, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Éditions de Minuit, 1991.
- GOUHIER, JEAN, *Déchet* in *Dictionnaire des Notions*, Encyclopaedia Universalis, Paris, 2005.
- GREISH, JEAN, *Vers un paradigme herméneutique*, in Tome III, *Le Buisson ardent et les Lumières de la Raison. L'invention de la philosophie de la religion*, Paris, Éditions du Cerf, 2004
- GRIN, A., *Cheminement tyrosémiologiques*, in *Collections Passion*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 1982.
- GUITTENY, ÉLOI, *Le vieux langage du Pays de Retz*, Nantes, Siloë, 2000.
- GÜNTHER, ANDERS, *L'Obsolescence de l'homme*, t. 1, trad. Christophe David, Paris, Éditions Ivrea et Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2002.
- GÜNTHER, ANDERS, *L'Obsolescence de l'homme*, t. 2 : *Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, trad. Christophe David, Paris, Éditions Fario, mars 2011.
- HARPET, CYRILLE, *Du déchet : Philosophie des immondices. Corps, ville, industrie*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- HARPET, CYRILLE, *Société de consommation et production de déchets* in *Le développement durable à couvert*, Paris, CNRS, 2013.
- HEIDEGGER, MARTIN, *Chemins qui ne mènent nulle part*, 1950, Paris, Gallimard, 1986.

- HEIDEGGER, MARTIN, *Être et Temps*, 1938, Paris, Gallimard, 1986.
- HELLER, GENEVIÈVE, « *Propre en ordre* », *Habitation et vie domestique, 1850-1930 : l'exemple vaudois*, Lausanne, Paris, Éditions d'En Bas, 1979.
- HUGO, VICTOR, *Les Orientales. Les feuilles d'automne*, 1829, Paris, Éditions Gallimard, 1981.
- HUGO, VICTOR, *Les Misérables*, 1862, Paris, Le livre de Poche, 1998.
- HUGH-JONES, CHRISTINE, *Les éoliennes : vertes et vertueuses ?* in *L'imaginaire écologique*, Terrain 60, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2013.
- JACKSON, TIM, *Prosperité sans croissance. La transition vers une économie durable*, Paris, Éditions de Boeck, 2010.
- JEANJEAN, AGNÈS, *Basses Œuvres*, Paris, Éditions du CTHS, 2006.
- JEANJEAN, AGNÈS, *Entre transmission, contagion, secret et transgression : ce que l'on se « passe » aux abords des déchets* in *Les travailleurs des déchets* sous la direction de CORTEEL, DELPHINE, LE LAY, STÉPHANE, Toulouse, Éditions Érès, 2011.
- IONESCO, EUGÈNE, *Notes et contre-notes*, 1962, Paris, Gallimard, 1991.
- JONAS, HANS, *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Éditions du Cerf, 1990.
- KANTOR, TADEUSZ, *Leçon de Milan*, Paris, Actes Sud, 1990.
- KOFMANN, JEAN-CLAUDE, *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan, 1996.
- LA FONTAINE, JEAN, *Fables*, 1668, Paris, Le Livre de Poche, 2010.
- LAPORTE, DOMINIQUE, *Histoire de la merde*, Paris, Bourgois, 1993.
- LARRERE, CATHERINE, LARRERE, RAPHAËL, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, 1997, Paris, Éditions Flammarion, 2009.
- LATOUCHE, SERGE, *Le pari de la décroissance*, Paris, Fayard, 2006.
- LATOUCHE, SERGE, *Vivre autrement le même monde* in *Économies choisies ?*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2004.
- LATOUR, BRUNO, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, Éditions La Découverte, 2004.
- LAUTIER, BRUNO, *L'économie informelle dans le tiers-monde*, Paris, Éditions la Découverte, 1994.
- LAZARD, GILBERT, *Lactance*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Linguistique nouvelle », 1994.
- LE CHÈNE, MONIQUE, *Entre nécessité, volonté et réalité. Le ramassage des vers marins en Baie de Sallenelles (1956-2000)* in *Économies choisies ?*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2004.
- LEOPOLD, ALDO, *A Sand County Almanac*, 1949, traduit de l'américain par GIBSON, ANNA, *Almanach d'un comté des sables*, Paris, Flammarion, 2000.
- LEUTCHMANN, MAXIME, *Le 30 août 2011. Ma rencontre avec Helmut*, in *Helmut et ses bestioles*, Nantes, Siloë Éditions, 2012.
- LÉVINAS, EMMANUEL, *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, Éditions Jean Vrin, collection Bibliothèque d'histoire de la philosophie, Paris, 1988.
- LHUILIER, DOMINIQUE, COCHIN, YANN, *Des déchets et des Hommes*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 1999.
- LIÉGARD, FABRICE, *Des hommes réhabilités. Travailler dans les communautés Emmaüs* in *Économies choisies ?*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2004.
- LIPOVETSKY, GILLES, *L'empire de l'éphémère : la mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard, 1987.
- LIPOVETSKY, GILLES, *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*, Gallimard, 2006.
- LIPOVETSKY, GILLES, *La société de déception*, Éditions Textuel, 2006.
- LOCKE, JOHN, *Lettre sur la Tolérance*, 1689, Paris, Fernand Nathan, 2010.

- MANCERON, VANESSA, ROUÉ, MARIE, « *L'imaginaire écologique* », Terrain n°60, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2013, pp 4-19.
- MANSON, MICHEL, *Histoire(s) des jouets de Noël*, Paris, L'anthropologie du coin de la rue, Éditions Téraèdre, 2005.
- MEADOWS, DONELLA, MEADOWS, DENNIS, RANDERS, JORGEN, BEHRENS, WILLIAM *Halte à la croissance ?* (traduction de *The limits to Growth*, par Jeanine Delaunay), Paris, Fayard, 1973.
- MELQUIOT, PIERRE, *1.001 mots et abréviations de l'Environnement et du Développement Durable*, Lyon, Librairie environnement et Recyconsult, 2003.
- NORTON, MARY, *The Borrowers*, 1952 traduit par Anne Green en 1957, *Les Chapardeurs*, Paris, Plon.
- PACKARD, VANCE, *The Waste Makers*, 1960, *L'art du gaspillage*, traduit de l'américain par Roland MEHL, Paris, Calmann-Lévy, 1962.
- PACREAU, FANNY, *Helmut et ses bestioles*, Nantes, Éditions Siloë, 2012.
- PACREAU, FANNY, *L'anthropologue fait les poubelles* in *L'Homme & ses déchets. Colloque du 24 septembre 2010*, Machecoul, Éditions d'ici-là Retz, 2011.
- PACREAU, FANNY, *Déchetterie et convoitises* in *L'Homme & ses déchets. Colloque du 07 octobre 2011*, Machecoul, Éditions Siloë, 2013.
- PACREAU, FANNY, « *On ne parle pas comme on écrit* » ou les questions soulevées par la transcription d'un témoignage oral, Congrès d'ethnologie et d'anthropologie, communication personnelle, Paris, 21-24 septembre 2011.
- POMIAN, KRYSZTOV, *Entre l'invisible et le visible : la collection*, Paris, Éditions Payot, 1978.
- POMIAN, KRYSZTOV, *Collectionneurs, amateurs et curieux, Paris, Venise : XVI^e-XVIII^e*, Paris, Éditions Gallimard, 1987.
- PONGE, FRANCIS, *La chèvre* in *Pièces*, 1962, Paris, Éditions Gallimard, 1971.
- PONGE, FRANCIS, *Le Savon*, Paris, Gallimard, 1967.
- RABHI, PIERRE, *Vers la Sobriété Heureuse*, Actes Sud, avril 2010.
- RANCIERE, JACQUES, *Les Noms de l'Histoire. Essai de poésie du savoir*, Paris, Le Seuil, 1992.
- REY, ALAIN (sous la direction de), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires LE ROBERT, 1998.
- REY-DEBOVE, JOSETTE, REY, ALAIN (sous la direction de), *Nouveau petit*, Paris, LE ROBERT, 1996.
- REY-DEBOVE, JOSETTE, *Le Métalangage*, Paris, Le Robert, 1978.
- ROMEUF, JEAN, *Dictionnaire des sciences économiques*, Paris, PUF, 1956.
- RUMPALA, YANNICK, « *Le réajustement du rôle des populations dans la gestion des déchets ménagers. Du développement des politiques de collecte sélective à l'hétérorégulation de la sphère domestique* », Revue française de science politique, 49^e année, n°4-5, 1999, pp. 601-630.
- RYKNER, ARNAUD, *Paroles perdues. Faillite du langage et représentation*, Paris, José Corti, 2000.
- SANSOT, PIERRE, *Le reste-1 in Traverses*, mai 1978.
- SANSOT, PIERRE, *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot, 1998.
- SARTRE, JEAN-PAUL, *Esquisse d'une théorie des émotions*, 1939, Paris, Hermann, 2010.
- SARRAUTE, NATHALIE, *L'ère du soupçon*, Paris, Gallimard, 1956.
- SARRAUTE, NATHALIE, *Tropismes*, Paris, Éditions de Minuit, 1957.
- SAUVY, ALFRED, *Le travail au noir et l'économie de demain*, Paris, Calmann-Lévy, 1984.
- SEGALEN, VICTOR, 1908, *Essai sur l'exotisme*, éd. Fata morgana, 1978 – p.20 (1908-1918)
- SERRE, MICHEL, *Le contrat naturel*, Paris, Éditions François Bourin, 1990.
- SHELLEY, MARIE, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, traduction Paul COUTURIAU, Paris, Éditions du Rocher, 1988.

SILGUY, CATHERINE DE, *Histoire des hommes et de leurs ordures. Du Moyen-Age à nos jours*, Paris, Le Cherche-Midi, 2009.

SILGUY, CATHERINE DE, *L'histoire des hommes et de leurs ordures in L'Homme et ses déchets - Colloque du 24 septembre 2010*, La Chapelle-sur-Erdre, Les Cahiers d'ici là - Éditions d'ici-là Retz, 2011.

THOMAS, LOUIS-VINCENT, *Mélanges thanatiques*, Paris, l'Harmattan, Nouvelles éditions anthropologiques, 1998.

TOURAINÉ, ALAIN, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992.

VALERINA, VALÈRE, *Devant la parole*, 1999, Mayenne, POL éditeurs, 2010.

VIALLES, NOËLLIE, *Le sang et la chair : les abattoirs du Pays de L'Adour*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1987.

VIGARELLO, GEORGES, *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil, 1985.

ZIEGLER, JEAN, *L'empire de la Honte*, Paris, Fayard, 2005.

ARTICLES EN LIGNE :

COLLET, PHILIPPE, « *Les agents en première ligne* », *Déchèteries : nouvelles contraintes, nouvelles ambitions*, Actu-environnement.com, publié le 14 janvier 2013.

<http://www.actu-environnement.com/ae/news/obsolescence-programmee-proposition-de-loi-18113.php4>

DAKHLIA, JOCELYNE, « *Le terrain de la vérité* », *Enquête, Les terrains de l'enquête, 1995*, [En ligne], mis en ligne le 1 février 2007.

<http://enquete.revues.org/document270.html>

DODE, GRAZIELLA, « *Les nouvelles filières REP à l'assaut des déchèteries* », *Déchèteries : nouvelles contraintes, nouvelles ambitions*, Actu-environnement.com, publié le 14 janvier 2013.

<http://www.actu-environnement.com/ae/dossiers/decheterie/filieres-rep-meubles-dechets-diffus-decheteries.php>

EWALD, FRANÇOIS, « *Le risque dans la société contemporaine* », 2009. http://jeudisdelaphilo.free.fr/jeudisdelaphilo/Les_jeudis_de_la_philo_a_Budapest/Entrees/2012/2/9_A_vos_risques_et_perils!_files/Le%20risque%20dans%20la%20socio%CC%81te%CC%81%20contemporaine,%20Franc%CC%A7ois%20Ewald.pdf

FABRÉGAT, SOPHIE, « *L'obsolescence programmée, bientôt interdite ?* », Actu-environnement.com, publié le 21 mars 2013.

<http://www.actu-environnement.com/ae/dossiers/decheterie/formation-agents.php>

MATTEOLI, JEAN-LUC, « *L'objet pauvre dans le théâtre contemporain* », *Images Re-vues*, 4/2007, document 4, mis en ligne le 01 janvier 2007. <http://imagesrevues.revues.org/1251970>.

RAPPORTS ET MANUELS :

COIFFARD, LAUREN, *La gestion des déchets dans la communauté de communes de la Loire Atlantique méridionale*, I.S.E & Communauté de communes LAM, 2004.

DDASS DE LOIRE-ATLANTIQUE, *Hygiène du milieu. Les décharges brutes communales, inventaire et orientations pour leur résorption ; vers une prise en compte de l'ensemble des déchets des ménages*, Nantes, 1990

ECO-EMBALLAGES, *36000 pour le tri. Guide 2012-2013 pour les maires et les élus*, Association des Maires de France, Paris, Imprim'vert, 2012.

Étude d'un schéma directeur pour l'optimisation de la collecte et du traitement des ordures ménagères et déchets divers dans le département de Loire-Atlantique. Rapport de deuxième phase. Synthèse BCEOM, Nantes, CG 44, août 1992.

GRUPE ATLANCONSULT, *Gestion et valorisation des déchets. District de la région de Legé*, PB environnement, avril 1998.

OCDE, *Responsabilité élargie des producteurs ; Manuel à l'intention des pouvoirs publics* ; Éditions OCDE, 21 décembre 2001.

DICTIONNAIRES EN LIGNE :

Dictionnaire de l'environnement :

<http://www.dictionnaire-environnement.com/>

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales :

<http://www.cnrtl.fr/etymologie/tournerie>

FURETIÈRE, ANTOINE, *Dictionnaire Universel de l'Académie Française*, Rotterdam, 1690 :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50614b>

LAROUSSE, PIERRE, *Grand dictionnaire Universel du 19^e s*, Paris, 1890 :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50723k>

Le Trésor de la Langue Française Informatisée, Université de Lorraine, CNRS, Attilf :

<http://atilf.atilf.fr/>

MÉNAGE, GILLES, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, chez Briasson, 1750. :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k507912.r=.langFR>

ARCHIVES :

BIGOT PATRICIA, RENON LAURENT, DAVID MONIQUE, *Nos chers métaux, le dossier de la rédaction*, in *Ouest-France*, vendredi 14 décembre 2012.

Bulletin d'information de la Région de Legé, numéros de janvier 1997, avril 1999, mars 2000.

Compte-rendu du conseil de district de Legé du 14 janvier 1998.

Extrait du registre des délibérations du District de la Région de Legé, Réunion du 26 mars 1998, Réunion du 25 juin 1998, Réunion du 26 novembre 1998, Réunion du 25 mars 1999, Réunion du 30 juin 1999.

Fiche de poste Coordonnateur déchèterie éditée par la Communauté de Communes Loire-Atlantique Méridionale.

JUMEL, LYDIE, *Courrier à Fanny Pacreau* du 27 juillet 2011

La déchèterie, Flyer

KLUG, YOHAN, *Témoignage écrit*, septembre 2012.

La Loire-Atlantique Méridionale, *Lettre d'information n°1*, mars 2004.

LEUCHTMANN Maxime, *Ma rencontre avec Helmut*, courrier du 31 août 2011.

MILLET, ANNE-MARIE, *Témoignage écrit*, Saint-Philbert-de-Grand-Lieu, le 12 août 2011.

PACREAU, FANNY, *Carnet de route du 27 août 2008*.

PACREAU, FANNY, *Carnet de route du 15 décembre 2009*.

PACREAU, FANNY, *Carnet de route du 12 août 2010*.

PACREAU FANNY, *Carnet de route du 12 mai 2012*.

PACREAU, FANNY, *Carnet de route du 11 juin 2013*.

Règlement intérieur de la déchèterie.

RABILLÉ, YANNICK, *Courrier du président du Syndicat de Pays Grand Lieu, Machecoul, Logne à Fanny Pacreau*, le 16 juillet 2009.

SAVIGNEAU, JOSYANE, *Eric Chauvier : « L'ordinaire, c'est ce qui peut vaciller, s'effondrer »*, *Le Monde*, 11 février 2011.

TEXTES DE LOIS :

Directive 1999/31/CE du conseil du 26 avril 1999 - JOCE du 16 juillet 1999.

<http://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000025634333&dateTexte=&categorieLien=id>

Arrêté de la Cour de Justice de l'Union Européenne du 7 mars 2013.

<http://curia.europa.eu/juris/document/document.jsf?text=&docid=134608&pageIndex=0&doclang=FR&mode=lst&dir=&occ=first&part=1&cid=678510>

Circulaire ministérielle du 20 février 1989.

http://www.ineris.fr/aida/consultation_document/8385

Décret du 20 mars 2012.

<http://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000025547987>

TRANSCRIPTIONS D'ENTRETIENS :

PACREAU, FANNY, *Entretien avec Helmut WARZECHA*, les 25 et 28 mars 2001.

PACREAU FANNY, *Entretien avec Marty DALE*, 2007.

PACREAU FANNY, *Entretien avec Sarah HUGUES*, 2007.

PACREAU, FANNY, *Entretien avec Bédou*, 14 septembre 2009.

PACREAU, FANNY, *Entretien avec Yves BERNARD*, 23 novembre 2009.

PACREAU, FANNY, *Entretien avec Cécil POORHOUSE*, 12 janvier 2010.

PACREAU, FANNY, *Entretien avec Ernest PADIOLEAU*, 30 août 2010.

PACREAU, FANNY, *Entretien avec Charles-Edouard RON*, 9 septembre 2010.

PACREAU, FANNY, *Entretien avec Camille POTEREAU*, 14 septembre 2010.

PACREAU, FANNY, *Entretien avec Michaël LATCHMER*, 12 octobre 2010.

PACREAU, FANNY, *Entretien avec Philippe MUSSET*, le 28 mars 2011.

PACREAU, FANNY, *Entretien avec Kelly*, 27 avril 2011.

PACREAU, FANNY, *Entretien avec Frank IBANEZ*, 27 juillet 2011.

PACREAU, FANNY, *Entretien avec Huguette FAVREAU*, le 8 août 2011.

PACREAU FANNY, *Entretien avec Claude BUISSON*, 20 novembre 2012.

PACREAU, FANNY, *Entretien avec Madame FOURCHAITE*, 27 novembre 2012.

PACREAU, FANNY, *Entretien avec Monsieur FOURCHAITE*, 27 novembre 2012.

MAILS :

BERNARD, YVES, *Mail à Fanny PACREAU* du 1^{er} février 2013, 12h58.

JARD, ÉMILIA, *Mails à Fanny PACREAU* du 19 septembre 2013, 12:08, 17h16, 17h32; du 24 septembre 2013, 16h00, du 28 octobre, 16h59.

ÉMISSIONS RADIOPHONIQUES :

L'histoire des déchets 1/4, in *La Fabrique de l'Histoire*, France Culture, le 11 mars 2013.

L'histoire des déchets 2/4, in *La Fabrique de l'Histoire*, France Culture, le 12 mars 2013.

L'histoire des déchets 3/4, in *La Fabrique de l'Histoire*, France Culture, le 13 mars 2013.

L'histoire des déchets 4/4, in *La Fabrique de l'Histoire*, France Culture, le 14 mars 2013.

DOCUMENTAIRES ET FILMS :

DANNORTZER, COSIMA, *Prêt à jeter. L'histoire méconnue de l'obsolescence programmée*, film de 75mn, Arte, 2010.

LASSETER, JOHN, *Toy Story, Toy Story 2, Toy Story 3*, Studios Pixar et Disney, 1995, 1999, 2010.

LEIJI, MASTUMOTO, *Dai-Kaizoku Captain Harlock*, 1969.

RAOULX, BENOÎT, *Traplines in Vancouver*, documentaire de 37mn, 2003.

VARDA, AGNÈS, *Les Glaneurs et la Glaneuse*, Ciné Tamaris, 2000.

VARDA, AGNÈS, *Deux ans après*, Ciné Tamaris, 2002.

YONEBAYASHI, HIROMASA, *Arrietty, le petit monde des chapeauteurs*, Studio Ghibli, 2001.

BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE

ÉCONOMIE ET DÉCHETS

- BARBIER, RÉMY, LAREDO, PHILIPPE, *L'internalisation des déchets. Le modèle de la communauté urbaine de Lille*, Paris, Economica, 1997.
- BARRE, RAYMOND, *Economie politique*, publié sous la direction d'ANDRÉ MARCHAL, Tome 1, Paris, P.U.F, 1955.
- BERTOLINI, GÉRARD, *Rebuts ou ressources ? La socio-économie du déchet*, Paris, Éditions Entente, 1978.
- BERTOLINI, GÉRARD, *L'or et l'ordure, le déchet et l'argent* in *Le déchet, le rebut, le rien*, Paris, éditions Champ vallon, 1999.
- BICH, LAURENCE, *Le baron Bich, un homme de pointe*, Paris, Librairie Perrin, 2001.
- CROOKS, HAROLD, *La Bataille des ordures, Boréal express*, 1984, traduction de *Dirty business : the inside story of the new garbage agglomerates*, J. LORIMER, 1983.
- DAPPORTO, ELENA *Les arts de la rue. Excursion dans un paysage artistique* in *Economies choisies ?*, Paris, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2004.
- JACKSON, TIM, *Prospérité sans croissance. La transition vers une économie durable*, Paris, éditions de Boeck, 2010.
- LATOUCHE, SERGE, *Le pari de la décroissance*, Paris, Fayard, 2006.
- LATOUCHE, Serge, *Vivre autrement le même monde* in *Economies choisies ?*, Paris, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2004.
- LAUTIER, BRUNO, *L'économie informelle dans le tiers-monde*, Paris, éditions la Découverte, 1994.
- LIÉGARD, FABRICE, *Des hommes réhabilités. Travailler dans les communautés Emmaüs* in *Economies choisies ?*, Paris, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2004.
- ROMEUF, JEAN, *Dictionnaire des sciences économiques*, Paris, PUF, 1956.
- SAUVY, ALFRED, *Le travail au noir et l'économie de demain*, Paris, Calmann-Lévy, 1984.

HISTOIRE ET DÉCHETS

- BARLES, SABINE, *L'invention des déchets urbains. France : 1790-1970*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2005.
- CATTEDDU, ISABELLE, *Archéologie médiévale en France. Le premier Moyen-Age (Ve-XIe siècles)*, éditions La Découverte, Paris, 2009.
- CATTEDDU, ISABELLE, *L'archéologie des déchets in L'Homme et ses déchets - Colloque du 24 septembre 2010*, La Chapelle-sur-Erdre, Les Cahiers d'ici là - Editions d'ici-là Retz, 2011.
- CORBIN, ALAIN, *Le Miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIIIe-XIXe siècles*, Paris, éditions Flammarion, coll. « Champs » 1986.
- LAPORTE, DOMINIQUE, *Histoire de la merde*, Paris, Bourgois, 1993.
- SILGUY, CATHERINE DE, *Histoire des hommes et de leurs ordures. Du Moyen-Age à nos jours*, Paris, Le Cherche-Midi, 2009.
- SILGUY, CATHERINE DE, *L'histoire des hommes et de leurs ordures in L'Homme et ses déchets - Colloque du 24 septembre 2010*, La Chapelle-sur-Erdre, Les Cahiers d'ici là - Editions d'ici-là Retz, 2011.
- VIGARELLO, GEORGES, *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil, 1985.

SYMBOLISME : MORT, DÉCHÉANCE, DÉSORDRE OU ABANDON

- ARIES, PHILIPPE, *L'homme devant la mort*, Paris, Le Seuil, 1977.
- BAILLY, ANATOLE, *Dictionnaire grec-français*, Paris, Hachette, 1960.
- BAUDRILLARD, JEAN, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, éditions Gallimard, 1976.

- BERQUE, AUGUSTIN, *Être humains sur la Terre, principes d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard, 1996.
- CHEVALIER, JEAN, GHEERBRANT, ALAIN, *Dictionnaire des Symboles*, Paris, éditions Robert-Lafont, 1982.
- COMTE VILLIERS DE L'ISLE D'ADAM, AUGUSTE, *L'appareil pour l'analyse chimique du dernier soupir* in *Contes cruels*, 1883, Paris, Gallimard, 1986.
- DAGOGNET, FRANÇOIS, *Des détritiques, des déchets, de l'abject*, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, 1997.
- DALLA-BERNARDINA, SERGIO, « Hymnes à la vie », *Terrain*, n°60, *L'imaginaire écologique*. Paris, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, mars 2013, pp 56-73.
- ELIADE, MIRCEA, *La Mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, 1969.
- FRIAS, HANNIBAL, *Le Monde des Chiffonniers*, in MAROUF, NADIR (éd.), *La Puissance sociale du trait. Hommage à Sylvia Ostrowsky*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- FRIAS, HANNIBAL, *La symbolique des déchets. L'impur, le sauvage, la mort*, in HERITIER, FRANÇOISE et XANTHAKOU, MARGARITA, *Corps et affects*, Paris, Odile Jacob, 2004.
- FRIAS, HANNIBAL, *Corps et déchets*, in FINTZ, CLAUDE (éd.), *Du corp virtuel... à la réalité du corps*, vol. II, Paris, L'Harmattan, 2002a.
- FRIAS, HANNIBAL, *Figures du déchet dans le roman noir*, in PESSIN, ALAIN et
- GARNIER, PHILIPPE, *Entretien François Dagognet* in *Philosophie Magazine*, mensuel n°69, mai 2013.
- GODBOUT, JACQUES T., *Ce qui circule entre nous. Donner, recevoir, rendre*, Paris, Seuil, coll. La couleur des idées, avril 2007.
- HEIDEGGER, MARTIN, *Chemins qui ne mènent nulle part*, 1950, Paris, Gallimard, 1986.
- HEIDEGGER, MARTIN, *Être et Temps*, 1938, Paris, Gallimard, 1986.
- HELLER, GENEVIÈVE, « Propre en ordre », *Habitation et vie domestique, 1850-1930 : l'exemple vaudois*, Lausanne, Paris, éditions d'En Bas, 1979.
- POMIAN, KRYSZTOV, *Entre l'invisible et le visible : la collection*, Paris, Éditions Payot, 1978.
- POMIAN, KRYSZTOV, *Collectionneurs, amateurs et curieux, Paris, Venise : XVI^e-XVIII^e*, Paris, éditions Gallimard, 1987.
- THOMAS, LOUIS-VINCENT, *Mélanges thanatiques*, Paris, l'Harmattan, Nouvelles éditions anthropologiques, 1998.
- VIALLES, NOÉLLIE, *Le sang et la chair : les abattoirs du Pays de L'Adour*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1987.

CONSOMMATION

- BAUDRILLARD, JEAN, *La société de consommation*, 1970, Gallimard, coll. Folio essais, Paris, 2006.
- BERTOLINI, GÉRARD, *Durée de vie : l'obsolescence programmée* in *La récupération au quotidien. La crise à la poubelle ?* Dijon, Les Alternatives du Centre-Est/E.D.R.A, 1982.
- BERTOLINI, GÉRARD, *La récupération au quotidien. La crise à la poubelle*, Dijon, Les alternatives du centre ouest/E.D.R.A, 1982.
- DOBRÉ, MICHELLE, *Frugalité et déconsommation. Enjeux sociologiques de la réforme écologique des modes de vie* in *Consommer autrement. La réforme écologique des modes de vie*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- GÜNTHER, ANDERS, *L'Obsolescence de l'homme*, t. 1, trad. Christophe David, Paris, éditions Ivrea et éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2002.
- GÜNTHER, ANDERS, *L'Obsolescence de l'homme*, t. 2 : *Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, trad. Christophe David, Paris, éditions Fario, mars 2011.
- HARPET, CYRILLE, *Société de consommation et production de déchets* in *Le développement durable à couvert*, Paris, CNRS, 2013.
- LE CHÈNE, MONIQUE, *Entre nécessité, volonté et réalité. Le ramassage des vers marins en Baie de Sallenelles (1956-2000) in Economies choisies ?*, Paris, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2004.
- LIPOVETSKY, GILLES, *L'empire de l'éphémère : la mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard, 1987.
- LIPOVETSKY, GILLES, *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*, Gallimard, 2006.
- LIPOVETSKY, GILLES, *La société de déception*, éditions Textuel, 2006.
- PACKARD, VANCE, *The Waste Makers*, 1960, *L'art du gaspillage*, traduit de l'américain par Roland MEHL, Paris, Calmann-Lévy, 1962.

NATURE EN QUESTION

- BERTOLINI, GÉRARD, *L'homme gaspillé* in *La récupération au quotidien*, Dijon, Les alternatives du Centre-Est/E.D.R.A, 1977.
- DESCOLA, PHILIPPE, *Par-delà nature et culture*, Paris, Éditions Gallimard, 2006.
- DESCOLA, PHILIPPE, *L'écologie des autres. Lanthropologie et la question de la nature*, Versailles, Éditions Quae, 2011.
- ERKMAN, SUREN, *Vers une écologie industrielle*, Paris, Charles Léopold Mayer, 2004.
- HUGH-JONES, CHRISTINE, *Les éoliennes : vertes et vertueuses ?* in *L'imaginaire écologique*, Terrain 60, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2013.
- JONAS, HANS, *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Éditions du Cerf, 1990.
- LARRERE, CATHERINE, LARRERE, RAPHAËL, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, 1997, Paris, Éditions Flammarion, 2009.
- LATOUR, BRUNO, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, Éditions La Découverte, 2004.
- LEOPOLD, ALDO, *A Sand County Almanac*, 1949, traduit de l'américain par GIBSON, ANNA, *Almanach d'un comté des sables*, Paris, Flammarion, 2000.
- MANCERON, VANESSA, ROUÉ, MARIE, « *L'imaginaire écologique* », Terrain n°60, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2013, pp 4-19.
- MEADOWS, DONELLA, MEADOWS, DENNIS, RANDERS, JORGEN, BEHRENS, WILLIAM *Halte à la croissance ?* (traduction de *The limits to Growth*, par Jeanine Delaunay), Paris, Fayard, 1973.
- MELQUIOT, PIERRE, *1.001 mots et abréviations de l'Environnement et du Développement Durable*, Lyon, Librairie environnement et Recyconsult, 2003.
- RABHI, PIERRE, *Vers la Sobriété Heureuse*, Actes Sud, avril 2010.
- SERRE, MICHEL, *Le contrat naturel*, Paris, Éditions François Bourin, 1990.

LANGAGE

- BARTHES, ROLAND, *Le bruissement de la langue, Essais critiques IV*, Paris, Seuil, 1984.
- BARTHES, ROLAND, *Le degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux essais critiques*, Paris, Editions du Seuil, 1984.
- BARTHES, ROLAND, *Éléments de sémiologie*, Denoël/Gonthier, Paris, 1965.
- BARTHES, ROLAND, *Système de la mode*, Éditions du Seuil, Paris, 1967.
- BOURDIEU, PIERRE, *L'art de résister aux paroles* in *Questions de sociologie*, Paris, Editions de Minuit, 1984.
- BOURDIEU, PIERRE, *Ce que parler veut dire* in *Questions de sociologie*, Paris, Editions de Minuit, 1984.
- BOURDIEU, PIERRE, *Le marché linguistique* in *Questions de sociologie*, Paris, Editions de Minuit, 1984.
- CHAUVIER, ÉRIC, *Fiction familiale. Approche anthropolinguistique de l'ordinaire d'une famille*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2003.
- CHAUVIER, ÉRIC, *Que du bonheur*, Paris, Allia, 2009.
- REY, ALAIN (sous la direction de), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires LE ROBERT, 1998.
- REY-DEBOVE, JOSETTE, REY, ALAIN (sous la direction de), *Nouveau petit*, Paris, LE ROBERT, 1996.
- REY-DEBOVE, JOSETTE, *Le Métalangage*, Paris, Le Robert, 1978.
- DURANTI, ALESSANDRO, *Intentions, self, and responsibility : an essay in Samoan ethnopragmatics* in *Responsibility and Evidence in Oral Discourse*, Cambridge University Press, 1992.
- FOUCAULT, MICHEL, *Les Mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1993.
- GENETTE, GÉRARD, *Figures II*, Paris, Editions du Seuil, 1969.
- GENETTE, GÉRARD, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Editions du Seuil, 1982.
- LAZARD, GILBERT, *Lactance*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Linguistique nouvelle », 1994.

- RYKNER, ARNAUD, *Paroles perdues. Faillite du langage et représentation*, Paris, José Corti, 2000.
- SARRAUTE, NATHALIE, *L'ère du soupçon*, Paris, Gallimard, 1956.
- SARRAUTE, NATHALIE, *Tropismes*, Paris, Editions de Minuit, 1957.
- VALERINA, VALÈRE, *Devant la parole*, 1999, Mayenne, POL éditeurs, 2010.

DÉCHETS, RESTES ET LITTÉRATURE

- BAUDELAIRE, CHARLES, *Une Charogne in Les Fleurs du Mal*, 1857, 1861, Paris, Librio, 2002.
- BENJAMIN, WALTER, *Charles Baudelaire*, Paris, Payot et Rivages, 2002.
- FLEISCHER, RICHARD, *Soleil Vert*, 1974.
- HUGO, VICTOR, *Les Orientales. Les feuilles d'automne*, 1829, Paris, Éditions Gallimard, 1981.
- HUGO, VICTOR, *Les Misérables*, 1862, Paris, Le livre de Poche, 1998.
- NORTON, MARY, *The Borrowers*, 1952 traduit par Anne Green en 1957, *Les Chapardeurs*, Paris, Plon.
- SANSOT, PIERRE, *Le reste-1 in Traverses*, mai 1978.
- ZIEGLER, JEAN, *L'empire de la Honte*, Paris, Fayard, 2005.

MÉTHODOLOGIE

- BAILLARGEON, NORMAND, *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*, Montréal, Éditions Lux, 2007.
- CHAUVIER, ÉRIC, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, Toulouse, Anacharsis éditions, 2011.
- DAKHLIA, JOCELYNE, « Le terrain de la vérité », Enquête, Les terrains de l'enquête, 1995, [En ligne], mis en ligne le 1^{er} février 2007. URL : <http://enquete.revues.org/document270.html>.
- KOFMANN, JEAN-CLAUDE, *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan, 1996.
- PACREAU, FANNY, « On ne parle pas comme on écrit » ou les questions soulevées par la transcription d'un témoignage oral, Congrès d'ethnologie et d'anthropologie, communication personnelle, Paris, 21-24 septembre 2011.

HOMME ET DÉCHETS

- BERTOLINI, GÉRARD, *Le déchet c'est les autres*, Ramonville Saint-Agne, Éditions Érès, 2006.
- CALVINO, ITALO, *La route de San Giovanni*, Paris, Le Seuil, 1991.
- CHAUVIER, ÉRIC, *Le déchet dans la zone périurbaine comme fragment d'histoire*, Université de Lausanne Faculté de théologie et de sciences des religions, communication personnelle, Mai 2012.
- DOUGLAS, Marie, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, 1967, Paris, Editions La Découvert & Syros, 2001.
- GABEL, PHILIPPE, DUBARY, OCTAVE, BECKER, HOWARD S., *Vide-Greniers*, Paris, éditions Créaphis, 2011.
- GOUHIER, JEAN, *Déchet in Dictionnaire des Notions*, Encyclopaedia Universalis, Paris, 2005.
- HARPET, CYRILLE, *Du déchet : Philosophie des immondices. Corps, ville, industrie*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- JEANJEAN, AGNÈS, *Basses Œuvres*, Paris, Editions du CTHS, 2006.
- JEANJEAN, AGNÈS, *Entre transmission, contagion, secret et transgression : ce que l'on se « passe » aux abords des déchets in Les travailleurs des déchets* sous la direction de CORTEEL, DELPHINE, LE LAY, STÉPHANE, Toulouse, éditions érès, 2011.
- LHUILIER, DOMINIQUE, COCHIN, YANN, *Des déchets et des Hommes*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 1999.
- PACREAU, FANNY, *L'anthropologie fait les poubelles in L'Homme & ses déchets. Colloque du 24 septembre 2010*, Machecoul, éditions d'ici-là Retz, 2011.
- PACREAU, FANNY, *Déchetterie et convoitises in L'Homme & ses déchets. Colloque du 07 octobre 2011*, Machecoul, éditions Siloë, 2013.
- RUMPALA, YANNICK, « Le réajustement du rôle des populations dans la gestion des déchets ménagers. Du développement des politiques de collecte sélective à l'hétérorégulation de la sphère domestique », *Revue française de science politique*, 49^e année, n°4-5, 1999, pp. 601-630.

GÉNÉRALITÉS

- Ali Baba et les quarante voleurs. Contes des Mille et Une Nuits*, Paris, Nathan, 2011.
- BACHELARD, GASTON, *La dialectique de la durée*, Paris, PUF, 1993.
- BARBOT, HENRI, *Nantes en flânant. Souvenirs, scènes et croquis*, Imprimerie de Lajartre, Nantes, 1930.
- BARIL, MAURICE, *Écho à l'histoire de Pszów de Paweł PORWOŁ in Helmut et ses bestioles*, Nantes, Éditions Siloë, 2012.
- BARLEY, NIGEL, *Un anthropologue en déroute*, Paris, Payot, 2001.
- Boret, PATRICE, « *Les Levis de Grand-lieu* », *Zones Humides Infos*, n°67, Société Nationale de Protection de la nature, 1^{er} trimestre 2010.
- BOURDIEU, PIERRE, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Les éditions de Minuit, 1979.
- BOURDIEU, PIERRE, (sous la direction de), *La misère du monde*, Paris, Editions du Seuil, 1993.
- BRECHT, BERTOLT, *Petit Organon pour le théâtre*, 1948, Paris, Edition de l'Arche, 1997.
- BROOK, PETER, *L'espace vide*, Paris, Seuil, 1997.
- CAMUS, ALBERT, *Le Mythe de Sisyphe*, 1942, Paris, Gallimard, 1990.
- CERTEAU (DE), MICHEL, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.
- CERTEAU (DE), MICHEL, *L'invention du quotidien. 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, 1994.
- CHAUVIER, ÉRIC, *Anthropologie*, Paris, Allia, 2006.
- CHAUVIER, ÉRIC, *Contre Télérama*, Paris, éditions Allia, 2011.
- CONGOSTE, MYRIAM, *Le voleur et la morale. L'ordinaire d'un voleur*, Toulouse, Anacharsis, 2012.
- DELEUZE, GILLES, *Foucault*, 1986, Paris, Editions de Minuit, 2004.
- DESSAIN, BÉATRICE, *Philosophie et histoire des religions*, Bruxelles, éditions de Boeck Université, 2009.
- DORT, BERNARD, *Lecture de Brecht*, Paris, Seuil, «Points», 1960.
- ELIAS, NORBERT, *La civilisation des mœurs*, 1969, Calmann-Lévy, Paris, 1973.
- ELIOT, THOMAS-STEARN, *Burnt Norton I, Quatre quatuors, La terre vaine et autres poèmes*, Seuil, coll. Points, 2006 – éd. Bilingue, trad. PIERRE LEYRIS.
- VANBREMEERSCH, MARIE-CAROLINE (éd.), *Les Œuvres noires de l'art et de la littérature*, vol. I, Paris, L'Harmattan, 2002b.
- FURETIÈRE, ANTOINE, *Le Roman Bourgeois*, 1666, Paris, Garnier Flammarion, 2004.
- FURETIÈRE, ANTOINE, *Dictionnaire Universel de l'Académie Française*, Rotterdam, 1690.
- GOFFMAN, ERVING, *La Présentation de soi*, Paris, éditions de Minuit, coll. le sens commun, 1973.
- GOFFMANN, ERVING, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Les éditions de Minuit, 1991.
- GREISH, JEAN, *Vers un paradigme herméneutique*, in Tome III, *Le Buisson ardent et les Lumières de la Raison. L'invention de la philosophie de la religion*, Paris, Edition du Cerf, 2004
- GRIN, A., *Cheminement tyrosémiologiques*, in *Collections Passion*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 1982.
- GUITTENY, ÉLOI, *Le vieux langage du Pays de Retz*, Nantes, Siloë, 2000.
- IONESCO, EUGÈNE, *Notes et contre-notes*, 1962, Paris, Gallimard, 1991.
- KANTOR, TADEUSZ, *Leçon de Milan*, Paris, Actes Sud, 1990.
- LA FONTAINE, JEAN, *Fables*, 1668, Paris, Le Livre de Poche, 2010.
- LEUTCHMANN, MAXIME, *Le 30 août 2011. Ma rencontre avec Helmut*, in *Helmut et ses bestioles*, Nantes, Siloë éditions, 2012.
- LÉVINAS, EMMANUEL, *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, éditions Jean Vrin, collection Bibliothèque d'histoire de la philosophie, Paris, 1988.
- LOCKE, JOHN, *Lettre sur la Tolérance*, 1689, Paris, Fernand Nathan, 2010.
- MANSON, MICHEL, *Histoire(s) des jouets de Noël*, Paris, L'anthropologie du coin de la rue, Editions Téraèdre, 2005.
- PACREAU, FANNY, *Helmut et ses bestioles*, Nantes, Éditions Siloë, 2012.

- PONGE, FRANCIS, *La chèvre* in *Pièces*, 1962, Paris, Éditions Gallimard, 1971.
- PONGE, FRANCIS, *Le Savon*, Paris, Gallimard, 1967.
- RANCIERE, JACQUES, *Les Noms de l'Histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Le Seuil, 1992.
- SANSOT, PIERRE, *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot, 1998.
- SARTRE, JEAN-PAUL, *Esquisse d'une théorie des émotions*, 1939, Paris, Hermann, 2010.
- SEGALEN, VICTOR, 1908, *Essai sur l'exotisme*, éd. Fata morgana, 1978 – p.20 (1908-1918)
- SHELLEY, MARIE, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, traduction Paul COUTURIAU, Paris, Éditions du Rocher, 1988.
- TOURAINÉ, ALAIN, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

L'ancienne décharge de la Logne - Quelques traces encore perceptibles dans le paysage. Fanny Pacreau © 2013	P.20
Déchets collectés par les municipalités. ADEME © 2012.	P.28
Le cimetière de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu – Entre visite, fantasma et réflexion. Fanny Pacreau © 2013. Illustrations et composition : Morgane Parisi.	PP.45-46
La Tournerie – Une concrétisation du projet de déchetterie et quelques réactions visibles. Fanny Pacreau © 2012-2013.	PP.56-57
Aux abords de la déchetterie – Envois, dépôts sauvages, pertes de chargements non arrimés, les détritrus et objets abandonnés parsèment champs et fossés. Fanny Pacreau © 2013.	P.78
Marie des Little Peoples – La petite figurine flottant dans la mare de notre jardin privé et sa nouvelle vie après son sauvetage. Fanny Pacreau © 2013.	P.113
Les objets réhabilités d'Émilie Jard – Réemploi et détournement d'objets pour l'extérieur et l'intérieur d'une maison en faveur de la récupération. Fanny Pacreau © 2013.	P.120
De plastique ou de chair et d'os ? – Pour une même fonction, deux propositions. Fanny Pacreau © 2011- 2013. Midway : Message from the Gyre. Chris Jordan © 2009 – Current.	P.127
Dans l'ombre de Camille PORTEREAU – Nettoyer et balayer, un travail invisible. Fanny Pacreau © 2011.	P.157
Mouches, abeilles et autres insectes – Des récupérateurs non humains à l'œuvre dans l'espace verre de la déchetterie. Fanny Pacreau © 2013.	P.178
Un chemin creux – Une configuration prédisposant à la dissimulation. Fanny Pacreau © 2013.	P.189
L'économie circulaire – Quelques flèches et icônes.	P.221
Le centre d'enfouissement – Destination pour le tout-venant « non incinérable ». Fanny Pacreau © 2013.	P.222

RÉSUMÉ

À l'heure du recyclage et du tri, les déchetteries, outils de leur mise en œuvre, sont investies par nombre d'acteurs en quête d'objets à récupérer. Cette recherche, sollicitée par une collectivité territoriale considérant qu'une gestion optimisée des déchets implique la prise en compte de facteurs humains, s'inscrit dans le champ de la demande sociale. L'exploration anthropologique de l'univers des déchets permet de compléter les analyses techniques et scientifiques plus anciennes. Ce travail rend compte de la nécessité d'appréhender par une démarche ethnopragmatique les discours sur les pratiques instituées à la déchetterie et celles qui s'y sont spontanément greffées, les pratiques informelles. Abordant les enjeux de légitimité et ontologiques qui ont prévalu à la mise en concurrence de pratiques vouées à un même objectif, celui de donner une seconde vie aux déchets, cette recherche repose sur un examen attentif de l'ordinaire d'une déchetterie et sur une étude du langage écrit ou oral des acteurs concernés. Elle se focalise aussi sur le sens donné, dans l'ordinaire des acteurs mais dans un contexte plus large de crise environnementale et de critique de la société de consommation, à l'acte de jeter et à celui de réhabiliter. Elle expérimente tant dans l'investigation que dans la manière d'en rendre compte, la mise en présence d'expériences de terrains d'enquête différenciés. Elle propose ainsi une mise en abyme des cadres de définition et de pensée circonscrits par le terrain d'enquête initial. Elle approfondit les connaissances sur les comportements individuels, les jeux d'acteurs en lien avec les déchets. Elle affine la compréhension des organisations publiques et privées, de leurs stratégies, de processus de décision, de la capacité de changement en matière de politique déchet.

MOTS CLEFS : ethnopragmatique, déchets, tri, recyclage, récupération, privatisation des déchets, valeurs, écologie, économie du déchet, obsolescence, réhabilitation, dérélition, ordinaire, chiffonnier, économie informelle, valorisation, environnement, poubelle, nature, consommation, jeter, économie circulaire, freeganisme.

ANNEXES

ANNEXE 1

Page 2 du document pour l'inauguration de la déchetterie communale, 2003.

Améliorer le service et maîtriser les coûts

Depuis juillet 1999, nous nous sommes assignés un double objectif dans la gestion des déchets à l'échelle de notre canton :

- améliorer le service offert à chaque foyer,
- maîtriser les dépenses pour maintenir au prix le plus bas la redevance payée par tous.

C'est là un défi que notre Communauté n'est pas la seule à tenter de relever. En effet, les communes (ou la Communauté de Communes si les communes lui ont confié cette responsabilité comme c'est le cas chez nous) sont obligées par la LOI :

- De mettre en place un service de collecte et de traitement des déchets ménagers,
- De gérer ce service en équilibrant les dépenses par des recettes provenant exclusivement de la Redevance d'Enlèvement des Ordures Ménagères (REOM). C'est à dire que les recettes d'équilibre ne peuvent pas être prélevées sur le budget principal de la Communauté de Communes alimenté par la Taxe Professionnelle et les Dotations de l'Etat.

Ainsi, en 2002, la gestion du Tri Sélectif, la Collecte des Ordures Ménagères dans les 350 conteneurs répartis sur tout le territoire cantonal, l'acheminement de ces ordures ménagères et leur traitement au CET des 6 pièces à Machecoul, la gestion des déchetteries communales ont été pris en charge par la Communauté de Communes et ont représenté une dépense totale de 290 891 euros qu'il a fallu payer avec l'argent de la seule redevance annuelle de 34 euros par personne (soit moins de 10 centimes d'Euros par jour).

Les impayés représentent environ 2% de la recette.

Certains ont trouvé ce prix élevé, trop élevé. Il reste pourtant, en moyenne, le plus bas de tout le secteur grâce à une gestion rigoureuse du service, au professionnalisme des employés communautaires et aux efforts consentis par la majorité d'entre nous pour trier nos déchets et ainsi limiter les tonnages transportés et enfouis au CET dont le coût à la tonne est deux fois plus élevé que celui de la tonne triée.

Grâce au geste de tri, 25% des 2000 tonnes collectées ont pu être recyclées en 2002. C'est un bienfait pour l'environnement et une économie pour la collectivité (et donc pour le portefeuille de chacun d'entre nous).

Mais il y a encore des personnes qui s'obstinent à ne pas vouloir comprendre cette évidence et refusent de trier. Ce comportement pénalise tous ceux qui font l'effort. Une nouvelle action de communication est donc entreprise par la Communauté de Communes. Portera-t-elle ses fruits ?

Nous le souhaitons au moment où va ouvrir une nouvelle déchetterie cantonale. Cette ouverture s'accompagnera de la fermeture des trois déchetteries communales (Les Avorits à Touvois, Grossève à Corcoué et la Logne à Legé) qui ne répondent plus aux normes imposées par la législation.

Durant les premiers mois de mise en route, des élus du Canton et des volontaires de la Commission consultative "Gestion des déchets" ont accepté d'être présents à certaines heures pour prêter main forte au technicien communautaire et tenter de répondre à certaines questions suscitées par ce nouvel équipement intercommunal.

Le Président
Claude NAUD

ANNEXE 2

Page 5 du document pour l'inauguration de la déchetterie communale, 2003.

La redevance ordures ménagères : POURQUOI ?

Le 12 juillet 1999, le Tri Sélectif était mis en place sur notre canton, le 1^{er} janvier 2000, le District devenu Communauté de Communes, a pris en charge la Collecte des Ordures Ménagères et en janvier 2001 la gestion des déchetteries communales. Les dépenses occasionnées par ces trois services doivent obligatoirement s'autofinancer et comprennent :

- ➔ Les frais de personnel
- ➔ Les frais de traitement des déchets (Centre d'enfouissement)
- ➔ Le tri sélectif (enlèvement des déchets recyclables)
- ➔ Le matériel roulant
- ➔ Les structures : garage, déchetterie
- ➔ Les frais d'entretien

Collecte et traitement des Ordures Ménagères

La collecte des Ordures Ménagères dans les bourgs et villages sera maintenue à l'identique ainsi que la mise à disposition des " Récup'aires " pour le Tri Sélectif.

Jours de Collecte

Mardi : Corcoué sur Logne
Mercredi : Legé
Jeudi : Touvois

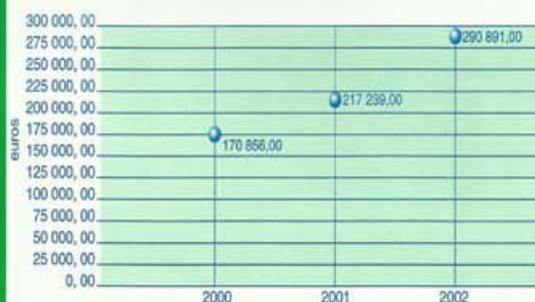
Les moyens de collecte

2 agents de salubrité et un chauffeur au volant d'un camion propriété de la Communauté de Communes

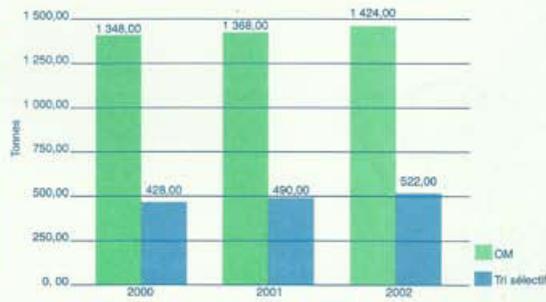
500 tonnes/an de déchets triés et recyclés.

1 400 tonnes/an de déchets ménagers enfouis au Centre d'Enfouissement des Six pièces à Machecoul.

Budget collecte et traitement des déchets ménagers
évolution 2000 / 2002



Tonnages des déchets ménagers collectés
évolution 2000 / 2002



ANNEXE 3

Page 6 du document pour l'inauguration de la déchetterie communale, 2003.

Aide-Mémoire 
POUR LE TRI DES DÉCHETS MÉNAGERS

à CONSERVER

**TRIER : UN GESTE FACILE
POUR PRÉSERVER LA NATURE !**
Aux Points Recyclage, je dépose...

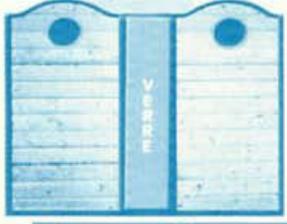
LE VERRE



Bouteilles et cannettes



Pots et bocaux



VERRE

LES EMBALLAGES MÉNAGERS



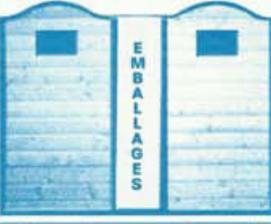
Boîtes et bouteilles métalliques



Bouteilles et flacons en plastique (avec bouchons)



Briques et cartonnets



EMBALLAGES

JOURNAUX MAGAZINE



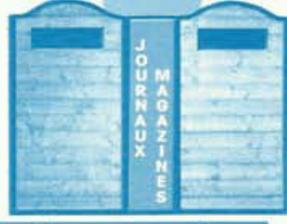
Magazines



Journaux



Prospectus



JOURNAUX
MAGAZINES

Je ne dépose surtout pas les déchets suivants :

Pots de fleurs, faïence, porcelaine, ampoules, vitres, miroirs, emballages contenant des restes, bouteilles d'huile, pots de yaourt ou de crème en plastique, barquettes en plastique ou en polystyrène, films et sachets plastique, papiers gras ou sales. Les gros cartons doivent être portés à la déchetterie.



Il est important d'effectuer un bon tri des déchets recyclables : à chaque fois qu'un déchet indésirable est déposé dans un conteneur il y a refus de tri par les centres de tri.

Ainsi nous sommes allés jusqu'à **60% de refus de tri** ! Ce chiffre est inadmissible ! Ensemble, faisons le baisser dans les prochains mois, en adoptant les bons gestes de tri.

Les conséquences : une diminution des subventions attribuées à la collectivité, des coûts supplémentaires pour la récupération et le dépôt des déchets non recyclés en centre d'enfouissement et au final, des dépenses en augmentation à supporter par tous.

L'incivilité de quelques uns pénalise l'ensemble des contribuables.

ANNEXE 4

Document d'information sur la déchetterie communale, non daté, imprimé avec encres végétales sur du papier 100 % recyclé sans chlore.

La Déchèterie :

A la Tournerie - Legé

ouverte le Lundi, Mercredi, Vendredi de 13h30 à 17h
le Samedi de 8h30 à 12h

Déchets acceptés :

 Huiles et Produits chimiques	 Ferraille	 Déchets bois
 Cartons	 Batteries	 Verre
 Gravats inertes	 Tout-venant	 Bouteilles plastiques

STOP AUX DÉCHETS SUR LA ROUTE !
L'accès à la déchetterie doit suivre uniquement l'itinéraire
indiqué sur le plan ci-dessus.

Tout chargement doit être arrimé et/ou bâché
afin d'éviter les envois et pertes en cours de route.

UNE PARTIE DES DÉCHETS VERTS PEUT ÊTRE TRAITÉE À DOMICILE :

→ les tontes de pelouses séchées peuvent être compostées ou servir de paillage <ul style="list-style-type: none">- réduction de la consommation d'eau- pas de mauvaises herbes- réchauffement du sol	→ les tailles de haies <ul style="list-style-type: none">- brindilles pour le compostage- fagots pour allumer le feu- broyage pour paillage...
--	--

Production Jérôme Lefrançois 06 8512 6102 - Information de service gratuite par téléphone 02 51 41 10 00

ANNEXE 5

Extrait de la lettre d'information communautaire
n°13, décembre 2012.

INFORMATION DÉCHETS

Les cartons ondulés ne sont pas acceptés dans les conteneurs de tri sélectif destinés aux emballages ménagers et aux journaux magazines.

Ils doivent être exclusivement déposés en déchèterie.

**LES DEPOTS DE SACS
OU DECHETS QUELS QU'ILS
SOIENT SONT FORMELLEMENT
INTERDITS AU PIED
ET SUR LES CONTENEURS
DE TRI SELECTIF**



ANNEXE 6

Extrait du dossier de la rédaction du courrier du pays de Retz « Nos chers métaux » réalisé par Patricia Bigot, Laurent Renon, Monique David, vendredi 14 décembre 2012.

La gendarmerie très sollicitée

Face à cette recrudescence, les services de gendarmerie sont mobilisés. Plus précisément les hommes du Gelac, le groupe d'enquête et de lutte anti-cambriolage littoral qui réunit les effectifs de la compagnie de Pornic et ceux de Saint-Nazaire. "Le phénomène n'est pas nouveau mais les vols de métaux se sont accentués depuis le printemps en raison du prix du cuivre qui a quadruplé. L'inox aussi mais la ferraille un peu moins", souligne le chef d'escadron Éric Desse, aux commandes de la compagnie de Pornic (1).

■ 18 plaintes en 2012

En 2012, 18 plaintes ont été reçues en gendarmerie au lieu de trois l'année précédente. Un sacré bond. Quant aux vols de câbles téléphoniques, une vingtaine de plaintes sont recensées au lieu de cinq l'an dernier, "sur notre territoire, cela s'est estompé. Nous n'avons eu qu'une seule plainte en novembre (NDLR : sur Saint-Hilaire de Chaléons)", ajoute le commandant. Au-delà des surveillances du Gelac autour des déchetteries et entreprises, les gendarmes des autres services assurent des patrouilles aux abords de ces sites, de jour comme de nuit. D'autre part, une action de prévention se met en place avec la

venue prochaine dans le Pays de Retz d'un référent sûreté du groupement départemental. Il distillera des conseils pour améliorer la sécurité.

■ Peu d'interpellations

Les faits se multiplient on l'a dit, mais les interpellations restent bien maigres, seulement deux cette année, à la déchetterie de Saint-Brevin, au printemps et en août. Cinq personnes ont été mises en cause pour vol de ferraille. "Ce sont des affaires difficiles à résoudre. Ils agissent de nuit et pour les câbles téléphoniques, dans les campagnes isolées. Et surtout ils sont très organisés avec des moyens conséquents pour transporter ce qu'ils récupèrent", ajoute le capitaine Dominique Robinet. La suite ? Eh bien les métaux sont revendus à des receleurs et la compagnie de Pornic travaille avec les autres compagnies du département, comme celle de Rezé. Plusieurs enquêtes judiciaires sont en cours par le Gelac. Pour l'instant, aucun revendeur n'a été identifié sur le Pays de Retz.

(1) Elle couvre les communautés de communes de Machecoul, Pornic, Saint-Brevin et Cœur Pays de Retz.

ANNEXE 7

Extrait du dossier de la rédaction du courrier du pays de Retz « Nos chers métaux » réalisé par Patricia Bigot, Laurent Renon, Monique David, vendredi 14 décembre 2012.

vendredi 14 décembre 2012

Témoignage Le blues du gardien de déchetterie

Appelons-le Jean. Jean est agent d'accueil dans les déchetteries de la communauté de communes sud Estuaire. Et les vols de métaux, il en connaît un bout. Tout comme ceux qui se servent dans les bennes. "On les voit arriver, surtout un peu avant l'heure de fermeture. On leur dit que l'on ne peut rien leur donner. Mais j'ai déjà été agressé. Je me suis défendu et j'ai déposé plainte", explique le gardien qui travaille depuis onze ans dans les quatre sites du sud estuaire, à Saint-Viaud, Frossay, Saint-Père et Saint-Brevin. Depuis, cet homme arrive à gérer le problème même si "ce n'est pas toujours évident. Nous avons à faire à cela tous les jours et nous en avons tous ras-le-bol car nous n'avons de moyen de coercition". Il évoque la concurrence entre les récupérateurs, dégénéralant parfois en bagarre. "Avant, il suffisait de leur parler avec courtoisie des règles à respecter mais maintenant cela ne suffit plus. C'est à qui viendra se servir en premier", ajoute Jean. À ses côtés, un collègue témoigne lui aussi, évoquant "la boule au ventre



▲ Jean travaille comme agent d'accueil dans les déchetteries et connaît bien le problème des vols de métaux

qui ne [le] quitte plus pour aller au travail". Pour eux en tout cas, leur mission est perturbée et quand la déchetterie est fermée, d'autres soucis s'ajoutent. Ce matin-là, par exemple, Jean a trouvé la porte de son local fracturée, son bureau fouillé, des outils et des cadenas volés, "et à Saint-Père c'était pareil". Une partie des clôtures entourant les sites n'est plus remplacée ainsi que les cadenas. "Le site n'est plus fermé et n'importe qui peut entrer". Un peu plus loin, le container dédié aux

D3E (les déchets électriques et électroménagers repris par Eco-système) est vandalisé tellement souvent que les cadenas ont disparu, "et ils prennent les câbles pour le cuivre parfois sur des appareils contenant du gaz, comme les frigos et donc potentiellement dangereux". Évidemment, on pense au travail de la gendarmerie. Des rondes sont bien effectuées mais Jean et ses collègues regrettent l'absence de contact. "On les voit en contrebas mais la dernière fois, ils ne

sont pas montés juste pour nous demander si tout allait bien. C'est dommage car il y avait des récupérateurs dans la benne", ajoute l'agent d'accueil. "Et l'autre jour, les gendarmes sont venus pour constater un flagrant délit. La ferraille était dans le camion. Elle a été remise dans la benne mais les gendarmes n'ont pas emmené les personnes prises sur le fait", s'étonne le gardien (1). Quant aux caméras de surveillance, Jean les réclamait depuis bien longtemps, avec ce conseil : "attention à ce qu'elles ne soient pas cassées. Il faudra les placer discrètement ou qu'elles ne soient pas accessibles. Et espérons qu'en cas de vols, il y ait enfin des suites judiciaires".

(1) Renseignements pris auprès de la compagnie de Pornic, les hommes pris en flagrant délit ont été questionnés sur place. Les gendarmes ont fait cesser l'infraction et ont pris tous les éléments utiles. Ils restent maintenant dans l'attente d'une plainte de la CCSE, qui n'était pas encore déposée.